Jean-Paul Desbiens (1927-2006)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie

(2006)

Dernière escale.

JOURNAL 2004-2005.

Un document produit en version numérique par Laurent Potvin, bénévole,
Frère mariste, Château-Richer, Québec

Courriel: potvinlt77@gmail.com

[Page web de l'auteur](#) dans Les Classiques des sciences sociales.

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Laurent Potvin, bénévole, frère mariste, Château-Richer, Québec,
Courriel : potvinlt77@gmail.com
à partir du livre de :

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

DERNIÈRE ESCALE. JOURNAL 2004-2005.

Montréal : Les Éditions du Septentrion, 2006, 283 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5" x 11".

Édition numérique réalisée le 6 juillet 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Jean-Paul Desbiens (2006)

Frère mariste, alias "Frère Untel."

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005.

Montréal : Les Éditions du Septentrion, 2006, 283 pp.

Du même auteur

Les Insolences du Frère Untel, les Éditions de l'Homme, Montréal, 1960, 158 p.

The Impertinences of Brother Anonymous, Miriam Chapin, Harvest House, Montréal, 1962, 126 p.

Sous le soleil de la pitié, les Éditions du Jour, Montréal, 1965, 122 p.

For Pitys Sake, Frédéric Côté, Harvest House, Montréal, 1965, 134 p.

Introduction à un examen philosophique de la psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget, Presse universitaires de Laval et Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1968, 189 p.

Sous le soleil de la pitié, les Éditions du Jour, nouv. éd. rev. et aug., Montréal, 1973, 167 p.

Dossier Untel, les Éditions du Jour et les *Cahiers de Cap-Rouge*, Montréal, 1973, 329 p.

Appartenance et Liberté (entretien avec Louise Bouchard-Accolas), les Éditions Jean-Claude Larouche, Saint-Nazaire (comté de Chicoutimi), 1983, 208 p.

L'Actuel et l'Actualité, les Éditions du Griffon d'argile, Sainte-Foy, 1986, 438 p.

Les Insolences du Frère Untel, rééd. annotée par l'auteur, préface de Jacques Hébert, les Éditions de l'Homme, Montréal, 1988, 258 p.

Se dire, c'est tout dire. Journal), *L'Analyste*, Montréal, 1989, 238 p.

Jérusalem, terra dolorosa. Journal), les Éditions du Beffroi, Beauport, 1991, 225 p.

Comment peut-on être autochtone ? Secrétariat aux Affaires autochtones, gouvernement du Québec, 1993, 36 p.

Journal d'un homme farouche (1983-1992), les Éditions du Boréal, Montréal, 1993, 360 p.

L'École, pour quoi faire ? les Éditions LOGIQUES, Montréal 1996, 146 p.

Les Années novembre. Journal 1993-1994-1995), les Éditions LOGIQUES, Montréal 1996, 542 p.

À l'heure qu'il est. Journal 1996-1997), les Éditions LOGIQUES, Montréal, 1998, 491 p.

Ainsi donc. Journal 1998-1999. Éditions Logiques, Montréal, 2000, 411 pp.

Entre Jean : correspondance 1993-2000, correspondance avec Jean O'Neil. Éditions Libre Expression, Montréal, 2001, 350 pp.

Je te cherche dès l'aube. Journal 2000-2001. Stanké, Montréal, 2002, 358 pp.

Comme un veilleur. Journal 2002-2003. Septentrion, Sillery, 2004, 370 pp.

[6]

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Illustration de la couverture : Adrien Hébert, *Dans le port de Montréal, S.S. Montcalm, 1925*, Musée d'art contemporain de Montréal.

Révision : Solange Deschênes

Correction d'épreuves : Sophie Imbeault

Préparation de l'index : Claudette Nadeau

Mise en pages et maquette de couverture : Folio Infographie

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[ANNÉE 2004](#)

[Janvier](#)

[Février](#)

[Avril](#)

[Mai](#)

[Juin](#)

[Juillet](#)

[Août](#)

[Septembre](#)

[Octobre](#)

[Novembre](#)

[Décembre](#)

[ANNÉE 2005](#)

[Janvier](#)

[Février](#)

[Mars,](#)

[Avril.](#)

[Mai](#)

[Juin](#)

[Juillet](#)

[Août](#)

[Septembre](#)

[Octobre](#)

[Novembre](#)

[Décembre](#)

DOCUMENTS

- Document 1. [Témoignage fait aux obsèques du très regretté André Côté, fms](#), par M. Martin Mpana, ministre plénipotentiaire, haut-commissaire adjoint du Cameroun au Canada
- Document 2. [La réforme des cégeps](#)
- Document 3. [Pour un ordre professionnel des enseignants.](#)
- Document 4. [Messe commémorative de Janusz Chwaluczyk \(1930-2004\).](#)
[Campus Notre-Dame-de-Foy, 19 juin) en la fête du Cœur immaculé de Marie.
- Document 5. [Célébration de la récolte](#) (UQÀM, 17 octobre 2004).
- Document 6. [Hommage à Marie-Victorin.](#)
- Document 7. [73^e congrès annuel de l'ACFAS, Université du Québec à Chicoutimi](#) (Colloque sur le patrimoine scolaire, 12-13 mai 2005).

Table onomastique

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Le navire a été lancé le 7 mars 1927. C'était un lundi. Le bâtiment n'avait guère navigué quand il partit pour un long voyage. Vingt ans plus tard, il eut besoin d'un gros radoub avant de se remettre en route. Il fit escale en France, en Italie, en Suisse, en Afrique, en Russie, en Amérique du Sud. Ô Paris ! Ô Rome ! Ô Fribourg ! Ô Cotonou ! Ô Moscou ! Ô Leningrad ! Ô Valparaïso ! Ô Québec ! Ô Chicoutimi ! Tout au long de ses périples, bien des passagers sont montés à bord ; plusieurs sont descendus ; d'autres sont morts. Le présent volume contient le livre de bord du dernier voyage. Le navire est maintenant à quai. Sa cargaison n'est pas encore déchargée, mais le dégréement est commencé.

Avec *Dernière Escale*, je publie la neuvième tranche d'un journal que je tiens depuis plus de 45 ans, parfois de façon fort irrégulière et je le regrette. Un ami me disait qu'il trouvait funèbre le titre de cette tranche. Je lui répondis qu'un homme de mon âge a connu bien des déplacements, bien des changements d'orientation et même de carrière. Passer du ministère de l'Éducation à *La Presse* et de *La Presse* au Campus Notre-Dame-de-Foy, par exemple, furent des changements importants, mais aucun de ces changements n'a été vécu comme une dernière escale. Tandis que passer de la résidence Champagnat du Campus Notre-Dame-de-Foy (où j'étais un simple locataire retraité) à une chambre d'infirmerie, cela s'appelle une dernière escale.

Le temps, c'est la mer qui filerait sous le bateau immobile. Nous ne bougeons pas et le voyage nous traverse à toute vitesse. - Jean Cocteau

Voilà donc mon navire à quai. À Dieu vat !

Jean-Paul Desbiens est né à Métabetchouan au Lac-Saint-Jean en 1927. En 1961, il a reçu le prix Liberté pour Les Insolences du Frère Untel, un ouvrage qui a connu un immense succès et qui a valu à son auteur un séjour à Fribourg où il a obtenu un doctorat. Il fut l'un des responsables de la création des cégeps avant de devenir éditorialiste au journal La Presse. Il retourna par la suite au monde de l'enseignement d'où il a suivi l'actualité d'un regard critique. Il est décédé le 23 juillet 2006.

[7]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

2004

[Retour à la table des matières](#)

[7]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Janvier 2004

1^{er} JANVIER

[Retour à la table des matières](#)

Pour démarrer cette nouvelle tranche de mon journal, j'ai l'idée d'aller voir ce que je notais le 1^{er} janvier dans les volumes déjà publiés. J'ai accès à mes archives sans devoir recourir à la Loi sur l'accès à l'information ! En date du 1^{er} janvier 1999, je rapportais cet extrait du journal de Jünger :

Me suis demandé s'il fallait inaugurer un nouveau journal intime ; il formule toujours ses exigences. Mais il a aussi ses avantages. On laisse des traînées de lumière sur la houle des jours vécus, qui, sans cela, s'assombriraient vite.

C'était le 1^{er} janvier 1947. Jünger avait combattu durant les deux guerres mondiales. Il vivait dans une Allemagne occupée par les troupes alliées, y compris les Russes, qu'il avait combattus sur le front de l'Est.

Mes entrées du 1^{er} janvier (à compter de 1983) se ressemblent beaucoup. J'y ai pourtant noté des « traînées de lumière » : telle invitation, par exemple, chez moi ou chez un ami. Telle lecture.

Aujourd'hui, vers 11 h 30, je me suis pointé dans la salle communautaire, espérant, espérant vraiment que l'un ou l'autre de mes deux confrères se manifesterait de quelque façon. (Je m'étais installé devant l'appareil de télévision et je regardais

des « cartoons ». J'aime les « cartoons ». Ils sont prévisibles en ceci que Popeye ou Lucky Luke gagnent toujours, à la fin. Mais quelle ingéniosité dans ces bandes dessinées !)

Bernique ! J'ai entendu un confrère ouvrir ou fermer délicatement le réfrigérateur, laver quelques assiettes et disparaître furtivement comme une souris. Vérification faite, car je tenais à souhaiter la « bonne année » à ce confrère, je l'ai vu partir en auto. Aujourd'hui, en effet, comme tous les samedis et dimanches de l'année, mes deux confrères dînent vers 11 h 00 dans la cuisine désaffectée de la résidence. Cela m'arrange autant qu'eux.

Je m'étais pourtant rendu visible pour avoir l'occasion de lui souhaiter la « bonne année ». Pour mon autre confrère, la cérémonie avait été faite avant de me rendre à la messe.

Avant la messe ce matin, Gérard nous a présenté sa sœur et son mari, précisant qu'ils avaient un enfant handicapé et que le mari avait déjà été frère mariste. Je remarque, avant la communion, que la femme enlève ses lunettes pour essuyer une larme. On se souhaite quand même la paix du Christ !

Après la messe, je demande à Raymond quelques précisions sur le mari, ancien frère mariste. Je le situe très bien dans mon souvenir. Il est un an ou deux plus vieux que moi. Au noviciat, il était « réglementaire » : c'est lui qui sonnait [7] la cloche pour les prières et autres déplacements collectifs. Au scolasticat de Valcartier, il était cuisinier en chef ou en second, je ne me souviens plus trop.

Vers 14 h, je téléphone à Mozart. Il avait déjà essayé de me joindre au téléphone, mais ma sonnerie n'était pas activée. Nous parlons un bon moment, en termes « codés », car sa femme ne peut pas me sentir. Je la comprends. Le problème, c'est qu'elle ne me comprend pas !

2 JANVIER

Coucher tôt, hier soir, je fais, ce matin, ma promenade quotidienne, mais, vu l'état de la voirie locale et mes « vertiges », je pilasse sous la galerie comme un pingouin empereur qui porterait des bottes à crampons, si cela se trouve.

En me levant, je me fais un café et je me remets à lire *Théologie de l'histoire* de Henri-Irénée Marrou (Seuil, 1968). À son sujet, René Rémond écrit dans *Marrou, historien engagé* (Cerf, 2003) :

Si la sainteté, c'est de parvenir à conformer sa conduite et ses actes à sa croyance et de correspondre à sa vocation, est-il déraisonnable d'espérer qu'un jour cette Église, à laquelle il a toujours été indéfectiblement attaché, qu'il a aimée tout en la jugeant, reconnaîtra, comme elle a fait récemment pour Frédéric Ozanam, la sainteté d'Henri-Irénée Marrou pour le proposer comme un exemple d'un intellectuel chrétien ?

Pour ce que cela peut importer, je souscris à cette requête. J'ai écrit la même chose à propos de Dietrich Bonhoeffer (cf *À l'heure qu'il est*, p. 404). J'ai déjà dit dans *Comme un veilleur* tout ce que je redécouvre à relire Marrou. Il en va de même pour plusieurs de mes vieux accompagnateurs. Relire, c'est se relire ; c'est refaire connaissance, et le refaire avec reconnaissance, c'est-à-dire gratitude.

Et tant qu'à y être en matière d'étymologie ou autres glissements sémantiques, je note que Marrou ne rate pas une occasion de déterrer l'étymologie des mots. Il pouvait se le permettre, puisqu'il connaissait son français, mais aussi le latin, le grec, l'allemand, l'anglais, l'hébreu. À propos « d'utopie », par exemple, il invente « uchronie », c'est-à-dire le temps heureux, le « bon vieux temps » des nostalgiques, c'est-à-dire de ceux qui ont le « mal du retour ». Je ne veux pas penser qu'il s'agit du fameux « retour d'âge » des femmes. J'ai entendu ça durant toute mon enfance. Ma mère disait : *Elle est chanceuse, elle, elle est sur son retour d'âge*. Cela voulait dire, mais je l'ai compris bien plus tard : *Mme X ne peut plus enfanter*. Cette remarque en dit long sur la condition conjugale de l'époque.

Depuis qu'il y a « du temps », le « bon vieux temps » n'a jamais existé. À quand remonte le premier meurtre d'un frère par son frère ? Peut-on se fabriquer l'idée (car ce ne serait qu'une idée) du premier deuil, pleuré par la première [9] femme, pleurant le premier mort ? Péguy s'y est essayé, et je ne connais rien de plus réussi, dans son immense poème *Ève* (240 pages dans la Pléiade).

Et tant qu'à être en souci d'étymologies, j'ai cherché l'origine de l'expression « au fur et à mesure » et je trouve ceci : *locution pléonastique où « mesure » reprend le sens de « fur » devenu obscur, et qui exprime la simultanéité dans la progression*. Je viens aussi de lire une remarque de Delfeil de Ton dans *Le Nouvel Observateur* selon laquelle il est incorrect de dire, à propos d'un reportage télévisé sur Bagdad, par exemple, que les images sont en « temps direct ». Il faut dire qu'elles sont simultanées.

L'expression « d'ores et déjà » n'est pas loin elle non plus d'être pléonastique sinon ironique puisqu'elle vient de *hac hora* : à cette heure. À cette heure déjà, ou déjà à cette heure ! Montaigne écrivait « asteure ». Enfin, et toujours en lisant Mar-

rou, je me rends compte, après vérification, que je confondais « apologue » et « apophtegme ».

3 JANVIER

(Sur ma lancée d'hier). Le cri sauveur. Dans sa monition régulière avant la messe, Gérard développe l'idée qu'un enfant qui a peur ou qui a mal crie spontanément « Maman ! ». De même, si l'on dit « Jésus ! », on se trouve à dire Sauveur, puisque Jésus, en hébreu, veut dire Sauveur. Cette simple invocation est un S.O.S., un « À l'aide ! », un *Help* !

On ne sait d'ailleurs pas si S.O.S, en morse, ou en lettres très grosses sur le sol (ou avec des pas sur de la neige) signifie *Save Our Ship ! ou Save Our Soul !* Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'un signal de détresse. De même, on débat toujours l'origine de O.K. L'expression peut venir de l'allemand *Oberst Kommandant* (Commandant suprême) ; ou bien de « Au Cayes », qui était une ville bâtie par les Français en Haïti où l'on fabriquait un excellent rhum ; ou bien *Orrin Kendall*, qui était un biscuit fourni aux soldats du Sud durant la guerre civile américaine ; ou bien *Oll Korrekt*, qui était une mauvaise prononciation de *All correct* ; ou bien encore de *O Killed (Zero Killed)* qui apparaissait dans les rapports militaires pour informer qu'il n'y avait pas eu de soldat tué après un engagement ; ou bien *Old Kinderhook*, pour désigner Martin Van Buren, le huitième président américain, par le nom de son village natal. *Vote for OK was snappier then using his Dutch name.* Il y aurait aussi un terme indien *okeh*, *used as an affirmative reply to a question.* On aura compris que je tire ces précieuses informations d'un article de *The Economist* du 26 octobre 2002 sur le grand étymologiste américain Allen Read, au nom prédestiné ! Je « copyrighte » cette dernière remarque.

Au bulletin de nouvelles de 18 h, on apprend le sauvetage d'une vieille femme de 97 ans qui avait passé huit jours sous un meuble après le tremblement [10] de terre de Bam. Au moment de boire un peu de thé, elle se serait plainte qu'il était trop chaud ! Réflexe ou coquetterie ? J'y vois plutôt la signature d'une très vieille civilisée, puisque l'on rapporte aussi qu'elle aurait récité un poème difficilement compréhensible à cause de sa bouche édentée.

On apprend qu'un Boeing 737 s'est écrasé dans la mer Rouge, entraînant dans la mort 148 personnes, la plupart des touristes français dont des familles entières. Commentaire réconfortant d'un expert français : « *Le 737 est l'appareil le plus vendu. Il est, de ce fait, le plus exposé statistiquement.* » Moralité : ne jamais s'envoyer

en l'air, sinon dans un DC-3. En 1972, au Niger, j'ai passé quatre heures dans un (déjà) vieux DC-3 dont le pilote avait *starté* une hélice avec ses mains.

Le paradoxe, c'est que, depuis plusieurs semaines, les États-Unis annoncent et imposent aux lignes aériennes des autres pays des mesures de sécurité renforcées en prévision/prévention d'une attaque terroriste. Le ciel américain est surveillé comme jamais depuis le 11 septembre 2001. Et c'est un avion bondé de touristes qui s'écrase dans la mer Rouge ! Le terrorisme n'y est pour rien.

4 JANVIER

C'est Jünger, je pense, qui disait que le naufrage du *Titanic* (1912) était la métaphore du XXe siècle. La métaphore, c'est-à-dire ce qui porte un mot ou un fait au-delà du mot ou du fait. En l'occurrence, le naufrage du *Titanic* signifiait la mort de la démesure technique. Pour dire le moins, la métaphore n'a pas été comprise, puisque l'Empire State Building a été construit sous la présidence de F.D. Roosevelt, en pleine dépression économique.

Les tours jumelles, construites après l'Empire State Building, ont été fauchées le 11 septembre 2001. Et les États-Unis ont lancé un concours d'architectes pour les remplacer, c'est-à-dire remplir le vide du « Ground Zero ». Cela dit, ma question est la suivante : Quelle sera la métaphore du XXIe siècle ? Je ne pense pas au terrorisme, car il s'agit de bien autre chose. Comme quoi ? Un nouvel affrontement de la Croix et du Croissant ?

Seigneur ! Je pourrais rappeler le verrouillage du Croissant, à l'ouest, par Charles Martel (à Poitiers, en 732), à l'est, par la victoire de Lepante, en 1571. OK ? Et voici que l'Occident affronte encore le Croissant. En Irak, en Afghanistan. Faudrait surtout pas penser que la chute de Saddam Hussein a « réglé » quoi que se soit. Ma certitude, c'est que, sans la reconnaissance d'une Transcendance, l'humanité est condamnée à bégayer indéfiniment le meurtre d'Abel par Caïn. Et Caïn avait autant raison qu'Abel. Étant bien entendu que la raison n'a rien à y voir.

Abraham, le père des croyants, comme le rappelle, mine de rien, Marie elle-même dans son *Magnificat* prophétique, se réclame de son père Abraham. [11] Or, Abraham, quand vint le temps de partager la terre et ses richesses, dit à Loth : *Choisis : si tu vas à gauche, j'irai à droite ; si tu vas à droite, j'irai à gauche*. Il n'était pas indifférent ; il était détaché, encordé au seul Dieu de tendresse et de miséricorde.

L'enseignement de la fête liturgique d'aujourd'hui, c'est cela même : la manifestation que Jésus est le Sauveur de toute l'humanité.

À qui fallait-il davantage de foi : au centurion romain qui crut en la divinité d'un crucifié ? Aux rois mages venus de loin pour se retrouver devant un bambin vagissant ? À Marie, qui était loin de tout comprendre, mais qui faisait crédit à la Parole ? Au fidèle d'aujourd'hui qui, au moment de la Consécration, voit encore moins que Marie, les mages ou le centurion ? Car dans la crèche ou sur la croix, seule la divinité de Jésus était cachée, tandis que dans l'hostie son humanité même est cachée :

*In cruce latebat sola deitas
At hic latet simul et humanitas,*

comme dit Thomas d'Aquin. À son propos, Marrou corrige la remarque qu'on lui attribue sur sa propre œuvre : *De la paille (sicut palea) !* alors qu'il faudrait lire : *modica (de bien petites choses) !*

5 JANVIER

Visite des frères André Côté et Firmin Aubut. Le premier travaille à Akono (Cameroun) depuis une quarantaine d'années ; le second y a travaillé pendant plus de 20 ans. André Côté est revenu au Québec pour raison de santé. À l'Hôtel-Dieu de Québec, on a découvert un cancer à un poumon. Il commencera prochainement des traitements de radiothérapie. Frère Firmin se déplace à grand-peine à cause de son poids sur ses deux « boules » métalliques aux fémurs.

J'ai séjourné au Cameroun assez longuement à trois reprises. Nous nous rappelons plusieurs souvenirs communs et quelques aventures, dont un long périple avec Firmin au cours duquel nous fûmes surpris par la nuit (la nuit tombe brusquement vers 18 h. 20 sur ce pays situé à quelques degrés seulement de la ligne équatoriale). C'était la saison des pluies. Le chemin était glissant comme un pain de savon mouillé. Un camion s'était embourbé sur un accotement. Des dizaines de Noirs, la plupart à moitié ivres, s'agitaient autour et nous étions les deux seuls Blancs enfermés dans une auto.

De plus, et contre l'avis du frère Firmin, j'avais fait monter une Noire qui faisait « du pouce » sous la pluie. Disons que vers 8 h, j'étais assez content de frapper à la

porte d'un couvent de sœurs à Bafia. La religieuse qui nous avait répondu avait d'ailleurs pris soin d'attacher un immense molosse qui protégeait la maison.

[12]

Il y a quelques jours, nous apprenions l'assassinat du frère Anton Probst, clarétain d'origine allemande. Faut-il rappeler ici que le Cameroun était une colonie allemande avant la guerre de 1914-1918 ? Le frère Anton a été assassiné le soir de Noël, à Akono. En revenant à sa résidence après la messe de minuit, il a surpris des cambrioleurs. Et l'on sait « qu'un assassin n'est jamais qu'un voleur qu'on dérange », comme dit Sacha Guitry.

Les Clarétains (pères, frères, sœurs) sont nos voisins à Akono. Le frère Probst y travaillait depuis 11 ans, après avoir passé 23 ans dans la République démocratique du Congo. Il était âgé de 68 ans. Près de son cadavre, on a retrouvé un pied-de-biche qui a servi à lui défoncer le crâne. Cet outil avait été volé dans notre garage il y a une couple d'années.

Les fois où je me suis trouvé au Cameroun, la situation était beaucoup plus sécuritaire. Il n'empêche que, depuis lors, trois confrères furent ligotés et bâillonnés pendant que des voleurs cherchaient où trouver de l'argent. Mes confrères ne furent cependant point physiquement molestés. Présentement, seuls deux frères québécois demeurent à Akono : Roger Côté, le frère d'André, et Fernand Gauthier, qui y a déjà fait plusieurs séjours prolongés, et qui y est retourné depuis quelques mois, à sa demande, préférant le Cameroun à faire le taxi à l'infirmerie de Château-Richer !

On pourrait être tenté de dire : à quoi bon tenir un collège à Akono, dans ces conditions ? Réponse : à quoi bon maintenir un système scolaire au Québec, quand deux voyous assassinent des vieillards à Sainte-Jeanne-d'Arc ou à Victoriaville, pour quelques centaines de dollars ?

8 JANVIER

J'apprends que le frère Firmin est décédé subitement hier soir. Il avait eu 79 ans le 3 janvier. Je lui avais envoyé une carte virtuelle humoristique par Internet, mais il ne l'avait pas « ouverte » ou bien j'avais fait une fausse manœuvre. Il m'avait demandé de la lui expédier de nouveau, ce que je fis le 5 avec succès. Nous étions convenus de nous revoir tous les trois à brève échéance.

9 JANVIER

Premiers gros froids de la saison. Hier et ce matin, il faisait -25 C (-34 F), si l'on tient compte du facteur éolien. Les médias dramatisent l'affaire. Les Miss Météo de la télévision nous présentent des reportages sur un ton de guerrières de retour d'une bataille. Que des parents surveillent l'habillement de leurs bambins, c'est dans l'ordre des choses. Mais c'est infantiliser une population que de multiplier les conseils pour se protéger contre le froid ! Les Québécois adultes ont traversé quelques hivers.

[13]

Ce matin, en réponse à un courriel polyvalent de Gérard, je lui remettais le mot suivant (extraits) :

Lundi dernier, le frère Firmin était venu au Champagnat. Il accompagnait le frère André Côté, camarade de classe de ton confrère Fernand Bibeau. Il ignorait qu'il se trouvait dans votre résidence. Il est censé entrer en contact avec lui. Ils se sont d'ailleurs rencontrés quelque part en Afrique, je pense. Le jour de l'anniversaire du frère Firmin (le 3), je lui avais envoyé une carte virtuelle humoristique, mais j'ai dû faire une fausse manœuvre, car il ne l'avait pas reçue. Lundi (le 5), il m'avait demandé de m'essayer de nouveau. Si je croyais aux fantômes, je serais servi : en ouvrant mon Internet, ce soir, je vois que j'ai un courriel de Firmin Aubut, en date du 8 janvier, à 20 : 56 : 57. Or, il est mort le 7. Je suppose qu'un confrère de Château-Richer aura « vidé » l'ordinateur du frère Firmin.

Depuis quelques années, on connaît la mode des « sports extrêmes ». À la fin du Moyen Âge, « plusieurs conciles condamnèrent en vain le sport dangereux et cupide des tournois ». (Marrou) Pour introduire la ballade *Le pas d'armes du roi Jean*, Hugo cite une chronique ancienne : *Plus de 600 lances y furent brisées ; on se battit à pied et à cheval, à la barrière, à coups d'épée et de piques. (...) Un gentilhomme nommé de Fontaine fut blessé à mort et Saint-Aubin fut tué d'un coup de lance.*

12 JANVIER

Funérailles du frère Firmin Aubut à Château-Richer. La dépouille était exposée depuis hier, à 13 h 30. Beaucoup de visiteurs sont venus durant l'après-midi et en soirée. L'assistance aujourd'hui dépassait quand même la centaine de personnes. Je n'ai pas eu le temps de monter à l'étage de l'infirmerie, vu que le confrère qui me ramenait devait quitter presque immédiatement après le dîner.

Lors de funérailles, je rencontre bon nombre d'anciens confrères. Quelques-uns sont, pour ainsi dire, des habitués, en ce sens qu'ils viennent à toutes nos funérailles. Mais parmi eux aussi, la forêt s'éclaircit. J'ai remarqué, hier, l'absence de deux ou trois de ces fidèles : trop vieux peut-être ou redoutant les déplacements par les froids que nous connaissons ces jours-ci. C'est un fait qu'en hiver nous avons tous plusieurs pelures à enlever ou à reprendre. Par contre, certains anciens confrères qui ont davantage connu le défunt se présentent. Ceux-là, il arrive qu'ils me connaissent, mais que moi, je ne les ai pratiquement pas connus. En semblable circonstance, j'ai mis du temps à « remplacer » un de ces anciens beaucoup plus jeune que moi, mais qui avait été mon élève à Valcartier en 1953-1954. Hier, en me croisant, il m'a dit : « Me remplacez-vous, aujourd'hui ? » « Fidèles » ou « occasionnels », je note que ces anciens confrères demeurent attachés à la communauté et semblent contents de se revoir et de nous revoir. [14] Le dernier don que fait un mort, c'est de rassembler pendant quelques heures des personnes, des amis qui ne s'étaient pas vus depuis longtemps.

15 JANVIER

Hier, bonne journée de travail avec Claudette pour la toilette finale de la tranche de mon journal que je vais proposer à l'éditeur. Le gros du travail consiste à établir la table onomastique. Travail fastidieux mais nécessaire si je veux que mon journal me serve aussi d'archives personnelles. Vers 15 h, brève visite de Bruno.

Mon bureau est situé près de la fenêtre qui couvre toute la largeur de la pièce. Il fait - 19 et le vent souffle de l'ouest. La loi de la convection s'exerce : nous portons nos bottes d'hiver, gros chandails et foulard autour du cou. *Le Soleil* du jour rapporte qu'il faisait -46 à Québec, facteur éolien inclus, j'imagine ! Par curiosité, je dépose un thermomètre sur le plancher. Il indique 58 F. Et mon bureau est au deuxième

plancher. En début de soirée, O'Neil m'informe qu'à cause d'une panne d'électricité locale la ville a installé deux énormes génératrices dans sa rue. Ces engins sont fabriqués par la compagnie ONAN. Il me répète deux fois le nom de la compagnie, qu'il trouve amusant. Mes neurones fonctionnent au ralenti, puisque je mets du temps à saisir la drôleté d'une *génératrice* qui s'appelle Onan. On sait en effet que ce dernier « *chaque fois qu'il s'unissait à la femme de son frère, laissait perdre à terre, pour ne pas donner une postérité à son frère* » (Gen 38, 9). L'O'Neil est un esprit tordu.

Ce matin, c'est encore un peu plus froid et le vent souffle plus fort. Je raccourcis ma promenade quotidienne, mais je me rends à la messe à pied, comme un brave Yéti.

16 JANVIER

Je ne sais plus qui a dit que l'on pouvait toujours parler du temps (au sens d'« état de l'atmosphère à un moment donné » ; beau temps, mauvais temps, température, vent, etc.) pour la bonne raison que ça ne lui fait rien. Je dirai donc que ce matin il faisait beaucoup moins froid qu'hier, mais un fort vent d'ouest soufflait. J'aurais pu me rendre à la messe à pied, vent dans le dos, mais il faut revenir, vent devant. Pour la troisième ou la quatrième fois ces derniers jours, je me résous à demander à Jean-Paul Dion de me conduire en auto.

On parle du temps selon bien d'autres acceptions du terme. Le gros *Robert* y consacre huit colonnes. Quand je consulte le *Robert*, il m'arrive souvent de « perdre du temps », mais non pas de « tuer le temps », à lire les citations d'auteurs qui constituent d'ailleurs une des richesses de ce dictionnaire. Quant au temps, justement, je note une citation de Rivarol : *Le temps est le rivage de l'esprit, tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe.*

[15]

Et puisqu'il est question de temps, je note qu'un confrère m'a prêté l'autre jour les mémoires de Martin Blais sous le titre de *Le Risque d'être soi-même*. Le confrère en question n'a jamais, mais jamais été un intime de Martin Blais. Il tient d'ailleurs son exemplaire d'un ancien confrère qui, lui, a été et demeure un vieil ami de Martin Blais. Pour ce que l'on m'a dit à ce sujet, il s'agit d'un document publié à frais d'auteur *ad usum amicorum* (seulement pour les amis). Connaissant l'auteur, je ne suis point du tout sûr que ces mémoires demeureront longtemps sous la feinte protection de la confiance. Me voici encore avec Rivarol :

Les mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète.

Je connais Martin Blais depuis 1946. Il était professeur à l'école Saint-Malo. Je n'y demeurai que trois mois, en suite de quoi commença pour moi l'aventure de ma tuberculose. Passons aux *Insolences du Frère Untel*. Lui et moi fûmes condamnés à un « exil » de trois ans. J'ai déjà rapporté « l'affaire » brièvement.

Entre 1961 et 1965, nous avons copieusement correspondu. J'ai encore toutes mes lettres. Après qu'il eut quitté la communauté, nous sommes demeurés en relation d'amitié. Il était professeur à l'Université Laval, j'étais fonctionnaire au Ministère de l'Éducation du Québec.

Depuis au moins 10 ans, nous n'avons plus « communiqué », pour prendre un terme « in ». Pourquoi ? Ma réponse est que nous faisons, lui et moi, deux « lectures » différentes de notre exil commun des années 1961-1964.

Martin Blais fait état de l'affaire de façon correcte. Mais il lui reste du ressentiment. Le poison des vieux ou des « mal-aimés ». Dans ses mémoires (qui sont toujours une posture, donc une imposture), il parle souvent de Pierre-Jérôme. Il n'est pas vil ; il choisit sa posture. Pour qui ? Son fils, ses petits-fils, qu'importe. Il mentionne, avec éloges, certains anciens confrères dont il m'a déjà dit beaucoup de mal, y compris certaines révélations à leur sujet dont je me serais bien passé. Remarques du genre : *Le frère X, y serait pas pédophile ?* Or, il savait que je vivais avec ce frère.

J'espère, et j'espère vraiment en écrivant cela, que ses mémoires l'aient enfin libéré. La vérité rend libre. Bien sûr ! Mais la vérité, c'est l'amour. Les « mémoires » de Martin Blais comptent 387 pages, photos comprises. Ils (ses mémoires) se terminent par : *À chaque jour suffit sa peine*. Je suis tout à fait d'accord là-dessus. Mais il s'agit de chaque jour ; pas de toute une vie, ou ce qu'il en reste.

Je préfère ceci : *Même si votre propre cœur vous condamne, Dieu est plus grand que votre cœur, et il vous aime.*

[16]

18 JANVIER

Comme je fais depuis une douzaine d'années, je formule et je corrige la question dite « à développement » du concours d'excellence du Campus Notre-Dame-de-Foy. Cette année (année scolaire), le concours a été présenté d'abord à un groupe important de l'Abitibi, le 28 novembre dernier. Aujourd'hui, c'était la seconde présentation. Entre-temps, les réponses des candidats avaient été mises au frigo.

De 13 h à 15 h, je corrige avec Jean-Noël Tremblay et Marcel Brien. Voici d'abord la question en question :

Star Académie, Loft Story, Occupation double sont les séries télévisées les plus populaires de ces derniers mois. Vous les avez regardées plus ou moins régulièrement et vous en avez certes entendu discuter autour de vous.

Question no 1 :

Comment expliquez-vous l'énorme popularité de ces séries télévisées ?

Question no 2 :

On présente ces séries télévisées comme étant de la télé-réalité. Que pensez-vous de cette appellation ?

Je donne ici des extraits de la meilleure copie :

Popularité de ces émissions. Je voudrais signaler au concepteur de ce questionnaire que le sujet ne s'applique pas à tous les participants. Ces émissions ont la cote auprès du grand public car, au fond de nous, nous avons tous un certain côté voyeur. On regarde par-dessus la clôture du voisin et on trouve que l'herbe est plus verte de l'autre côté. C'est à peu près le principe de la télé-réalité. On montre la vie d'une quinzaine de personnes aux téléspectateurs qui trouvent leurs propres vies ennuyantes et veulent voir celles d'autres personnes qu'ils jugent plus intéressantes que la leur. De plus, le vote téléphonique, qui donne un semblant de pouvoir au téléspectateur, y est certainement pour quelque chose dans la popularité de ce type d'émissions. Le téléspectateur moyen détient un pouvoir de décision sur la « vie » d'autrui, et cet aspect réjouit sans doute la majorité des auditeurs, qui ont un carac-

tère autoritaire, et leur donne l'impression qu'ils contrôlent l'existence du participant.

Sur l'appellation « télé-réalité ». Je trouve que c'est leur attribuer un trop grand mérite. Lorsque tout le monde au Québec vivra dans des lofts avec spas, alors l'appellation télé-réalité montrera des choses auxquelles les gens peuvent s'identifier, se reconnaître. Qu'on installe des caméras dans un bungalow de la rive sud de Montréal ou dans une habitation à loyer modique de Limoilou, on aura de la vraie télé-réalité. Mais personne n'écouterait cette émission. Pas de scandales de filles qui posent nues, pas de vote pour mettre la mère à la rue, pas de gros lots à gagner. Des disputes, peut-être, attireraient certains auditeurs. Mais la vie d'une vraie [17] personne, si tout va bien, sera jugée inintéressante par le public, car une vie heureuse est ennuyante. L'appellation qui conviendrait le mieux serait « télé-spectacle », car on montre exactement ce que veulent voir ceux qui, devant leurs postes, quittent la réalité pour entrer dans la vie des acteurs des histoires nommées Star Académie ou Loft Story.

L'auteur de ces réponses (Pierre-Olivier D'Amour) a 17 ans. Le moins que je puisse dire, c'est qu'il fait preuve d'une étonnante maturité. Et qui plus est, à déclarer d'entrée de jeu « qu'il n'a jamais regardé aucune des émissions énumérées ci-dessus, mais qu'il s'efforce de répondre de son mieux à cette problématique ».

Dans le genre de bâtiment où je vis, les pièces demeurent fraîches pendant quelques jours après les premières chaleurs. La chaleur n'est pas encore installée. Inversement, même si le temps se radoucit, les pièces demeurent froides. C'est ce qui arrive ces jours-ci. Hier, il ne faisait plus très froid. Mais j'ai dû brancher une chaufferette d'appoint dirigée sur les pieds de Gaétan Fecteau qui était venu faire les comptes de la communauté pour les six derniers mois. Faut préciser que le « Ca-jétan » a vécu en Afrique pendant une trentaine d'années : son métabolisme n'est pas encore ajusté ! Je lui rappelle un vieux dicton : *Pieds chauds, tête froide, ventre libre*. Je n'ai pas dit le dicton au complet, car le Fecteau est assez « corpulent » (cf *Glossaire du parler français au Canada*).

19 JANVIER

Examen au Centre de neurologie de l'hôpital de l'Enfant-Jésus à cause des vertiges que j'ai depuis plusieurs années, mais qui vont en empirant. J'avais dit à la blague à quelques amis de ne pas attendre mon retour, vu que l'on me transférerait

directement à l'hôpital Robert-Giffard. Je m'attendais à passer un « scanner », mais il paraît que les choses ne sont pas aussi simples. Le spécialiste communiquera avec mon médecin qui me prescrira je ne sais quoi pour l'heure.

Le Québec n'est pas un pays du Tiers-Monde. Ce n'est pas tant l'argent qui fait défaut. Ce qui fait défaut, c'est les professionnels requis pour faire « marcher » les machines. Et le nombre des professionnels est insuffisant. Et il est insuffisant parce qu'il a été contingenté. Et il a été contingenté par la sainte triple alliance des syndicats, des bureaucrates et des corporations. Le paradoxe, c'est que le progrès même de la médecine a contribué à l'augmentation de l'espérance de vie à la naissance. Dans le même temps, le nombre des naissances, c'est-à-dire des futurs contribuables, diminue. Et dans le même temps, les vieux (et davantage encore les vieilles) n'en finissent plus de s'éteindre. Ils ont tous un peu mal un peu partout sur leurs prophétiques dépouilles. Je fais exception, bien entendu : *je ne suis pas comme mes semblables*. Je ne sais pas qui a sorti cette [18] remarque. Elle me fait penser à celle de Baudelaire : *Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère*.

Je retiens en tout cas que, fou à lier ou fou en laisse, il n'est pas simple de se retrouver dans un hôpital. Claudette s'était offerte pour me conduire. Certes, j'aurais pu me rendre en taxi, mais une fois rendu il faut encore bien lire et bien comprendre tout un jeu de flèches. Dans la salle d'attente, j'observais une jeune femme qui n'arrivait pas à obtenir un verre de café d'une machine distributrice. Et je me demandais comment peuvent s'arranger les illettrés ou les analphabètes fonctionnels qui constituent un pourcentage important des Québécois contemporains.

Vers 14 h, rencontre avec François. Il tenait à me faire part d'une anecdote savoureuse, c'est le cas de le dire. Pour la « relance de nos chantiers », comme il dit, il avait acheté une bouteille de gin haut de gamme. Au moment de payer, la caissière lui dit : « *Il est bon, hé ?* » Cette connivence gratuite, cette familiarité est de fort bon aloi.

J'ai déjà noté que, dans un groupe d'amis, là où se trouve un chien, tout le monde se met à parler chien. Je viens de lire un complément : *Votre chien habite-t-il chez vous ou bien habitez-vous chez votre chien ?*

Je n'ai regardé aucune émission des *Bougon*, mais tout le monde en parle. Radio-Canada fait la promotion de cette série à la façon dont une infirmière cherche à rassurer un enfant avant de lui administrer une piqûre : *Ça fera pas mal*. Quelle piqûre Radio-Canada veut-il nous administrer ? Contre quel virus ? Radio-Canada veut-il nous apprendre à « fourrer le système ? » Question : les *Bougon* sont-ils nous ? Sont-ils notre reflet ? Mais alors, *Séraphin* était-ce nous ? Et le *Survenant* ? Et *Le Temps d'une paix* ?

Abordant ce sujet avec François et Claudette, nous en vîmes à dresser une liste des films qui nous avaient frappés. Cela donne la liste suivante, qui da rien d'exhaustif :

- Le train sifflera trois fois
- Autant en emporte le vent
- West Side Story
- La mélodie du bonheur
- Le déserteur (avec Gabin et Michèle Morgan)
- Quai des brumes
- Monsieur Vincent
- Ben Hur
- Le gladiateur
- Le pianiste
- Amen

[19]

Cette liste indique assez notre âge ou, en tout cas, notre habitude des salles obscures que Georges Duhamel a prophétisées dès 1930 dans *Scènes de la vie future*, livre qu'une religieuse bibliothécaire avait classé dans le rayon « spiritualité ».

25 JANVIER

Encore un mot sur le « temps qu'il fait ». Ce matin, il faisait -26 non compris le facteur éolien. Je fais ma promenade habituelle, mais je la « contracte » à 20 minutes. Y a pas seulement la galerie de la résidence qui a le droit de se contracter ! Il faut entendre, ces jours-ci, les détonations de la galerie.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de naissance de Paul Tremblay. Extraits de ma lettre :

Sur mon « disque dur », je retrace une longue lettre datée des 23-24 décembre 1993. Dix ans *ago*. Tu étais sous-ministre associé de foi catholique ; j'étais retraité depuis deux ans. Le temps passe, ne passe-t-il pas ? Rivarol écrivait : *Le temps est le rivage de l'esprit, tout passe devant lui, et nous croyons que c'est lui qui passe*. La formule est séduisante, mais je trouve qu'elle « personnifie » trop le temps. Au demeurant, je ne m'embarquerai

pas dans une dissertation sur le temps. Saint Augustin s'y est épuisé ; je n'irais pas plus creux que lui !

Il reste qu'en parcourant la dizaine de lettres que je t'ai écrites depuis 10 ans, je suis plutôt content de la vigueur de nos échanges. Je voyais aussi défiler certains noms : André Naud, Jean-Claude Turcotte, Arthur Tremblay, Gérard Bouchard, Anne Sigier, etc. Et puis, bien sûr, je note que je te souhaitais régulièrement un bon anniversaire de naissance en cette fête de la conversion de saint Paul.

Pour des amis, il est facile de se retrouver entre « vifs » même après une longue absence ; il est plus difficile de communiquer par écrit, sauf s'il s'agit d'échanger sur un « dossier », pour reprendre un terme-fétiche du temps que nous étions *civil servants*. Je prends donc le raccourci de te faire tenir copie de mes plus récentes entrées dans mon journal.

Avec toi et saint Paul, je dis *Scio enim cui credidi*. Je sais en qui j'ai cru.

[19]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Février 2004

3 FÉVRIER

[Retour à la table des matières](#)

Rencontre avec Denis Vaugois aux éditions du Septentrion. Je lui remets le manuscrit de mon journal pour les années 2002 et 2003, *sous le titre Comme un veilleur*. J'ai connu Denis Vaugois en 1964, du temps que nous étions tous les deux fonctionnaires au ministère de l'Éducation du Québec. Depuis, nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises, mais c'est la première fois que je serai en relations professionnelles avec lui. Je m'attendais à une rencontre plutôt brève, mais nous avons bavardé pendant près de deux heures. Claudette m'accompagnait à titre d'assistante technique, ce qu'elle est en effet, pour le traitement électronique du document.

[20]

5 FÉVRIER

Avec Jean-Noël Tremblay et Me Françoise Mercure, je me rends à Drummondville pour rencontrer des représentants des cinq communautés engagées dans la transformation administrative du campus. Je ne m'y retrouve pas dans cet imbroglio. Et je me demande si les avocats eux-mêmes s'y retrouvent. S'ils s'y retrouvent, pourquoi se chicanent-ils entre eux ? Ma question est volontairement naïve, car je sais

bien que les avocats « vendent du temps » à leurs clients respectifs et leur affaire n'est pas de dégager le juste, mais de piéger l'autre partie.

Quand je dis « leur affaire », je pense aux gros sous. Tout le temps qu'ils téléphonent, écrivent, entendent les parties, témoignent en cour, le « compteur » marche !

Partis à 13 h 30, nous sommes de retour à 20 h et nous n'avons pas pris le temps de souper, vu que l'horaire de Jean-Noël et de Me Mercure ne le permettait pas.

6 FÉVRIER

Dîner avec Émile Robichaud, René Larouche et Denyse Gagnon-Messier pour discuter de la création d'un ordre professionnel des enseignants.

7 FÉVRIER

De 8 h à 16 h 30, rencontre avec une quinzaine de membres du Cénacle au Campus Notre-Dame-de-Foy. Le groupe est formé principalement de professeurs ou d'anciens professeurs de sciences. Il organise périodiquement des rencontres appelées *Les entretiens du Cénacle*. La rencontre d'aujourd'hui avait comme thème *Les valeurs et l'enseignement des sciences*. Je m'étais engagé à donner une communication durant la matinée, et Jean-Noël Tremblay (précisons qu'il s'agit de l'ancien ministre des Affaires culturelles du Québec) devait intervenir durant la séance de l'après-midi. Hier soir, toutefois, André Blondin, président du Cénacle, m'informe que Jean-Noël Tremblay sera absent pour cause de maladie. J'aurais été curieux de l'entendre.

J'ai donc passé la journée seul avec eux à titre « d'invité spécial ». Je n'étais point inquiet, parce que je sais que l'on peut toujours faire fond sur les ressources mêmes d'un groupe, et le fond n'a pas manqué ! De plus, il se trouvait que j'avais rencontré Émile Robichaud la veille et que c'est lui qui a fait la présentation de « l'invité spécial ». Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que je me retrouve avec Émile Robichaud en circonstance comparable.

En février 2003, j'ai fourni un article publié dans le collectif *Témoins au cœur du monde* (Novalis), sous la direction de Luc Phaneuf, Émile Robichaud était du nombre des « témoins » du collectif en question. À un moment donné, [21] il me demande

une manière de dédicace sous la photo de mon article. Cela m'embarrasse toujours. Mais je ne suis pas mécontent de ce que j'ai trouvé : *À Émile Robichaud, pour sa ferveur et sa force.*

Hier, j'ai été placé dans la même situation : M. René Larouche me demande à brûle-pourpoint de dédicacer un des premiers exemplaires des *Insolences*. Je trouve ceci : *À René, pour son prénom évangélique et ses racines d'ici.*

Et tant qu'à y être, cet après-midi Robert Ménard (membre du Cénacle) me demande, lui aussi, une dédicace des *Insolences*. J'ai l'heureuse idée de rapporter une citation du dictionnaire *Robert* : *Experto crede Roberto*. Je me suis toutefois trompé : j'ai écrit *credere* au lieu de *crede*. Je pense que le *credere* est défendable. Il y a plus de mémoire que de savoir dans mon latin !

Sur cette lancée, je me souviens d'une communication d'il y a une dizaine d'années devant un large auditoire de religieuses. Le thème était quelque chose comme ceci : *La vie religieuse en l'an 2000*. La religieuse qui parlait avant moi avait fait état de son « rêve » de la vie religieuse en 2000. Prenant la parole, j'avais dit : *Vous allez vous rendre compte que sœur X et moi, nous n'avons pas rêvé dans la même chambre.* L'auditoire s'écroule de rire. Un public que tu fais rire est un public conquis.

La présentation d'Émile Robichaud m'a permis ce matin de dire qu'en l'entendant je me voyais dans mon cercueil, vu que des morts, on ne doit dire que du bien : *De mortuis, nil nisi bonum*. La raison étant qu'un mort ne peut répliquer, ne peut se défendre. Fort bien ! Mais enfin, personne d'entre nous n'est dupe des hagiographies que nous sortons dans les notices nécrologiques que nous publions. Chacun sait que le frère X ou Y n'était pas un saint, un être sans défauts. À la demande d'un provincial, j'ai déjà écrit des notices nécrologiques dans lesquelles je signalais des « manques », des « failles ». Ou bien, de mon propre chef, j'envoyais des notes au confrère chargé de l'une ou l'autre notice. On les a toujours « censurées ». On ne me demande plus d'écrire des notices.

Je concède qu'il serait criminel de révéler certains faits à propos de certains confrères. Et de quel droit ? Je note quand même que les Évangélistes n'ont pas tu la triple trahison de Pierre. Ni les manœuvres de la mère de Jacques et Jean. L'Église n'a rien gommé du *Nouveau Testament*. Ici, au Québec, et je choisis un exemple minuscule, on a « gommé » la photo d'André Laurendeau. Sur la version originale, André Laurendeau tenait une cigarette de la main gauche, j'imagine. Sur la photo « gommée », il n'y a plus de cigarette. Pendant ce temps, Michèle Richard nous dézippe son soutien-gorge. Elle s'explique là-dessus : *C'est mon âme que je dévoile*, dit-elle. Et les chaînes de télévision américaines n'en finissent plus de s'excuser à propos du sein de Janet Jackson qui serait sorti inopinément de son bustier. Les diamants

(diamants ?) fixés au bout du téton, [22] c'était pour protéger le téton du frottement sur le bustier. Et l'autre téton, il n'avait pas besoin de protection ?

8 FÉVRIER

Séminaire de lecture : deuxième tranche de *La Condition chrétienne*, de Paul Valadier (Seuil, mars 2003). Je retiens l'idée que le péché originel

n'est pas un orgueil ou une prétention à s'égaliser à Dieu, mais le doute, bien plus incisif, portant sur la réalité même de la générosité divine. C'est Dieu qu'il met en cause dans sa nature et dans sa Parole. (...) Le péché est donc fondamentalement de nature religieuse. Nous ne le connaissons que parce qu'il nous est révélé, non point par introspection ou analyse des événements du monde, mais par une Parole qui nous en délivre au moment même où elle en montre la gravité. En perspective chrétienne, le péché n'est révélé que comme pardonné. Seul le pardon de Dieu donné en Christ fait comprendre la gravité du soupçon portant sur la miséricorde. La confession de son péché doit se faire dans un climat d'action de grâce.

Cette remarque me rappelle la formule recommandée (dirai-je jadis ?) avant même de commencer la confession : *Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché.*

10 FÉVRIER

À 14 h, rencontre au bureau de Pierre Reid, ministre de l'Éducation, avec Jean-Noël, Marcel Brien, France Hamel, députée de La Peltre. Michel Binette, l'attaché politique du ministre, nous prévient que ce dernier peut nous accorder une demi-heure. Le temps, pour Jean-Noël, de présenter l'historique de l'impasse à laquelle nous sommes acculés quant à la transformation administrative du Campus et de déposer un volumineux dossier préparé par le Campus. Après le départ du ministre, nous passons une bonne heure avec l'attaché culturel pour répondre à ses questions. Plus je trempe dans cette affaire, et plus je me rends compte que la « bonne foi », la vérité nue, la simple parole sont irrecevables si elles ne sont pas distillées, trafiquées par les avocats ou les notaires. Les avocats eux-mêmes ne s'entendent pas entre eux. Leur affaire n'est pas de rendre justice, de dire le juste, mais de défen-

dre un client, même s'ils sont convaincus que le client est un fraudeur, un voleur, un meurtrier.

14 FÉVRIER

La Saint-Valentin : les journaux publient des centaines de brefs messages d'amour d'une femme ou d'un homme à son conjoint ; de deux amoureux, d'enfants à leurs parents, etc. Ces annonces payées sont plutôt sympathiques et parfois fort bien tournées.

[23]

De 14 h à 16 h 45, longue rencontre avec Pascal Tremblay. Il a 31 ans. Il a travaillé quelque temps pour une entreprise de portes et fenêtres. Il aimait son travail, mais il refusait de faire du temps supplémentaire lorsque l'employeur devait y recourir pour respecter certaines contraintes de livraison. Il estime qu'il ne devrait pas devoir travailler plus que 20 heures par semaine, afin de protéger le reste de son temps « pour vivre » à son gré. Il est bénéficiaire du BS. Il traîne avec lui le *Petit Robert*. Il vient de découvrir les termes « mutuel et mutualisme ». Il retournerait volontiers au troc : « je te donne x heures de peinture, tu me donnes la valeur équivalente en nourriture, en vêtements, etc. » Il réinventerait les Bénédictins, célibat et « clôture » en moins.

15 FÉVRIER

Je regarde l'émission spéciale (deux heures et demie) sur Claude Ryan à Radio-Canada. On y retrace son enfance, ses études dans un collège classique de Montréal, son travail à titre de secrétaire national de la J.E.C., son directorat au *Devoir*, ses années comme président du PLQ, sa victoire lors de la campagne du NON à l'occasion du référendum de 1980, son retour en politique dans le gouvernement Bourassa en 1985, sa dernière entrevue, pour les fins de cette émission, en décembre dernier.

Tout le long de l'émission, les propos de Ryan sont accompagnés de documents d'archives ou de commentaires récents de diverses personnalités : André Laurendeau, Jean Drapeau, Raymond Garneau, Gérard Filion, Pierre Elliott Trudeau, René Lévesque, Marc Lalonde, Lucien Bouchard, Claude Charron, Jacques Parizeau, etc. Je

note l'absence de Jean-Marc Léger que Ryan avait congédié à cause de son option péquiste.

Le 21 décembre dernier, les journaux nous annonçaient que Claude Ryan était atteint d'un cancer irréversible et que les médecins lui « donnaient », selon la formule assez étrange, un an à vivre. Il est mort le 9 février. Le 13, la télévision de Radio-Canada a diffusé la cérémonie de ses funérailles nationales en la basilique Notre-Dame de Montréal. Le même jour, *Le Devoir* publiait un cahier spécial en hommage à celui qui en fut le directeur de 1964 à 1978.

Le témoignage de Lise Bissonnette, elle-même ancienne directrice du *Devoir*, tranche sur tous les autres. Elle souligne sans ménagement un trait du caractère de Ryan qu'il faut bien appeler sa mesquinerie. Absence d'élégance dans la victoire. Manque de magnanimité, qui est la fleur de la force. J'estime qu'il faut savoir jouer le coup gagnant comme en s'excusant. Écrivant cela, j'ai à l'esprit le tableau de Vélasquez intitulé *La Reddition de Breda*, où le vainqueur a l'air de demander pardon de l'avoir été.

Dans *Le Devoir* du jour, Odile Tremblay signe un article sous le titre *L'anti-Bougon*. Elle écrit que les valeurs de Ryan « avaient été ensevelies bien avant de [24] mettre l'homme en terre. L'ancien directeur du *Devoir* n'appréciait guère la culture. Il ne courait ni les concerts, ni les cinémas, ni les musées ».

Cette remarque me remet à l'esprit un avertissement à César que Shakespeare met dans la bouche d'un de ses amis : *Il faut se méfier de lui, car il a les lèvres minces et il n'aime pas la musique*.

Quant à savoir si « les valeurs de Ryan ont été ensevelies bien avant sa mise en terre », il est prudent d'attendre un peu. Si les *Bougon* sont la photo numérisée de notre société actuelle, il faut se demander si *Un homme et son péché* était notre photo instantanée des années 1930. J'ai cru comprendre que l'on doit dire « photo analogique » par opposition à « photo numérisée ». Je ne sais pas ce que veulent dire « analogique » ou « numérisée » dans ces expressions. Du monde ont l'air de comprendre, qui seraient sans doute bien en peine de me l'expliquer. Quoi qu'il en soit, quoi dire des *Plouffe*, du *Survenant*, du *Temps d'une paix*, de *Lance et compte*, de *Race de monde* ? J'en passe.

Ce qui est bien certain, c'est que la technologie a modifié nos mentalités, notre sensibilité vis-à-vis du réel. Le réel, lui, est têtue et indéfonçable. Pour en revenir à Ryan, je dirais qu'il était l'homme du texte écrit. Et, au-dessus de l'écrit, il était l'homme de la transcendance. Ses zigzags durant la crise d'Octobre 1970 et sa prise de position en faveur du PQ, en 1976, sont imputables à sa volonté d'être l'arbitre suprême.

J'ai relu son éditorial du 15 novembre 1976. Il engageait le Québec à voter PQ. Il concluait en disant :

Après 12 années de régime libéral depuis 1960, un changement serait dans l'ordre des choses si l'objection de l'indépendance peut-être mise entre parenthèses de manière loyale et satisfaisante.

Du Ryan à l'état pur : « L'indépendance mise entre parenthèses de manière loyale et satisfaisante. »

Dans le cahier spécial du *Devoir*, l'éditorial en question est présenté sous le titre 15 novembre. Il est daté du 16 novembre. Tout petit mystère de mise en page. Comme on pourra lire quelques lignes plus bas, Ryan, dans son testament, prêche la confédération canadienne, sans courir le risque de devoir s'insinuer dans un nouveau zigzag.

Il va de soi que toute la « classe politique » était présente aux funérailles. Tout le monde s'entend pour reconnaître l'engagement de Ryan pour la chose publique, sa rigueur intellectuelle, la confession de sa foi catholique. Tout cela est « convenu », c'est-à-dire artificiel, banal et commun, tout ensemble.

Durant la crise d'Octobre 1970, j'étais éditorialiste en chef à *La Presse*. Ma prise de position était aux antipodes de celle de Ryan. Le 6 octobre, le lendemain de l'enlèvement de Richard Cross, je prenais position dans un éditorial intitulé *Le Terrorisme*. Je prenais position sans aucun coup de téléphone à qui que ce [25] soit ni de qui que ce soit. Puis ce furent les mesures de guerre décrétées par Trudeau, à la demande du gouvernement Bourassa. Dans les jours qui suivirent, Ryan tenta de former un « comité de salut public ». La tentative est assez bien « documentée ». Mais, ces jours-ci, elle a été passée sous silence. Seul Michel Vastel y a fait allusion.

Le 12 août 2003, je fais état d'une longue rencontre avec William Tetley qui prépare un ouvrage sur la « Crise d'Octobre ». À l'époque, il était ministre du gouvernement Bourassa. Il traite longuement de la tentative de création d'un « comité de salut public » (CE *Comme un veilleur*, p. 272). Il a vécu l'affaire de l'intérieur. Il est documenté. Il nomme des noms. J'insiste : il nomme des noms. Des gros. La plupart de ces « gros noms » ont assisté aux funérailles de Ryan. Paul Martin y était et il déplorait de n'avoir guère eu l'occasion de consulter Claude Ryan sur « l'affaire des commandites ». Écrivant ces lignes, j'ignore si M. Tetley donnera suite à son projet. Ceux qui savent tout se taisent, et ceux qui ne savent rien (ou peu) extrapolent, interpolent, fabulent.

À la fin de la cérémonie religieuse, André Ryan a lu l'article 1 du testament de Claude Ryan.

Je quitte ce monde à regret car j'ai beaucoup aimé y vivre. Je le quitte avec une pensée sincère de gratitude pour les personnes qui m'ont permis par leur amitié, leur soutien, et leurs conseils de mener une vie pleine et généralement heureuse. (...) Je remercie l'Église catholique romaine d'avoir fourni à ma fragile existence l'encadrement moral et spirituel sans lequel celle-ci se serait souvent égarée. (...) Je quitte cette vie en souhaitant que le Québec continue de faire partie de l'ensemble politique canadien. (...) Il offre à mes yeux de meilleures garanties que la séparation pour la préservation des valeurs culturelles propres à chacune de nos deux sociétés d'accueil.

Note postérieure (20 février) *Le Soleil* du jour publie l'opinion d'un lecteur de Matane.

Je trouve cela triste que l'ambon de la sainte Église catholique romaine serve encore une fois à faire de la politique partisane. (...) On nous a fait le coup deux fois : lors des funérailles de Trudeau et celles de Ryan. Pourrait-on, messieurs les évêques, monsieur le cardinal, mettre un point final à ce petit jeu politico-religieux ?

17 FÉVRIER

De 9 h 15 à 13 h 30, visite de Jean O'Neil. Nous dînons à ma résidence. La veille, il avait rencontré le cardinal Marc Ouellet pour les fins d'un ouvrage qu'il est en train d'écrire sur l'Abitibi. Rappelons que ce dernier est né à La Motte. O'Neil retient l'idée que le cardinal Ouellet ne se laissera pas facilement détourner du cap sur lequel il s'est aligné depuis son entrée au grand séminaire de Montréal. Détail : il maîtrise cinq langues, dont l'allemand, qui est, après le latin, la langue [26] du commandement. La langue des pictogrammes, tout au long des autoroutes. « Cédez le passage » ; « Ne jetez rien par la fenêtre » ; « Maximum 90/100 ». Tout le monde s'en fout, à commencer par tout le monde. Si vous respectez votre 90/ 100, vous avez un camion 24 roues qui vous colle au cul.

Nous parlons longuement de Ryan. O'Neil me rappelle que c'est Ryan, avec sa campagne pour le NON, lors du référendum de 1982, qui a bloqué René Lévesque et

son projet de souveraineté-association. La question était tellement alambiquée que je ne suis même plus sûr de son objet ! À supposer que le OUI l'eût emporté, serions-nous plus avancés ? Mon idée là-dessus, c'est celle de Montaigne : *La plupart des choses du monde se font par elles-mêmes*. On trouve cette remarque dans le chapitre VIII du tome 3. Le titre est amusant : *De l'art de conférer*. L'essentiel des « fusions municipales forcées », par exemple, se serait produit naturellement et à moindres frais financiers et sociaux. Mais il fallait que le PQ mette sa mèche dans une blessure qu'il avait faite. Miracle ! La plaie s'ajustait à la flèche !

[26]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Avril 2004

3 AVRIL

[Retour à la table des matières](#)

Bilan de santé. Le 26 février, j'ai éprouvé les premiers symptômes de ce que je croyais n'être qu'une simple grippe. Perte d'appétit, 102 de température, impossibilité de dormir au lit. D'une journée à l'autre, je pensais que les choses s'arrangeraient. Le 28, je suis allé aux funérailles du frère André Côté à Château-Richer. Je tenais à peine debout. Mais ce n'est que le 4 mars que je me suis laissé convaincre de me faire conduire en ambulance à l'urgence de l'hôpital Laval. J'y suis resté de 17 h 30 à 23 h. J'espérais que l'on me garderait sur une civière, mais j'ai dû revenir à ma résidence. La séance d'inhalothérapie m'avait quelque peu soulagé. Le 5 mars, durant l'après-midi, Claudette m'apporte les antibiotiques prescrits la veille. J'avais passé la nuit et la matinée au bout de mon « respire », au moindre déplacement. Cet état est comparable, dit-on, à celui d'une noyade sèche. Claudette s'offre à passer la nuit à me veiller et à me surveiller.

Le 6 mars, vers 10 h, je me décide à me rendre à notre infirmerie communautaire, à Château-Richer, conduit par Claudette. J'en suis sorti le 31 mars. Je suis en sursis, notamment parce que je suis maintenant obligé de « pomper » deux fois par jour (et des « pompes » différentes) une espèce de gaz dont j'ignore évidemment la composition. Et il en sera ainsi jusqu'à ma dernière inhalation.

Nous étions 12 patients habituels à l'infirmerie. Le personnel « soignant » (infirmières, préposés, lessive, service à la salle à manger) est compétent, disponible et respectueux. Détail : la préposée au bain, selon l'horaire convenu, prépare le bain, les

serviettes, etc. Il n'est pas accoutumé, pour un frère, de se [27] trouver flambant nu devant une femme. Mais lors des deux bains que je devais prendre chaque semaine, jamais je ne me suis trouvé « gêné ». Question de tact. Qu'est-ce que le tact ? Réponse : le tact, c'est le contact de deux libertés. Je n'ai jamais entendu personne tutoyer qui que ce soit. Ce qui ne fut pas le cas à l'urgence de l'hôpital Laval. Le médecin a commencé par me tutoyer. Vu que j'étais à bout de souffle, je lui ai demandé de m'aider à me relever de la civière. Il a failli me jeter en bas. Je lui en fais la remarque. Il me répond : *Je vous ai aidé !* Je n'étais pas en position d'argumenter. Peut-être était-il lui-même excédé.

Quant à l'équipement, il est du dernier cri, bloc opératoire en moins. Notre infirmerie n'est quand même pas un hôpital. Si, cependant, vous devez vous rendre à un hôpital, un confrère vous y mène et vous attend le temps qu'il faut. Le don de son temps est un don qui passe inaperçu. Des millions d'êtres, principalement des femmes, auront donné leur temps à l'insu de tous et d'elles-mêmes.

Quand je suis arrivé à l'infirmerie, j'étais très anxieux. Avant de partir, j'avais prévenu l'infirmière de mon arrivée. Je suis entré par la porte du garage, pour éviter d'avoir à monter les escaliers de l'entrée principale, sachant que l'ascenseur descend jusqu'au garage. Je ne me souviens plus trop quels soins l'on m'a tout de suite donnés, mais j'étais moins anxieux, car je savais que je pourrais être rapidement branché sur une source d'oxygène. Dans les jours qui suivirent, on m'a effectivement branché en permanence.

Le 13 mars, j'ai pu présider une séance spéciale et urgente du conseil d'administration du Campus. Durant la nuit du 17 mars, cependant, je fus pris de frissons et j'ai trop tardé à sonner la clochette d'alarme. En essayant de me lever de mon lit, je me suis écrasé sur le plancher. Il a bien fallu que j'utilise la sonnerie d'alarme. Il paraît que je faisais une réaction aux antibiotiques.

J'ai reçu la visite des Beaudoin, des Tremblay, de Mozart et même de Me Jean Côté. Claudette, pour sa part, en plus d'aller prendre en note les appels logés dans ma boîte vocale, est venue me visiter une dizaine de fois. Avec elle, j'ai consacré deux séances de correction d'épreuves de *Comme un veilleur*, que l'éditeur voulait sortir pour le Salon du livre du 14 avril.

Sauf durant quelques moments de la nuit du 17 mars, je n'ai jamais pensé que j'en étais à ma « dernière escale ». Or, je vivais au milieu de confrères qui sont à leur dernière escale. Le sait-on jamais ? Je n'ai pas de réponse. Je peux dire, en tout cas, qu'un confrère, logé à l'infirmerie depuis un bon moment, descendait du jubé pour animer les chants durant les messes. Quelques jours après mon départ, on

l'avait changé de chambre pour le placer devant le poste de garde de l'infirmier. Je suis allé à ses funérailles qui ont eu lieu le 1^{er} mai.

[28]

14 AVRIL

Avec Claudette, je vais chercher directement aux éditions du Septentrion les 20 exemplaires prévus au contrat de la tranche de mon journal qui couvre les années 2002-2003 sous le titre *Comme un veilleur*. Je pense bien que tous les auteurs ont hâte de tenir en main le fruit de leurs neurones. Je suis très content du traitement qu'en a fait l'éditeur Denis Vaugeois. La page couverture présente un sablier. Cette image me fournit l'occasion de citer Julien Green : *Relire son journal, c'est renverser le sablier : le sable repasse, le sable est le même, le sablier est le même, et tout est différent.*

18 AVRIL

Les 16 et 17, j'ai fait les deux séances de signatures annoncées, au stand 208 du Salon du livre. Cette cérémonie donne toujours lieu à quelques rencontres surprenantes et parfois carrément amusantes. Ainsi, ce visiteur qui me dit : *Je vous pensais mort !* Ou cet ancien confrère que je ne reconnais pas. Sa fille a été étudiante au Campus. Elle m'avait demandé une dédicace de *Je te cherche dès l'aube*. Nous avons bavardé un bon moment. De retour chez elle, elle avait surtout retenu que je fumais beaucoup. C'est son père qui me raconte la chose. Lui et sa femme sont de grands lecteurs. Ils possèdent plus de 5 000 volumes.

Dimanche dit de la Quasimodo à cause du premier mot latin de l'introït que l'on appelle maintenant chant d'entrée. *Quasimodo geniti infantes : Comme des enfants nouveau-nés qui ont soif du lait qui les nourrit, soyez avides du lait pur de la Parole, afin qu'il vous fasse grandir pour le salut.*

La croissance est une fonction de tout l'organisme. Et quand un organisme a atteint sa taille adulte, il doit encore se nourrir pour réparer l'usure de chaque jour.

Dans *Le Soleil* du jour, Daniel Baril, vice-président du Mouvement laïque québécois, signe une longue lettre à propos du film *La Passion du Christ*. « Je suis innocent du sang de cet homme », écrit-il. *Jésus aurait maudit ses bourreaux qu'il aurait fait*

œuvre d'humanisme en refusant la violence inutile et dégradante, tout en exprimant un sentiment tout aussi humain que le pardon.

Daniel Baril parle d'humanisme. Et si on lui demandait : *Qu'est-ce que l'homme ?* Il dit aussi que *le pardon est un sentiment humain*. Cela n'est pas évident en Palestine ni en Irak, pour s'en tenir à l'actualité. Comment refuser la violence sans pardonner ?

À propos du film de Mel Gibson, le *Time Magazine* du 12 avril publie un dossier sous le titre : *Why did Jésus have to die ? C'est Jésus lui-même qui fournit la réponse dans le récit des disciples d'Emmaüs (Lc 24, 13-35) : N'est-ce point là ce que devait souffrir le Christ pour entrer dans sa gloire ? Et, partant de Moïse [29] et de tous les prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures, ce qui le concernait.* Le plus beau cours d'exégèse que l'on puisse imaginer !

Revenant sur la question posée par le *Time Magazine*, je me dis que Jésus devait faire l'expérience ultime, c'est-à-dire mourir. Et mourir d'une mort ignominieuse, *dans la foi nue, l'amour bafoué, l'espérance déçue*. Il est le premier-né d'entre les morts, afin qu'il ait en tout la primauté (Cf. Col 1, 18).

Fête de la bienheureuse Catherine de Saint-Augustin. Elle avait fait le vœu de vivre et de mourir au Canada. Elle arrive à Québec en 1648. Elle meurt à l'âge de 36 ans.

29 AVRIL

Dans un entrefilet du *Devoir*, on rapporte une remarque de Jean-Paul II qui dit que le diable est le grand instigateur des maux qui secouent la planète. *Il y a dans le monde un mal agressif qui a Satan comme chef d'orchestre et instigateur*. Le pape a déjà pratiqué plusieurs exorcismes. Par le passé, il a déjà fait savoir qu'il considérait le diable non seulement comme une figure abstraite, mais comme une véritable force toujours vivante.

[29]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Mai 2004

4 MAI

Rencontre de près de deux heures avec Sean Cloutier, qui termine un mémoire de maîtrise en histoire scolaire à l'Université Laval. Il est né à Timmins d'une mère Irlandaise. Le français est toutefois sa langue domestique (je ne peux pas dire « maternelle »). Il a séjourné à Toronto, mais il y recherchait toujours la compagnie des francophones. Il connaît bien le roman de Louis Hémon. Au bout du compte, il est venu me voir pour savoir si l'on pouvait surmonter le sentiment d'infériorité qu'il a toujours éprouvé vis-à-vis des anglophones. Il me semble que je n'ai jamais éprouvé ce sentiment. Il est vrai que j'ai toujours vécu au Québec et que, même à Rome ou à Fribourg, le français était la langue vernaculaire dans les maisons où je me suis trouvé.

6 MAI

Salon de la mode des élèves du Campus Notre-Dame-de-Foy, sous la présidence d'honneur de l'honorable Lise Thibault, lieutenant-gouverneur du Québec. Le défilé comprend des présentations de travaux personnels et des réalisations de petites équipes. Je note l'énorme travail investi dans le montage des stands de l'exposition. Je note aussi qu'en dépit du féminisme régnant, de la dénonciation de la « femme-objet », des campagnes contre le harcèlement sexuel, il n'est pas possible, sauf sur une plage, de montrer autant le corps de la femme.

[30]

8 MAI

Je termine aujourd'hui la notice nécrologique du frère André Côté. Le provincial m'avait demandé, le 26 février, d'écrire cette notice (Cf. document no 1). Il va de soi que je n'ai rien pu écrire avant de revenir dans mes quartiers au Campus. Et encore, mon aire et mon erre sont réduites. Je ne suis pas à marée montante ! De plus, j'ai répondu à plusieurs sollicitations. L'une d'elles consistait à lire et à commenter un manuscrit de près de 400 pages que l'auteur (Gilles Drolet, professeur de sciences religieuses au Campus) me soumettait par tranches d'une dizaine de pages. L'auteur lui-même était soumis aux *diaphragmatiques trépidations des coliques de l'échéance* (Léon Bloy).

Je veux quand même noter ici quelques volumes lus ces derniers mois, pour fins d'archives personnelles et nationales :

Simenon, *L'âne rouge*. Un Simenon d'avant les Maigret

Pierre Caron, *Mon ami Simenon* (VLB, 2003)

Bernard Pivot, *100 mots à sauver* (Albin Michel, mars 2004)

Jean d'Ormesson, *Et toi mon cœur pourquoi bats-tu* (Laffont, 2003)

Agnès Antoine, *L'impensé de la démocratie,*

Tocqueville, la citoyenneté et la religion (Fayard, 2003)

Pierre Charles, s.j., *La prière missionnaire* (éditions de l'Aucam, 1935)

Romano Guardini, *Les fins dernières* (Cerf, 1951)

Jean Rémy, *Élisabeth de la Trinité* (Fides, collection L'expérience de Dieu, 2004)

Marcel Nadeau, *Charles de Foucauld* (Fides, collection L'expérience de Dieu, 2003)

Benoît Lemaire, *Gustave Thibon* (Fides, collection L'expérience de Dieu, 2003)

Mère Teresa, *La joie du don* (Seuil, 1975)

13 MAI

Les journaux signalent que c'est aujourd'hui le 40^e anniversaire de la création du ministère de l'Éducation du Québec. Cette année-là et ce jour-là, j'étais à Fribourg. On me dit que je suis appelé au téléphone et qu'il s'agit d'un appel venant de Québec. J'étais à Rome (et par la suite à Fribourg) depuis trois ans et je n'avais jamais reçu de téléphone d'outre-mer. J'imaginais le pire. Il se trouva que c'était Gaston L'Heureux qui m'appelait lors d'une émission qu'il animait à l'époque. Il m'annonce la création du ministère de l'Éducation du Québec et, du même coup, le nom du premier titulaire, Paul Gérin-Lajoie. Il me demande ensuite ce que je pense de cette nouvelle et ce que je pense du nouveau ministre. Je connaissais le nom de Paul Gérin-Lajoie dont les services avaient déjà été retenus par la Fédération des collèges classiques. Je ne savais rien de plus. Je ne savais pas non plus que cette entrevue téléphonique se déroulait alors que Paul [31] Gérin-Lajoie se trouvait dans le studio. Je n'ai pas dû dire grand-chose ! Mais la télévision avait fait sa job : fournir un scoop. Peut-être y avait-il en mortaise une photo du Frère Untel.

17 MAI

Le Bloc québécois a dévoilé son slogan de campagne électorale. *Un parti propre au Québec !* Le slogan est astucieux. Bien que prônant la sécession, ce parti siège au Parlement fédéral. Subliminalement, il propose un vote pour la sécession. En même temps, il dénonce le scandale des commandites. Bravo pour les concepteurs ! Lors d'un récent forum sur le marketing, un des conférenciers prédisait que la publicité ne sera bientôt plus qu'images et slogans. Les spécialistes ont identifié des éléments accrocheurs. Par exemple le son « K », comme dans Coca-Cola, Crest, Kodak, Colgate, Corn Flake, Kellog. Les spécialistes notent que le recours aux vedettes à titre de porte-parole publicitaire est une tendance forte. Enfin, la couleur importe également. Le Québec est reconnu pour aimer le bleu ! Je suis chanceux : le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Le Souvenez-vous est une espèce de défi lancé à Marie. On lui rappelle qu'on n'a jamais entendu dire que quiconque qui l'ait invoquée ait été abandonné. Supposons que Judas, pris de remords après sa trahison, ait songé à invoquer Marie. Il n'aurait pas été abandonné à son désespoir.

18 MAI

En entrant dans la chapelle ce matin, je me faisais la réflexion qu'adorer est propre à l'homme. Certes, les saints du ciel et les Puissances des cieux adorent Dieu sans cesse. Mais l'homme sur terre peut seul adorer sans voir la Gloire de Dieu.

J'arrive mal à distinguer « drastique » et « draconien ». Draconien signifie sévère. Ses antonymes sont : doux et indulgent. On dit « lois draconiennes ». Drastique signifie énergique, radical. On dit « remède drastique ».

20 MAI

Le 2 avril, je recevais un appel téléphonique de la faculté des sciences de l'Éducation de l'UQÀM me demandant si j'accepterais un doctorat honorifique de cette université. Je réponds que oui. Mais il fallait faire vite, c'est-à-dire envoyer dare-dare mon *curriculum vitae* et une photo récente. Je fais le nécessaire :

Monsieur Allard,

À la suite de la demande que vous m'avez transmise ce matin, vous trouverez, sous même pli, mon *curriculum vitae*. Qu'elle aboutisse ou non, la démarche est déjà un honneur « virtuel ».

[32]

Je fus bien inspiré de parler « d'honneur virtuel ». J'apprends aujourd'hui que Gilles Vigneault vient de recevoir un doctorat *honoris causa* de ladite université. Je comprends fort bien que Gilles Vigneault ait été retenu : il danse, il chante et il écrit (presque) aussi bien que moi, qui ne chante ni ne danse. À peine suis-je un an plus vieux. Mais une université ne peut quand même pas asperger ses doctorats honorifiques. Me reviennent en mémoire les trois règles de Raymond Aron au sujet des décorations :

- Ne pas les demander
- Ne pas les refuser
- Ne pas les porter.

Je raccroche une remarque de Bossuet à celle d'Aron : *Ceux qui cherchent dans les oripeaux la gloire qu'ils ne trouvent pas dans leur conscience*. Il est amusant de noter que « oripeau » vient de « or » et « peau ». Peau dorée ! On emploie aussi ce mot pour désigner une lame de cuivre ou de laiton très mince ayant l'éclat et l'apparence de l'or.

Bonne vieille plaisanterie, et consolation pour retraités : une horloge arrêtée indique quand même l'heure exacte deux fois par jour.

J'envoie aujourd'hui au *Devoir*, au *Soleil* et à *La Presse* le texte que François et moi avons préparé sur le projet de réforme des cégeps (cf. doc. 2). Je doute fort qu'il soit retenu. Le 14 mai, nous avons envoyé un texte sur le projet de création d'un ordre professionnel des enseignants (Cf. doc. 3). Il n'a pas été retenu. Dans ce dernier cas, il faut dire, d'une part, que l'opposition des enseignants avait été radicale et que, d'autre part, la position éditoriale des journaux était contre le projet. Je me demande même si le ministre de l'Éducation n'a pas tout simplement mis son projet au frigo. En ce qui a trait à la réforme des cégeps, les prises de position jusqu'à maintenant ou bien sont convenues (les syndicats prônent le *statu quo*) ou bien se présentent en ordre dispersé, comme y invitait le *Document de consultation* du ministère de l'Éducation du Québec.

21 MAI

Dîner au restaurant. Me Jean Côté avait invité Didier Fessou et Louis-André Richard. Didier Fessou, à l'occasion de son récent article sur la dernière tranche de mon journal (*Comme un veilleur*, Septentrion, 2004), et Louis-André Richard, pour la bonne raison que Me Côté a suivi un cours de Louis-André sur saint Augustin. Ce dernier nous a d'ailleurs remis un exemplaire de son volume intitulé : *Prends et lis*, qui est une initiation à la pensée de saint Augustin, précédée d'une présentation des *Confessions* (Anne Sigier, 2004). Le dîner fut vif : Me Côté est un « renard d'assemblée », comme disait Alain. Avant l'arrivée des deux autres invités, Me Côté et moi étions convenus qu'il placerait la question [33] des fusions, des défusions, des démembrements des « maudites banlieues ».

Je place ici des remarques que je n'ai sans doute pas faites ce midi de façon aussi ordonnée. Les « défusionnistes » plaident le sentiment d'appartenance, le besoin d'identité. Les « fusionnistes » parlent d'économie d'échelle et de « carte de visite » à l'extérieur du Québec. Sur ce dernier point, je dis que, si je me trouve à Amos et que l'on me demande d'où je viens, je répondrai que je viens du Lac-Saint-Jean et même, pour être bien pointu, de Métabetchouan. Si je suis à Paris, je répondrai que je viens de la province de Québec. Si je suis à Moscou, je répondrai que je viens du Canada.

Le raz de marée anti-fusionniste (à Québec, 1 pour ; 12 non) vient d'abord du fait que le PQ a forcé les fusions de façon cavalière, technocratique et bureaucratique. Idem à Chicoutimi, Jonquière, La Baie, Laterrière et Larouche. Je ne pense même pas aux « économies d'échelle » promises. Quand j'entends parler d'économies d'échelle, je sors mon revolver et je tire sur ce miroir à alouettes.

L'objectif des fusions aux forceps aurait été atteint de lui-même. *La plupart des choses du monde se font par elles-mêmes* (Montaigne, *Les Essais*, tome III, ch. VIII). Si je m'en tiens au cas de Québec, le citoyen de Saint-Augustin-Desmaures et le citoyen de la rue Richelieu à Québec demandent d'abord la sécurité, ce qui veut dire police et pompiers. Avec ou sans fusion, il est bien évident que les pompiers de Sainte-Foy ou de Québec (dans le cas d'un gros incendie) seraient intervenus. Quant à la police, la Sûreté du Québec est tout à fait capable, fusion ou pas, d'intervenir en liaison avec la police de Sainte-Foy.

Il reste deux problèmes et un troisième : le problème des syndicats et celui des taxes. En ce qui a trait aux syndicats, fusion ou pas, le problème demeure entier, comme c'est le cas en ce qui a trait à la réforme des cégeps. En ce qui a trait aux taxes, faut savoir que l'augmentation des taxes et la mort, fusion ou pas, sont les deux seules fatalités indéfonçables.

Les fusionnistes de Québec invoquaient la raison que les citoyens des banlieues profitaient de certaines infrastructures de Québec : Musée de la civilisation, Capitole, Grand Théâtre, etc. Cette raison ne tient pas : il y aurait eu moyen, sans fusions, d'exiger un prix d'entrée pour les non-citoyens de Québec. De toute façon, ces infrastructures ont été payées en bonne partie par l'ensemble des citoyens non seulement de Québec, mais du Québec.

Reste la question du sentiment d'appartenance qui est de l'ordre personnel. Parlant toujours pour moi-même (comme tout un chacun), mon sentiment d'appartenance s'établit selon l'ordre suivant :

- L'Église catholique
 - La communauté des Frères Maristes
- [34]
- Le Québec
 - Le Canada.

Petit paradoxe : en novembre 2002, l'Assemblée nationale du Québec a déclaré que le lundi précédant le 25 mai doit s'appeler *Journée nationale des Patriotes*. Or, *Le Devoir* des 22-23 (dont le jupon indépendantiste dépasse jus qu'aux chevilles) prévient ses lecteurs que le journal ne sera pas publié, lundi prochain, fête de Dollard. *Le Soleil*, quant à lui annonce simplement que « *Le Soleil* ne paraît pas demain ». Ça tombe bien : la météo annonce un ciel couvert et de la pluie !

Note postérieure : *Le Devoir* du 25 publie le rectificatif suivant : *Une erreur s'est glissée dans une note publiée à la Une de notre édition de samedi dernier, erreur que vous avez été nombreux à nous signaler. Il aurait fallu lire que Le Devoir n'était pas publié à l'occasion de la Fête nationale des Patriotes, et non pas en raison de la Fête de Dollard.*

Le français, langue seconde. Je lis dans *La Presse* cet extrait jubilatoire d'un cahier d'exercices du programme de français de deuxième secondaire, conformes aux objectifs du ministère de l'Éducation du Québec :

La phrase subordonnée complétive est une phrase enchâssée dans la phrase à l'aide du subordonnant **que**.

La phrase subordonnée complétive remplit la fonction du sujet lorsqu'elle suit un verbe attributif.

L'attribut du sujet peut être pronominalisé par les pronoms *le*, *l'*, *en*, *une*, etc. Lorsque l'attribut est pronominalisé, le pronom se place à gauche du verbe attributif. C'est la construction de l'attribut qui détermine le choix du pronom : l'attribut du sujet est pronominalisé avec *le* ou *l'* dans la plupart des cas. On utilise *en*, *en un*, *en une*, etc., lorsque l'attribut est un GN (groupe nominal) dont le déterminant a une valeur quantifiante.

21 MAI

On apprend que M. Yvon Charbonneau, député libéral fédéral d'Anjou-Rivière-des-Prairies depuis 1997, ne sollicitera pas un nouveau mandat aux prochaines élections. Il s'est désisté en faveur de Pablo Rodrigues, un organisateur du premier ministre Paul Martin. Selon le journal *La Presse*, Yvon Charbonneau obtiendrait en retour un poste d'ambassadeur, probablement à l'UNESCO, à Paris.

On n'a pas beaucoup entendu parler de lui depuis son élection au fédéral. Il vient « d'être désisté » contre une belle fiole ! Je me demande s'il est toujours d'obédience marxiste, comme du temps qu'il était président de la feue Centrale de l'enseignement du Québec (CEQ)

[35]

23 MAI

Fête de l'Ascension du Seigneur. La liturgie du jour et les prières de l'Office reprennent toutes l'idée que *l'Ascension de Jésus est déjà notre victoire, car nous sommes les membres de son corps ; il nous a précédés dans la gloire et c'est là que nous vivons en espérance.*

Saint Luc rapporte que, juste avant l'Ascension, les apôtres lui demandaient : « *Seigneur, est-ce maintenant que tu vas rétablir la royauté en Israël ?* » Ainsi donc, après la Passion, après la Résurrection, les apôtres en étaient là ! Jésus leur répond qu'ils recevraient une force, l'Esprit-Saint. *Ille me clarificabit : Celui-là me rendra gloire* (Jean, 16, 14).

L'homélie de ce matin fut proclamée par un diacre ou, en tout cas, un « agent de pastorale ». Il nous en a informés, mais je n'ai rien compris à ce qu'il disait. Il était en aube blanche. C'est un homme dans la petite vingtaine, un gros poupon rose, double menton, bedaine prometteuse, souliers fins, chaussettes blanches. Sa « gestuelle » était fausse ; il a dit 20 fois, par mode-réflexe : « Frères et soeurs ». Or, nous étions une petite douzaine de vieux frères. Zéro femme.

Où sont les *coaches* de ces futurs « professionnels de la Parole ? » Dans une église ou une modeste chapelle, je ne demande absolument pas des performances de rhéteurs et encore moins du « théâtre », spectacle qui me révolte. Si je sens que

l'homéliste s'est préparé, qu'il ne « récite » pas une leçon, j'embarque. Je peux quand même rappeler que saint Augustin fut bel et bien accroché par la prédication d'Ambroise de Milan. Et pourtant, Ambroise devait *ménager sa voix qui se cassait au moindre effort* (*Confessions*, livre VI, ch. III). Augustin connut plus tard le même problème. Et Jean-Paul II, présentement. Mon point, ici, c'est qu'il ne s'agissait pas, ce matin, d'une défaillance physique. Les micros sont puissants. Mon point, c'est que, pendant une messe, les fidèles ne sont pas des juges appelés à *coacher*, séance tenante, un élève d'une école de théâtre.

Mais alors, qu'est-ce que je suis en train de faire ? L'homéliste de ce matin lira ces remarques (si cela se produit), dans deux ou trois ans. Pour répondre à ma propre question, je rappelle que les Américains ont placé une sonde sur Mars, la « planète rouge ». On y a peut-être trouvé la possibilité qu'il y ait déjà eu de l'eau sur Mars. À ce sujet, on a interrogé un jésuite, astronome de l'Observatoire du Vatican. On lui a demandé s'il baptiserait des Martiens. Il a répondu : *I'll only baptize them, if they ask me to*. On lui a aussi demandé : *Would you ordain them ?* Le jésuite a répondu : *We won't know, until we find them ; or they find us* (Cf. *The Tablet*, 24 janvier 2004).

La sonde américaine n'a « sondé » que quelques mètres carrés. D'où l'objection facile Oh ! les belles âmes : pourquoi gaspiller tant de milliards de dollars pour ce genre d'expéditions, alors que tant de millions de personnes meurent [36] de faim et de soif sur la terre ? Le jésuite répond : *Avez-vous remarqué que bon nombre de villes d'Amérique ne sont pas nommées par les noms des généraux ou des hommes d'affaires, mais par les noms des saints ou des explorateurs ?*

Le lac Saint-Jean s'appelle ainsi du nom du jésuite Jean Dequen. Que les Montagnais veuillent maintenant l'appeler (en montagnais) « lac plat », ce qui est une excellente description (le lac Saint-Jean n'est qu'une soucoupe), ne changera rien. Dans 50 ans, la vallée du Saint-Laurent, le Québec actuel, sera peut-être le cinquante-deuxième État américain.

Je parlais hier avec un professeur de Laval. Il émondait ses arbres. Sur un voilier, il a pratiqué pendant 20 ans la navigation sur le Saint-Laurent. Il pensait m'apprendre que le Saint-Laurent est le déversoir des Grands Lacs. Je m'en doutais. Mais il m'apprend plusieurs phénomènes sur les marées et plusieurs termes de marine. En le quittant, je lui ai dit : À-Dieu-vat, qui est une expression de marine. Il ne connaissait pas.

26 MAI

Séance de signature dans un bureau d'avocats. Jean-Noël et moi-même sommes convoqués pour 8 h 30. Pour peu que je n'aie jamais eu à pénétrer dans ce genre de bureau, je crois deviner qu'il s'agit d'un gros bureau. La console d'accueil, la décoration, l'ameublement, tout est pensé en vue du prestige.

Nous sommes six : trois représentants de l'emprunteur (le Campus Notre-Dame-de-Foy) et trois représentants du prêteur (la BN). Il s'agit de conclure un emprunt de 6 000 000 \$ en vue de racheter la vente faite à Socratès Goulakos. Le 8 avril 2003, nous avons passé une matinée à signer et à initialer une montagne de documents. Quatorze mois plus tard (et près de 300 000 \$ en honoraires d'avocats pour le Campus Notre-Dame-de-Foy seulement), et je ne compte pas les dizaines de réunions intercalaires, nous signons et initialons des documents pour annuler la transaction antérieure, qui nous paraissait pourtant bien étanche. Et rien ne nous assure qu'il n'y a pas de fissures dans le scaphandre que nous avons construit. L'univers du droit n'est pas l'univers de la droiture. Ce n'est pas l'univers de la parole donnée ; c'est l'univers de la parole vendue fort cher. La séance d'hier, qui a duré une heure, a dû coûter quelque 400 \$.

Je remarque aussi l'obséquiosité du personnel (y compris une secrétaire que l'on fait venir à plusieurs reprises et qui ne gagne certainement pas 400 \$ de l'heure). Obséquiosité des représentants légaux, mais souveraine domination du prêteur en chef. Je vois bien que, dans leurs relations isolées avec leurs clients, les avocats ou notaires d'un « gros bureau » ont le haut du pavé, mais comme membres d'un « bureau » ils deviennent des laquais. La Fontaine a tout dit là-dessus, en fort peu de mots, dans *Les Animaux malades de la peste*. En fait, dans nos sociétés judiciairisées à l'extrême, nous sommes victimes d'une peste. On [37] est bien loin de la recommandation de Jésus : *Que votre parole soit oui, oui ; non, non ; ce qu'on dit de plus vient du Mauvais*.

Les élections fédérales. C'est maintenant officiel : elles auront lieu le 28 juin. J'avais parié 0,25 \$ avec François qu'elles auraient lieu en juin ; il pronostiquait qu'elles auraient lieu quelque part en automne. Les chroniqueurs politiques se font aller. Les médias multiplient les sondages. Démocratie au sonar.

Lundi dernier, Alain Bouchard et moi-même, nous faisons nos pronostics sur l'hypothèse commune qu'il en résultera un gouvernement minoritaire.

- Pronostics d'Alain : PLC, 145 ; PC, 100 ; BQ, 50 ; NPD, 23.
- Mes pronostics : PLC, 154 ; PC, 75 ; BQ, 45 ; NPD, 34.

Autant Alain que moi, nous réservons le droit de modifier nos pronostics. Quant à moi, cependant, il est déjà certain que je ne voterai pas BQ.

Car ce que l'on admet n'est jamais bien admis.
Mais ce que l'on rejette est vraiment rejeté. (Péguy, Ève)

Lettres à Dieu. Le numéro de Pâques de *The Tablet* fait état des lettres adressées à Dieu. Le service postal israélien mentionne des lettres ainsi adressées : *God, Israël ou God, Jérusalem, ou Jesus Christ, Jérusalem* Une caricature accompagne l'article. On y voit un homme qui remet une lettre au postier en spécifiant : *Air mail, please !*

28 MAI

On ne connaît pas le nombre et la signification des paroles de Jésus. Les *ipsissima verba*. Lesquels des 50 noms et plus que le *Nouveau Testament* donne à Jésus correspondent le mieux ou totalement à l'intelligence qu'il eut de lui-même ? Certains exégètes proposent qu'il n'y a que le mot « Père » que l'on puisse lui attribuer. L'Écriture est essentiellement un produit de l'Église. Elle existe parce qu'existe une Église. La Tradition est première ; l'Écriture est seconde.

Ces jours-ci, je ne sais déjà plus à la suite de quelle lecture, je réalise que le *Nouveau Testament* ne rapporte aucune parole de saint Joseph. À son sujet, l'Écriture rapporte des faits, des gestes, des décisions, mais aucune parole. Par contre, on rapporte, selon la Vulgate 124 paroles de Marie. Quand Marie et Joseph retrouvent Jésus dans le Temple, après une recherche angoissée de trois jours, c'est Marie qui « admoneste » Jésus : *Fils, pourquoi nous as-tu fait cela ? Ton père et moi, nous te cherchions tout affligés : Dolentes quaerebamus te* (Lc 2, 48).

On apprend aujourd'hui la mort de Jean-Louis Gagnon, à 91 ans. Dans *Je te cherche dès l'aube* (p. 237-238), je rapporte ma dernière rencontre avec lui, le 8 septembre 2001.

[38]

29 MAI

Vers 11 h, visite surprise de Me Jean Côté. Il m'apporte plusieurs revues françaises et deux volumes. Notamment *L'Atlas de la littérature française*, que Didier Fessou avait présenté dans une de ses chroniques sous le titre *Le Cimetière des éléphants*. Compte tenu de ce que j'ai écrit le 21 mai, tout cela se tient, mais cela ne desserre en rien le nœud de l'amitié dont Me Jean Côté m'honore.

Les médias nous présentent de plus en plus des images ou des photos de groupes fuyant des lieux de carnage ou de catastrophes naturelles. La plupart de ces photos ou de ces images nous montrent une femme tenant un enfant par la main. J'ai écrit quelque part que je me souviendrai toujours de « cette vieille femme de Burgos, que j'ai vue, un froid matin de septembre, qui portait le sceau d'eau de sa voisine, plus vieille qu'elle ». Je crois bien avoir contemplé aussi une peinture de Goya montrant une femme traînant un enfant par la main.

Mes souvenirs se superposent. Je ne suis pas capable de réciter tel verset de telle hymne de l'Office sans penser à telle réflexion que me fit, à Rome, tel confrère, un Français, sur « l'Église polycopiante ». Nous étions, lui et nous tous, inondés chaque jour de « nouveaux cantiques », et nous savions qu'il y avait des milliers de feuilles de cantiques de même farine dans les placards de la sacristie de la chapelle. Un peu moins « nouveaux », sans doute, mais qu'importe !

La chose est que les paroles et la musique de ces nouveaux cantiques ne résistent pas à l'analyse. Je dis « analyse » : je parle des phrases. Quant à la musique, ben ! je n'ai aucune objection à ce que les Noirs aiment le tam-tam. Au Cameroun, j'ai assisté à des messes au tam-tam. La chose ne me gênait nullement. J'étais au Cameroun. Je « m'inculturai » séance tenante.

Il reste que j'ai été baptisé et élevé dans le grégorien. Je n'échappe sans doute pas à l'avertissement de Jésus : *On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres* (Mc 2, 22). Soit dit en passant, l'expression « sans doute » veut dire « avec doute ». Si l'on dit : « C'est sans doute lui qui arrive », cela veut dire : « C'est peut-être lui ». Quoi qu'il en soit, le « sans doute » exprime l'attente, l'espérance.

Et alors, vieille outre, qu'advient-il de toi ? Je ne m'inquiète pas outre mesure. Quand le temps viendra, la grâce de Jésus me suffira. Justement, la messe du jour nous rappelle que saint Paul est à Rome, à sa demande, d'ailleurs : il a fait valoir

son titre de citoyen romain, pour échapper aux Juifs qui voulaient le lyncher séance tenante devant le représentant de la loi romaine.

Saint Paul, donc, obtient l'autorisation de rester « en ville » avec le soldat qui le gardait. Il demeura pendant deux ans dans le logement qu'il avait loué. Il y recevait qui bon lui semblait. D'où tenait-il son argent ? Mais le soldat, lui, était « de garde », avec son salaire de soldat. Il faisait sa job de soldat, avec une indifférence soldatesque.

[39]

Le soldat de Paul, donc, n'avait pas d'autres choix. C'est justement quand on n'a plus de choix que l'on dispose du choix suprême. La mort est le choix suprême. La mort est le suprême défi. Le suicide est un succédané. On adore le bon vin et la nature ; on adore le beau temps et le bon pain. Dieu seul est adorable. La mort est l'acte d'adoration suprême. La reconnaissance de son statut de créature. Et voici la merveille révélée par Jésus : de toute éternité, nous avons été voulus et nous subsistons dans l'Amour.

31 MAI

Fête de la Visitation de Marie à sa cousine Élisabeth. Après l'Annonciation, Marie se rend en grande hâte (*cum festinatione*) chez Élisabeth. Autrefois, cette fête était célébrée le 2 juillet. C'est le jour où je suis parti pour le juvénat de Lévis, en 1941. J'avais 14 ans et demi.

Marie était enceinte ; Élisabeth, sur son vieil âge, était enceinte de six mois. Les exégètes avancent que le voyage de Marie a pu prendre une semaine. En arrivant chez Élisabeth, cette dernière la salue. Or, *dès qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant bondit dans son ventre et elle poussa un grand cri et dit : « Bénie es-tu entre les femmes, et béni le fruit de ton ventre ! »* C'est alors que Marie chanta son Magnificat.

Marie demeura trois mois chez sa cousine. On peut déduire qu'elle la quitta après la naissance de Jean-Baptiste. Le lien entre l'Ancien et le Nouveau Testament était établi.

De 14 h à 16 h, visite d'un homme qui m'a connu alors qu'il était élève à Alma, durant l'année scolaire 1960-1961. En prenant rendez-vous, il m'avait dit qu'il voulait me voir un petit quart d'heure ! L'homme a fait carrière dans l'enseignement et, surtout, dans l'administration scolaire. Il est père de cinq enfants qui ont tous fait

des études universitaires. Il a fait bâtir maison (à Lévis) et chalet (à Saint-Prime, au Lac-Saint-Jean). Il a été cadre au ministère de l'Éducation du Québec. Partout où il a travaillé, on a pleuré son départ et il s'est toujours retrouvé « plus haut ». Il fait état de ses talents de « conciliateur ». Il me raconte comment il a « négocié » une compensation de 7 000 \$, alors que la Voirie lui offrait 700 \$, pour quelques centaines de pieds carrés d'asphalte qui empiétaient devant son chalet.

Malgré tous ses succès, l'homme ne me paraît pas très serein. Et au bout du compte, je ne sais toujours pas ce qu'il attendait de moi. Tout ce que j'ai pu deviner, c'est qu'il ne sait plus trop quoi faire et quoi penser maintenant qu'il n'est plus « aspiré » et soutenu par le travail.

[40]

DERNIÈRE ESCALE.

Journal 2004-2005 (2006)

Juin 2004

1^{er} JUIN

[Retour à la table des matières](#)

Haute sécurité. Un Sommet du G-8 aura lieu à Sea Island (Georgie) du 8 au 10 juin. Par crainte d'une attaque terroriste, la « sécurité est déjà à 10. Elle ne monterait pas à 11 », déclare un porte-parole. Par exemple : *Les garde-côtes patrouilleront la mer, interdite à la navigation sur trois milles nautiques autour de Sea Island.* Il faut des mesures de sécurité, cela va de soi. Cependant, la sécurité totale est impossible. Je crois savoir qu'il est possible de lancer une roquette au-delà de trois milles nautiques ! Et alors ? Le terrorisme est une menace absolue en ce qu'elle est imprévisible, soudaine et permanente. Elle agit même quand elle n'est pas en application. La protection contre cette menace doit donc être constante et totale, ce qui est impossible.

4 JUIN

Avec Jean-Noël, Claude Gendron et Michel Laferrière, nous formons le comité de sélection en vue de recommander le futur directeur des études. Nous recevons trois candidats en entrevue puis nous travaillons à dégager le candidat que nous retenons. La réunion dure de 8 h à 14 h 15. Nous dînons sur place d'un bol de soupe et de sandwiches.

À 15 h 15, je rencontre François. Nous parlons des futures élections fédérales et du référendum sur le démembrement ou la défusion de Québec et de Lévis. Mais, auparavant, nous devons couper de moitié le texte envoyé au *Soleil* le 20 mai dernier. C'est la condition déterminée par le journal, et nous devons envoyer un courriel au responsable du journal avant 16 h !

Note postérieure : Le 7 juin, *Le Soleil* publie l'article « comprimé » sous le titre *Le Frère Untel revient à la charge*. Le 9 juin, *Le Devoir* le publie presque intégralement sous le titre : *Éparpillement, inertie et solutions*. Je préfère ce titre, car je suis fatigué du « Frère Untel ». Par contre, le journal ne mentionne pas que François est cosignataire.

5 JUIN

Célébration, à Château-Richer, des noces d'or de vie religieuse de trois confrères : Christian Germain, Fernand Gauthier et Raphaël Tremblay. La célébration est fort bien préparée et fort bien gérée. La musique et les chants de la messe sont remarquables. Après la messe, je monte au jubé pour féliciter l'organiste et la chorale. Je note en particulier que l'on comprenait toutes les paroles sans avoir besoin de s'en rapporter aux textes imprimés. La chose est rare. Comme chant de sortie, on avait choisi l'hymne mariste, dont l'air est facile et dont les paroles résistent à l'analyse. Tous les frères présents et les invités eux-mêmes ont apprécié ce choix, qui va de soi, mais que l'on fait rarement. Dans la plupart [41] des circonstances, les choix sont faits sous la séduction du « nouveau ». De la part du premier responsable, il y a là abdication ou insensibilité. « Insensibilité », je veux dire surdité et coupure quant aux vœux profonds, mais inexprimés, des auditoires captifs.

Devant moi, je ne peux pas ne pas voir un couple et leur fillette de trois ou quatre ans. La fillette tient la main de son père qui tient lui-même délicatement sa femme par la taille. Parfois, la fillette lève la tête vers son père. Durant le banquet, je suis placé de façon que je peux voir une autre fillette assise près de sa grande sœur. Dans les deux cas, je remarque la gravité des fillettes, qui est la règle quand on les observe à leur insu. Je dis « gravité », par opposition au sérieux des adultes.

Une célébration de ce genre exige beaucoup de soins et de préparation de la part de cinq ou six confrères : accueil des visiteurs, décoration de la chapelle, des tables, rédaction et illustration de divers dépliants. Un confrère me remet un dépliant pro-

duit lors de mon jubilé d'or, en 1995. Nous étions quatre : deux 50 ans et deux 60 ans. Le confrère me dit : *Vous êtes le seul survivant !*

6 JUIN

Soixantième anniversaire du jour J. Les médias y consacrent espace et reportages à la hauteur de l'événement. Sauf *Le Devoir* qui se contente d'un bref communiqué emprunté à l'Agence France-Presse. J'ai aussi sous les yeux de généreux dossiers du *Point*, de *L'Express*, du *Nouvel Observateur* et du *Time Magazine*. En anglais on dit D-Day ; en français, jour J. Dans les deux cas, il s'agit de désigner le jour où doit avoir lieu un événement important et prévu ; spécialement le jour où doit se déclencher une action militaire, une attaque. L'expression Heure H signifie la même chose. Je peux bien rappeler ici que l'un des messages codés des Alliés en préparation prochaine au débarquement était tiré d'un poème de Verlaine : *Les sanglots longs*.

À 14 h 30, je regarde l'émission des cérémonies du 60e anniversaire du jour J en hommage aux combats des troupes canadiennes à Juno. Les 150 000 soldats alliés qui débarquèrent ce jour-là avaient en moyenne 21 ans. Plusieurs centaines de vétérans participent aux cérémonies. Ils défilent au pas militaire. Ils ont le pas mal assuré, mais certainement plus assuré que lors du débarquement. La reine du Canada est présente, de même que la gouverneure générale et Paul Martin. Les discours, en français et en anglais, résistent à l'analyse. Ils ne sont pas « convenus ». Je ne peux quand même pas m'empêcher de remarquer que la démarche, le simple fait de marcher « au pas militaire », ne convient guère aux femmes. En matière de cérémonies militaires, les femmes ont l'air « coqs-d'Inde ». Ma mère portait souvent ce jugement que je rends phonétiquement par « kâinde ». Seuls les militaires de carrière savent faire. Après avoir déposé [42] sa gerbe, il a suffi d'une brève inclinaison de tête de l'officier accompagnateur pour signifier à Paul Martin qu'il pouvait se retirer, à reculons, bien sûr, comme il se doit en l'occurrence : on ne tourne pas le dos à un mémorial. À Jérusalem, je m'étais fait rappeler la chose, après être sorti, tête devant, du Saint-Sépulcre, dont la sortie est surbaissée.

Vers 15 h 30, visite surprise de Me Jean Côté. Il est accompagné de sa femme, qui attend dans l'auto. J'insiste pour qu'elle entre quelques minutes. Elle repart avec un bouquet de lilas que j'avais coupé le matin même.

Mort de Ronald. Reagan, à 93 ans. Il souffrait de la maladie d'Alzheimer depuis 10 ans. Son élection à la présidence avait suscité des commentaires hautains de la

part des médias : *Un acteur à la présidence !* Comme si tous les politiciens n'étaient pas des « acteurs ». La récente élection d'Arnold Schwarzenegger a été accompagnée de persiflages analogues. Une des forces de Reagan, c'était de conserver *grace under pressure*. Après l'attentat dont il avait été victime, il avait trouvé le moyen de plaisanter pendant qu'on le conduisait d'urgence à la table d'opération : *J'espère que le chirurgien n'est pas un démocrate !* Quelques semaines après son élection, il avait congédié tous les contrôleurs aériens en grève illégale. Il les avait immédiatement remplacés par des contrôleurs militaires. Les contrôleurs habituels durent ensuite rentrer au travail, un par un, aux conditions du président.

8 JUIN

Catinage liturgique. Au début de la messe, il est devenu coutume d'entendre le célébrant dire : *Bonjour !* Immédiatement après, il dit : *Nous sommes rassemblés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* À quoi les fidèles doivent répondre : *Amen !* Il me semble que le « Bonjour ! » est insignifiant. Je ne retourne d'ailleurs jamais le « Bonjour ! » Après la messe et la dernière oraison, le célébrant dit : *Allez dans la paix du Christ !* À quoi les fidèles répondent : *Nous rendons grâce à Dieu.* Le célébrant se croit tenu d'ajouter : *Bonne journée !* En tout cas, dans la petite assemblée que nous formons chaque matin (8 ou 14 vieux frères), les bonjourages ne riment à rien. Les paroles prévues par la liturgie sont pleines et sonores : *plena et sonora*.

Dîner avec Me Jean Côté. Il était fatal que nous parlions des élections fédérales. Nous parions trente sous sur nos pronostics :

Jean Côté : PC, 160 ; PLC, 49 ; NPD, 50 ; BQ, 50.

JPD : PC, 131 ; PLC, 102 ; NPD, 35 ; BQ, 40.

[43]

9 JUIN

Je lis dans *Nietzsche, mauvaises pensées choisies* (Gallimard, 2000) : *C'est l'esprit qui nous sauvera d'être entièrement calcinés ; lui qui nous arrachera de temps en temps à l'autel de la justice, ou nous enveloppera d'un tissu d'asbeste.* Asbeste signifie incorruptible. L'amiante en est une variété. D'où, évidemment, Asbestos, la capitale de l'amiante.

12 JUIN

Je lis dans *The Tablet* un article intitulé *The fast shall be last*, qui est un éloge de la lenteur :

In praise of slow reminded me of how much we rush, how we rush out of habit, and how we rush because everyone around us is rushing, too. We busy ourselves frantically for fear that if we were to slow down, we would have time to think, and if we were to think, we might realise that we are unsatisfied. We are frightened, in short, of ourselves. In the Christian tradition, it is a fear addressed head-on by the example of the Carthusians, whose lives are devoted to near-solitude and prayer. Their motto « Stat crux dum orbitur orbis : The Cross stands, while the earth spins around. »

Cette réflexion me ramène à Pascal : *Les grands et les petits ont mêmes accidents, et mêmes fâcheries, et mêmes passions ; mais l'un est au haut de la roue, et l'autre près du centre, et ainsi moins agité par les mêmes mouvements.*

Note postérieure (12 août) : Dans le *Time Magazine* du 2 août, je lis un article intitulé *And the Seventh Day Was a Day of Rest. Rest is a right. If your soul has no Sunday, it becomes an orphan.* À Valcartier, je disais à Jean-Noël, croyant citer Rilke : *C'est le signe d'un grand malheur que de se sentir né pour faire.* Je l'avais tout croché. Il ne s'agissait pas de Rilke, mais des *Réflexions sur la vie créatrice* de Bernard Grasset, publiées à la suite de *Lettres à un jeune poète* de Rilke (Grasset, 1937). Le texte de Grasset se lit comme suit :

C'est un grand signe d'infortune que de se sentir uniquement né pour faire. Faire, j'entends : construire, ouvrir, marquer de son empreinte, laisser le plus possible de soi-même. Faire, en ce sens, s'oppose à jouir. Un homme parfaitement heureux, quelque doué qu'il soit, ne créerait pas. Quant à celui qui cherche dans une œuvre inlassablement poursuivie quelque chimérique unité à sa vie, comme s'il n'avait de « moi » que par elle, il est proprement marqué du malheur. L'homme heureux est divers. Sa seule unité, qu'il ne fait que subir, c'est sa nature particulière, avec ses besoins successifs et contradictoires. Rilke ressentit, semble-t-il, plus qu'aucun autre écrivain, la dure contrainte de faire.

[44]

13 JUIN

Fête-Dieu. Je me souviens avec grande précision d'une Fête-Dieu de mon enfance. C'était vers 1939. J'ai déjà écrit à ce sujet, mais je ne sais plus trop où. Je me souviens que le « Reposoir » avait été monté chez Sixte Bouchard et qu'après la cérémonie le curé avait remercié tout le monde, sauf les Frères qui avaient beaucoup contribué. Ma mère en avait fait la remarque, en passant. Elle était fort sensible à l'injustice. Injustice voulant dire, ici, non pas « l'ingratitude », mais simplement la « non-reconnaissance ».

La Fête-Dieu, c'est l'énorme poème de Thomas d'Aquin intitulé *Lauda Sion*. Dans ce poème, le concept de « quantité » est dominant. Je cite un verset : *Tantum esse sub fragmento, quantum toto tegitur. Dans la parcelle comme dans le tout, il est présent tout autant.*

Je note encore la crudité d'un terme. Voici *le pain des anges qu'il n faut pas jeter aux chiens : non mittendus canibus*. Écrivant cela, j'ai à l'esprit le débat américain à propos du candidat démocrate John Kerry, qui est catholique, mais pro-avortement (*pro choice*). Un évêque a déclaré qu'il lui refuserait la communion, advenant que Kerry se présente devant lui. Résultat : le candidat Kerry cherche à communier « incognito ». On demande aux politiciens de faire les clowns. Quand on ne leur demande pas de porter un casque-filet anti-bactéries, ou un casque de contre-maître de chantier de construction, on leur demande de monter les escaliers quatre marches à la fois. Et ils se prêtent à ces clowneries. Et ça les « suit » dans les caricatures. Des êtres sans dignité. Et c'est justement pourquoi, une fois élus, ils sont enragés !

Enragés, et condamnés à la langue de bois. Cela s'appelle le *globish*. Contraction (en plus !) de *global English*. Cet outil se ramasse dans quelque 1500 mots. Ça bat l'esperanto, qui a fait long feu. « Long feu » voulant dire « pétard mouillé ». On vient de publier un dictionnaire intitulé *Parlez globish*.

Je dis « globish ». Je ne sais comment nommer la langue des « internautes ». Il est vrai que cette « langue » retourne aux pictogrammes pharaoniques. À 13 h, je descends vers le boisé pour cueillir des phlox. En entrant, je croise une jeune fille qui me dit : *Quel beau bouquet !* Je le lui donne. Deux autres pensionnaires sortent

en même temps. Une autre dit : « Ê chanceuse, elle ». L'autre répond : *Ça pas rap*. Je suis chanceux de pouvoir parler français, de comprendre le « joual » et l'internaute.

J'écrivais ces lignes quand on frappe à la porte de mon bureau. La porte de la résidence est ouverte, de même que celle de mon bureau. Un homme entre. Je vois assez vite de quoi il s'agit. Le visiteur est dépenaillé. Il me parle, mais je ne comprends absolument rien. Il veut de l'argent. Il m'appelle par mon nom (où l'avait-il pris ?), et il ajoute : Vous êtes un *frère*. Je lui demande s'il a une auto. Il répond que non. Il se plaint de la chaleur. Je lui donne 5 \$. Mais je veux m'assurer [45] qu'il sort de la résidence. Il avise les toilettes. Il va pisser. Je l'attends et je le reconduis à la porte de la résidence.

14 JUIN

À compter de 15 h 30, réunion de près de deux heures pour donner suite aux délibérations du 4 juin touchant le choix du nouveau directeur des études, M. Claude Roy. Nous arrêtons les dernières procédures de l'annonce. Il est à noter ici que nous n'avons pas retenu la candidature de M. Pierre Labbé, qui occupe déjà le poste d'adjoint au directeur actuel des études, M. Marcel Brien, qui prend sa retraite le 30 juin. Du même coup, nous sommes convenus que Jean-Noël Tremblay annoncera demain qu'il quittera son poste de directeur général le 30 juin.

Dans un petit milieu comme le Campus Notre-Dame-de-Foy, il est évident que ces deux départs et cette nouvelle nomination vont créer quelques remous. De plus, l'annulation de la transaction en vue de la vente du Campus entraîne la nécessité de dissoudre le conseil d'administration provisoire ordonné par la Cour supérieure, la nomination d'une nouvelle assemblée générale qui devra former un nouveau conseil d'administration, entériner la nomination du nouveau directeur des études et former un nouveau comité de sélection pour le choix d'un nouveau directeur général.

Après la réunion, je me rends chez Jean-Noël, où se trouvent déjà Claudette et Marie-Claude, pour suivre le débat des chefs qui commence à 20 h. Le temps est doux et nous nous installons sur le patio avant de passer à table. Le fleuve est étale. Nous regardons passer d'immenses cargos chargés de conteneurs. Trois ou quatre se dirigent vers l'est, mais nous en voyons un qui se dirige vers l'ouest. Dans les deux cas, les cargos profitent du jeu de la marée, ce qui n'est pas rien pour ces grosses machines. La marée, en effet, monte ou descend à un pas d'homme, soit trois milles à l'heure.

Le « débat des chefs » est devenu un rite de passage en période d'élections. On sait comment les élections de Nixon, Carter, Reagan ont pu basculer lors de ces débats. Idem aux élections fédérales ou provinciales au Canada et au Québec. Rappelons ici comment un *jab* de Jean Charest avait déstabilisé Bernard Landry le 31 mars 2003. Le *jab* en question avait été l'utilisation d'une remarque faite la veille par Jacques Parizeau sur le « vote ethnique », mais dont Bernard n'avait pas été informé. Le 1^{er} avril 2003, j'écrivais :

Hier soir, débat des chefs. La pièce, au sens théâtral du terme, de même que le décor sont strictement réglés. On pourrait tout aussi bien dire la chorégraphie. On sait que les acteurs ont dû se soumettre à de nombreuses répétitions et simulations. Personne n'est en mesure de dire quelle est l'influence de ce spectacle sur les indécis. Je regarde les 20 premières minutes. Ce matin, les journaux sont pleins de commentaires à ce sujet et de pointages d'experts.

[46]

Pour mon propre compte, et sans me forcer, mes pointages recoupent plusieurs commentaires des experts. Par exemple, que Mario Dumont, qui est déjà filiforme, n'aurait pas dû porter un complet de banquier ; que Jean Charest avait une cravate trop voyante ; qu'en donnant la main à Mario Dumont, il ne l'avait même pas regardé. J'ai noté encore que le dernier mot de Bernard Landry, à la fin du premier *round*, fut le mot « patrie », et que la dernière phrase de Jean Charest fut : *Un vote pour l'ADQ, c'est un vote pour le PQ. À l'heure qu'il est, j'ai décidé de voter ADQ (Cf. Comme un veilleur, Septentrion, p. 201).*

15 JUIN

Hier soir, donc, j'ai écouté au complet le débat des chefs. Le débat se déroule en français. Gilles Duceppe est le seul dont le français est la langue maternelle. Stephen Harper et Jack Layton parlent un français fort honorable. Le débat ne lève guère. Pour Harper et Layton, le débat n'était qu'un baroud d'honneur : c'est l'Ontario que Harper doit aller chercher. De même, le sort de Layton se joue dans l'Ouest. Duceppe ne risquait rien. Martin, par contre, doit gagner le Québec.

Après le débat, nous parions chacun trente sous. J'insiste pour dire que nos cotes doivent refléter nos pronostics et non pas nos souhaits. Quant à moi, en tout cas,

s'il s'agissait d'exprimer mes souhaits, j'accorderais 0 à Duceppe. Je trouve d'ailleurs que Harper aussi bien que les deux autres chefs auraient dû frapper plus souvent sur le même clou, à savoir que Duceppe ne devrait même pas se retrouver à Ottawa avec ses députés.

Marie-Claude tricote en écoutant distraitement. C'est la première fois que je la vois en train de tricoter. Elle vient de traverser la ligne de partage de l'âge. L'âge des femmes. Claudette répète souvent que Harper est beau et a une belle voix. Qui saura jamais comment se « joue » le vote des femmes au sortir de l'alambic de leur mystérieuse physiologie ?

Je viens de lire une brochure sur notre ancien supérieur général, Basilio Rueda Guzman. Je l'ai rencontré longuement et à plusieurs reprises, notamment à Rome durant les 15 jours d'une rencontre internationale de tous les provinciaux. Dans une réflexion sur la prière, il dit qu'un frère doit consacrer sept à huit heures par jour à l'oraison. Je ne sais trop comment il définit « oraison ». Je sais, en tout cas, que je consacre environ 1 h 40 par jour à la prière : l'Office, la messe, le chapelet. Je ne « compte » pas les lectures « spirituelles », c'est-à-dire les lectures d'ouvrages portant sur des sujets religieux. Je crois que la prière agit en dehors du temps et de l'espace. Son action est rétroactive et prospective. Au moment de réciter tout fin seul mon chapelet, par exemple, je me demande s'il s'agit d'un réflexe ou d'un alibi. Réflexe : toujours vers la même heure de la journée, je récite mon chapelet. Alibi : je devrais peut-être répondre à une lettre que je diffère depuis longtemps. Ou encore écrire ici même mon opinion sur le mariage gai ou le terrorisme en Irak.

[47]

Retour impressionniste sur le débat des chefs :

- Layton : sa barbichette qui rappelle (pour les francophones « cultivés » la chèvre de monsieur Séguin) ; sa cravate genre « nœud papillon », comme disait ma mère ; son sourire convenu.
- Gilles Duceppe : sa voix plaignarde. Il parle comme un petit garçon à qui ses camarades ont fait de la peine à l'école. Il n'a pas l'air de se douter que la tolérance des loups, c'est la mort des agneaux. Il jouit de cette tolérance dans le régime qu'il torpille.
- Paul Martin : visage triste. Il parle un français cahoteux ; un français qu'il n'est pas obligé de parler souvent pour vivre.

- * Harper : il me fait penser à Ronald Reagan ; *grace under pressure*. À peu qu'il ne soit désinvolte, la désinvolture étant le propre des seigneurs. Désinvolture, je veux dire l'attitude, le comportement de celui qui sait qu'il dispose du « coup gagnant », mais qui se fait pardonner de le jouer. Il faut pourtant le jouer. Jünger aimait le mot « désinvolture » dont il dit qu'il n'a pas de véritable équivalent en allemand. Ma longue fréquentation de Jünger assure qu'il était désinvolte. Dans *Le Cœur aventureux* (Gallimard, 1969), il consacre un chapitre à la désinvolture. En allemand, *on trouve d'ordinaire le mot rendu par « sans-façon », terme exact dans la mesure où il désigne une conduite qui ne connaît pas les détours. Mais il faudrait aussi rendre un sens plus caché, celui de cette supériorité qui fait songer aux dieux. Je comprends en ce sens par désinvolture l'innocence de la force.*

17 JUIN

Réunion du conseil d'administration provisoire nommé par jugement de la Cour supérieure à la suite de l'annulation de la transaction en vue de la vente du Campus. J'avais été nommé président dudit conseil. À l'ordre du jour : *Dissolution du conseil d'administration provisoire*. Entré président à 16 h, je quitte à 16 h 10 simple C-O (citoyen ordinaire).

19 JUIN

Ce que je vais écrire maintenant est bien plus qu'une « association d'idées ». Il s'agit du souvenir d'un homme désinvolte. Or, les désinvoltes ont payé le prix de leur désinvolture. Ils ne s'en souviennent même plus. Ils ne s'en sont même pas aperçus. Les seigneurs donnent, ordonnent et se retirent. Et dans cet ordre. Le plus difficile, le vrai test, c'est de se retirer avec grâce, avec désinvolture, puisque c'est le mot qui convient. Je veux parler de Janusz Chwaluczyk.

À 10 h, une soixantaine de personnes ont participé à une messe commémorative. Gérard a commencé la célébration en expliquant les nombreux [48] symboles du passage de Janusz au Campus. Il m'avait demandé de donner un témoignage après la lecture de l'Évangile (Cf. doc. 4).

20 JUIN

Référendum pour ou contre la « défusion » de Saint-Augustin-de-Desmaures. Je vote pour la « défusion » (ou le démembrement) pour la raison que je n'ai pas « avalé » les fusions forcées de Louise Harel.

21 JUIN

Rencontre avec François Caron. Nous échangeons longuement sur les « défusions » et sur les prochaines élections. À un moment donné, je suis amené à lui citer le dicton (proverbe, adage) que toute vérité n'est pas bonne à dire. Et non seulement toute vérité n'est pas bonne à dire (je ne parle pas ici de ragots ou d'indiscrétion), mais il est parfois nécessaire de taire certaines vérités. Je parle de vérités qu'il ne faut pas dire, seul à seul, même à un ami. Là-dessus, François me cite (de mémoire) une remarque de Bossuet : *Toute vérité peut être dite hautement pourvu que la discrétion tempère le discours et que la charité l'anime*. Il faudrait savoir ce que Bossuet mettait sous le mot « discrétion ». Il faudrait citer au complet *Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy.

Dans *Nietzsche, mauvaises pensées choisies* (Gallimard, 2000), je lis : *Dissimulation bienveillante. On a souvent besoin, dans le commerce des hommes, d'une dissimulation bienveillante par laquelle on feint de ne pas percevoir à jour les motifs de leur conduite*.

23 JUIN

Visite de Louis-André Richard, ancien professeur au Campus et présentement professeur de philosophie au Cégep de Sainte-Foy. Il a pris connaissance du concours en vue de trouver le nouveau directeur général du Campus, à la suite de la démission de Jean-Noël Tremblay, et il veut connaître mon opinion sur sa candidature à ce poste. S'il est retenu par le comité de sélection, il est bien clair qu'il donnera mon nom comme référence. Séance tenante, j'avais donc le choix de lui conseiller de ne pas présenter sa candidature ou de la présenter. Je lui ai conseillé de la présenter.

Note postérieure : La démarche de Louis-André était embarrassante. Ce jour-là, j'ignorais combien il y aurait d'autres candidats. Je sais maintenant (30 juin) qu'il y en aura dix. Il est probable que l'un ou l'autre des neuf autres donnera mon nom comme « référence ». Suis-je lié par le conseil que j'ai donné à Louis-André ? Réponse : je le serais si j'étais membre du comité de sélection, mais je ne le suis pas.

[49]

28 JUIN

« Soirée des élections » chez les Tremblay, avec Claudette. Rien n'est clair quant au résultat final. Notons-le quand même : on oublie si vite le détail :

PLC : 135 ; PC : 99 ; BQ : 54 ; NPD : 19 ; Autres : 1.

Je note aussi que le taux de participation se situe autour de 60 %, ce qui est un mauvais signe pour la démocratie.

29 JUIN

En parcourant les pages des Avis de décès du *Soleil*, une notice attire mon attention : *Sœur Lucienne Blais*. Il n'y a pas de photo. Il s'agit de la sœur de Martin Mais. En religion : sœur Thérèse-du-Carmel, des Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Vallier. Elle avait 92 ans. Deux autres de ses sœurs appartiennent à la même communauté. Selon sa volonté, la dépouille de sœur Lucienne n'a pas été exposée.

À la fin de la décennie 1950, je frayais beaucoup avec Martin Blais (frère Louis-Grégoire). Il a quitté la communauté en 1964 ou 1965. J'ai continué de le fréquenter plus ou moins régulièrement jusqu'à vers 1986. Depuis, nous ne nous sommes plus revus. Il vient de publier, à compte d'auteur, semble-t-il, son autobiographie sous le titre *Risquer d'être soi*. Il en a dédié un exemplaire à un ancien confrère et ami commun. Ce dernier l'a prêté à un (toujours) confrère, qui me l'a fait lire. L'ouvrage circule, sous le manteau, de certains confrères à certains confrères. Il s'agit peut-être du même exemplaire ! Tout cela manque d'élégance et d'altitude.

Quant au contenu, il va de soi qu'une large place est faite à l'affaire des *Inso-lences*. Je ne suis pas « maltraité » dans sa relation. Ce qui m'a déplu toutefois, c'est

la hargne et le ressentiment vis-à-vis de certains intervenants dans l'affaire, dont l'un est encore vivant. J'ai rompu avec Martin Blais le jour où il m'avait demandé, mine de rien, si tel confrère n'était pas un peu « porté vers les petits garçons ». Il n'affirmait pas ; il insinuait.

Plus tard, un ami m'avait fait lire une lettre de Martin Blais à je ne sais plus qui, dans laquelle il m'éreintait. C'est le moment de répéter pour la 100^e fois la remarque de Pascal : *Si les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde.*

30 JUIN

Évangile du jour : *Les possédés de Gêrasa* (Mt, 28-34). Voyant Jésus s'approcher, les possédés se mirent à crier : *Que nous veux-tu, Fils de Dieu ? Es-tu venu pour nous faire souffrir avant le temps ? Si tu nous expulses, envoie-nous dans le troupeau [50] de porcs. Jésus répond : Allez-y. Ils sortirent et ils s'en allèrent dans les porcs ; et tout le troupeau se précipita dans la mer. (...) Et voilà que toute la ville sortit à la rencontre de Jésus ; et lorsqu'ils le virent, les gens le supplièrent de partir de leur région.* Ils ne voulaient pas risquer de perdre tous leurs cochons !

Cet épisode est difficile à comprendre. Que peut bien vouloir dire le *Es-tu venu pour nous faire souffrir avant le temps ?* Je consulte les notes de plusieurs traductions de la Bible. Celle de Jérusalem donne ceci : *Pour un auditoire judéo-chrétien, un tel récit avait un aspect humoristique.* D'autres notes mentionnent que Jésus est « gênant » pour les habitants de cette région à moitié païenne. Je reprends la remarque faite plus haut : Ils ne voulaient pas risquer de perdre tous leurs cochons.

[7]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Juillet 2004

1^{er} JUILLET

[Retour à la table des matières](#)

Vingtième pique-nique annuel avec Robert Trempe et Christian Nolin. Nous retournons dans la propriété des frères Maristes à Valcartier. Départ à 9 h 30 et retour précipité vers 16 h, sous une pluie abondante. Durant les quelques heures que nous passons à Valcartier, les orages faisaient le tour : toujours menacés, toujours épargnés. De toute façon, nous avons la Villa des Pins à notre disposition comme abri.

Indépendamment des orages successifs, la rencontre ne lève pas. Christian Nolin a sur le cœur les remarques que je fais à son sujet dans *Comme un veilleur*. Il me le fait « à savoir », et il sacre, ce qu'il n'a jamais fait, à mon souvenir. De retour chez moi, je relis le passage qui n'a pas « passé ». Je ne vois pas ce que je pourrais y changer : je n'y vois rien de méchant, nonobstant le fait que Christian m'avait même dit qu'un ami mis au courant de ce passage lui avait conseillé de me poursuivre en justice ! Je suis trop bon ! Je sais pourtant que *devenir bon est une tâche décourageante* (Guardini, *Les Fins dernières*, Cerf, 195 1).

2 JUILLET

Il y a 63 ans, je partais pour le juvénat. Dans ce journal, j'ai déjà assez longuement parlé de ce jour qui fut, pour moi, mon jour J. La référence n'est pas irrévérencieuse. Les jeunes hommes qui furent embarqués en Angleterre et débarqués sur les plages de Normandie le Jour J accomplirent leur job. En lisant leurs témoignages ces dernières semaines, on voit bien que la plupart, l'espace de quelques dizaines d'heures, connurent toutes émotions qui vont du courage au désespoir. Elle est mince, la ligne qui sépare le courage de la lâcheté. Et celui qui traverse cette ligne peut le faire à son insu.

Hier, même s'il ne fut pas question du jour J, Robert fut amené à s'étonner que nous soyons toujours si loin d'une « conversion ». Malgré l'Eucharistie fréquente et même quotidienne, dans mon cas. Je trouve à dire que la nourriture [51] est nécessaire à la croissance et, après, qu'elle est nécessaire pour réparer l'usure quotidienne.

Vers 15 h, je me rends chez Claudette où viennent nous rejoindre Marie-Claude et Jean-Noël. Ce dernier a passé la journée d'hier à réparer les dégâts causés dans son sous-sol et dans sa fosse septique par les pluies incessantes des derniers jours. Il était au jour UN de sa retraite. Cet après-midi, il ne s'était pas « récupéré ». Il n'était quand même pas obligé d'accepter l'invitation de Claudette.

La rencontre ne fut pas agréable, nonobstant les amortisseurs (*shocks absorbers*) de l'urbanité. Je pense à Nietzsche : *Parfois la bouffonnerie elle-même est le masque d'un savoir funeste et trop certain. D'où il suit que c'est une marque d'humanité un peu délicate de respecter le « masque » et de ne pas pratiquer à tort et à travers la psychologie de curiosité.* Nietzsche avait écrit cette phrase deux semaines avant de sombrer dans la folie, embrassant un cheval maltraité dans une rue de Turin.

4 JUILLET

Dimanche. Messe du jour : Jésus envoie 72 disciples en mission. Il leur commande de ne pas aller de maison en maison et que là où on les reçoit, ils doivent dire *Paix à cette maison : Pax huic domui*. Dans sa monition d'avant la messe, Gérard rappelle

que celui qui accompagnait le prêtre qui allait porter la communion à un malade devait répondre : *Et omnibus habitantibus in ea. Et à tous ceux qui l'habitent.*

Servant de messe, j'ai souvent accompagné le prêtre qui allait « porter le bon Dieu » à un malade. J'ai plusieurs souvenirs très vifs à ce sujet. Une fois, j'accompagnais le prêtre chez une malade. C'était en hiver. Elle habitait à un bon mille de l'église. Tout ce que j'avais à faire, si nous croisions un passant, c'était d'agiter la clochette. La malade était corpulente, mais il y avait un bon moment qu'on ne l'avait pas vue dans le village. Elle était tout amaigrie. Elle s'appelait Cauchon. On peut imaginer les fines plaisanteries que l'on pouvait faire à son sujet quand on la voyait circuler pesamment dans le village. Je ne me souviens pas si la formule rappelée par Gérard avait été utilisée. Mais je me souviens fort bien que j'étais revenu à la maison avec un nœud dans la gorge. Je l'ai encore, en ce sens que je vois là l'infinie misère de l'homme. Il n'y a pas qu'au Soudan ou en Irak que l'on souffre, et depuis toujours.

Ce matin, Gérard rappelle aussi qu'aujourd'hui, c'est le 400^e anniversaire du premier établissement des Français en Amérique du Nord. Selon les sources dont je dispose, c'est en 1524 (donc il y a 480 ans) que l'Italien Verrazzano, au service de François 1^{er}, avait choisi le nom Acadie, qui veut dire « beauté des arbres ». En fait, 70 ans après les voyages de Jacques Cartier, Pierre du Gua de Monts obtint d'Henri IV le privilège de la traite des fourrures pour 10 ans sur [52] les côtes septentrionales de l'Amérique du Nord. De Monts arriva dans le pays en 1604 avec Champlain, de Biencourt et une centaine de colons. Après un hiver désastreux passé à l'île Sainte-Croix, il fonda Port-Royal en 1605, sur le bassin d'Annapolis.

Dans *Le Devoir* de la fin de semaine, Odile Tremblay signe une recension de *Mon miroir, journaux intimes 1903-1920* du frère Marie-Victorin (Fides, 2004). Elle cite un court extrait du journal. Marie-Victorin est né en 1885 ; il pouvait donc avoir 18 ans. L'extrait en question porte sur les difficultés de la chasteté consacrée. Cela sent son époque, surtout qu'Odile Tremblay prend soin de rappeler *qu'au milieu des années 30, Marie-Victorin avait connu des échanges sexuels par lettres interposées avec son assistante Marcelle Gauvreau*. La revue *L'Actualité* avait publié, je ne sais plus en quelle année, les extraits les plus accrocheurs.

Odile Tremblay écrit que les *Carnets* de Marie-Victorin *enfoncent le clou des désirs charnel en butte à l'idéal spirituel. Plus tard, la recherche et l'action allaient canaliser son énergie folle et sa haute intelligence. En attendant, il se tordait sous les fers d'une chasteté forcée, cruelle pour ses viriles ardeurs, la libido en panne, je n'ose dire la bite sous le bras.*

Et voilà ! Odile Tremblay estime qu'en *cent ans*, le Québec a viré sur le top et la lecture de ces journaux intimes nous le crie. Je suis tout à fait d'accord. On parlait un meilleur français à Métabetchouan, au début des années 1930, pour ce que j'en ai appris de mes père et mère. Je comprends qu'une « ado » n'aurait pas écrit, en 1903, « la bitte sous le bras ». Ni, non plus, que sa *vocation de botaniste, initiée avec zèle à huit ans, se mariait à une admiration béate pour le frère Marie-Victorin*. Une « vocation initiée » et « se marier à ». Y a pas à dire : le Québec a viré sur le top ! Heureusement qu'on a le *no fault*.

5 JUILLET

Du secret. Tu détiens un secret. Il peut même s'agir d'un secret te concernant personnellement. Sous le sceau du secret, tu confies ton secret à un autre. Ainsi donc, tu n'as pu conserver ton secret et tu demandes à un autre de le conserver !

J'appelle « obole de la veuve » telle menue corvée que l'on exécute, telle petite méchanceté que l'on se retient de dire, telle délicatesse que l'on pratique, à l'insu même de celui envers qui on la pratique, etc. C'est la goutte d'eau mêlée au vin qui sera changée en Corps et Sang de Jésus à la Consécration.

8 JUILLET

François me fait lire une amusante diatribe de saint Augustin contre les moines chevelus. Écrite vers l'an 400, cette diatribe était influencée par les mœurs du [53] pays qui, surtout en ces débuts du monachisme africain, n'étaient pas encore faites aux têtes rasées. *Le travail sera-t-il interdit à ce point que les coiffeurs mêmes soient obligés de chômer ? Puisqu'on prétend imiter les oiseaux de l'Évangile, a-t-on peur d'être plumé pour ainsi dire et de ne plus pouvoir voler ?*

Une rébellion séparatiste kurde existe en Turquie depuis une quinzaine d'années. Au moins un million de Kurdes ont été chassés de leurs villages, avec le résultat, entre autres misères, que beaucoup de jeunes filles sont forcées de se livrer à la prostitution. Le terme « prostituée » n'existe même pas dans les dialectes kurdes (Source : *The Economist*, 3 juillet 2004).

Même sujet, même source : *We have girls from London, Seattle, California, all coming in for that week (the Republican convention), its the week everyone wants to work.*

Avec Claudette, je vais voir *Spider Man-2*. J'avais été mis en appétit par les séquences promotionnelles à la télévision. J'étais curieux de voir les « effets spéciaux ». J'ai été déçu au point de vouloir partir après une vingtaine de minutes. Mais Claudette voulait rester jusqu'à la fin. Il va bien falloir que je me rende à l'évidence avant de mourir : je suis déclassé, demeuré, débranché, désaccordé. Bon pour le marché aux puces et encore, à condition qu'il ne s'agisse pas de puces électroniques.

18 JUILLET

Du 10 au 17, retraite annuelle. C'est la première des deux retraites où sont convoqués les frères (autonomes) de la *Province du Canada*, issue de la fusion de la *Province de Québec* avec celle de la *Province d'Iberville*, en juillet 2002. Deux autres retraites (plus courtes) sont prévues pour les frères des infirmeries de Château-Richer et d'Iberville. Elles regrouperont 52 frères.

La retraite a eu lieu au pavillon des Rédemptoristes du Séminaire Saint-Augustin. Jean-Paul Dion, Réginald d'Auteuil et moi-même pouvions donc retrouver nos chambres chaque soir, ce qui représente un avantage appréciable. Nous étions 64 retraitants. Moyenne d'âge des retraitants : 72 ans.

Horaires quotidiens :

- 7h30 déjeuner
- 9h00 prière communautaire
- 9h30 premier exposé
- 10h15 pause-café
- 12h00 dîner
- 14h30 prière mariale
- 15h00 second exposé
- 15h45 pause-café
- [54]
- 16h45 Eucharistie
- 17h30 souper
- 20h00 partage en ateliers
- 21h00 prière de la nuit
- Silence, sauf pour le souper et jusqu'à l'activité de 20 h 00.

Cet horaire dégageait de larges plages de temps libre, ce qui est toujours un profit net en regard du placotage glorifié. Les batteurs de plumes, en effet, ne manquaient pas ni la zizique en *can* durant les prières communautaires. L'Église polycopiante est prospère. Au point que nous n'avons pas récité un seul chapelet ensemble ni une seule des heures de l'Office. S'il arrivait que l'on récitât un *Ave*, nous étions en Babel : les uns disent « Je te salue, Marie » ; d'autres « Je vous salue, Marie » ; « comblée de grâce » ; « pleine de grâce » ; « et Jésus ton enfant » ; « le fruit de tes entrailles ». J'en fis la remarque à l'un des deux animateurs (frère Rémy Véricel, Français et assistant général) en lui rappelant que, selon l'expression du Fondateur, *le chapelet devait être la prière chérie des Petits Frères de Marie*. Il me répondit qu'il est devenu impossible de dire « le fruit de tes entrailles ». Je veux bien. Encore que le latin porte *fructum ventris*.

Je connaissais très peu de frères du secteur d'Iberville, mais j'ai eu l'occasion d'échanger avec plusieurs d'entre eux qui ont derrière eux des engagements apostoliques admirables en Afrique ou en Haïti. Lors de la messe de clôture, un hommage hautement symbolique a été rendu aux 17 frères décédés depuis la création de la *Province du Canada* qui compte présentement 191 frères. En 1943, nous étions 537 frères. Selon une projection dans le temps, on comptera 127 frères en 2014. Aussi bien, *La Vitalité de notre vie religieuse mariste* constitue le thème général des retraites. D'où l'insistance sur l'ouverture aux laïcs, la création de « familles maristes », le « comité du mouvement Champagnat de la famille mariste ». Face au vieillissement et à l'irréversible décroissance, on espère assurer la transmission de « l'esprit mariste » grâce à l'association avec des laïcs et à leur affiliation à l'Institut des Frères Maristes. Quelque chose meurt ; quelque chose commence ; nous sommes quelques-uns qui auront connu **l'avant**, mais qui ignorent la forme que prendra **l'après**.

Petit fait qui n'est peut-être pas sans rapport avec **l'après**. Le deuxième jour de la retraite, après souper, je parlais avec quelques confrères devant l'entrée du pavillon Saint-Rédempteur où la retraite avait lieu. Quelqu'un se présente en bermudas, bedaine débordante. C'est le prier de la maison. Il s'étonne de me voir portant cravate. Je lui dis : *Mais, mon saint Père, c'est dimanche aujourd'hui, et je m'endimanche toujours le dimanche. Comme faisait mon père*. De toute façon, dimanche ou pas dimanche, j'estime que le chef n'a pas le droit d'être débraillé, même s'il s'accommode du débraillé des autres. Et, soit dit en passant, il y a comme un retour à un peu de « tenue » dans les écoles. Plusieurs écoles de [55] la région de Québec imposeront un « uniforme » à la prochaine rentrée. Au grand soulagement des parents et peut-être aussi des jeunes. Leur débraillé actuel n'est que du conformisme. Il faut

d'abord être contraint au beau et au bon avant d'aimer le beau et le bon. Cela ne fait aucun doute quant aux sports ni non plus quant à la musique.

À la fin de la retraite, on distribue à chacun un sondage destiné aux frères et aux membres des « familles maristes ». Je donne ici ma réponse :

Les Grecs ont découvert l'individu ; les Romains reconnaissent le citoyen, mais c'est le christianisme qui a inventé la personne. Saint Paul, pour échapper aux Juifs qui voulaient le mettre à mort, invoqua son statut de citoyen romain. *Civis romanus sum* (Actes, 22,28-29). Mais c'est le concile de Nicée (325 a.d.) qui fixa la définition de la personne.

De quelle manière te vois-tu comme personne spirituelle ?

Je crois être une « personne spirituelle », car j'ai été baptisé dans l'Église catholique romaine. En fait, je dis bien que je « crois avoir été baptisé », car je le crois parce qu'on me l'a dit. « JE » est un article de foi. Dans le premier mot du Credo, le « je » et le « crois » sont indivisibles. Je me rappelle, et c'est combien ferme, une conviction ancrée dans mon âme, de quels parents je suis né, et le moyen que je le sache à moins que de croire comme j'ai ouï dire (saint Augustin, *Confessions*).

Quel lien fais-tu entre apostolat et spiritualité ?

J'ignore si je fais de « l'apostolat ». J'ignore tout autant ce que veut dire « spiritualité ».

L'aspect marial de ton expérience apostolique et spirituelle fait-il une différence ?

Comment le savoir ? Le « Bon Samaritain » ignorait totalement qu'il était le « Bon Samaritain ». Et que veut dire « aspect marial ? » Quand je parle de terrorisme ou de la censure du CRTC, je parle en citoyen averti, certes, et même en citoyen bien informé, mais je ne me préoccupe nullement de « l'aspect marial » de mes propos.

Comment s'exprime ta spiritualité apostolique à la manière de Marie ?

Je ne veux vraiment pas vous casser les oreilles, mais enfin, compte tenu de ce que je viens de dire, je ne comprends pas le « à la manière de Marie ». L'Évangile rapporte 124 mots de Marie (selon la traduction de la Vulgate). On connaît le *Ecce ancilla* ; le *Magnificat* ; le *Fili, quid fecisti nobis sic ?* Le *Vinum non habent. Quodcumque dixeris vobis, facite*.

Marie n'était certainement pas une verbomotrice comme on en connaît ! Encore qu'elle était d'une race « bavarde », mais j'ai peine à l'imaginer ainsi. Au lavoir « municipal » de Nazareth, je l'imagine humble, simple et modeste. Au pied de la Croix, elle n'a rien dit. C'est les peintres qui l'ont représentée en « pâmoison ». Peut-être faudrait-il, de manière accommodative, comprendre notre FMS à la lumière de trois mots : FIAT, MAGNIFICAT, STABAT.

[56]

23 JUILLET

Hier, visite à la Grosse Île avec Claudette et les Tremblay. Départ à 9 h 45 pour Berthier-sur-Mer, visite des lieux, retour à 18 h 45. Nous faisons la tournée complète : visite des lazarets, station à la Croix celtique et au Mémorial des Irlandais. On a pu identifier plus de 5 000 morts à cause du typhus, sans compter les milliers d'autres que l'on jetait à la mer avant le passage devant Rimouski. En 1847, à cause de la famine en Irlande, la Grosse Île devint la station obligatoire de tous les voiliers où l'on avait détecté des malades. Des dizaines de vaisseaux attendaient au large que l'on débarquât les passagers. On peut voir des photographies d'époque où les malades sont couchés sur des lits superposés en attendant d'être enterrés. Il en mourait jusqu'à 80 par jour.

De 1937 à 1957, la Grosse Île devient une base expérimentale où se déroulent en secret des expériences liées à la guerre bactériologique. De 1947 à 1980, elle devient une station de quarantaine animale et un centre international de recherches vétérinaires. Le dépliant explicatif porte en sous-titre : *Le secret le mieux gardé d'Amérique*.

27 JUILLET

Sur le mépris.

- Nietzsche, à propos des Juifs : Tout Juif trouve dans l'histoire de ses pères et de ses ancêtres une mine d'exemples du sang-froid et de la ténacité les plus inébranlables au milieu de situations terribles, des ruses les plus subtiles pour tromper le malheur et le hasard en en tirant pro-

fit ; leur courage sous le couvert d'une soumission pitoyable, leur héroïsme dans le **spernere se sperni** (mépriser d'être méprisé) surpassent les vertus de tous les saints.

- Imitation de Jésus-Christ : Aimer d'être ignoré et compté pour rien.
- Saint Augustin : Souvent, par un comble de vanité, on se glorifie du mépris même de la vaine gloire : mais en vérité ce n'est plus du mépris de la gloire qu'on se glorifie, car on ne la méprise pas, quand on se glorifie de la mépriser (Confessions, chapitre XXXVIII).

[56]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Août 2004

11 AOÛT

[Retour à la table des matières](#)

Du 28 juillet au 8 août, séjour à Valcartier avec les Tremblay, les Beaudoin, Claudette.

12 AOÛT

Censure et liberté d'expression. Le CRTC entend retirer à la fin d'août le permis de la station radiophonique CHOI-FM à cause des propos injurieux et diffamatoires [57] de l'animateur-vedette Jeff Fillion. À Québec, 50 000 personnes ont manifesté devant le parlement contre cette décision. Hier, plus de 3 000 personnes se sont rendues à Ottawa en autobus scolaires pour la même raison. Le CRTC étant un organisme indépendant du gouvernement, Liza Frulla, la ministre de la Culture et des Communications, refuse d'intervenir. Bernard Landry lui donne raison.

Certes, il y a beaucoup d'argent en jeu de la part des propriétaires de la station. Beaucoup de bêtises aussi, de la part des protestataires. J'écoutais hier soir quelques brèves interviews de jeunes incapables de parler français comme du monde et

de vieilles femmes édentées et plissées. Tous réclamaient « leur musique ». Il n'était pas question de censure ni de liberté d'expression. Comme si le retrait du permis de CHOI-FM les empêchera à jamais d'écouter « leur musique ».

Personnellement, dès l'annonce du retrait du permis, j'étais contre cette décision. La liberté d'expression doit être limitée par des lois ou des règles connues, mais la censure sape la liberté d'expression à la racine même.

Toujours friand de métaphores militaires ou historiques, Bernard Landry, qui aura 70 ans lors des prochaines élections (il est né en 1937), vient d'évoquer les figures de De Gaulle, Churchill, Adenauer, Ronald Reagan pour laisser planer la possibilité qu'il sera toujours chef du PQ lors des prochaines élections. Lors du référendum du lac Meech, il avait fait appel à Lucien Bouchard, contre Jacques Parizeau en évoquant la charge suicidaire de la cavalerie légère lors de la guerre de Crimée.

Féminisme : Le cardinal Joseph Ratzinger vient de publier une lettre approuvée par le pape sur la « collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde ». Titres des journaux : Les évêques du Québec se dissocient de la lettre du Vatican (*Le Soleil*) ; L'Église québécoise perçoit mieux le féminisme que le Vatican (*Le Devoir*).

Cherchant une référence dans *Lettres à un jeune poète* (Rilke, Grasset, 1937), je tombe sur ceci :

La jeune fille et la femme, dans leur développement propre, n'imiteront qu'un temps les manies et les modes masculines, n'exerceront qu'un temps des métiers d'hommes. (...) La femme qu'habite une vie plus spontanée, plus féconde, plus confiante, est sans doute plus mûre, plus près de l'humain que l'homme. Cette humanité qu'a mûrie la femme dans la douleur et dans l'humiliation verra le jour quand la femme aura fait tomber les chaînes de sa condition sociale. Et les hommes qui ne sentent pas venir ce jour seront surpris et vaincus. Et ces mots « jeune fille », « femme », ne signifieront plus seulement le contraire du mâle, mais quelque chose de propre, valant en soi-même, non point un simple complément, mais une forme complète de la vie : la femme dans sa véritable humanité. L'amour ne sera plus le commerce d'un homme et d'une femme, mais celui d'une humanité avec une autre.

[58]

Rilke écrit que les femmes « n'exerceront qu'un temps des métiers d'hommes ». Il écrivit cette lettre en 1904. À 100 ans de distance, témoins que nous sommes de la lutte des femmes pour pouvoir être soldates, pompières, policières, on pourrait

penser que Rilke n'a rien vu venir. Mais qu'est-ce que 100 ans dans l'évolution des mœurs et des mentalités ?

Dans les grandes luttes humaines, c'est aux frontières que la bataille est le plus féroce, juste avant le dégagement du vrai vainqueur. À l'heure qu'il est, la frontière est en pointillé : c'est la frontière entre la Croix et le Croissant. Cette frontière est antérieure à Mahomet (570-632). Elle date d'Abraham. Dans son *Magnificat*, Marie se réclame d'Abraham. Les musulmans aussi se réclament d'Abraham. Tout au long de l'histoire postérieure à Jésus, le Croissant a bien failli enfoncer ses deux pointes sur l'Occident. Il y eut le coup d'arrêt de Poitiers (732) à l'Ouest, puis de Lépante (1571), à l'Est. Puis il y eut la création de l'État d'Israël (1948).

Mettons que je « comprime » un peu. Il reste qu'en ce moment même, c'est toujours l'affrontement entre Israël et les Arabes. En termes bibliques, l'affrontement entre Isaac et Ismaël ; tous deux fils d'Abraham. C'est l'affrontement entre deux monothéismes. Dans *The New Republic* du 9 août, je lis ceci :

The enemy is not just « terrorism », some generic evil. This vagueness blurs the strategy. The catastrophic threat at this moment in history is more specific. It is the threat posed by Islamic terrorism. This is not a position with which Americans can bargain or negotiate. With it there is no common ground not even respect for life on which to begin a dialogue. It can only be destroyed or utterly isolated.

Note postérieure (14 août) : Pendant une quinzaine de jours, la religion olympique amènera la planète à communier. Je ne dis pas « ensemble », ce qui serait un pléonasme. Communier, dis-je. Je lis dans une gazette du jour d'aujourd'hui qu'un judoka iranien a refusé de prendre part à une compétition pour ne pas devoir affronter un Israélien, par sympathie pour les souffrances du peuple palestinien. Les Iraniens ne sont pas Arabes mais se réclament de l'islamisme. On se souvient peut-être (je ne dois pas être le seul) du *Septembre noir* des jeux de Munich en 1972. Onze athlètes israéliens avaient été tués par des Arabes. On n'y coupe pas : *J'histoire des Juifs barre l'histoire du genre humain, comme une digue barre un fleuve, pour en élever le niveau ?* (Léon Bloy)

Trente-trois Dominicains se dirigeant vers Porto Rico (le bien-nommé) ont été rescapés par des garde-côtes américains après 10 jours en mer, sans eau, sans nourriture. Quarante-cinq personnes pourraient être mortes et jetées pardessus bord durant la tentative de voyage. Les survivants auraient pratiqué le cannibalisme et auraient bu du lait des quelques femmes en nourrice. Faut-il être malheureux et dé-

sespérés pour s'embarquer dans une telle aventure ! Ou bien leurrés par quelques profiteurs. Si l'on déverrouillait les pays pauvres, les [59] pays riches seraient inondés. Et cela arrivera. Les naufragés d'aujourd'hui sont des « patrouilles de reconnaissance ». Le gros de l'invasion est à venir.

13 AOÛT

Je suis invité à dîner par Me Jean Côté. Il suggère une excellente table que j'ai déjà fréquentée il y a une vingtaine d'années. Il n'y a pas de section réservée aux fumeurs. Nous nous rendons à un autre restaurant. Même refus des fumeurs, accompagné d'une remarque vulgaire du maître d'hôtel : *Un repas sans fumer, ce n'est pas si long* ! Nous nous rendons à un troisième restaurant.

L'étau se referme de plus en plus étroitement sur les fumeurs. La chasse aux fumeurs est le dernier refuge de la moralité publique. On ne demande à aucun client s'il est batteur de femmes, violeur de fillettes, fraudeur, exploiteur des pauvres. On pourrait objecter que le fraudeur ou le violeur, etc., n'incommodent aucun de ses voisins de table. Je réponds qu'un ou deux fumeurs, parqués dans une léproserie *ad hoc*, n'incommodent personne. Ou bien c'est le client trop vulnérable qui devrait s'enfermer dans son scaphandre personnel. Quant aux fraudeurs, on sait bien qu'ils « n'incommodent » personne.

Me Côté m'avait demandé de lui apporter *L'école, pour quoi faire ? Jérusalem, terra dolorosa* et *Se dire, c'est tout dire*. Ces trois volumes ont été pilonnés. Il me restait heureusement un ou deux exemplaires de chacun.

15 AOÛT

Hier, fête de Maximilien Kolbe, prêtre polonais condamné à mourir de faim à Auschwitz, après s'être porté volontaire pour remplacer un père de famille polonais. Les Nazis avaient décidé que 10 otages mourraient de faim par représailles pour une évasion ou une tentative d'évasion. Dès lors, il leur importait peu d'épargner un condamné, pourvu que le « quota » fixé fût atteint ! Je me trouvais à Rome pour une conférence générale des provinciaux lors de sa canonisation, le 10 octobre 1982. J'avais assisté à la cérémonie. Le soldat polonais et père de famille que Maximilien Kolbe avait « remplacé » était présent.

Ouverture des Jeux olympiques à Athènes. Les 202 délégations d'athlètes font leur entrée selon l'ordre de l'alphabet grec. La Grand Messe mondiale du sport commençait, la 28^e depuis la renaissance des jeux en 1896, à l'instigation du baron Pierre de Coubertin.

Note postérieure (5 septembre) : Je n'ai guère suivi les Jeux d'Athènes. À moins d'être assez bon connaisseur de l'une ou l'autre discipline, on n'arrive pas à suivre : tout va trop vite. Je fais une exception pour le derby : on a le temps d'admirer ces nobles bêtes. Par contre, je lisais tous les jours la chronique de Jean Dion dans *Le Devoir*, Il est drôle, informatif et informé. Ses jeux de mots [60] sont une course à obstacles intellectuelle. Notons qu'il y avait 11 100 athlètes et 21 500 journalistes ; que la sécurité, à elle seule, a mobilisé 70 000 personnes. Enfin, on pouvait le prévoir, les Jeux d'Athènes auront été un gouffre financier pour la Grèce. Dans *The New Republic* du 26 juillet, je lis une analyse qui rappelle les scandales et la corruption lors des jeux de Montréal de 1976. L'auteur écrit que

Olympic graft is endemic. There is so much money sloshing around, and the Olympic organisations are so secretive and unregulated, that corruption is almost inevitable. (...) Greek construction companies working on Olympic slowed their pace in in 2003 and early 2004 to extort the government into giving them more money to finish on time. Traveling around Athen in early 2004, she noticed the companies had only one worker on every project. If they want to keep spreading the noble gospel of human achievement and international cooperation, todays Olympic officials may have to add a few more Latin words to the Olympic creed (Citius, Altius, Fortius) : Minus, Humilius.

Un autre athlète, Jean-Paul II, poursuivait sa course à Lourdes, pour célébrer le 150^e anniversaire des apparitions de la Vierge et de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Il est à bout de souffle et de force. Je pense à l'image de saint Paul :

Ne savez-vous pas que dans les courses du stade, tous courent, mais un seul obtient le prix ? Courez donc de manière à le remporter. Tout athlète se prive de tout, mais eux, c'est pour obtenir une couronne périssable, nous, une impérissable. Et c'est bien ainsi que je cours, moi, non à l'aventure ; c'est ainsi que je fais du pugilat, sans frapper dans le vide. Je meurtris mon corps

au contraire et le traîne en esclavage, de peur qu'après avoir été celui qui proclame aux autres, je ne sois moi-même disqualifié (1 Co, 9,22-27).

Pour un grand nombre de religieux, pères, frères ou sœurs, notamment ceux de l'arbre Mariste, le 15 août est l'anniversaire des prises d'habit ou des premières professions, c'est-à-dire les émissions des premiers vœux annuels et, plus tard, des vœux perpétuels. C'est en 1944 que j'ai pris l'habit et reçu le nom de Pierre-Jérôme, et c'est en 1945 que j'ai prononcé mes premiers vœux.

Je dis ici « prise d'habit ». En fait, le terme officiel, à l'époque, était « vêture », comme on dit « promotion de 1970 », en parlant des diplômés d'une école. Maintenant, on dit aussi « cohorte ». Nous étions 17 de la même vêture. Deux sont morts en communauté. Le premier, frère Marcel-Marie (Marcel Savoie), est mort de phtisie galopante en 1947 ; le second, frère Rosaire-Raymond (Rosaire Potvin), est mort d'une crise cardiaque en 1995.

Ma mère était venue pour ma première profession. Je ne l'attendais pas. Se rendre de Métabetchouan à Saint-Hyacinthe en train me paraissait financièrement impossible. C'est en sortant de la chapelle que je l'ai aperçue. J'étais [61] surpris et tout gauche. Elle m'avait dit : *Tu ne m'embrasses pas !* Je ne savais pas comment faire. Nous n'étions pas embrasseurs dans la famille !

Je ne me souviens même plus où elle avait passé la nuit précédente ni à quelle heure elle était repartie. Je me souviens très bien que nous avons mangé des sandwiches, dehors, assis sur un banc. Je me souviens aussi qu'elle avait admiré les parterres de fleurs. Elle m'apprit le nom des glaïeuls. Il faisait beau et chaud. Nous avons beaucoup marché sur la propriété. Je ne me rendais pas compte de sa fatigue, vu qu'elle claudiquait un peu, vu qu'elle avait une jambe plus faible et plus courte que l'autre à la suite d'une fracture mal soignée alors qu'elle était adolescente. Je repense à mes gaucheries avec tristesse. Mais je sais bien que, tel que j'étais alors, je ne pouvais pas être autrement. Et voilà pour la lapalissade ! Disons mieux. Bergson disait (je cite de mémoire) : *C'est au moment où l'on saurait vivre que l'on meurt*. Il voyait là une « preuve » de l'immortalité. Il y a longtemps que j'ai été conduit à penser qu'il faut une « autre vie » pour équilibrer, réparer les injustices, les mensonges, les erreurs, les écrasements de l'homme depuis le fond des âges.

À l'occasion de la Semaine internationale de la chanson, 412 choristes (les trois quarts sont des femmes) répètent et apprennent par cœur les 23 chansons de Jean Ferrat qui ont été choisies pour l'hommage qui lui sera rendu samedi prochain au Colisée de Québec. Isabelle Aubret, 66 ans, la « chanteuse-fétiche » de Jean Ferrat, sera à l'avant-scène. Les choristes font leur « classe de chant » sous une grande

tente montée sur le stationnement derrière la résidence André-Coindre. Me rendant chez Claudette, nous arrêtons une vingtaine de minutes pour écouter les répétitions. J'y retournerai une petite heure chaque après-midi. Durant une pause, je m'informe auprès d'une choriste et j'apprends qu'ils sont tous non seulement bénévoles, mais qu'ils payent eux-mêmes leurs frais de séjour et de déplacement. Elle me dit : *C'est mes vacances*. La production (le terme est juste) d'un tel événement réconcilie avec la grandeur et la générosité des êtres. Les chanteurs doivent mémoriser non seulement les paroles des chansons, mais toutes les nuances de l'interprétation que les animateurs leur indiquent et qu'ils répètent des dizaines de fois.

Note postérieure (22 août) :

J'ai un microsillon qui recèle 12 des meilleures chansons de Jean Ferrat. L'une d'elles porte ceci (paroles de Louis Aragon) :

Au bout de mon âge
Qu'aurai-je trouvé ?
Vivre est un village
Où j'ai mal rêvé.

[62]

17 AOÛT

Examen chez un ophtalmologiste. L'ouverture du dossier, l'attente, les examens durent plus de deux heures. Les salles d'attente sont pleines : des jeunes enfants, des vieillards (j'en suis un) et tout l'entre-deux, hommes et femmes. Les beaux êtres sont rares, mais les obèses sont très nombreux. Je remarque la même chose en examinant le groupe des 400 choristes rassemblés sous la tente, à cette différence près cependant que les choristes sont habités et transformés par leur passion pour la musique. Jean Ferrat est venu faire une brève apparition. Il est demeuré debout à l'entrée de la tente. On lui fait une ovation. Le directeur de l'événement me croise. Il veut me présenter à Jean Ferrat. Je refuse : le geste aurait été insignifiant. Quelques choristes prennent des photos. Quelqu'un lui arrache un autographe. Je me demande à quoi il peut bien penser d'être l'objet d'un tel hommage. Voilà bien ce dont j'aurais eu le goût de lui parler.

Daniel Boucher, qui sera l'un des quatre solistes samedi prochain au Colisée, vient chanter avec la foule deux ou trois des chansons qu'il a choisies. Il est habillé comme la chienne à Jacques. Durant la pause, le mari d'une des choristes (il vient de Laval) me dit qu'il n'aime guère l'allure de Daniel Boucher et puis il se met à me raconter sa vie, l'argent qu'il a fait, l'argent qu'il a perdu, la maladie de sa première femme, ses « fuites » aux États-Unis pour échapper à ses créanciers. Au demeurant, il a des sous, puisqu'il a déjà accompagné sa femme en France, à Prague, en Roumanie, pour des événements comparables. Il a 79 ans ; il porte une prothèse auditive. Quelqu'un vient me saluer et me présente à mon interlocuteur. Mon nom ne lui dit rien. Je rate une dose de vanité !

Lue dans *The Tablet* une remarque du cardinal Augustin Béra : *Truth without love can be intolerable and love without truth is no more than sentimentality.*

22 AOÛT

Dans l'hymne de Complies de ce soir, je lis ceci : *Que loin de nous s'enfuient les songes, et les angoisses de la nuit.*

Ce matin, sitôt levé, j'ai noté un rêve pénible de la nuit. Je me trouvais chez Maurice Mercier. Au moment où j'entrais, il s'apprêtait à sortir brièvement. Je dis « brièvement », car je reste chez lui, mais je suis mal à l'aise. Il revient après plusieurs heures. Je finis par comprendre qu'il ne veut pas me voir. Je salue sa femme avant de partir : elle est en robe de chambre et elle ne se lève même pas pour me saluer ! Je comprends qu'elle a très hâte que je parte. Je sors. Il fait nuit et il fait tempête de neige. Je cherche un endroit pour téléphoner à un taxi. J'entre dans ce qui me semble être un bar. On y fait la queue pour téléphoner. Je retourne dehors. Je croise des hommes qui sont en train de débiter une vache. Je cherche une autre cabine téléphonique. Je vois un homme qui conduit un chasse-neige. Je m'informe. Il me fait un signe très vague. Je trouve une cabine téléphonique. [63] J'y trouve deux personnes assises sur un appareil débranché. Je finis par trouver une cabine téléphonique, mais je perds mes lunettes dans la neige. Je connais le numéro de téléphone par cœur, mais je suis incapable de lire les chiffres sur le cadran. Un gosse vient de trouver une paire de lunettes dans la neige. Il me demande si ce sont les miennes. Je me réveille, je me fais un café et je me rendors dans mon fauteuil. Juste avant que mon réveil sonne, j'étais en train de répéter à haute voix l'orthographe d'un mot. Je ne sais plus lequel. Je parle souvent en dormant. Je ne m'en rends pas comp-

te, mais à Valcartier, par exemple, mes voisins de chambre m'informaient que j'avais parlé à haute voix.

Le plus étrange, c'est que je peux raccorder presque tous les détails de ce rêve à des conversations, à quelques images de télévision ou à des lectures des deux ou trois derniers jours. Et cela pose le problème de « l'alchimie » de la mémoire et du « traitement » des neurones. C'est peut-être le moment de rappeler que *les rêves sont les gardiens du sommeil* (Freud) et que *comprendre finit toujours par rassurer*. Je n'ai pas pris soin de noter le nom de l'auteur. Cette réflexion m'en rappelle une autre de je ne sais plus qui : *On se lasse de tout, sauf de comprendre*.

24 AOÛT

Fête de l'apôtre Barthélemy. On sait peu de chose sur cet apôtre. On s'entend pour dire « il est originaire de Cana et qu'il est le Nathanaël dont Jésus déclare qu'il est un *véritable fils d'Israël, un homme qui ne sait pas mentir* (sans détour, sans artifice). Plusieurs pays lui attribuent leur première évangélisation : l'Arménie, l'Éthiopie, la Perse, l'Inde. Selon la légende, son martyre consista à être écorché vif. Michel-Ange le représente tenant sa peau tendue entre ses mains. Sur cette peau, Michel-Ange a peint son propre visage. Il est le patron des tanneurs et des relieurs.

25 AOÛT

Fête de saint Louis (Louis IX, roi de France, 1214-1270). Il est l'un des hommes les mieux connus du Moyen Âge, du fait qu'il était le roi du plus puissant royaume d'Occident, mais surtout grâce à ses vertus (piété, pénitence, souci des pauvres et des malades) qui inspiraient son style de gouvernement. Du fait aussi que nous possédons quatre *Vie de saint Louis* écrites par des hommes qui furent ses intimes, dont celle de Joinville, « l'un des livres les plus exquis du Moyen Âge ».

En juillet et août, la liturgie déroule un cortège particulièrement impressionnant : Édith Stein, Jacques, Ignace de Loyola, Alphonse de Liguori, le curé d'Ars, Dominique, Jean Eudes, Bernard, Rose de Lima, Monique, Augustin.

Sainte Monique était la mère de saint Augustin. Née à Thagaste en 322, d'une famille romanisée et fort pieuse, elle épouse un païen. À 22 ans, elle eut de lui Augustin. Ce dernier, toutefois, mena pendant 16 ans une vie « scélérate [64] et tor-

rentielle ». Il adhéra au manichéisme au point que Monique *refusa de s'asseoir à la même table que moi par aversion et horreur pour les blasphèmes que me dictait mon erreur*. En 383, Augustin part pour Rome à l'insu de sa mère : *je mentis à ma mère et je m'enfuis*. À Milan, il rencontre Ambroise. Ce dernier s'était lui-même péniblement sorti du manichéisme. Pour consoler Monique, il lui répétait la phrase bien connue que *le fils de tant de larmes ne saurait périr*. Monique est la patronne des mères chrétiennes.

Souvent, je lis les articles plus ou moins élaborés de *l'Encyclopédie du catholicisme*. J'en fais parfois écho dans mon journal. J'estime, en effet, que ces rappels y ont tout autant leur place que mes commentaires sur la dernière sortie de Bernard Landry ou les jambettes de Jacques Parizeau. Je viens tout juste de relire *L'homme qu'on appelle le Christ* (C.K. Chesterton, Nouvelles éditions latines, 1947) où l'auteur note

que l'acception primitive du mot « suffragium », dont nous nous servons maintenant en politique, en parlant d'un vote, était celle qu'on employait en théologie à propos d'une prière. On disait des âmes du purgatoire qu'elles avaient les suffrages des vivants. Et dans ce sens d'une sorte de droit de médiation auprès du Maître suprême, on peut dire en toute vérité que l'ensemble de la Communion des saints, aussi bien que toute l'Église militante, est fondé sur le suffrage universel.

Dans le même ouvrage, Chesterton écrit que :

le Christ a fondé l'Église avec deux grandes figures de langage. La première fut la phrase qui la posait sur Pierre, comme sur un roc, un homme qui avait beaucoup plus l'apparence d'un roseau. Quant à l'image des clefs, eue est d'une exactitude qui n'a guère été remarquée. (...) La foi ressemblait à une clef à trois égards, que ce symbole s'avérait le plus commode à réunir. D'abord, une clef est avant tout une chose qui a une forme, une chose qui dépend entièrement de la conservation de sa forme. Ensuite, la forme d'une clef est de soi une forme plutôt fantastique. Et c'est fantastique, parce que c'est en un sens arbitraire. Une clef n'est pas matière à abstractions, ni à controverses. C'est de deux choses l'une : elle va dans la serrure ou elle n'y va pas. Enfin, comme la clé est nécessairement la copie d'un modèle, c'en était une d'un prototype assez minutieux.

Dans saint Luc (11, 52), Jésus déclare : *Malheur à vous, les légistes, parce que vous avez enlevé la clé de la science ! Vous-mêmes n'êtes pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, vous les en avez empêchés !* La clé, c'est le Christ. Que faisait Dieu avant la création ? Si *Dieu est amour*, comme dit saint Jean, quel était l'objet de son amour avant la création ? Saint Paul répond : *En lui, tout fut créé, dans le ciel et sur la terre. Il est avant toutes choses, et tout subsiste en lui* (Col. 1, 16-17).

Chesterton s'est converti au catholicisme en 1922. Il avait trouvé la clé. C'est sans doute la raison pour laquelle on a choisi comme titre de son autobiographie *L'homme à la clef d'or* (Desclée de Brouwer, 1948).

[65]

Appel de candidatures dans *The Economist* du 21 août : *Ombudsperson*. Il y a longtemps que l'anglais américain, comme le français d'ailleurs, s'est plié au conformisme féministe. Je n'avais pas encore remarqué que c'est aussi le cas de l'anglais britannique.

Q. Why there is something and not nothing ?

A. If there was nothing, you would also complain ! Leon Wieseltier, dans un bref hommage au philosophe juif Sidney Morgenbesser dont il dit que la vie *was a celebration of the analytical distinction as the primary instrument of intellectual advancement* (*The New Republic*, 16 août).

26 AOÛT

Rencontre de plus de deux heures avec Bernard Lamy, le nouveau directeur général du Campus. Il est accompagné de Pierre-Henri Robitaille, directeur des services aux étudiants. Je suis amené à lui faire un bref historique du Campus Notre-Darne-de-Foy et à lui expliquer le statut de locataires de mes deux confrères et de moi-même. Nous faisons ensuite une visite élaborée de la résidence Champagnat. Il vient du milieu hospitalier (CLSC et centre d'hébergement de longue durée). Il a quelque misère à démêler Frères Maristes, Pères et Frères Maristes, Pères et Frères Marianistes.

À brûle-pourpoint, il me dit qu'il envisage de donner mon nom à la bibliothèque du Campus. Je n'ai pas la présence d'esprit de lui demander qui (personne ou organisme interne) est l'instigateur de l'idée. Je réponds que, d'habitude, on donne le nom d'un mort à une rue ou à un édifice ! J'ai à l'esprit l'ironie dévastatrice du psaume 48 : *Ils croyaient leur maison éternelle, leur demeure établie pour les siècles ; sur des*

terres ils avaient mis leur nom. Au demeurant, je demande de dormir sur cette proposition qui m'honore par ailleurs.

28 AOÛT

Déjeuner avec Me Jean Côté. La température est splendide. À 16 h 30, je me rends chez les Tremblay avec Claudette. Nous passons plusieurs heures sur la terrasse, face au fleuve. La pleine lune monte lentement de l'autre côté.

29 AOÛT

Malgré le ciel couvert, nous décidons de tenter notre chance d'assister à la parade de clôture du 6^e Festival international de musique militaire. À peine sommes-nous sortis du stationnement du Château Frontenac qu'une forte pluie se met à tomber, fouettée par des bourrasques de vent. L'eau coule à pleins bords dans la rue Saint-Louis. La parade est annulée et la foule se disperse. Profitant d'une accalmie, une musique écossaise regagne ses quartiers tambours battants. Nous [66] aurons eu 23 pieds de parade ! Nous entrons chez moi et nous écoutons des disques de musique militaire.

30 AOÛT

Rencontre avec François Caron. Nous ne nous étions pas vus depuis le 21 juin. « L'ordre du jour » est chargé : éphémérides, revue de presse, commentaires et gauges sur l'actualité politique au fédéral et au provincial.

[66]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Septembre 2004

3 SEPTEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

Luc-André Godbout, surnommé « le ramoneur des pauvres », est décédé hier à l'âge de 71 ans. Cet « orphelin de Duplessis » a occupé les dernières années de sa vie à déménager bénévolement les pauvres de Québec, après avoir pris soin de leur cheminée durant la majeure partie de sa vie. Il était analphabète, mais il avait appris à signer à peu près correctement son nom et à lire certains mots écrits en lettres carrées. Je tire ces informations du *Soleil* et du témoignage de Nathalie Paquette de 31 ans sa cadette qui l'avait « adopté » en 1997. Ma mère était bilingue, mais boiteuse. Mon père et ses père et mère de même. Mon frère Lucien, né des mêmes père et mère, et dans le même milieu, savait à peine signer son nom quand il est mort en 1971. Je savais lire avant d'aller à l'école. C'est ma mère qui m'avait appris à lire à même les bandes dessinées du *Soleil* ou de *L'Événement journal*. Mais pourquoi, né dans la même famille et dans le même milieu, avais-je appris à lire ? Je salivais à simplement lire les titres des volumes de *L'Almanach Beauchemin* ? Ensuite, j'ai été « adopté » par les frères Maristes. J'ai assez peu de sympathie vis-à-vis des « ramoneurs des pauvres ». Il ne suffit pas d'être dépenaillé pour être un pauvre selon l'Évangile. À ce compte-là, les jeunes que je croise, vêtus de pantalons « cargo » ou de jeans délavés, seraient des pauvres. Ils ne font qu'obéir au conformisme de l'anticonformisme.

Louis Roquet, président de la SAQ, vient d'être congédié. Il avait remplacé Gaétan Frigon en 2002. Il est aussitôt accueilli par Alban D'Amours, du Mouvement Desjardins. On appelle ça un coup de théâtre dans le petit monde politique et économique du Québec. Bernard Landry se déclare scandalisé : *Je le connais depuis des années, et c'est un grand serviteur de l'État. Nous l'avons nous-mêmes nommé à plusieurs postes. Le congédiement de M. Roquet signifie un retour au patronage des années 1950, alors que Duplessis ne nommait que des amis du régime dans les postes de la fonction publique.* Il est bien entendu que le PQ, quand il était au pouvoir, n'a jamais procédé ainsi !

Note postérieure (15 septembre ; source *Le Soleil*) M. Roquet reçoit une indemnité de départ de 200 000 \$ pour 30 mois de travail à la SAQ. Son salaire de base [67] était de 205 000 \$, plus un boni de 30 000 \$. Pour l'exercice financier 2000-2001, le salaire de son prédécesseur, M. Gaétan Frigon, était de 157 195 \$, plus une prime au rendement de 20 163 \$, des frais de déplacement hors Québec de 35 717 \$ et des frais de représentation de 55 274 \$. J'aime bien les précisions des trois derniers chiffres ! La SAQ se « paye la traite ». Payer la traite : Cf. *Glossaire du parler français au Canada*.

En décembre 2002, Robert Gillet avait dû quitter son poste de *morning man* à CHOI-FM dans la foulée de l'enquête Scorpion. Il fut accusé d'avoir obtenu « moyennant rétribution les services sexuels de mineures ». Dans un cas, il fut reconnu coupable et condamné à purger une peine de 40 heures de travaux communautaires. Il reprendra son micro mardi prochain au même poste, rebaptisé 93,3. Au moment de quitter, il gagnait 375 000 \$ par année. Il a intenté des poursuites de 6,2 millions contre Jeff Fillion et André Arthur (ses rivaux radiophoniques) et contre le Procureur général. Entre-temps, il avait l'esprit assez libre pour mener la construction de 37 condos de luxe dans le Vieux-Port, un projet de 9,2 millions. Détail : le retour à la radio de Robert Gillet précédera de peu le rapport de la BBM, qui détermine le tarif des annonces. On peut être sûr que la cote d'écoute sera particulièrement élevée ce jour-là. Moi-même, qui n'écoute jamais la radio, je l'écouterai, N'était que c'est l'heure de la messe 1

Depuis près de deux ans, on le voyait périodiquement sur des photos d'archives avec une barbe de trois jours. *Le Soleil* le présente à la Une, le visage rasé de frais. La photo et le texte d'accompagnement occupent presque toute la page.

Le même journal lui consacre d'ailleurs trois autres pleines pages. Le même journal n'accorde qu'un petit rez-de-chaussée au congrès des Républicains à New York.

On sait bien que l'élection de Bush ou celle de Kerry, cela ne changera rien dans notre petite bulle canadienne.

Question à moi-même : fallait-il ou ne fallait-il pas donner une seconde chance à Robert Gillet ? Je penche pour une seconde chance, mais je ne pense pas qu'il pourra se libérer du boulet qu'il traîne. Objection à moi-même : Jésus a pardonné à Pierre son reniement. Il a fait de Pierre le roc de l'Église. Mais Pierre s'était repenti. Robert Gillet aussi se repent et demande pardon.

On pourrait dire qu'il n'y a qu'à Québec, la « capitale nationale », qu'une telle affaire occupe autant les médias. Je n'en suis pas sûr. À lire régulièrement le *Nouvel Observateur*, *Le Point*, *L'Express*, *The New Republic*, le *Time Magazine*, *Harper's*, *The Economist*, j'observe que toutes ces publications montent des « affaires » à partir d'une fausse confidence de celui-ci ou celui-là, d'une photo plus ou moins trafiquée, etc. La différence, cependant, c'est que l'on sait que *The New Republic* est pro-juif. Dans le cas de *Harpers* ou de *The Economist*, l'orientation est plus difficile à décrypter. Le numéro du 28 septembre de *The Economist* présentait a *special issue on the Bush Presidency*. Le titre : *je ne regrette*

[68] *rien*. En français dans le texte, faut-il insister ? Et insister à dire qu'il s'agit d'une chanson d'Édith Piaf et des Compagnons de la chanson.

4 SEPTEMBRE

Prise d'otages dans une école à Beslan, en Ossétie du Nord. Notons d'abord que l'on est bien obligé de « découvrir » la géographie. Beslan, Ossétie, Tchétchénie, cela vous disait quelque chose, il y a quatre ans ou deux jours ? Pour l'heure, on parle de 330 morts et de 700 blessés. D'un journal à l'autre, les mêmes photos, dûment créditées. Pour une agence de presse ou un photographe, ça n'a pas de prix, une bonne photo d'horreur. À la Une de *La Presse* du jour, photo d'une jeune femme qui caresse le cadavre de son bambin. La photo est créditée : Sergei Karputchin, Reuters. C'est la *Mater Dolorosa* contemporaine de plusieurs peintres de la Renaissance. Les moyens de communication nous montrent simultanément l'horreur planétaire.

Et les mêmes gazettes nous informent aussi du « ferment de la colère », à propos de la vente illégale d'alcool artisanal dans les épiceries, ou à propos des heures d'ouverture des commerces, le dimanche. En bonne place, toujours à la Une de *La Presse*, la capsule de Stéphane Laporte : *Cette année à Occupation double, les concurrents sont Bernard Landry et Pauline Marois*. Qu'ai-je à déclarer à ma décharge, moi qui lis toutes ces gazettes ?

Je note ensuite que, parmi les êtres que j'admire, je place très haut dans l'échelle les soldats identifiés comme tels, et peu importe leur armée, car ils risquent leur vie. Aristote situait également très haut les juges qui ont le courage de rendre des jugements impopulaires. Les kamikazes aussi risquent leur vie, direz-vous. Attention : les kamikazes se font sauter en cachette et ils entraînent autant d'innocents qu'ils peuvent dans leur suicide. Jésus n'était pas un kamikaze. Il a donné sa vie librement ; on ne la lui a pas prise. Et il n'a entraîné personne dans sa décision. Il a pris soin de dire à ceux qui venaient le saisir : Si c'est moi que vous cherchez, me voici ; laissez mes disciples tranquilles. Ses disciples ne formaient d'ailleurs pas une bien grosse troupe. Jésus « disposait » de 12 légions d'anges. Parler de « légions », à l'époque, c'était comme parler de divisions blindées aujourd'hui. On ne parle d'ailleurs plus de divisions blindées.

Le président américain vient d'annoncer qu'il entend retirer d'Europe plusieurs dizaines de milliers de soldats américains, avec tout leur barda, évidemment. L'Europe des 12 ou des 25 (on ne sait plus trop) n'est pas tout à fait d'accord. Tant qu'il ne pleut pas trop fort, qu'a-t-on besoin de parapluie ? Staline demandait aux Alliés, à Yalta, de combien de « divisions » disposait le pape. Ce fut la « guerre froide », sous le parapluie américain.

La guerre froide est finie. Maintenant, c'est la pince du Croissant qui se referme sur l'Occident. Et c'est encore les États-Unis qui empêchent les pointes [69] de la pince de se refermer. Je lisais aujourd'hui que le « falot Vladimir Poutine » ne sait plus trop où donner de la tête. C'est toujours pas l'antiaméricanisme primaire de nos gazettes qui va nous indiquer le nord. La raison est simple : nous nous sentons à l'abri du parapluie américain.

Fête de la bienheureuse Dina Bélanger. Dans la lecture du jour, un passage du *Cantique des cantiques* : *Si quelqu'un offrait toutes les richesses de sa maison pour acheter l'amour, tout ce qu'il obtiendrait, c'est un profond mépris* (8,7). Je fais un lien avec l'aventure de Robert Gillet.

6 SEPTEMBRE

Fête du Travail. Dans la bible, le travail est présenté d'abord comme un châtiement, un esclavage. *Maudit soit le sol à cause de toi ! À force de peines tu en tireras subsistance tous les jours de ta vie. Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* (Genèse, 3, 17-19). Jésus, pourtant, déclare que son Père « cultive » sans cesse : *Pater meus agricola est* (Jean, 15, 1). *Agricola*, littéralement : « cultivateur ». En

fait, le terme « travail » a connu une évolution ascendante jusqu'à signifier l'œuvre par excellence, l'*Opus Dei* par quoi saint Benoît désigne la prière des moines.

Cherchant l'étymologie du mot « travail », j'ai l'idée de chercher l'étymologie du mot « étymologie ». Or, *etymos logos* signifie « le sens authentique ». « Ainsi, l'étymologie fait sa propre réclame et renvoie à l'étymologie ! » (Jean Paulhan).

Il reste que l'arbre généalogique du mot travail est touffu. On y trouve la branche « trois », qui donne *terciare* : labourer pour la troisième fois. On y dégage aussi la branche *pagus* : borne plantée en terre, et *paganus* : païen, paysan. D'où le québécoïsme « pagée de clôture » : partie d'une clôture entre deux pieux consécutifs. Pagée signifie aussi une mesure de longueur de 10 pieds. Enfant, l'expression « pagée de clôture » m'était familière.

Dans l'Évangile du jour, Jésus dit : *Ne vous faites donc pas tant de soucis. Ne dites pas « qu'allons-nous manger, boire ou avec quoi nous habiller ? » Tout cela, les païens le recherchent. À chaque jour suffit sa peine.* Curieusement, dans le numéro du *Nouvel Observateur* en date 4 mars, je lis ceci, rapporté par Bernard Frank, qui cite D.H. Lawrence :

L'idéaliste a peur, peur à en crever. Il craint par-dessus tout de ne pas avoir de beurre à mettre dans ses épinards. En leur for intérieur, les riches ont bien plus peur de la pauvreté, de la misère, de la déchéance que les pauvres eux-mêmes.

Frank conclut : *Ce sont là des idées d'un romancier anglais fameux des années 30. Vous semblent-elles justes ? En 2004, qu'est-ce qui a changé ?*

Généalogie des *Insolences*. Dans *Le Journal de Québec*, sous le titre « En souvenir », photo du Frère Untel avec la mention de la date du lancement. [70] Encore un peu on écrivait In memoriam ! Mais c'était bel et bien le 6 septembre 1960, qui était un mardi cette année-là et le jour de la rentrée scolaire. Je n'avais pas été autorisé à me rendre au lancement. Avec des confrères, j'avais saisi des bribes d'un reportage de CKAC, qui rentrait assez mal à Alma.

À propos de rentrée, je note que le calendrier du Campus commençait officiellement le 23 août. C'est à partir de cette date que l'on compte les 82 jours d'une session ordinaire. Mettons ! Mais il faut soustraire les deux premiers jours, consacrés à la distribution des horaires, à leurs ajustements, aux inscriptions à la bibliothèque, à la piscine et au gymnase. Il faut soustraire aussi les lendemains « d'initia-

tion nocturne » dans les résidences, la « fête du Campus », le congé de la fête du Travail. Il va de soi que les lendemains des « initiations nocturnes » et les lendemains de congé ne sont guère productifs. Le matin qui a suivi « l'initiation » dans la résidence où je loge, j'ai vu quelques pensionnaires assez gommés. À toutes fins utiles, la session commence pour de vrai le 8 septembre. Et ce sera la semaine de relâche du 11 au 15 octobre. L'enseignement et l'étude sont des « pagées » entre deux « fêtes ».

Curiosité : je savais que l'on appelle Paul Verlaine le « pauvre Lélian ». J'apprends qu'il s'agit là de l'anagramme de son nom. Y a pas de petit profit !

Je me fais encore un petit plaisir. Dans une lettre hebdomadaire du journal international de médecine (59 951 abonnés), que cite Delfeil de Ton dans *Le Nouvel Observateur* du 4 mars, je lis ceci :

Cher confrère, nous voudrions savoir aujourd'hui si vous pensez comme un sénateur de la Gironde que « le vin, ce n'est pas de l'alcool » ou si, à l'instar de ce qui a été fait pour les cigarettes, vous seriez favorable à l'apposition de messages de santé publique très visibles sur toutes les boissons alcoolisées. Cliquez sur sondage. Résultat du sondage : Oui, 57 % ; Non, 43 %. C'est on ne peut plus clair. Ensuite les étiquettes ne reproduiront plus de châteaux, mais des foies malades, des squelettes ambulants, des crétins héréditaires. On interdira le vin dans les restaurants, etc. Ils l'ont obtenu pour le tabac. Que cherchent ces cafards ? Pour quoi vivent-ils ? Juste pour durer, comme ça ? Les plaisirs de la vie, pour eux, c'est en priver les autres au prétexte de sauver leur âme (baptisée pour l'occasion santé ?) Oui. C'est exactement ça mais quand t'as plus rien devant toi sur le mur, que Dieu, rien sur la terre, tout dans le ciel, ils n'en finissent pas de prospérer, les Ben Laden de toutes confessions.

8 SEPTEMBRE

Fête de la Nativité de Marie. C'est par voie de récurrence que la liturgie a placé cette fête le 8 septembre, puisque celle de l'Immaculée Conception est fixée au 8 décembre, mais on ne connaît pas la date de son introduction dans le calendrier romain.

Dans sa monition avant la messe de la fête du Travail, Gérard nous dit que le terme hébreu pour désigner « travail » signifie « esclave ». Après la messe, je [71] lui rappelle que Jésus déclare *Pater meus agricola est*. Hier matin, il me remet un

mot où il dit qu'après avoir vérifié dans une traduction en hébreu il n'a pas trouvé l'acception « esclave », mais « vigneron », que l'on retrouve habituellement dans les traductions françaises. Je lui écris :

Le 8 septembre 2004
en la fête de « la sœur des pécheurs »
(hymne de l'*Opus Dei* du matin).

Mi Pater,

Oui, je sais que les traductions françaises portent « vigneron » au lieu de « cultivateur ». Je ne connais pas l'hébreu. Saint Augustin ne connaissait même pas le grec : il se fiait sur Jérôme, et il le « bourrassait » parce qu'il ne lui fournissait pas assez vite les traductions en latin qu'il lui réclamait par courriels à basse vitesse.

Au demeurant, le Quicherat, au mot *agricola*, donne : cultivateur, agriculteur, qui se livre à la culture de la terre, laboureur. Et cela vient de Virgile ! Le substantif masculin *agricola* vient des verbes *agere* et *colere*, aux acceptions multiples. Pour *colere*, on trouve : « être l'esclave de quelqu'un ».

Le Dictionnaire des racines des langues européennes donne deux racines :

PAG, d'où paysan, païen, et aussi pagus (espace entre deux pieux) d'où « pagée de clôture ».

TRE, d'où terciare : labourer pour la troisième fois.

Au mot « travail », Le Robert (édition de 1964) contient cinq colonnes et demie. L'arbre étymologique est touffu. Heureusement que la fête du Travail est un jour chômé !

Question : L'Évangile du jour nous dit que Joseph, homme juste, ne voulant pas la dénoncer publiquement, décida de la répudier en secret. Mais comment cette répudiation secrète aurait-elle protégé Marie ? Dans une aussi petite ville, on n'aurait pas mis long à s'apercevoir que Marie, célibataire, était enceinte. Le « problème » de Marie n'aurait été que « différé ». La « solution » envisagée par Joseph, « homme juste », ressemble à un faux-fuyant. Les notes de la dernière *Bible de Jérusalem* ne m'avancent guère.

Iconographie de la Nativité de Marie. Ma culture muséologique est moins que médiocre. À Rome, notamment, j'aurais eu l'occasion de m'initier, et d'autant

plus que mon ami Bruno Bellone était un excellent connaisseur. Mais j'avais l'habitude de lui dire que nous n'irions visiter des musées que les jours de pluie. C'est ainsi que je n'ai en mémoire aucune peinture de la Nativité de Marie. Par contre, je possède une bonne reproduction de la *Mater Dolorosa* de Van der Weyden (vers 1460).

Certes, les *Pieta* et les *Mater Dolorosa* nous représentent la douleur et la tristesse de Marie, mais rares sont les peintures de la Vierge ou les sculptures qui la montrent comme elle fut sans doute dans son vieil âge. Or, à la mort de [72] Jésus, Marie pouvait avoir environ 50 ans. Et on dit qu'elle serait morte très vieille. À 83 ans, selon Joseph Holzner (*Paul de Tarse, Alsatia, 1949*). À l'article *Marie* de l'encyclopédie *Catholicisme*, je lis que le Caravage, dans *La Mort de la Vierge* (musée du Louvre), donne à l'Immaculée une chair qui porte les stigmates de la déchéance. Par contre, les peintures du Christ aux outrages : agonie, flagellation, couronnement d'épines, scènes du chemin de la croix abondent. Je n'ai pas d'explication à ce sujet.

10 SEPTEMBRE

Hier, queue de l'ouragan, de la tornade, de la tempête tropicale, bref, de *Frances*. Fort vent et bourrasques. En sortant du bureau de poste, j'entends un enfant qui dit à sa mère : *Regarde, maman, un arc-en-ciel !* Il s'agissait, bien sûr, de la décomposition de la lumière dans une flaque d'huile sur l'asphalte. Enfant, ce phénomène m'intriguait, mais, maintenant que je suis savant, je continue de m'émerveiller de l'émerveillement d'un enfant.

Dans *Le Devoir* du jour, Josée Blanchette, qui nous a naguère beaucoup entretenu du cul (en trois lettres), n'en finit plus de nous parler de son *ante partum*, et de son *post-partum*. Aujourd'hui, elle estime qu'Hérode fit périr 14 000 enfants lors du massacre des saints Innocents. Je me demande dans quelle internauterie elle a puisé cette information. Même avec la meilleure bonne méchanceté du monde, il aurait été difficile de trouver 14 000 enfants de moins de deux ans dans une aussi petite ville que Bethléem. Un enfant massacré, c'est un de trop ; mais 14 000, c'est beaucoup trop.

Dans l'Évangile, à ce sujet, il est écrit, par mode allusif, que *Rachel pleure ses enfants et ne veut pas être consolée, puisqu'ils ne sont plus : Vox in Rama audita est*

ploratus et ululatus multus Rachel plorans filios suos et noluit consolari quia non surit (Mt 2, 11). Propos de mômans. *Stabat Mater* : La mère se tenait.

Dans la langue espagnole, on distingue *generosidad* (générosité) et *desprendimiento* (détachement). À Madrid, les gens sont *desprendidos*. C'est moins de la générosité que du détachement. Par exemple, même si on a peu d'argent, on va le dépenser. Peu importe demain, on invite. Pas exactement par générosité, disons, mais parce que ça n'importe pas. (Javier Marias)

11 SEPTEMBRE

Il fallait s'y attendre : les journaux de la fin de semaine consacrent beaucoup d'espace au **11 septembre**. Cette date est devenue un nom en soi. Chacun se souvient avec précision de ce qu'il faisait et où il se trouvait le 11 septembre. Comme on peut encore se souvenir avec précision de ce que l'on faisait le jour de l'assassinat du président Kennedy, le 22 septembre 1963.

[73]

12 SEPTEMBRE

Dans sa chronique de littérature, Didier Fessou présente *Marie, la mère de Jésus* (Jacques Duquesne, Plon). Il relève que *saint Augustin affirmait que la fécondation de Marie se serait faite par l'oreille, idée également soutenue par le poète Ephrem de Syrie, selon laquelle la conception de Jésus aurait été effectuée per **aur**em et non per uterus*.

Indépendamment du mystère en cause, c'est un fait d'expérience commune que « l'amour se fait par l'oreille » en ce sens, du moins, que l'amour n'est pas tant qu'il n'a pas été dit. Verlaine écrivait : *Ah ! les oaristys ! Les premières maîtresses !* Oaristys signifie : conversation sur l'oreiller.

15 SEPTEMBRE

Funérailles, à Château-Richer du frère Marcel Lefebvre (89 ans). Le 9, c'était celles du frère Vincent Corriveau (82 ans), à Saint-Jean-sur-Richelieu. L'assemblée aux funérailles du frère Marcel est restreinte : à peine 80 personnes, parenté et confrères. Après la cérémonie, je monte à l'étage de l'infirmierie pour saluer les malades qui sont en train de diner. Je me rends ensuite à la chambre du frère Louis Ferland, 92 ans. Il est parfaitement lucide, mais totalement dépendant.

Fête de Notre-Dame des Douleurs. Je m'étonne qu'il n'en soit fait aucune mention tout au long de la cérémonie. Je reprends ici la dernière strophe d'une hymne de l'Office du jour :

Entendez-vous tant de cœurs battre,
Comme s'il n'était qu'un sonneur ?
Pour un tel chant de l'espérance :
L'Église recevant son cœur !

Je ne pose jamais la question : *Qui sera le prochain ?*, mais il se trouve toujours quelqu'un pour la poser. En fait, personne ne se voit « s'en aller ». Quelques inconnus me demandent mon âge. Je réponds : 78 ans, en arrondissant. À quoi je me fais rétorquer : *On ne vous donnerait pas ça !* Je pense alors à la plaisanterie de San Antonio : *Quadragénaire ! À votre âge, c'est rare !*

Vers 16 h, visite impromptue de Bruno. J'avais déjà accepté d'aller souper chez Claudette qui avait également invité les Tremblay. Mais, avec Bruno, les choses ne sont jamais compliquées : il accepte de me conduire chez Claudette. Le temps est doux et il passe une bonne heure avec nous sur le patio avant de se rendre souper chez des amis. Nous demeurons encore une couple d'heures sur le patio. Je demande à Jean-Noël de m'expliquer le fonctionnement d'une boussole que je viens de me procurer. Cours de scoutisme 101 !

Le ressentiment, chez Nietzsche, c'est l'engorgement de la faculté d'oubli.
(Bernard-Henri Lévy)

[74]

17 SEPTEMBRE

Trois heures de promenade dans le parc municipal des Saules avec Alain Bouchard. Le parc a plus ou moins un kilomètre carré ; il est situé à 20 minutes du Campus. Un parc fort sauvage, traversé en diagonale par la sinueuse Saint-Charles, enjambée par plusieurs ponts arqués en fer. Quand on s'y trouve, on se croirait à cent milles de toute civilisation. À preuve, on peut y pisser n'importe quand, à condition de surveiller si quelqu'un (et *a fortiori* quelqu'une) ne se pointe pas à quelque 200 mètres, en amont ou en aval. Tout bien considéré, la pisse est biodégradable.

De place en place, il y a des bancs de pierre sur lesquels les « pompeux » ou les contemplatifs peuvent reprendre souffle. Un homme passe, avec sa bouteille d'eau à la main. La « bouteille d'eau » est devenue un signe sacramentalo-écologico-identitaire. L'homme me reconnaît. Il me dit qu'il s'appelle Desbiens. Je lui demande son prénom. Il me répond « Joseph ». Je lui dis : « Comme tous les mâles québécois ». Il me rétorque : *Attention ! Je m'appelais Ferdinand. Le problème, c'est qu'il y a un Ferdinand Desbiens qui est recherché par la police. J'ai déjà passé une heure et demie sur un accotement à m'expliquer avec la police. Je me promène maintenant avec une photocopie de mes empreintes digitales. Le plus beau, c'est qu'il nous montre une photocopie de ses empreintes digitales !* Nous sommes à 20 minutes du Campus, et nous sommes en septembre 2004.

Vers 18 h, souper avec Me Jean Côté et ses invités habituels, si je peux ainsi dire : Louis Balthazar, Jean-Guy Paquet, Yvan Caron, Jacques Rousseau, Alphonse Roy, Sylvain Lepage, Michel Gervais. Deux nouvelles figures pour moi : Robert Normand, ex-pdg du *Soleil*, et André Provencher, pdg actuel du même journal. Disant cela, j'ai l'air de faire du *name dropping*. J'ai déjà écrit dans ce journal que je me demandais bien comment il se fait que je me retrouve avec tout ce « gros monde ». Me Côté et moi-même, nous nous rencontrons souvent, seul à seul. Il connaît mon « questionnement » au sujet de ces gros soupers. Le fait est qu'il a pris goût, à mon insu, à mes excellentes écritures, et qu'il a développé envers moi une forme d'amitié. Je le lui rends bien, car l'amitié est un mystère, en ceci qu'elle échappe à des causes assignables : on ne peut ni photographier ni même dater une amitié. Cela est ou n'est jamais.

Il reste que, lors de ces rencontres, j'ai toujours une « oreille qui traîne », mais il est impossible de suivre les conversations qui s'engagent entre trois ou quatre autres convives, de sorte que, au bout du compte, ces rencontres forment un archi-

pel de conversations. On y assène d'ailleurs des jugements sur telle ou telle personne (morte ou vive), ou telle ou telle « actualité » politique que j'aimerais bien relever. Mais je parle d'autre chose avec mon voisin ! *l'irais au bout du monde pour un bout de conversation*, disait Jules Barbey D'aurevilly. Fort bien ! Mais que faire sur un archipel de conversations ? J'ai suggéré qu'à l'avenir [75] ces rencontres soient davantage « thématiques », et qu'il y ait un meneur de jeu. On verra ! Le problème, c'est que Me Côté se contente de placer les pièces sur le jeu d'échecs. Personne ne se considère simple « pion » sur le damier. C'est plein d'ex « cavaliers », de « fous », de « reines » et de « rois », bien sûr. À certains moments, cela devient pathétique. Ou bouffon, je vous laisse le choix.

19 SEPTEMBRE

Il est 18 h 45. C'est *l'afterglow*. J'aime la sonorité de ce mot. Je trouve que « crépuscule » fait « funèbre ». Je suis peut-être influencé par le titre d'un ouvrage de Bernanos *Le crépuscule des vieux* ! On manque de mots pour décrire ce spectacle. Dirai-je « splendide coucher de soleil » ? Il me semble que cela a déjà été dit. Splendeur : éclat de lumière, gloire.

Les collines creusaient leur sillage d'ombre dans l'or du soir. Les plaines devenaient lumineuses, mais d'une inusable lumière : dans ce pays elles n'en finissent pas de rendre leur or, de même qu'après l'hiver elles n'en finissent pas de rendre leur neige.

C'est de Saint-Exupéry, dans *Vol de nuit*, publié en 1931. J'avais quatre ans. Dans ce passage, il parle de quelque part en Argentine. Pour ce qui est de plaines qui n'en finissent plus de « rendre leur or » ou de « rendre leur neige », j'en sais aussi long que Saint-Exupéry, et depuis plus longtemps. La fenêtre de mon bureau ouvre sur l'ouest. Assis, je vois le soleil traverser le fleuve, aller-retour. Splendide ! Il est maintenant 19 h 50. Il fait nuit noire. Et je me dis qu'il faudrait bien peu de chose pour que la paix où nous sommes, sous le parapluie américain, explose. Comme peut exploser la « paix » de mon propre « JE ».

22 SEPTEMBRE

La vie d'artiste. De 10 h 30 à 13 h, enregistrement pour la télévision d'un documentaire sur Louis Hémon. Je suis toujours surpris de la lourdeur de cette technique. On n'en finit plus de régler les éclairages ou de devoir reprendre tel ou tel clip. Des deux heures et demie qu'aura duré l'enregistrement, on ne retiendra peut-être qu'une quinzaine de minutes. Lors de la première conversation téléphonique, j'ai eu bien de la misère à comprendre le nom de la réalisatrice : Monique Miguet. Je comprenais Muguet, ce qui n'a rien de blessant !

Le *Queen Mary II* est arrivé à Québec hier soir. C'est le plus gros paquebot au monde : longueur, 345 mètres ; largeur, 45 mètres ; hauteur 72 mètres ; tirant d'eau, 10 mètres. Ajoutons une bibliothèque de 8 000 volumes, dont un exemplaire de *Robinson Crusoë*. Souhaitons que ce roman ne soit pas prémonitoire ! Les journaux sont pleins de photos et de statistiques. Des dizaines de milliers de Québécois et quelques centaines « d'étrangers » se sont déplacés pour admirer [76] ce titan. Je l'aurais fait volontiers, si j'en avais eu l'occasion.

J'ignore si j'aurais eu le pied marin, mais je sais que j'aime les navires. En 1939, quelques mois avant la déclaration de la guerre, George VI et *Queen Mary* étaient venus faire une tournée au Canada. Cette visite n'était sans doute pas innocente ! Je me souviens que ma mère m'avait crié (j'étais dehors) : *Jean-Paul, viens voir le beau bateau ! À la Une du Soleil*, à pleine largeur, une photo du navire royal.

En août 1961, j'ai eu l'occasion de traverser l'Atlantique à bord de l'*Homeric*. Une coquille de noix à côté du *Queen Mary II*. Ce fut un émerveillement. Par la suite, j'ai rarement raté une occasion d'aller visiter les paquebots ou les navires de guerre américains qui faisaient escale, à Québec. Je le faisais habituellement avec Louis-Marie Tremblay, détenteur d'un doctorat en physique, qui répondait aux questions que je me posais. Sur les stabilisateurs, par exemple. Le *Queen Mary II* est doté de quatre stabilisateurs de 70 tonnes chacun.

David Desjardins dans l'hebdomadaire *Voir* signe un éditorial très méprisant pour les gens qui se sont bousculés pour voir le *Queen Mary II*. Certes, il y a eu engorgement de circulation, mais cela a peu à voir avec la badauderie présumée du bon peuple. Le fait est que le 22 septembre avait déjà été décrété « journée sans auto ». Or, le paquebot est arrivé une journée plus tôt à cause des suites de l'ouragan Ivan qui l'ont empêché d'accoster en Nouvelle-Écosse.

Indépendamment de cette « collision » d'événements, je ne vois pas qu'il y ait raison de lever un nez d'intello sur la badauderie du peuple. Le même journal fait la promotion des vedettes de tam-tam à pleines pages : Daniel Boucher, dans le numéro de cette semaine. Or, il y a autrement plus d'intelligence et de prouesses techniques dans le *Queen Mary II* que dans un spectacle de Daniel Boucher.

On pourrait objecter qu'il faut beaucoup de sous pour pouvoir se payer une semaine à bord du *Queen Mary II*. Il en faudrait autant pour se payer une semaine de hurlement au Colisée.

Par associations de souvenirs, je revois un poster des années 1970 où l'on représentait un paquebot, avec la légende suivante : *A ship is leaving and among us there is the sadness of a world about to be destroyed*. Avant de frapper la loi des forces, on dansait à bord du *Titanic*. Or, toujours, la force crée la loi. Pour le *Titanic*, ce fut un iceberg. Maintenant, c'est le terrorisme.

24 SEPTEMBRE

Souper chez Louis-André Richard.

[77]

25 SEPTEMBRE

Titre dans *La Presse* : « Encore quatre ans, de quoi serait (sera) fait un second mandat de Bush ? » je n'ai pas lu l'article. Pourquoi lire un article écrit au « sera-serait » ?

Le gouvernement du Québec annonce une aide d'urgence de 200 000 \$ à Haïti. Une risée.

Françoise Sagan meurt à 69 ans. Son roman *Bonjour tristesse* fut publié en 1954. « Charmant petit monstre » écrivait François Mauriac qui avait alors 69 ans.

Je découvre le mot « hydrocution » : syncope réflexe déclenchée par un bain dans l'eau froide, pouvant entraîner la noyade.

Dans *L'Islam à l'épreuve de l'Occident*, Jocelyne Cesari écrit : « Le pire des scénarios serait qu'une politique antiterroriste des États occidentaux, loin de mettre fin

au délire meurtrier de Ben Laden et de ses émules, contribue à son développement. »
 Commentaire d'un critique : « Le gendarme est la cause du voleur ».

Les Romains faisaient une différence entre autorité et pouvoir. *L'autorité est détenue par les membres du Sénat, gardiens du legs des ancêtres, ceux qui avaient fondé Rome et que les citoyens appelaient les majores. Le pouvoir était l'exercice d'un simple pouvoir par les magistrats qui représentaient le peuple. L'empereur était la source suprême de l'autorité. Savoir dire non au désir insatiable de l'enfant est au fondement même de toute autorité parentale. L'enfant-roi, c'est l'enfant à qui les parents n'ont jamais osé dire non ; il devient l'enfant-tyran. Les enfants deviennent les égaux de leurs parents et les parents se muent en copains chouettes, compatissants et immatures.* (Source : revue *Lire*, septembre 2004). *Là où la différence fait défaut, c'est la violence qui menace.* (René Girard)

Les sociétés (famille, ville, État) découronnées d'autorités versent dans la violence. On dit n'importe quoi, on écrit n'importe quoi, n'importe comment. On refuse toute règle, toute contrainte. Mais, dans le même temps, on voit se multiplier les jeux (la vogue du golf est un bon exemple) où règnent des lois méticuleuses et impitoyables, pour ne rien dire du football, du bridge, bref, de tous les jeux, à commencer par le jeu d'échecs. Il n'y a pas de jeu sans règles. Pas de société civile non plus. Le risque, récurrent dans l'histoire, c'est que le pouvoir, sans autorité suprême reconnue, devienne dictature. Les enfants des familles permissives courent se mettre sous la protection des gangs de rue. En 1926, Ortega y Gasset écrivait :

On entendra bientôt par toute la planète un immense cri, qui montera vers les étoiles, comme le hurlement de chiens innombrables, demandant quelqu'un, quelque chose qui commande, qui impose une activité ou une obligation. (*La Révolte des masses*, Gallimard)

[78]

En 1926, le soviétisme était déjà bien installé ; le nazisme et le fascisme se faisaient les muscles.

Countries, like people, do not cope well with fear. But countries, unlike people, cannot run away when they are frightened. So they act like people in others ways. They reach for totems they hope will protect them, such as the flag ; they become withdrawn, barricading themselves with visas and security checks ; they get aggressive ; often, they panic. Frightened countries can be extremely dangerous to themselves and to others. Russia right now is a

frightened country embarking on steps that gravely threaten its own people and, most likely, the people of other countries. (*The New Republic*, 27 septembre)

26 SEPTEMBRE

Deux heures de promenade dans le parc des Saules avec Thérèse. Temps splendide, beaucoup de marcheurs et beaucoup d'indiscipline. À l'entrée du parc, une quinzaine de pictogrammes qui interdisent les chiens « lousses », les bicyclettes, etc. Les bicyclettes, donc, sont interdites, mais il en surgit de partout. On ne les entend pas venir. Dans les détours des sentiers, j'ai failli à deux reprises me faire frapper. Beaucoup de déchets aussi.

De place en place, des tableaux explicatifs. Sur l'un d'eux, je note ces vers de Musset :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière...
Et son ombre sera légère
À la terre où je dormirai.

28 SEPTEMBRE

Hier et aujourd'hui, grand ménage de ma bibliothèque avec Lili Delarosbyl. Ce n'est ni un prénom familial ni un patronyme courant. Je fais aussi beaucoup d'élagage dans mes vieilles revues et photocopies. Quant aux volumes, je me retrouve facilement grâce aux notes que j'indique sur les pages de garde. Il en va autrement pour les revues et les photocopies. Comment retrouver tel ou tel passage qui m'a retenu et que j'ai souligné ? Au fil des mois, je conserve donc des dizaines de documents par mode d'en tout cas. En fait, il est bien rare que j'y recoure. Pour le grand ménage, je fais deux piles : les documents destinés à la récupération, et les documents que je conserve : certains numéros spéciaux valent d'être conservés. Par exemple, le dossier sur l'Europe des 25. Ou tel article d'une vingtaine de pages sur la *Vie éternelle* de Jean Guittou.

On dira qu'il est possible de dépucier ces documents par Internet. Ce n'est pas si sûr ! On élague aussi Internet. De plus, pour s'appropriier un document, il faut le

papier. Et ça prend du temps et de l'encre pour imprimer un document. [79] Et les cartouches d'encre ne sont pas données. Et encore, il faut aller les acheter ! Dès que l'on met le doigt dans l'engrenage du progrès technologique, le corps y passe tout entier. Le « travail » est déplacé ; le « coût » est différé, mais la « somme » est nulle. C'est toujours le chien qui court après sa queue. Ou l'écureuil dans sa cage, si vous préférez.

Dîner au restaurant avec Jean-Noël et les membres, tous retraités, du Comité de régie du Cégep de Sainte-Foy avec lesquels j'ai travaillé pendant près de trois ans : Denys Larose, Guy Bouchard, Jean-Marc Michaud, Rodrigue Gagnon, Bill Donnelly, Jean-Guy Lemieux, Roland Doucet. La rencontre est fort animée, mais un peu sautillante. Ce genre de retrouvailles ressemble forcément à un repas « d'anciens combattants » d'une guerre antérieure. Retrouvailles que Bernanos fuyait, et fuyait jusqu'au Brésil, pour y jouer le rôle d'un gaúcho.

29 SEPTEMBRE

Euthanasie. Les médias frétilent comme de l'huile dans une poêle chaude à l'occasion du cas de Marielle Houle accusée d'avoir aidé son fils de 36 ans à s'enlever la vie parce qu'il était gravement atteint de sclérose en plaques.

Je venais tout juste de lire une remarque de H.L. Mencken : *For every complex problem, there is a solution that is simple, neat and wrong.* Le suicide est une réponse *simple, neat and wrong*. Condamner le geste de la mère et du fils est également une solution *simple, neat and wrong*.

Le droit (l'appareil juridique) accuse un retard sur le « progrès ». Les échographies permettent de déceler un embryon qui sera difforme ; le progrès technologique allonge l'espérance de vie à la naissance. Il y a peu, les parents mouraient au moment où leurs aînés atteignaient leur majorité. Le mariage indissoluble laissait des orphelins. Maintenant, les familles « reconstituées » se disputent les « heures de garde ». Je ne glose pas sur les jeunes filles de 17-19 ans qui se promènent le nombril à l'air, percé, et les fesses tatouées. Je « suis toute à toé ». Faut le dire à haute voix, mais on le voit à l'œil nu. L'œil de l'épervier ou du faucon prédateur. Mais attention aussi à la remarque tout à fait innocente du prédateur qui dira : « T'es donc ben belle, aujourd'hui ! ». Harcèlement sexuel !

Le droit est en retard, parce que le droit est à l'horizontal. La solution ne peut être que verticale. Si tu regardes un être humain avec convoitise, ferme les yeux ; si tu regardes un être humain avec mépris, ferme les yeux. Car tu n'es la fin de per-

sonne et tu n'as pas le droit de juger qui que ce soit. Regarde avec amour. Dans son hymne à la charité, saint Paul la définit par une série de 15 verbes ; elle est caractérisée non de façon abstraite, mais par l'action qu'elle suscite. Il termine en disant que la charité excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout (1 Co, 13, 4-7).

[80]

L'avortement et l'euthanasie touchent les deux bouts de la vie. Le droit ne peut se prononcer pour un bout sans toucher l'autre. La VIE (il faut bien mettre les lettres capitales) n'appartient à personne ; elle est donnée et reçue. Elle est transmise. Voilà longtemps que j'aime l'expression « la ligne de transmission », qui désignait le chemin d'accompagnement de l'électricité du Lac-Saint-Jean à Québec. Certains pylônes sont d'époque (vers 1927) ; d'autres sont plus élégants et de plus longue portée. Mais aucun n'est conscient d'être un pylône. Dans la chaîne humaine, tous les pylônes sont imputables ; ils ne sont pas coupables pour autant. *Ad Te omnis caro veniet : Toute chair viendra à Toi.* La merveille, c'est que le Verbe de Dieu s'est fait chair. Avant (si le mot « avant » veut dire quoi que ce soit en l'occurrence) la création du monde, il a aimé l'humanité et c'est dans cet amour que nous subsistons. Chaque matin, en me rendant à la messe, je me dis le mot de saint Bernard quand il se questionnait sur sa vie de cistercien : *Ad quid venisti ?* Pour quoi es-tu venu ici ? *You don't hope on a sure thing.*

La formule est frappante, mais j'ai ma réponse : la foi est une certitude, mais elle n'est pas ni un sentiment ni une évidence. Cela va de soi, il me semble ! Aurait-on besoin de foi devant une évidence ? Me rendant à la messe, à 600 pas, je me dis que j'y vais pour me nourrir. Un organisme vivant a besoin de se nourrir pour croître et, ensuite, pour réparer l'usure de la vie. Et cela même est une grâce.

[80]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Octobre 2004

2 OCTOBRE

[Retour à la table des matières](#)

Fête des Anges gardiens. À la même date, je reproduisais une hymne de l'Office dans *Journal d'un homme farouche*. Par rapport aux hommes, les anges sont provisoirement supérieurs, comme le précepteur ou la gouvernante est supérieur à l'héritier. Je note aujourd'hui une antienne de l'Office : *Le Seigneur donne mission à ses anges de garder les héritiers du Royaume*. Marie, la reine des anges, est de la race des hommes.

Le 1^{er} octobre 1991, j'écrivais que *le père Jean-Bertrand Aristide est limogé par un coup d'État. Dans trois mois, le père Aristide ne sera peut-être plus ni prêtre ni président d'Haïti. Aristide ou pas, il faudrait mettre le pays sous tutelle internationale*. Dans *Le Soleil* du jour, je retrouve la même idée. Ben !

Je ne me mettrai certes pas à composer mon dictionnaire d'Internet. J'y vois quand même la « langue » de l'avenir. Ainsi, sur les abeilles : *Bee politics have been invented to justify human ones. Bees R Us*. Ailleurs, je lis *Fan 4 ever*. En écho à la remarque d'Ortega y Gasset cité plus haut, je prophétise à mon tour que le temps n'est pas loin où l'on cherchera et protégera précieusement les derniers détenteurs d'une langue perdue (la langue française, par exemple), comme on a cherché à dé-

crypter les hiéroglyphes des pyramides. Mais, *toi, tu seras mort, mon frère*, comme chante, mais sans pouvoir s'entendre, Raymond Lévesque.

[81]

Horaire du samedi : la messe est à 8 h. Je sors du déjeuner (que je prends seul, comme tous les matins, comme un pape) vers 9 h. Je lis les journaux de la fin de semaine : *La Presse, Le Soleil, Le Devoir*. J'y consacre quelque trois heures. Je prends des notes. Je balaye du regard les « avis de décès ». Sait-on jamais ?

Assis sur le bord d'un fleuve, on a quelque chance de voir passer le cadavre d'un ennemi. De l'autre bord du même fleuve, quelqu'un guette le passage de mon cadavre.

Bien que je ne connais rien au football, c'est plus fort que moi (belle excuse !), je passe une heure à regarder la joute entre l'équipe du Campus Notre-Dame-de-Foy et celle d'Alma. Entre les deux, mon cœur balance : j'ai une oreillette (de cœur) qui traîne à Alma, mais je vis au Campus Notre-Darne-de-Foy.

4 OCTOBRE

Dans *L'Express* du 20 septembre, je lis le compte rendu du volume de Jörg Friedrich *VALlemagne sous les bombes*, par Jacques Duquesne. L'auteur dresse un épouvantable bilan des bombardements subis par l'Allemagne entre 1940 et 1945. Plus de 600 000 civils tués. Le plus terrible des bombardements fut celui de Dresden, où les équipements militaires et industriels n'étaient guère importants. Mais il s'agissait de briser « l'esprit de résistance ». Il s'agissait aussi de « venger » la destruction de Coventry et les bombardements de Londres. Une thèse domine tout le livre. les Alliés, Churchill pour commencer, voulaient gagner la guerre depuis les airs. Et les Allemands ? La volonté d'exterminer était aussi avouée de ce côté. Manquèrent-ils de moyens ?

En terminant, Jacques Duquesne pose la question de la différence entre le bombardier et le kamikaze. Il y en a une : les hommes des bombardiers et des chasseurs qui participaient aux raids n'avaient qu'une préoccupation : survivre. Ce fait est bien mis en lumière par le colonel Gabriel Taschereau (Du *salpêtre dans le gruau*, Septentrion, 1993). Dans ce livre, Gabriel Taschereau, engagé volontaire dans la RAF, raconte ses souvenirs d'escadrille 1939- 1945. Les kamikazes savent qu'ils ne survivront pas. Les morts des deux camps sont pour l'essentiel des innocents. Mauriac

écrivait : *L'innocence, c'est là que se fait la jonction de deux armées invisibles qui ne s'avancent plus l'une contre l'autre.*

Fête de saint François d'Assise. Gérard nous rappelait ce matin que François d'Assise est le seul qui ait su vaincre l'islamisme par sa nudité même : les Franciscains sont les seuls qui soient demeurés à Jérusalem sans interruption, malgré les horribles souvenirs laissés par les Croisés.

[82]

5 OCTOBRE

Avant la messe, Gérard nous propose une intention spéciale : la première communion d'une fillette dont les deux parents sont athées. J'essaie d'imaginer la démarche de la fillette et celle de ses parents. Par « démarche », j'entends les réflexions, les discussions, les arguments. Puis je me rends compte que je n'ai aucun souvenir de ma première communion. Je ne parle pas de la communion solennelle, que l'on faisait trois ou quatre ans plus tard, et qui était précédée par un mois complet dit « de catéchisme ». On utilisait l'expression « marcher au catéchisme ». Je me souviens très bien de ma Communion solennelle. J'avais été choisi pour lire, au nom de tous les communiantes, une formule de consécration. Ma mère m'avait acheté du chocolat. Je ne me souviens toutefois pas d'avoir éprouvé d'émotions proprement spirituelles.

Mais de me rendre compte que je ne me souviens plus de ma première communion m'a ramené à l'esprit un passage de l'absoute de la messe des funérailles : *Neque obliviscaris in finem, sed jubeas a sancti Angelis suscipi : Ne l'oublie pas (le défunt) à jamais, mais ordonne à tes saints Anges de le recevoir.*

Photo de la couverture du *Time Magazine* du 4 octobre : une mère réconforte son jeune fils malade dans un camp de réfugiés près de Darfour. Tristesse du visage, dignité dans la tenue et la pose. L'éternelle *Mater Dolorosa*.

Depuis près d'un mois, on prépare le terrain d'exercices de l'équipe de football du Campus. Énorme investissement de travail et d'équipement. On venait tout juste d'étendre la couche finale avec un produit dont j'ignore la nature et qui donnait au terrain l'aspect d'une couche de glace. Un jeune s'est amusé à faire des volte-face avec son auto. Aujourd'hui, on entreprend de creuser une tranchée tout autour du terrain pour empêcher la répétition de cette finesse. On en est toujours à devoir poser des emplâtres ou des cataplasmes sur une jambe de bois : corriger par un procédé technique ce qu'aurait dû empêcher la rectitude morale. Le jeune malfaiteur

impuni n'aurait pas toléré que l'on égratignât son automobile, mais il avait la puissance de gaspiller un bien commun.

7 OCTOBRE

L'abbé Gilles Noreau, ancien professeur au Petit Séminaire de Québec, vient d'être condamné à 60 heures de travaux communautaires à la suite d'attentats à la pudeur commis il y a 10 ou 15 ans. La télévision nous le montre abîmé, honteux, poursuivi par les porteurs de micros. Certes, il a commis des crimes dévastateurs. Mais enfin, il y a un bout à promener un coupable dans les salons. Où sont les innocents parmi ceux qui se délectent de ce spectacle ?

[83]

10 OCTOBRE

Visite chez Margot et Reine. Départ, samedi vers 8 h. le voyage avec Me Côté et sa femme, Simone. Précisons que, sans m'en avoir prévenu, Me Côté m'amène chez lui, à Beauport. Je suis de retour chez moi vers 23 h. À l'aller, je découvre que Mme Côté est née Lévesque, et qu'elle est la fille de Victor Lévesque, qui était forgeron à Métabetchouan. Comme tous les gamins, j'ai passé des dizaines d'heures dans sa boutique de forge. Je me souviens en particulier d'avoir assisté, fasciné et terrifié, au premier « ferrage » d'un étalon. Tout le long du voyage nous nous racontons nos souvenirs respectifs de l'époque. À Roberval, après la messe de 10 h, je rencontre le frère Antoine Côté, c.s.v. et ami de Bruno.

11 OCTOBRE

De 14 h à 17 h, visite de Luc Dupont. J'en ai souvent parlé dans ce journal. Je rappelle seulement qu'il travaille depuis 1994 à une biographie du Frère Untel !

12 OCTOBRE

Visite de deux conseillers généraux : les frères Antonio Rarnalho (Brésilien) et Maurice Berquet (Français). Le frère Ramalho rencontre séparément mes deux confrères, tandis que je passe presque deux heures avec le frère Berquet. Nous dînons tous ensemble. Rencontre stimulante. Depuis son arrivée au Québec, le frère Berquet note toutes les expressions québécoises qui le surprennent. Il m'en échappe spontanément quelques-unes. Je mentionne, par exemple, « catinage » liturgique pour signifier les improvisations ou les gestes qu'on impose souvent aux fidèles. Je lui explique que « catinage » vient de catin et veut dire s'amuser avec une poupée. Or, on sait et je sais que « catin » veut dire prostituée. Je dis aussi « rongeurs de balustres » pour signifier grenouille de sacristie.

Ces hommes-là, je pense au supérieur général et à ses conseillers généraux, visitent toutes les provinces et toutes les communautés locales de l'Institut durant leur mandat. Ils se partagent donc les 75 pays où se trouvent des frères maristes. Ils y consacrent neuf mois par année, ne se retrouvant ensemble à Rome que durant trois mois. Durant ces visites, ils vivent à l'étranger ; ils vivent « dans leur valise ». Pour l'avoir fait un peu, je sais que c'est une expérience exigeante.

Du 12 au 14, *Forum des générations*. La rencontre se déroule au Campus Notre-Dame-de-Foy. Elle regroupe une dizaine de ministres, des sous-ministres, des hauts fonctionnaires, des représentants patronaux et syndicaux. L'école est transformée en forteresse d'assiégés : caméras de surveillance, agents de sécurité [84] qui patrouillent 24 heures par jour à l'intérieur et à l'extérieur. Pour utiliser la seule porte d'entrée, il faut être inscrit sur une liste et muni d'un bracelet que le personnel habituel doit montrer sur demande lors des déplacements d'un bureau à un autre. Quelques centaines de manifestants se rassemblent près de l'école pour hurler des discours et des slogans. Le 13, à 5 h 30, je me présente devant l'école. Aussitôt, deux agents de sécurité s'interposent poliment pour me demander ce que je fais là. À la fin du forum, une centaine de manifestants réussissent à s'approcher de la porte d'entrée et fracassent des vitres. L'escouade anti-émeute les disperse rapidement. Les forums régionaux et ce forum de « synthèse » auront coûté cinq millions de dollars. Je pense que l'opération aura été profitable pour le gouvernement de Jean Charest. Ces années-ci, les pouvoirs sont assiégés. Mais n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Pascal parle ironiquement des Grands Seigneurs *environnés de quarante mille janissaires*.

18 OCTOBRE

Les 16 et 17, je suis à Montréal pour recevoir un doctorat d'honneur de la faculté des sciences de l'éducation de l'UQÀM. La remise du doctorat honorifique a eu lieu lors d'une cérémonie plus large : la remise des diplômes de baccalauréat, de maîtrise et de doctorat à quelque 250 étudiants de la faculté des sciences de l'éducation (Cf. doc. 5).

20 OCTOBRE

La vie d'artiste ! Hier, entrevue téléphonique à Radio-Canada avec Raymond Cloutier, pour l'émission *Porte ouverte*, si j'ai bien compris. Cela commence par un appel téléphonique de Claire Bouchard, relationniste de l'UQÀM. Elle me demande si elle peut communiquer mon numéro de téléphone à un chercheur de l'émission. Nous fixons l'heure de l'entrevue. Ensuite, il faut attendre et, dans ces circonstances, je suis incapable de me concentrer sur un travail d'écriture ou même de lecture. L'entrevue est sommaire. Après l'entrevue, Claire Bouchard (par je ne sais quel détour) me parle de nouveau au téléphone pour me dire qu'elle se souvenait m'avoir déjà entendu faire, il y a longtemps, la distinction entre « écolier, élève, étudiant ».

À 8 h 30, entrevue téléphonique avec Louis Champagne de CKRS (Jonquière). L'entrevue dure un bon 20 minutes et j'en suis plutôt satisfait. Louis Champagne est moins guindé qu'on ne l'est à Radio-Canada.

À 14 h 30, Bruno Hébert s'amène pour faire mon portrait. Il s'était annoncé la veille. Une petite demi-heure, me dit-il. Il installe son chevalet, et je « pose » pendant plus d'une heure. Il utilise de la peinture à l'huile. Une vieille scie me revient : *La peinture à l'huile, c'est bien difficile, mais c'est bien plus beau que la peinture à l'eau*. Après l'opération, nous regardons le portrait. Ni lui ni moi ne [85] sommes très satisfaits ! Je fais voir le portrait à deux visiteurs. Tous les deux me demandent qui est le portraituré !

À 16 h 30, souper chez Claudette avec Marie-Claude et Jean-Noël. Il était normal que l'on revienne sur les cérémonies auxquelles nous avons participé tous les quatre, et la rencontre roulait bien. À table, toutefois, Jean-Noël et moi avons une algarade. Deux jours plus tard, je n'arrive toujours pas à en connaître la cause ou l'occasion. J'ai déjà vécu deux ou trois expériences du genre avec Jean-Noël. Le

« scénario » est toujours le même : cela commence par une réflexion de Jean-Noël avec laquelle je ne suis pas d'accord. Je lui demande de préciser le sens d'un mot qu'il vient d'employer. Il patine. Même s'il sait qu'il a tort, il ne le reconnaîtra jamais. Il élude, pirouette, esquive. Et quand il se sent coincé, il part littéralement : il sort de la pièce. *La colère est comme l'alcool : à petite dose et de temps en temps, cela peut rendre service* (Robert Escarpit).

Je suis rentré chez moi dans l'auto de Marie-Claude. En sortant de l'auto, je lui demande si Jean-Noël, au fond, ne prend pas ombrage de l'hommage dont je viens d'être l'objet. Et ce, d'autant plus que son successeur à titre de directeur général du Campus est pour le moins maladroit dans certaines remarques qu'il fait sur le « régime » précédent. Le nouveau directeur général est venu me rencontrer longuement à la fin du mois d'août. Jean-Noël a été vexé du fait qu'il n'ait pas cherché à le rencontrer.

De mon côté, je m'excite, je deviens mordant, offensant. Le pire dans l'affaire, c'est Claudette qui avait préparé une belle table et qui déteste souverainement la chicane.

22 OCTOBRE

La liberté est quelque chose de réel. Dieu est le créateur de ma liberté. Que ma liberté soit conditionnée, réduite par mon fait, par ma loterie génétique n'empêche pas qu'elle existe. Et Dieu compose avec ma liberté, comme il compose avec les lois de la nature. Les miracles de Jésus jouaient avec les lois de la nature. En accomplissant leurs miracles, les saints ne sont que les instruments de Dieu.

Faisons une allégorie : le violoniste ne crée rien ; il libère les sons. Il ne crée pas l'air ambiant. Dans le vide, il n'y a pas de sons. Sur la lune, il n'y a aucun son. Et pourtant, le violoniste crée une mélodie. Dans la même atmosphère que l'artiste, et avec le même instrument, je serais incapable de créer une mélodie. Encore que l'artiste interprète les signes musicaux utilisés par Mozart, par exemple. Il ne part pas de rien.

Dimanche dernier, à l'UQÀM, la cérémonie de remise des diplômes s'est ouverte par un quatuor de violons et violoncelle de Mozart, interprété par des étudiantes de l'UQÀM. Davantage même que par la musique, je suis émerveillé par le spectacle des instrumentistes, leur aisance, le fait qu'elles ne paraissaient [86] même pas jeter un coup d'œil sur leur partition respective. La jeune fille qui tenait le premier violon

souriait à l'une ou à l'autre, et il était manifeste que ce sourire portait une indication.

Le lendemain du souper chez Claudette, Marie-Claude me laisse un message sur mon répondeur. Elle me dit que Jean-Noël ne décolère pas, mais qu'il n'est pas mesquin envers moi. Jaloux, pour être bien clair. Elle dit qu'il m'a trouvé méprisant et qu'il n'est pas question que nous nous revoyions, qu'il ne fera certes pas les premiers pas. Je me demande bien comment reprendre la déchirure. De toute façon, ce qui est vécu est vécu. Une offense demeure, comme une cicatrice. Sur un arbre ou sur une âme. Le tissu continue sa croissance, il surmonte, il fait le tour de la blessure, mais la cicatrice demeure.

Pour l'heure (et je dis bien : pour l'heure), je me sens capable de vivre cette rupture. Je ne dis pas que je n'en souffrirai pas, mais je peux la vivre. C'est une application de mon « je devance tout adieu ». Samedi soir dernier, nous étions tous ensemble dans ma chambre du 22^e étage de l'hôtel des Gouverneurs. Nous avions Montréal illuminé sous les yeux. Les phares des autos dans la rue Sainte-Catherine traçaient un fleuve de lumière. J'ai noté une remarque de Jean-Noël : *On vit sur la beauté des catastrophes à venir*. Dirai-je que cette remarque était prémonitoire ?

Je viens de lire un article (*Harpers*, novembre) sur la convention du Parti républicain tenue à New York en septembre. Il cite Joan Didion publié en 1967.

Because they [les partisans de George Bush] do not believe in words - words are for typeheads - and a thought which needs words is just one more of those ego trips - their only proficient vocabulary is in the society's platitudes. As it happens I am still committed to the idea that the ability to think for oneself depends upon one's mastery of the language, and I am not optimistic about children who settle for saying, to indicate that their mother and father do not live together, that they come from « a broken home. » They are sixteen, fifteen, fourteen years old, younger all the time, an army of children waiting to be given the words.

En lisant cet article, il me revient en mémoire que j'ai commencé à asticoter Jean-Noël, l'autre soir, à propos de la différence entre « éthique » et « morale ». Le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* (Lalande, PUL, 1956) consacre plusieurs pages à ces deux termes. Je dois bien reconnaître que je n'aurais pas été en mesure d'aller bien loin dans l'explication de la différence ! Le *Vocabulaire* de Lalande met long avant de permettre de dégager une différence qui tranche la question.

[87]

23 OCTOBRE

Hier soir, longue conversation téléphonique avec Paul Tremblay. Je sais depuis plusieurs mois qu'il combat un cancer de la prostate. J'ai appris par un ami commun que son état empirait. Avant-hier, j'ai essayé de le joindre au téléphone, mais sans succès. Il me dit donc qu'il suit plusieurs traitements, y compris la chimiothérapie. C'est un lutteur : il ramasse et ensache encore les feuilles mortes sur sa propriété. Il me parle de son cas par mode de « procès-verbal ». Il me questionne sur le « Forum des générations » tenu au Campus la semaine dernière. Je lui parle du témoignage du pape quant à la maladie qui l'afflige. Paul n'est pas d'accord avec moi. Il estime, quant à lui, que le témoignage du pape a été fait, et qu'il devrait se retirer. Il s'informe de ma propre santé. Je le renseigne sommairement. Et, en bon curé, non fumeur, mais homilétique-réflexe, il me demande : *Fumes-tu encore ?*

Notons la chose : cet après-midi, installation du garage de l'auto dite communautaire. En fait, nous avons trois véhicules, et je ne sais pas conduire. Il faut déplacer l'auto communautaire. Je cherche les clés. Le détenteur du pouvoir motorisé finit par se pointer. Comment pouvais-je savoir où il était ? Je ne voulais surtout pas faire attendre les installateurs du garage : c'est leur gagne-pain. Tout finit par s'arranger. Mon pouvoir consiste à payer la facture. Ce qui m'amuse dans l'affaire, c'est que le garage a été installé, l'an dernier, le 23 octobre, et qu'il avait neigé la veille ou l'avant-veille, me rappelle-t-on. La belle affaire ! Je me répète : *L'été, ici, c'est ce qui a été*. Cela se produit le 15 juillet, à midi, les bonnes années. Et que neige la neige ! Et que vente le vent ! Et que gèle le gel !

Justement, M. André Paillé nous « expliquait » hier soir, à coups de « térawattheures » les économies d'Hydro-Québec, avec ou sans éoliennes, je ne sais plus. Avec ou sans le Suroît, *I don't know, Ladies and Gentlemen*. Citoyens ordinaires et néanmoins électeurs, savez-vous ce que ça veut dire un « térawattheure ». Dans l'article que je viens de lire on parle de trois téraw et quelques T. Je vais vous dire, moi, ce que cela veut dire : cela veut dire que votre facture d'électricité va augmenter. Point.

Je n'ai aucune objection. Mettons que j'en auras, des objections, je ferais quoi ? Je viens tout juste d'écouter (c'était couru, à ce moment-ci de l'automne) un reportage sur les sans-abri. Une sans-abri témoigne, en excellent français. Elle parle de ses enfants. Elle nous montre ce que sera sa nuit. Ça tombe pile : elle s'abrite ou

habite à quelques centaines de pas de l'hôtel des Gouverneurs où je me trouvais samedi dernier. Elle nomme l'hôtel. Un gros homme, petite ou moyenne quarantaine, secrète de vraies larmes. On les voit couler dans sa barbe de deux ou trois jours.

L'hôtel des Gouverneurs, place Dupuis, voilà 30 ans que j'y loge, au gré des réunions auxquelles je dois participer. C'est commode pour moi, vu que je [88] voyage en autobus. Et je sais très bien que c'est aussi le quartier des gais. Et je sais très bien qu'il n'y a pas moyen de faire 100 pas en dehors du terminus d'autobus sans croiser quelqu'un qui vous demande trente sous pour manger. Je ne suis pas dupe. Eux non plus. Ils me voient marcher vers l'hôtel !

Avis de décès : un grand sommelier québécois vient de mourir. Il a fait graver ceci comme épitaphe. *Celui pour qui dans la vie comme dans la mort, un ver (re) n'attend pas l'autre.*

26 OCTOBRE

Jacques Derrida est mort le 9 octobre. Dans *Le Point* du 14 octobre, je lis un entretien qu'il a donné à Franz-Olivier Giesbert quelques jours avant de mourir. Je savais que Derrida était un philosophe hermétique. Je n'ai jamais rien lu de lui. L'entretien, cependant, est éclairant, comme peuvent être sans doute les réflexions d'un homme qui se sait au bout de sa course (Derrida combattait un cancer en phase terminale) et ne cherche plus à éblouir la galerie. Dans le même numéro, Bernard-Henri Lévy écrit que ce qui restera de Derrida, c'est l'idée

que la jeunesse d'un discours se mesure au grand âge de ses citations : non pas le neuf contre l'ancien, la grâce de l'inspiration contre le poids de la tradition, mais une parole dont l'originalité est proportionnelle à la quantité d'autres paroles qu'elle a traversées, relevées, et qu'elle s'est incorporées.

Cette remarque fait tout à fait mon affaire !

27 OCTOBRE

Dans une chronique de *L'Express* du 18 octobre, intitulée *Le Retour de l'homophobie*, après avoir énuméré les pays où l'homosexualité est criminalisée et parfois punie de mort, Jacques Attali écrit : ... *plus de la moitié des êtres humains n'ont toujours pas le droit d'aimer des êtres du même sexe*. L'affirmation est pour le moins ambiguë. La moitié des habitants des pays énumérés ne sont certes pas homosexuels !

À propos d'un auteur, je lis : *Il préférerait comprendre que juger*. Il aurait fallu écrire : « préférer comprendre à juger » ou bien : « plutôt que ».

Ratzinger, sur la musique rock :

... a vehicle of anti-religion, a secular variant of an age-old ecstatic religion, in which man lowers the barriers of individuality and personality to liberate himself from the burden of consciousness, the complete antithesis of Christian faith in redemption (*The Tablet*, 18 septembre).

Foi et doute. On ne peut douter que sur la base d'une certitude. Celui qui douterait que la terre est ronde aurait quand même la certitude que la terre [89] existe. La foi est une certitude ; elle n'est ni une évidence (devant une évidence, on n'a pas besoin de foi) ni le résultat d'une démonstration. La foi est compatible avec le doute, avec l'épreuve du doute. *Credo, Domine : adiuva incredulitatem meam : je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité*. (Mc 9, 24) Je fais cette invocation à chaque messe, après l'Élévation.

Ces derniers matins, nous lisons des passages de saint Luc : la parabole du publicain et du pharisien : le pharisien se vante de ses vertus et de sa stricte observance de la loi. Le publicain confesse sa misère et demande pitié. C'est lui qui est justifié. Dans la parabole des invités aux noces, Jésus dénonce ceux qui se bousculent aux premières places, au risque d'être délogés par celui qui s'est placé à la dernière place. Il y aurait cependant un pharisaïsme à se déclarer « publicain » ou à se placer à la dernière place en calculant le renversement décrit dans ces paraboles !

29 OCTOBRE

Je passe deux heures et demie à répondre aux questions que Louis-André Richard enregistre en vue d'un volume-entretien. Il veut mener l'affaire rondement. Il envisage une séance hebdomadaire !

Vers 15 h, avec Claudette et les Tremblay, je vais voir le film *Les Choristes*. L'action se passe en 1949, dans un pensionnat pour adolescents abandonnés et considérés comme irréformables. Un surveillant, musicien raté, vient d'y être assigné. Il entreprend de les « réformer » par la musique. Dès les premiers jours, il commence à former une chorale avec eux. Il s'agit d'un film à petit budget, admirablement composé (c'est le cas de le dire) et admirablement joué. Après le film, nous soupçons chez Claudette, et nous passons presque autant de temps à commenter le film qu'il n'en a fallu pour le voir. Ce genre d'échange enrichit l'expérience que nous venons de vivre. Dans une salle de cinéma, chacun est isolé dans ses sentiments. Une salle de cinéma ne rassemble pas une société. Il faut un échange de paroles pour faire société.

Je pleure durant la presque totalité du film, et je déteste ça. Et d'autant plus que je suis assis juste à côté de Jean-Noël. Pleurer, c'est « s'échapper » au sens où l'on disait d'un enfant qu'il s'était échappé dans sa culotte. On employait dans le même sens : « s'oublier ». Vérification faite, Jean-Noël s'en était aperçu. Mais il ne l'aurait certes pas révélé aux deux autres. C'est moi qui l'ai fait, pour me débarrasser, entraînant du même coup Claudette à dire qu'elle aussi avait versé un pleur !

Dans *Les Enfants du bagne* (Payot, 1992), Marie Rouanet décrit, à partir des archives des Communes ou des Préfectures, les conditions de vie des enfants placés dans les « maisons de correction ». Son enquête s'étend jusqu'en 1945, pour un établissement situé à Montpellier et appelé Solitude de Nazareth. Je [90] cite ici un extrait d'une lettre de l'abbé Barthier, directeur du pénitencier de Toulouse, lettre adressée au préfet le 26 juin 1865. *Les nouvelles obligations sont trop onéreuses pour les privilèges accordés aux détenus et il n'y aura pas profit à fonder ou à maintenir une colonie.*

« Colonie » était une appellation « générique ». Au Québec, on a connu les « écoles de réforme », pour les garçons, et les « crèches », pour les filles. Ces dernières s'appelaient des Madeleines. Durant mon enfance, il fut souvent fait mention d'une jeune fille adoptée par l'oncle de ma mère et qui fut placée à la crèche de Québec parce qu'elle était devenue enceinte. Du temps que j'étais éditorialiste à *La Presse*,

je fus abordé dans un restaurant par un homme, un avocat, qui était le mari de la « Madeleine » en question. Je me reproche encore de n'avoir point eu la présence d'esprit de chercher à la rencontrer. Cet homme-là savait pourtant qui j'étais et, par voie de conséquence, que j'avais certainement entendu parler de celle qui était devenue sa femme. On ne répare pas un tel ratage.

31 OCTOBRE

La communauté locale reçoit 15 confrères des communautés de la région de Québec, incluant Beauceville. Les mêmes confrères avaient été invités pour le 25 septembre, mais la rencontre avait été annulée pour la raison que plusieurs confrères auraient dû la quitter avant 13 h, ce qui aurait enlevé tout sens à la réunion.

À compter de 11 h, nous étions donc 18 dont plusieurs n'étaient pas revenus dans notre résidence depuis une dizaine d'années. Nous sommes la veille de la Toussaint et nous convenons d'en célébrer les premières vêpres en rappelant le souvenir des confrères qui ont travaillé au Campus et qui sont morts ces derniers mois. À l'âge que nous avons, il était couru que nous rappelions aussi le souvenir d'un grand nombre de confrères que nous avons connus durant nos années de formation, ce qui couvrait la période de 1940 à 1960.

La rencontre est joyeuse et animée. Nous y allons même d'une chanson qui a enchanté les années de jувénat de plusieurs d'entre nous :

J'errais jadis, enfant volage,
 Au milieu d'un monde agité.
 Au gré des flots et de l'orage,
 Je me croyais en sûreté.
 Lorsqu'un pasteur que je révère
 Vint à passer sur mon chemin
 Et me montrant le monastère,
 Me dit en me prenant la main :

[51]

Petit frère des anges
 Entre dans nos phalanges.
 Ici, près du Seigneur,
 Tu goûteras paix et bonheur.

Je sais que l'on peut ironiser sur ces naïves paroles, mais il reste que je garde un souvenir ému de cette époque.

[51]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Novembre 2004

2 NOVEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

Je déjeune à la résidence avec Didier Fessou. Nous faisons la revue de l'actualité. Je rappelle ici que Didier Fessou est d'origine française et qu'il exerce le métier de journaliste au Québec depuis plus de 30 ans. Il brosse un large tableau de l'histoire du Québec à la lumière de son métier et de sa propre histoire. Fascinant.

À 16 h, je me rends au CLSC voisin pour y recevoir le vaccin antigrippe. Il pleut, il fait noir et plusieurs centaines de personnes, hommes, femmes et enfants font la queue. Le service est très bien organisé. On compte une dizaine de postes de vaccination. Nous sommes appelés suivant le chiffre inscrit sur une carte distribuée à l'entrée. L'opération aura duré une heure et quart.

Après avoir reçu le vaccin, on nous oblige à attendre un quart d'heure, pour une raison que j'ignore. En vérité, l'infirmière me l'a expliquée. Cela revient, pour le CLSC, à se « couvrir » auprès des compagnies d'assurance. Ces années-ci, chaque organisme, chaque commerçant cherche à se couvrir contre d'éventuelles poursuites juridiques. Des fumeurs vont jusqu'à poursuivre des compagnies de cigarettes parce qu'ils ont un cancer des poumons. Enfant, je m'amusais avec des camarades à souffler dans un mouchoir après avoir avalé une touche de cigarette. Le mouchoir portait une tache jaune.

Je remarque une femme dans la quarantaine qui lit *Nouvelles Escapades* de Jean O'Neil. J'ai bien envie de l'aborder à ce sujet, mais je n'ose pas. Tout en suivant lentement le mouvement de la queue, je note qu'il y a très peu d'êtres qui sont beaux. Je ne parle pas ici des visages ; je parle du « châssis », du « *frame* ». La grande majorité sont obèses, tordus, voûtés, fagotés. Nous ne sommes pourtant pas dans un quartier pauvre : la clientèle du CLSC habite un secteur huppé. Je remarque aussi (comme c'est le cas dans un terminus d'autobus ou dans un grand centre commercial) que les hommes sont tenus en laisse par leur compagne. La femme s'arrête, bifurque, repart, et Fido suit.

Coucher à 21 h 30, je m'endors assez rapidement, mais je fais un rêve pénible. Je suis tout heureux de me réveiller à 23 h 30. Je n'ai pas d'informations sur la durée réelle d'un rêve, mais celui-ci m'a paru très long. J'étais incapable de m'asseoir dans mon lit, malgré la corde attachée au pied du lit sur laquelle je tirais. Il y avait des gens autour de moi. Je les entendais parler, mais je ne [92] pouvais pas leur répondre. Je faisais le geste d'écrire ce que je voulais dire, mais je n'arrivais à rien. Je me demande si ce rêve résulte d'une quelconque réaction au vaccin. À l'endroit de la piqûre, je ne ressens pourtant aucune enflure ni irritation.

3 NOVEMBRE

Deuxième séance d'enregistrement (deux heures) avec Louis-André Richard.

Je suis en train de relire *À la trace de Dieu* (Jacques Rivière, Gallimard, 1925). Jacques Rivière (1886-1925) fut fait prisonnier en septembre 1914 et interné en Allemagne. C'est dans les camps qu'il conçut et rédigea ce projet d'apologétique chrétienne.

En août 1945, quelques jours après être arrivé à notre scolasticat-école normale de Valcartier, j'avais découvert ce volume dans une armoire vitrée qui tenait lieu de bibliothèque. L'armoire en question servait de vaisselier pour les propriétaires de qui la communauté avait acheté la maison. En vérité, la communauté était pauvre, et non seulement pauvre, mais endettée. Par contre, elle était riche en sujets. Elle vérifiait le sens étymologique du terme « prolétaire » : *ceux qui ne sont riches que de leurs enfants*. « Dans l'antiquité romaine, le prolétaire était le citoyen de la sixième et dernière classe du peuple, exempt d'impôt, et ne pouvant être utile à l'État que par sa descendance. Les prolétaires faisaient partie de la plèbe » (*Le Petit Robert*).

En juillet 1915, Rivière s'était évadé du camp, mais fut repris après quatre jours, ce qui lui valut 35 jours de cellule. Les mœurs étaient quand même plus civilisées à

l'époque. Durant la guerre de 1939-1945, les nazis choisissaient, au hasard, 10 prisonniers qu'ils condamnaient à mourir de faim en représailles pour l'évasion d'un prisonnier. C'est ainsi que Maximilien Kolbe s'était offert à la place d'un père de famille. Les SS avaient accepté la substitution sans sourciller. Ce qui leur importait, c'était que le « quota » fixé fût atteint.

5 NOVEMBRE

On connaissait hier les résultats pratiquement définitifs de l'élection américaine. Le taux de participation a été de 60 %, le plus haut niveau depuis près d'un quart de siècle. Les républicains sont majoritaires dans les deux chambres du Congrès (la Chambre des représentants et le Sénat). Bush récolte 51 % des voix, contre 48 % Pour Kerry. La campagne aura coûté 4 milliards de dollars. J'aimerais pouvoir comparer avec le coût d'une campagne québécoise ou fédérale, toutes proportions gardées, bien sûr !

Passons aux titres :

- *Le Devoir* : *Encore quatre ans avec Bush*. On n'est plus dans l'information : ce titre est déjà un « éditorial ».

[93]

- *Le Soleil* : « *L'Amérique a parlé* ». Le titre est placé entre guillemets, ce qui est honnête, puisqu'il reprend une partie de la déclaration de Bush.

Détail : à table, hier, un confrère s'indignait du fait que l'on disait : « *L'Amérique a parlé*. » Il disait que nous sommes, nous aussi, en Amérique du Nord. Je lui rétorquais qu'il ne s'agissait pas de géographie, mais de politique. J'ajoutais qu'il distingue le dollar américain et le dollar canadien sans broncher. Et qu'il ne répondrait pas qu'il est américain si on lui demandait de quelle nationalité il est.

Dans *Le Point* du 28 octobre, je viens de lire le bloc-notes de Bernard-Henri Lévy dans lequel il dénonce le parti pris anti-américain. Il souligne, entre autres, le fait que l'auteur d'un livre « orienté » ne parle jamais de « l'assassinat », mais de « l'exécution » de Sadate. Durant la « Crise d'Octobre 70 », Jean-Claude Leclerc, lui aussi, parlait de « l'exécution » de Pierre Laporte. Il est toujours au *Devoir*, 34 ans plus vieux. Il y tient une chronique sur la « religion ». *God bless him ! And America*, quant à moi.

Note postérieure (22 novembre) je rapporte ici les positions éditoriales de *The New Republic*, *The Economist*, *The Tablet* sur les élections américaines :

- *The New Republic* (numéro du 1^{er} novembre) se prononce en faveur de John Kerry. Dans le numéro du 10 novembre, cependant, Martin Peretz examine certaines prises de position antérieures de Kerry, et il est très sévère envers lui. Faut dire que Martin Peretz est l'éditeur en chef de *The New Republic*, hebdomadaire qui ne fait pas mystère de ses sympathies envers l'État d'Israël !
- *The Economist* (numéro du 30 novembre) titre : *The incompetent or the incoherent ?* Il conclut : *John Kerry, for all the doubts about him, would be in a better position to carry on with America's great tasks.* Et dans le numéro du 6 novembre, il titre : *Now, unite us.*

The Tablet (numéro du 30 octobre) : *A victory for Mr Kerry could turn America to its rightful place as a leading moral and political force for good in the world.*

7 NOVEMBRE

À la suite d'une fausse-touche (comme on dit fausse-couche), je perds toutes les entrées que j'ai tapées depuis près de deux heures. J'essaie de les repiquer à partir des notes manuscrites d'où j'étais parti.

Ces deux derniers jours, le temps est aussi novembre qu'il est possible. Il est novembrissime.

Dans un avis de recherche paru dans *Lire* d'octobre

[94]

Le livre de la Vie est le livre suprême
 Qu'on ne peut ni rouvrir ni fermer à son choix,
 Le passage adoré ne se lit pas deux fois
 Mais le feuillet fatal s'y tourne de lui-même,
 On voudrait revenir à la page où l'on aime,
 Mais la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

La caractéristique de l'époque, c'est que l'homme vulgaire, tout en se sachant vulgaire, ose affirmer le droit à la vulgarité et l'impose partout (Ortega y Gasset, *La Révolte des masses*, Gallimard 1961). La traduction française est précédée d'une longue préface de l'auteur, datée de mai 1937, écrite en Hollande où Ortega s'était réfugié. On devine qu'il n'était pas franquiste.

Sur les logiciels de correction automatique, quelques remarques de Maryz Courberand sur les subtilités du français, ponctuation comprise :

- Ma sœur qui travaille à Paris vient de se marier. Combien ai-je de sœurs ? Une seule, si vous encadrez « qui travaille à Paris » de virgules ; plusieurs, si la phrase ne comporte pas de virgules.
- Différence entre « bien tôt » et « bientôt » ; entre « pour quoi » et « pourquoi ».
- Énorme différence (dans un titre en caractères majuscules) entre UN POLICIER TUE et UN POLICIER TUÉ. Le petit ouvrage de Maryz Courberand s'intitule vicieusement : *Au palais des Congres*. Faut-il préciser que le « congre » est une anguille de mer, mais que ce mot exige un accent grave, si l'on veut désigner le *Palais des congrès*. Encore que l'on trouve beaucoup de « congres » dans un palais des congrès.

Il semble bien que la ponctuation présente des problèmes en anglais aussi. À preuve, ce que je lis en provenance de la Nouvelle-Zélande, à propos de l'usage des deux-points :

The colon : can't say enough about it. The colon is essentially intended to be interpreted as an indication that the statement in the item are not linked conjunctively or disjunctively, that is, it would not be appropriate to link them with either an « and » or an « it ». In some instances, each statement in a list that is punctuated with colons may apply independently, without relying on the operation of the statement in the other items.

On aura deviné que la définition ci-dessus du *colon* a été proposée par des avocats experts. L'article sur ce sujet continue ainsi :

The Orford English Dictionary defines the colon as punctuation to mark antithesis, illustration, quotation or listing. Its special function thus : that of delivering the goods that have been invoiced in the preceding words.

[95]

Le français *One O One* :

- *Bush-Kerry au finish* (titre du *Point* du 28 octobre).
- *CQ2*, titre du film de Carole Laure. Traduction phonétique : *Seek you too*.
- *The joy of Sox*. Page couverture du *Time Magazine* du 8 novembre, célébrant la victoire des *Red Sox*. Subtil !
- *Fathers 4 Justice* (*The Tablet* du 25 septembre) sur les pensions alimentaires.

9 NOVEMBRE

Longue visite de Henri Tardif. Il a été pensionnaire pendant six ans à l'Académie de Québec. Il est docteur en physique. Il a travaillé pendant 30 ans au Centre de recherches de l'armée canadienne à Valcartier et il en était le directeur au moment de prendre sa retraite.

Il vient de lire *Comme un veilleur*. Il me remet d'entrée de jeu un texte de plus de quatre pages où il signale et commente des coquilles ou carrément des erreurs qui ont échappé aux révisions (y compris les miennes). Comme directeur du Centre de recherches de Valcartier, je comprends qu'il est devenu un réviseur expert. Il écrit que *je mériterais le trophée français du Concours de la Couille d'Or (Oups, cette coquille n'est pas de moi)*.

Il me laisse aussi plusieurs coupures amusantes sur les diaristes, et d'autres à caractère anticatholique, car il se déclare athée, d'une part, et, d'autre part, scientifique, même s'il n'utilise pas ce terme. Dieu n'existe pas ; la Trinité est un jeu de mots, la création est une invention de l'Église, avant le Big Bang, il n'y avait rien, etc. Il me ressasse la plupart des objections des scientifiques du début du XIXe siècle.

Sur les diaristes, il me remet une coupure où des chercheurs britanniques ont « trouvé » (un chercheur finit toujours par pêcher le poisson que peut retenir son filet) que *people who keep diaries are more likely than non-diary-keepers to suffer from insomnia, headaches, social dysfunctions and generally feeling crappy.*

J'avais rapporté une plaisanterie sur la médecine russe : *Doit-on soigner ce patient ou le laisser vivre ?* Il me relance avec une autre : *N'oubliez jamais que, si vous guérissez un patient d'une maladie, c'est pour lui permettre de mourir d'une autre.* À propos de la béatitude des doux, il me cite une *joke* d'un certain Kin Hubbard (inconnu au régiment) : *Its going to be fun to watch and see how long the meek can keep the Earth after they inherit it.* Au moment de le reconduire, je lui fais la remarque qu'il me paraît en grande forme, malgré ses 79 ans. Il me répond qu'il prend des pilules. Je ne sais lesquelles ! Après son départ, je me suis demandé s'il n'était pas venu me rencontrer uniquement pour me titiller le prosélyte !

[96]

11 NOVEMBRE

Vu que la chapelle de la résidence ne sert plus de lieu de culte, Gérard m'avait dit, il y a un bon moment, qu'il faudrait « désacraliser » l'autel, c'est-à-dire retirer les reliques qui y sont scellées dans le granit. Après avoir fait désceller le « tombeau », j'envoie un mot à Gérard :

Mon cher Gérard, en la Saint-Martin,

Voici donc les deux reliques que j'ai trouvées dans le « tombeau » (si c'est bien le terme pour désigner cette cavité) de l'autel de granit de la chapelle du Champagnat. Je crois lire la lettre « m. » sous les noms des deux saints en cause. Dans l'encyclopédie *Catholicisme*, je ne vois pas que saint Pierre Damien (1007-1072) est mort martyr. Par contre, et toujours selon la même source, je trouve plusieurs saints Modeste, martyrs, mais je ne peux pas « choisir » les dates de naissance et de martyre. Les autorités diocésaines en savent peut-être davantage.

J'aimerais cependant recouvrir la cavité en question d'une plaque de verre épais qui permettrait de lire que l'on y avait placé, à l'époque, les deux reliques. Question d'assurer l'histoire du patrimoine.

Jour du Souvenir. Il rappelle d'abord le jour de l'armistice : la 11^e heure du 11^e jour du 11^e le mois de 1918. On y joint maintenant le Souvenir de la guerre de 1939-1945 et de la guerre de Corée (la « guerre oubliée » : juin 1950-août 1953). Je regarde la dernière demi-heure de la cérémonie au Cénotaphe d'Ottawa, ayant oublié de me pointer à 11 h, et je le regrette : cette cérémonie m'a toujours impressionné. À la fin de la cérémonie, on présente à l'écran le poème de John McCrae qui commence par *Au champ d'honneur, les coquelicots*, dont les cinq premiers vers sont imprimés sur les billets de 10 \$. J'apprends que le coquelicot rouge symbolise la blessure d'une balle.

Au champ d'honneur, les coquelicots

Sont parsemés de lot en lot
 Au près des croix et dans l'espace
 Les alouettes devenues lasses
 Mêlent leurs chants au sifflement des obusiers.
 Nous sommes morts
 Nous qui songions la veille encor
 À nos parents, à nos amis.
 C'est nous qui reposons ici
 Au champ d'honneur.
 À vous jeunes désabusés
 À vous de porter l'oriflamme
 Et de garder au fond de l'âme
 Le goût de vivre en liberté.
 Acceptez le défi, sinon

[97]

Les coquelicots se faneront
 Au champ d'honneur.

(Adaptation signée Jean Pariseau)

Dans *Je te cherche dès l'aube*, j'avais consacré une longue entrée sur les symboles utilisés sur ce billet. Je disais, entre autres, que ce billet est un concentré d'histoire. Mais l'histoire est en rupture de stock, au Québec. Nos médias ont consacré bien peu d'espace au jour du Souvenir. Nous en sommes toujours au cliché national des anticonscriptionnistes de 1942, André Laurendeau en tête. Il était si peu « repentant » qu'il avait publié *La Crise de la conscription* (éditions du jour) en 1962.

Nous en savions tous pas mal plus long, en 1962, sur le sens profond du combat contre l'Allemagne. Nous savions tous qu'il s'était agi de bien autre chose que d'envoyer nos petits Canadiens français mourir pour défendre l'Empire britannique. Dans son livre, Laurendeau finasse. En 1962, j'étais à Rome ou à Fribourg, mais Laurendeau m'avait envoyé son livre. Je lui avais fait part de mon étonnement quant à la position qu'il avait prise en 1942. Je viens de relire quelques pages de son volume. Je suis encore indigné.

12 NOVEMBRE

Lecture : *Problèmes de vie spirituelle* (Yves de Montcheuil, éditions de l'Épi, 1947). Le père de Montcheuil avait rejoint un groupe de maquisards. Pendant son interrogatoire, un officier allemand, désireux, semble-t-il, de lui fournir une échappatoire facile, lui demanda s'il était un aumônier des troupes du maquis. Il répondit (puisque'il n'avait pas ce titre) : *je leur tenais compagnie ; je suis venu exprès pour cela*. Il fut assassiné par les nazis en 1943.

Dans un de ses textes, il parle avec éloge de la préface de Paul Claudel du livre de Jacques Rivière *À la trace de Dieu*. J'ai lu ce volume pour la première fois au satorium du Lac-Édouard, en juillet 1960. Je l'ai relu en juillet 2000, et j'ai terminé ma troisième lecture le 25 octobre dernier. Je ne transcris ici que quelques-uns des passages que j'ai soulignés.

- Même une prière récitée sur vous, en dépit de vous ou à votre insu, cela peut être quelque chose.
- Essayer de former des foyers de désintéressement, de réformer la société en réformant les âmes. On peut se demander si les lois économiques permettent même cela, si on peut commencer dans cette voie, si un patron peut, avec quelque chance de n'être pas écrasé, prendre cette initiative de ne pas chercher à gagner le plus possible, ni à exploiter le plus avantageusement possible l'ouvrier. Et si l'ouvrier peut commencer, avec quelque chance de n'être pas dupé, de lui faire la confiance nécessaire.
- Dieu se fait donner par nous les occasions de ce qu'il veut faire.

- *Les prières fixes de l'Église catholique ont formulé à jamais, une fois pour toutes, tous les besoins que peut sentir le cœur humain, ont épuisé toutes les situations sentimentales où l'homme peut se trouver. On ne peut improviser qu'à côté. Addition personnelle : voilà bien pourquoi je déteste tant le catinage liturgique !*
- *Le plus grand supplice ici-bas, c'est de vivre avec des gens qui ne pensent pas comme vous.*

13 NOVEMBRE

J'achève de lire le frère Marie-Victorin, *Mon miroir, journaux intimes 1903-1920* (Fides, 2004). Une brique de 800 pages. Gilles Beaudet, é.c., et Lucie Jasmin ont réalisé un énorme travail pour l'établissement et l'annotation de ce texte. Dans *Reflets*, bulletin des Frères des écoles chrétiennes de septembre-octobre, François DeLagrange publie une longue et chaleureuse recension de ce journal (11 pages).

L'on ne peut demeurer insensible à la destinée du frère Marie-Victorin, même avant que s'ouvrent devant lui les grandes portes des réussites majeures et de la célébrité nationale, voire internationale. Comment demeurer de glace devant cet être qui se décrivait « homme d'action », d'un « incurable optimisme » mais qui, d'une année à l'autre, « hémoptysique et cardiaque », se sentait « guetté par la mort », sujet qu'il était à des hémorragies répétitives et dans « un état physique voisin de la neurasthénie ».

À maintes reprises, Marie-Victorin écrit qu'il n'a pas peur de mourir. Je doute fort, non pas de sa sincérité quand il écrit cela, mais de la vérité de cette affirmation si la mort s'était présentée non pas subitement, comme ce fut le cas pour lui, mais au terme d'une longue décrépitude de tout son être. Dans les litanies des saints, nous demandons que nous soit épargnée la mort subite et imprévue : *A subitanea et improvisa morte, libera nos Domine. C'est une chose horrible que de sentir s'écouler tout ce que l'on possède* (Pascal). Jésus a eu peur de mourir.

Je découvre donc un être complexe, déchiré entre sa vocation religieuse et sa vocation scientifique ; entre son idéal religieux et son tempérament. Un être coiffé par une mentalité et une sentimentalité dont il est tributaire, mais que son génie force, comme un liquide dans un « presto ». J'en veux comme exemple le titre qu'il donne à son journal (personne ne l'y obligeait !) : *Mon miroir*, à moins qu'il ait été

assez malin pour insinuer que, dans un miroir, on se voit à l'envers ! Il « parle » à son journal : à la fin de chaque entrée, il dit « bonsoir ! » à son journal. Mais le « scientifique » perce. Au début de chaque entrée, il note le temps qu'il fait : beau, venteux, couvert, chaud, froid. Et souvent, en indiquant le degré de chaleur ou de froid. Et dès le 8 juin 1905 (il avait alors 20 ans), il note, avec [99] les noms latins, ses premières cueillettes d'herboriste. Il disposait donc d'ouvrages de référence. En fait, il est en relation avec des botanistes de Cuba, des États-Unis, d'Allemagne, du Manitoba.

Sa santé est fragile. Il est tuberculeux. Il fait souvent des hémorragies à la suite desquelles il doit demeurer dans sa chambre. Plusieurs de ses confrères furent également atteints de tuberculose. Dans les communautés de frères enseignants de cette époque, la tuberculose faisait des ravages, pour des raisons de surmenage, de mauvaise alimentation, de manque d'hygiène. Cette situation s'est maintenue jusqu'au début de la décennie 1950.

Il lit beaucoup et il prend la peine de recopier, à la main, de longues citations de ses lectures. L'une d'elles compte 14 pages ! Or, il s'agit de 14 pages imprimées. Et Marie-Victorin écrivait son journal à la main. Soit dit en passant, le simple fait d'avoir écrit ce journal (une moyenne de deux pages par jour, si l'on s'en rapporte aux 10 cahiers originaux) en sus de ses autres occupations de professeur, d'organisateur de séances, de rédacteur de dizaines d'adresses et de ses travaux d'herborisation et de classification, est déjà une manière d'exploit. Pour ne rien dire d'une abondante correspondance et de la complexité de ses déplacements d'herboriste à l'époque en cause. Quant aux auteurs qu'il lit, ils sont « d'époque ». La plupart sont totalement oubliés, sauf peut-être René Bazin. Il n'avait rien d'autre sous la main.

Détail amusant (entrée du 2 juillet 1910) : *Il semble que le problème de l'aviation soit maintenant résolu car les aviateurs paraissent complètement maîtres de leur machine. L'homme, qui avait ravi au poisson la supériorité dans son domaine, va maintenant aussi s'approprier le domaine de l'oiseau. Dans 25 ans, où en serons-nous ?*

Il va de soi qu'il écrit de nombreuses remarques sur la vie communautaire. Il parle de rivalités, de jalousies, « d'amitiés particulières », qui sont la « peste des communautés religieuses », nous répétait-on, 40 ans plus tard !

Marie-Victorin est mort dans un accident d'automobile survenu le 15 juillet 1944, vers les 11 heures du soir, aux environs de Sainte-Rosalie, en revenant d'une journée d'herborisation à Black Lake. J'étais au noviciat de Saint-Hyacinthe, à quelques miles de Sainte-Rosalie. Le lendemain, je suppose, le frère Maître nous apprit la nouvelle. Je ne connaissais même pas le nom de Marie-Victorin. Le frère Maître avait cru utile de préciser que Marie-Victorin ne portait pas sa soutane, le jour de l'accident.

Il y avait un jugement négatif enveloppé dans cette information. Comme quoi nous étions encore bien loin d'être affranchis de la mentalité régnante qui avait coiffé Marie-Victorin.

Durant les 17 ans que reflète son *Miroir*, Marie-Victorin enseignait, étudiait, herborisait et, par-dessus tout cela, montait de nombreuses séances, multipliait les « adresses », écrivait des drames de son cru. Il est facile d'imaginer qu'il [100] portait ombrage à certains confrères. Je pense aussi (et il en fait état) qu'il n'était pas toujours d'agréable commerce.

À l'occasion du centenaire de la naissance de Marie-Victorin (né Conrad Kirouac, à Kingsey Falls, le 3 avril 1885), j'avais publié dans *La Presse* un article dont je ne suis pas mécontent, et qui se termine ainsi : *Nommer, c'est dominer. Comme tous les génies, Marie-Victorin fut un grand nommeur. Il a nommé la flore laurentienne.* Et le 13 avril, j'avais participé à un colloque au jardin botanique. (Cf. doc. 6)

Dans son *Miroir*, Marie-Victorin ne fait jamais écho à la lecture des journaux. *La Presse* avait pourtant été fondée l'année même de sa naissance. De plus, Marie-Victorin était le contemporain de Henri Bourassa. Il est allé l'entendre à plusieurs reprises, notamment lors de la campagne électorale de 1908. Curieusement, il ne fait pas mention de la fondation du *Devoir* en 1910. Au demeurant, Marie-Victorin était un ardent nationaliste. De nos jours, il aurait certainement été péquiste !

Dans le même ordre d'idées, je m'étonne que Marie-Victorin ait fait si peu d'écho à la guerre de 1914-1918. Une brève mention, le 9 août : *Depuis quelques jours, l'Europe est en feu, et l'on ne parle plus que de la guerre. À travers les nouvelles contradictoires, on peut discerner que l'Allemagne est en fort mauvaise posture.* Le 25 avril 1915, une simple mention d'un volume : *Les Barbares en Belgique*. Le 26 mars, il assiste à une conférence par un évêque français sur la bataille de la Marne. Il ne fait aucun commentaire.

Tout au long du journal, et de façon beaucoup plus marquée dans les derniers cahiers, Marie-Victorin prie pour être préservé des « péchés de la chair ». Il prie pour lui-même et davantage pour ses élèves et les membres des cercles de jeunes naturalistes ou de l'ACJC qu'il anime. Il va jusqu'à « confesser » certains jeunes dont il se sent plus proche. Il se voit comme *un pourvoyeur de confessionnal et de table sainte* (20 juillet 1915). Le 9 janvier de la même année, il note : *J'ai vu Ernest ce soir en particulier. Le pauvre enfant a encore eu une terrible crise durant ses vacances : il m'a avoué s'être masturbé sept fois en une demi-heure.* À l'intérieur d'une longue citation, je trouve le passage suivant du livre des *Proverbes* :

Il est trois choses qui me dépassent et quatre que je ne connais pas : le chemin de l'aigle dans les cieux, le chemin du serpent sur le rocher, le chemin du vaisseau en haute mer, le chemin de l'homme chez la jeune femme (30, 19).

Dans la *Bible de Jérusalem*, je lis un commentaire qui me paraît un peu *flyé*. Dans Luc, Jésus dit : Il y a *ici plus que Salomon* (11, 31).

Cette inquiétude (pour dire le moins) peut s'expliquer d'une manière générale par le fait que la condition sexuée de l'homme est un châtement, comme la *Genèse* l'indique. À cette cause universelle, s'ajoutent les circonstances [101] particulières à la vie dans un pensionnat. Les comportements « provisoirement » homosexuels sont bien connus dans les milieux fermés tels que les prisons ou les navires au long cours. Il est plausible aussi que Marie-Victorin ait été une manière d'obsédé en la matière. La revue *L'Actualité* a publié un article dévastateur à ce sujet en (mois ?) 1990. Il écrit *le démon du midi* (17 septembre 1915) au lieu de *démon de midi*. « Du midi » désigne une région de la France ; « de midi » signifie le milieu de la vie. La « période » où l'on sait que l'on n'est plus à « marée montante », et que l'on n'est pas encore à « marée baissante ». Il n'existe pas de « calendrier » des marées pour l'homme !

En octobre 1915, il note : *J'ai voulu, dernière expérience, sonder le cœur humain, J'ai fait sous l'œil de Dieu de la psychologie expérimentale... et je suis en face d'un écheveau irrémédiablement embrouillé*. Enfin, on peut noter que des recherches scientifiques sur la psychologie des tuberculeux les classent parmi les hypergénésiques.

Il me semble que j'aurais aimé rencontrer un peu longuement Marie-Victorin. J'aurais peut-être été déçu. En dehors de l'amitié, qui ne se décrète pas, c'est dans son œuvre que l'on connaît un homme. La fréquentation d'une œuvre, en effet, protège contre l'usure du « terrible quotidien ».

Le 29 octobre, à Ramallah, Yasser Arafat montait dans un hélicoptère jordanien pour être hospitalisé à Paris dans un hôpital militaire. Le fait de sa mort est maintenant confirmé. Il date peut-être de plusieurs jours : le temps de laisser aux « appareils » politiques le temps d'ajuster leurs violons. (Selon *The Economist* du 13 novembre, il est mort le 11.) Les images que l'on pouvait voir lors de son départ nous montraient un homme pour le moins « confus », sinon « dopé ». Je reconnais qu'il y avait de quoi l'être !

En pays cool, en France et en Égypte, on a pu assurer la dignité du départ et de l'arrivée de son cercueil. Mais on n'y arrive pas du tout en pays *chauds*. J'ai pu voir, hier aux bulletins de nouvelles de 18 h, que les autorités palestiniennes ont été dé-

bordées. On ne me sortira pas de la tête que les débordements que j'ai vus hier sont de caractère inférieur à la coolness occidentale. Aussi bien, je suis assez surpris d'apprendre que « le Saint-Siège a parlé d'un illustre défunt » (*La Presse*). J'ignore, pour l'heure, ce que recouvre l'expression « Saint-Siège ». Quoi qu'il en soit, je n'en ferai pas une crise d'hystérie ! Arafat a tué, terrorisé, volé tant qu'il a pu. Et il est mort dans un lit, bien soigné et bien entouré. Et comment ! Les Israéliens ont été assez malins pour l'épargner, quitte à lui refuser d'être enterré à Jérusalem. Il va de soi que nos médias traitent l'affaire comme ils ont traité la « crise de la Conscrition » dont je parlais plus haut.

Note postérieure :

Yasir Arafat could not even die straightforwardly. His final days were like all his days, cloaked in concealment and conspiracy, hostile to thruth, pitting factions [102] against one another for the sake of his own cult. The intrigue at the Paris hospital (did he beleive that the European Union could save him even from this ?) was perfectly grotesque and perfectly typical. In death, as in life, Arafat remained utterly devoid of grandeur (*The New Republic*, 22 novembre).

... The man who robbed his people blind and led them down the blind alley of terrorism against Israel just as it was making quite remarkable concessions should attrack such wild ardors [de la part des jeunes Palestiniens]. (...) By his mourners you shall know hirn. The North Koreans declared three days of official mourning. And Robert Mugabe attended the cortege in Cairo. Kofi Arman was « deeply moved » by Arafat passing, certainly more deeply moved than he was by the plight of the Bosnians, the Tutsis, ans the million-plus Sudanese, victims of his sturborn indifference. (...) The post-Madrid bombing Socialist government of Spain expressed its « great sadness ». (...) Arafat, from the 1972 Munich massacre through three decades of random murders of Israeli civilians, killed mostly Jews. And Jews are always guilty of something (Martin Peretz, *The New Republic*, 29 novembre).

Les aléas de la poste ont fait que j'ai reçu, à trois semaines de distance, ces deux numéros consécutifs de *The New Republic*. J'apprends aujourd'hui (24 décembre) qu'Arafat avait détourné (et investi, notamment aux États-Unis) quelque 800 millions de dollars. Bon ! je ne les ai pas comptés personnellement. Mais je notais, une vingtaine de lignes plus haut, que je suis étonné que le Saint-Siège ait parlé d'un « illustre défunt » à propos d'Arafat. Jésus traitait Hérode de vieux renard. Mais

Jésus n'était ni directeur de mines ni pape. Jean-Paul II est pape, et il doit prendre en compte les quelques millions de chrétiens et de catholiques qui vivent en Afghanistan, en Israël, en Irak et en Iran. Jean-Paul II ne peut pas traiter Arafat de belle charogne. Chirac non plus ne le peut pas : l'islamisme est la deuxième religion en importance en France. La religion catholique est la première en France. Au Québec aussi.

Cela n'empêche pas que *Le Soleil*, le quotidien de la Capitale, a publié un texte ignoble, signé par Jean-Simon Gagné, contre le cardinal Ouellet le 13 décembre. Hé ! On est au Québec. Jean-Simon Gagné n'aurait pas signé un texte de la même farine contre les Anglais ou contre les Juifs. Ben ! Il est syndiqué. J'ai envoyé une lettre de protestation au *Soleil*. Cela ne me demandait aucun courage ; cela me demandait seulement un peu de temps pour l'écrire, et je n'ai pas l'écriture rapide. Ma lettre n'a d'ailleurs été publiée que le 22 décembre. « L'affaire » était déjà vieille. Entre-temps, le cardinal Ouellet était allé servir la soupe à l'Auberivière, coiffé d'une tuque de père Noël. Jésus aurait peut-être fumé un « joint » avec un clochard, si la « dope » avait été à la mode, de son temps. Il s'est entretenu longuement avec une Samaritaine, assis sur la margelle d'un puits. À l'étonnement de ses disciples, d'ailleurs, y compris Judas (fin de la note postérieure).

[103]

16 NOVEMBRE

Dans *Le Soleil* du 12, j'apprends qu'André Bureau, président du conseil d'administration d'Astral Media a touché un salaire de 3,6 millions de dollars. J'ai connu André Bureau quand j'ai travaillé à *La Presse* de 1970 à 1972. Nous sommes devenus amis et nous le sommes toujours. Il m'arrive souvent en lisant de déformer certains mots. Par exemple, « miracle » au lieu de « mirage » ; « vision », au lieu de « voisin » ; « révéler », au lieu de « relever » ; « libérer », au lieu de « délivrer » ; « ressembler », au lieu de « rassembler ». Je me corrige sur-le-champ. Mais qui m'assure qu'il ne s'agit pas là des premières manifestations de l'Alzheimer ? De plus, je dois faire une grande consommation de bouts de papier sur lesquels je note les menus gestes que je dois poser dans la journée.

En distribuant les hosties, le prêtre ou un fidèle désigné dit « Le corps et le sang du Christ », à quoi le communiant doit répondre « Amen ! ». Le mot « amen » peut vouloir dire : « C'est la vérité ; il en est bien ainsi ». À l'intérieur du mystère de l'Incarnation, cet « amen » peut vouloir dire que je reçois mon corps et mon sang.

Je lis que *selection is creating, after a fashion*. Pour une part, la culture consiste à remettre dans le trafic des sentiments ou des goûts « démodés ». J'en fais parfois l'expérience avec des amis en faisant tourner des vieux airs sur des vieux microsillons. Et je regrette d'avoir cassé par accident quelques dizaines de 78 tours.

19 NOVEMBRE

Hier soir, j'ai regardé *Les Dernières Minutes de Manon*, documentaire de Benoît Dutrizac, présenté à Télé-Québec. Pendant neuf mois, Benoît Dutrizac a suivi Manon Brunelle, ancienne réalisatrice à Télé-Québec, atteinte d'une forme sévère de sclérose en plaques qui la tient clouée dans un fauteuil roulant et dont tous les petits gestes du quotidien étaient devenus extrêmement pénibles. Après une tentative avortée de suicide lors du passage à l'an 2000, elle était demeurée trois mois dans le coma. Transportée dans un CHLSD, elle raconte longuement et crûment le supplice de ce séjour. C'est là qu'elle se décide à contacter *Dignitas*, un organisme suisse qui aide les malades en phase terminale à se donner la mort. En Suisse, l'euthanasie n'est pas légale (comme au Danemark), mais elle est « dépenalisée ». Manon Brunelle avait demandé à l'équipe des *Franco-tireurs* de tourner le documentaire en question dans l'idée de relancer le débat sur le suicide assisté, ce qui ne manquera pas de se produire et qui conduira rapidement, je pense, à la légalisation de l'euthanasie.

Le langage utilisé par Manon Brunelle est très cru. Incapable d'assurer sa toilette intime, elle dit qu'elle marinait dans « sa pisse et sa merde ». Les préposés [104] du CHLSD étaient des hommes. Ce contre quoi elle s'indigne avec raison. Elle rapporte qu'ils se parlaient entre eux en disant, par exemple : *Et maintenant, nettoyons le minou*.

Immédiatement après la présentation du documentaire, Télé-Québec nous proposait une « table ronde » avec quatre invités : un juge de la Cour d'appel du Québec, la directrice du Centre de recherche et d'intervention sur l'euthanasie d'Alberta, un professeur de l'UQÀM, et un médecin et bioéthicien de l'Université Laval. Je n'ai suivi que les premières interventions des « experts ». Ils n'étaient ni plus ni moins « experts » que moi, car ils avaient regardé l'émission juste avant d'expertiser. En ces matières, je pense à la prostitution juvénile (j'y reviendrai plus bas) ou à la prostitution classique, je dispose d'une « jurisprudence » qui remonte à saint Augustin et à saint Thomas d'Aquin. En matière aussi de soins palliatifs.

Quant à cette dernière question, la pratique de la Maison Michel-Sarrazin, à Québec, par exemple, est tout à fait conforme à l'enseignement de Jean-Paul II.

Idem, quant à l'avortement. Il s'agit, en effet, des deux « bouts » de la vie. Comprimée au maximum, la position de Jean-Paul II est la suivante : Dieu est le maître de la vie ; l'homme n'en est pas le propriétaire. Il est légitime de chercher à soulager la souffrance, mais nul n'a le droit de choisir la mort, la sienne, par le suicide, ou celle d'un autre, par l'avortement ou l'euthanasie. *Le Soleil* d'hier titrait : *Mourir par choix*. La mort n'est pas un droit. La naissance non plus. Je trouve plaisante l'idée de réclamer son droit à naître ou son droit à mourir. Ni la naissance ni la mort ne sont des « produits » que l'on peut choisir sur les rayons de la technique ou de la pharmacopée.

Tout au long de l'émission, j'éprouvais une espèce de révolusion devant l'attitude et les propos de Ludwig Minelli, directeur-fondateur de la clinique Dignitas. Son attitude de chattemite et de maquignon de la mort.

Note postérieure (25 novembre) : Le 24 novembre, *Le Devoir* publiait un article de Stéphanie Cartier, avocate et membre du Barreau de New York, où elle disait que Dignitas n'est pas un modèle à suivre. Le lendemain, Guillaume Bourgault-Côté dénonçait le « tourisme suicidaire ». De son côté, Benoît Dutrizac refuse de commenter la lettre de Stéphanie Cartier. Chattemite et maquignon, lui aussi : voici un franc-tireur qui veut contribuer à la libéralisation des lois, mais qui se met vite à l'abri sitôt qu'on le tance un peu.

La prostitution juvénile. Maintenant que nous savons tout, de tous, de partout et en même temps, l'actualité nous place devant des problèmes que les politiciens cherchent à régler par des « sondages ». Pour ou contre la peine de mort ? Pour ou contre les mariages gais ?

Je ne regarde que les bulletins de nouvelles de 18 h. Je dis bien « les bulletins », car je zappe d'un canal à l'autre et encore, nous n'avons pas le câble. Je me promène donc entre quatre canaux. De toute façon, ils tuilent.

[105]

Ces derniers soirs, j'ai été gâté : tous les canaux nous montraient le visage et la carrière de Guy Cloutier. Il a fallu un service de sécurité spécial pour contenir les voyeurs. Et n'étais-je pas moi-même un voyeur voyant le voyeurisme des autres ? Et ces horribles sondages sur la sévérité de la sentence à l'endroit de Guy Cloutier : « Trouvez-vous que cinq ans de pénitencier est une peine suffisante ? » Deux mille téléphones, l'espace de 20 minutes. Non à 94 %. Je pense à une remarque de Cioran : *Dans une métropole, comme dans un hameau, ce que l'on aime encore le mieux est*

d'assister à la chute d'un de ses semblables (E.M. Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, Gallimard, 1978).

Dans *Les Origines de la culture*, René Girard reprend sa théorie du « bouc émissaire », fondement de la cohésion sociale. Il écrit :

L'âge des scandales dans lequel nous vivons est un déplacement de ce type. Le plus grand scandale engloutit toujours les plus petits, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un seul scandale, une seule victime ; c'est à ce moment que le mécanisme du bouc émissaire refait surface. L'animosité grandissante que les gens éprouvent les uns pour les autres, à cause de la taille toujours plus grande des groupes en état de rivalité mimétique, culmine en un énorme ressentiment contre un élément pris au hasard dans la société : les Juifs pendant le nazisme en Allemagne, le capitaine Dreyfus à la fin du XIXe siècle en France, les émigrants d'Afrique aujourd'hui en Europe, les musulmans lors des récents événements terroristes. (Desclée de Brouwer, 2004)

20 NOVEMBRE

Réunion, à Château-Richer, des supérieurs et des économes de la région de Québec. Après le dîner, je monte à l'infirmerie. Je passe un bon moment avec le frère Louis Ferland. Il est parfaitement lucide, mais totalement dépendant. Il est très sourd et il voit à peine. *C'est à peine si je distingue une silhouette*. Il demeure taquin et ne se plaint de rien. Il me dit simplement qu'il n'a plus aucun plaisir à vivre. Quand je suis entré dans sa chambre, il avait des écouteurs sur les oreilles et l'appareil de télévision était ouvert. Sachant que je retournais avec l'économe, il me demande d'informer ce dernier qu'un réservoir à mazout était enterré depuis 40 ans près de notre ancienne résidence de Normandin. Il craignait que le réservoir fût une cause de pollution, donc de poursuites éventuelles contre la communauté !

J'avais à l'esprit l'émission sur Manon Brunelle. Je me souvenais aussi d'une remarque de Marie-Victorin :

Il est difficile de demeurer sel dans l'eau dissolvante. Le 30 décembre 1915, il écrivait à sa sœur : Dans 20 ans, au plus tard, ce sera fini. ...) Il nous sera demandé ce dernier sacrifice de partir dans un isolement relatif Dans nos maisons-mères, malgré la charité ambiante, le spectacle de la mort est trop fréquent pour ne pas blaser un peu. Mais il y a le Maître qui est là tout près, de l'autre côté du rideau.

[106]

Marie-Victorin avait alors 30 ans. Il est mort dans un accident d'auto en 1944, donc neuf ans plus tard que son « extrapolation » !

Dans *Le Soleil* du jour, je note : *Qu'est-ce qu'un bateau ? Une île évadée* (Jean-François Beauchemin). Bien dit. Mais vu que la surface de la terre est, aux trois quarts, formée d'eau, faudrait-il dire que les cinq continents sont une flottille de bateaux évadés ?

21 NOVEMBRE

Fête du Christ, roi de l'univers. J'ai mis une virgule après « Christ », et il en faut une. Mais dans *Prière du temps présent*, aucun des titres de l'Office du jour ne porte la virgule. Dans mon exemplaire, j'ai noté plusieurs fautes ou omissions, ce qui n'est guère pardonnable pour un volume de ce genre, promis à de forts tirages, à une clientèle captive. Quelqu'un a bien pu s'apercevoir d'une omission importante (par exemple, l'absence de deux versets du *Miserere* dans l'Office du matin de la semaine 1), et il aura pu se dire : *Nous avons déjà x dizaines de milliers d'exemplaires d'imprimés, il en coûterait trop cher de les pilonner pour corriger l'erreur.* En fait, j'ai déjà signalé la chose à plusieurs confrères et usagers, et personne n'avait rien remarqué.

Dans *Le Soleil* du jour, je lis un excellent texte de Mylène Moisan. L'auteure a 20 ans. Elle a voyagé « sur le pouce » de Vancouver à Bâton-Rouge (Louisiane). À 20 ans, je n'en aurais pas fait autant, et j'étais loin, oh ! comment, d'avoir ce bagage d'expériences. Plus généralement, et dans beaucoup de secteurs (musique, théâtre, technologies), je me fais souvent la remarque que la relève existe. Le Québec da pas commencé avec ma génération, et il continuera après elle.

22 NOVEMBRE

Fête de sainte Cécile, la patronne des musiciens. Avant de commencer sa brève monition coutumière, Gérard nous informe que, par distraction, il a revêtu l'étole verte (au lieu de l'étole rouge, puisque sainte Cécile est une martyre). Par contre, il choisit mon canon préféré, celui de la messe dite Tridentine (adoptée au concile de Trente, 1545-1563). C'est ce canon que l'on récitait tous les matins, en latin. Le missel que nous avions au juvénat portait le texte latin avec, en regard, la traduction française. Je savais par cœur le texte latin.

Dans le numéro du 31 octobre de *The Tablet*, je lis un article intitulé *In from the cold* à propos de Fernando Rifan, évêque brésilien de *Campos dos Goytacazes* qui s'en fait l'ambassadeur. L'article est informatif, mais on y devine, de la part de la journaliste, un sentiment de condescendance vis-à-vis du pauvre « arriéré » qui n'a pas digéré la réforme liturgique de Vatican II. Au demeurant. (c'est le cas de le dire), Jean-Paul II a approuvé l'arrangement de Mgr Fernando Rifan qui devient ainsi le seul évêque tridentin en pleine communion avec Rome.

[107]

Note postérieure (1^{er} décembre) : Dans *The Tablet* du 20 novembre, un cardinal des antipodes, George Pell, de Sydney, Australie, écrit :

It is more important to have a new Catholic translation of the Mass than to have common texts for prayers that Englishspeaking Christians can use together. (...) The Catholic Church was steeped in tradition. It should therefore be faithful to prayers it has used for centuries and to the latin texts that have ensure every Catholic in every place is praying the same prayers.

Je n'ai pas attendu ces cardinaux des antipodes pour dire et écrire la même chose. Dans ma communauté, par exemple, le chapelet, qui doit être la « prière chérie des petits Frères de Marie » selon le testament spirituel du fondateur, est récité selon huit ou neuf variantes, selon le dernier charisme du récitant. Je parle bien sûr de la version en français. On n'entend plus jamais la version en latin. C'est au point que l'on ne comprend plus rien lorsqu'on récite la seconde partie de l'*Ave* dans un groupe.

Dans le même numéro de *The Tablet*, un lecteur écrit à la revue au sujet des funérailles :

Keep it solemn. The best place for unorthodox tributes is at the graveside. Secular lyrics have no place in the Church's sacred liturgy.

J'écrivais la même chose dans *Comme un veilleur* (p. 266), à l'occasion des funérailles de Philippe Delisle (ajouter *Takefive*, même numéro, p. 18). Je reçois la lettre suivante d'un inconnu :

J'ai tout lu jusqu'à « Ainsi donc... » page 157. Là, j'ai lâché un grand cri « eureka » en lisant que vous aviez trouvé ce que je cherche depuis 30 ans, c'est-à-dire des crampons à pentures pour les bottes d'hiver. Je vous en prie, dites-moi le nom du cordonnier, que je me rue dans sa boutique pour me faire « ferrer », comme vous dites. À 70 ans, ce sera mon plus beau cadeau de Noël.

Je vais essayer de lui trouver ces crampons. Le problème, pour l'heure, c'est que le cordonnier qui m'avait « ferré » à l'époque (1998) a fermé boutique. En tout cas, à n'y a plus de service téléphonique au numéro que je trouve pourtant dans le tout dernier annuaire. Je téléphone à deux autres cordonneries. On me répond que l'on ne tient plus ce genre de crampons. Je communique les résultats de mes recherches à Clément Bouchard.

24 NOVEMBRE

J'ai demandé au chauffeur du camion-remorque qui livre de la marchandise pour la cafétéria du Campus comment on appelle l'excroissance située au-dessus de la cabine du tracteur. Il me répond « déflecteur d'air » et il ajoute, du ton

d'un professeur qui parle à un élève fautif : Vous m'avez posé *la question, l'autre jour* ! C'était vrai, mais j'avais oublié. J'avais « coupe-vent » en mémoire. Pour [108] me racheter un peu, je lui dis que c'est un beau mot. Il rétorque : *C'est le mot exact*. Le tout, de fort bonne humeur, bien qu'il fût très pressé. Cela équilibrait la manière sèche et hautaine avec laquelle deux caissières de la caisse populaire avaient répondu à mes questions hier après-midi. Ces employés (caissières ou agents de la douane)

détiennent un pouvoir absolu. Et il n'y a pas plus tyrannique qu'un « petit » qui se trouve provisoirement au pouvoir.

Je lis régulièrement la chronique des sports de Jean Dion dans *Le Devoir*. Il est informatif, mais surtout très drôle. Il écrivait hier : *Non seulement je ne savais pas ça je savais même pas qu'il était possible de savoir ça, aussi quelle belle occasion ai-je raté de me réveiller la nuit pour m'en foutre.*

Les pièges de la langue : à propos d'un mort, on dit : *Il s'appelait N.* Maintenant, comment s'appelle-t-il ?

À table, ce midi, nous cherchions le nom religieux d'un confrère qui vient de mourir. Je disais : *Il y avait « Louis », dans son nom.* Quelques minutes plus tard, un confrère trouve l'autre partie du nom. Je suis toujours étonné du mystérieux travail du cerveau quand je fais (ou que l'on fait) ce genre de « recherche ». On trouve parfois inopinément ce que l'on cherche, plusieurs heures après, et alors qu'on n'y pense plus.

Appelons ces mystérieux échanges « l'agglutination des souvenirs ». Enfant, je me souviens de la fois où ma mère, après avoir entendu le glas pour un service anniversaire, s'était demandée de quoi était morte la femme en question. J'avais répondu qu'elle était morte d'avoir trop mangé du pain chaud. J'étais à un an de « distance » de la première information. Je remarque que maintenant mes souvenirs s'agglutinent de plus en plus : la limaille des souvenirs est plus abondante ! Il suffit d'un mot, d'un geste, d'un air de musique pour que s'agglutinent des souvenirs précis, et qui remontent parfois fort loin en arrière. Ce n'est pas toujours glorieux ! Sur cette dernière remarque, un psy dirait que je carbure à la « culpabilité ». Ce n'est pas sans raison, mais je me garde bien du ressentiment et de la mélancolie, qui est pourtant un fort joli mot.

Sur un autre registre :

My Lord God, I have no idea where I am going. I do not see the road ahead of me. I cannot know where it will end. Nor do I really know myself, and the fact that I think I am following your will does not mean that I am actually doing so. But I believe that the desire to please you does in fact please you. And I hope I have that desire in all I am doing. I hope that I will never do anything apart from that desire. And I know that if I do this, you will lead me by the right road, though I may know nothing about it. Therefore, I will trust you always, though I may seem to be lost in the shadow of death. I will not fear, for you are ever with me, and you will never leave me to face my perils alone. (Thomas Merton, *Thoughts in Solitude*, *The Tablet*, 30 octobre.)

[109]

25 NOVEMBRE

Dîner avec Me Jean Côté et Alain Dubuc. J'avais apporté *Le Soleil* du jour et je lis certains titres. Rappelons ici qu'Alain Dubuc tient une chronique régulière au *Soleil* et dans *La Presse*, ce qui lui a valu quelque misère avec le syndicat. Me Côté me demande de lui dédicacer un exemplaire de *Ainsi donc...*, ce qui me fournit l'occasion de faire mention de la lettre dont je parle dans mon entrée du 22 novembre. Les titres, donc :

- Le CINQ (Comité sur les infections nosocomiales du Québec) recommande aux hôpitaux d'isoler patients et personnel.
- Le droit à un milieu « sain » dans la Charte.
- L'Ukraine menacée de paralysie.
- Lucien Bouchard toujours hospitalisé.
- Jacques Fontaine réclame un troisième procès.
- Landry content du retour de Paul Bégin.
- Commission Gomery : Qu'il laissait à Gagliano et à Pelletier le soin de décider.
- Bush ne s'adressera pas aux Communes.
- Crise de la vache folle : l'ADQ accuse les libéraux d'enrichir leurs « amis ».
- Un an plus tard, ça ne va pas mieux à Saint-Charles-Borromée.
- Le sida en Afrique : un génocide dû au « racisme » de l'Occident.
- Policiers lynchés à Mexico.
- Création du Conseil du poulet du Québec.
- Transports en commun : étudiants et aînés seront épargnés.
- Mairie de Québec : Chevrette ne serait pas bienvenu au RMQ.

Mon idée était d'illustrer l'impossibilité, même pour un lecteur averti, de se former une opinion personnelle sur tous ces sujets. Et bien en deçà de la difficulté de se former une opinion sur les contenus, il est impossible de deviner la signification des sigles ou des acronymes. Je recevais hier le bulletin de la CRC (Conférence religieuse canadienne). On y trouve des dizaines de sigles que je suis incapable de décrypter. On y annonce même un colloque qui se tiendra à Cap Rouge (sans trait d'union) les 27 et 28 novembre, mais on n'indique pas l'endroit.

Jean Charest vient de lancer le slogan « Pour un développement durable ». Ce soir, à la télévision, on demandait à des gamins : *Qu'est-ce que le développement durable ?* Les gamins n'avaient pas l'air stupide, mais ils ne savaient comment répondre. C'est la question de l'animateur qui était stupide. On sait, en effet, qu'il est difficile de définir convenablement des objets aussi familiers que « crayon », « ampoule électrique », « balcon », « galerie », etc.

[110]

Je reçois deux demandes de conférences : l'une, par une Montréalaise, de passage à Québec, sur Teilhard de Chardin. J'ai eu bien de la misère à comprendre son nom à partir de mon répondeur. Elle a d'ailleurs plusieurs noms : son nom de plume, son vrai nom, et un autre, à ce que j'ai pu comprendre. Je lui réponds non. Sans broncher, elle me demande si j'ai un autre nom à lui suggérer ! Je ne lui importais pas si tant que ça. Mais quand on passe par Québec, on s'essaye ! Des fois, ouaère !

L'autre demande de conférence était pas mal plus sérieuse. C'est un militaire retraité qui m'appelle. Il prépare un colloque sur Alain, dans le Perche. Ça sera pour octobre 2005, je pense. J'ai dit oui. Je ne suis pas inquiet. Le demandeur m'a assuré que des précisions suivront bientôt. C'est un retraité de l'Armée, et son interlocuteur, en France, est lui aussi un militaire retraité. Et Alain m'accompagne depuis 1955 !

26 NOVEMBRE

Funérailles, à Château-Richer, du frère Antonio Poirier, 88 ans. Et j'apprends sur place le décès du frère Gilles Poitras, 73 ans. Y a-t-il un enseignement quelconque à tirer du terme anglais fall, pour signifier l'automne (*tomber* et *chute*) ? Je lis dans *The Tablet* du 13 novembre :

« Fall » is not the word for autumn in England. We are stuck with a technical sounding Latinism, possibly for « augeo » says my dictionary, but since that means « to increase », when all around is dwindling and fading, it hardly suits the northern fringe of Europe. Instead, we could have one of the most plangent and expressive word in the language : a word exactly right for that moment of resignation, tinged with just the slightest expectancy, when the leaf lands.

Délivrer et libérer. Je ne sais trop pourquoi je me suis posé la question de savoir comment distinguer ces deux verbes. Mon dictionnaire latin-français, aux mots *deliberare* et *liberare*, ne m'avance guère. Allons aux antonymes dans le *Robert*. Le contraire de libérer, c'est arrêter, captiver, et 26 autres verbes. Le contraire de délivrer, c'est arrêter, asservir, et 16 autres verbes. Je n'ai rien là contre. Le contraire d'un terme renseigne sur la signification de l'autre.

Mais qui peut dire à quelqu'un « je vous libère » ou bien « je vous délivre » ? Un État peut me libérer de ses propres prisons. Il peut me délivrer de mes ennemis. Il s'agit alors de ma liberté physique. Mais aucun État (même pas le pape, qui n'est pas un État) ne peut me libérer ni me délivrer de ma propre conscience. Il s'agit alors de moi vis-à-vis de moi.

Bien ! On est renvoyé à Freud : mon moi, mon sur-moi, mon « ça ». Et comment va votre ça aujourd'hui ? Il va comme ci comme ça, votre Seigneurie.

La lucidité est une avenue. Une porte de sortie. C'est écrit, bien en vue, dans tous les édifices de plus de 15 personnes, rapport aux assurances. Sortie [111] de quoi, de qui, vers où. Verrou, en effet : la porte de sortie est à l'intérieur. La porte de sortie, c'est la vérité. La vérité rend libre. Mais seule la liberté rend vrai. Enchaîné à toi-même, qu'un grand amour te libère.

27 NOVEMBRE

De 9 h 30 à 16 h, récollection de l'Avent au couvent des Dominicains. Nous sommes le groupe habituel d'une quinzaine de personnes. De la brève introduction de Jean-Paul Montminy, o.p., je retiens que trois mots caractérisent l'Avent : annonce, écoute, dialogue.

Cette année, c'est Louis O'Neill qui avait été chargé de nous présenter le thème de la journée. Il le fait à partir de son livre *Les trains qui passent* (Fides, 2003). Le plan de travail que nous avons reçu se divisait sous les rubriques « religion d'hier » et « foi de demain ». On reconnaît l'allusion à l'admirable ouvrage de Benoît Lacroix : *La Foi de ma mère* (Bellarmine, 1999). De là, on devine le mouvement du balancier. Demain, ce sera « la foi de mon père ».

Je veux bien distinguer « foi » et « religion ». Je « pratique » les deux ! Mais j'ai quelque peine à « situer » mes père et mère à l'un ou l'autre bout de cet haltère. Lequel des deux représente pour moi la sphère métallique de la « foi » et celle de la

« religion » ? D'autres, dans notre groupe, sont un peu mêlés à ce sujet. À tel point que le père Montminy a dû aller vérifier le titre du volume du père Lacroix !

Louis O'Neill a une bonne formule : *L'Église est un chantier. Ily aplacepour ceux qui conjuguent, dans une longue expérience de vie, la mémoire et l'espérance.* Encore que l'on peut se demander comment situer, à chaque bout de l'haltère, ceux qui n'ont pas eu « une longue expérience de vie ». Les saints Innocents, par exemple, ou Thérèse de Lisieux.

À titre d'illustration de la « religion d'hier », Louis O'Neill rappelle la « crise » de la circoncision, survenue dès les premières années de l'Église. Fallait-il imposer la circoncision aux Gentils ? Il a fallu un concile (le premier dans l'histoire de l'Église), tenu à Jérusalem, pour résoudre cette crise.

Les catholiques sont présentement braqués sur plusieurs problèmes relatifs à la sexualité ou à l'administration de l'Église : avortement, contraception, célibat ecclésiastique, euthanasie, ministère des femmes. Il est probable que ces crises seront surmontées à plus ou moins brève échéance et que l'on s'étonnera plus tard que ces crises aient seulement eu lieu. C'est dans la patience que l'on possède son âme, c'est-à-dire qu'on l'embrasse d'un regard plus élevé.

Les prescriptions de « la religion d'hier » quant au jeûne eucharistique et même quant au jeûne du Carême étaient d'une extrême minutie et d'une extrême rigueur. Il ne subsiste plus à ce sujet que de pieuses exhortations. On ne peut pas dire qu'il y a eu crise à ce sujet. Je remarque seulement que les vendredis du [112] Carême, sur nos calendriers, ne sont plus traversés d'un poisson, mais que le calendrier Champagnat, édité par mes confrères français, l'est encore.

Dans l'échange qui a suivi la première partie de son exposé, Louis O'Neill est amené à dire que le contenu de la prédication d'hier était pauvre. Je ne sais pas s'il faut dire pauvre en « foi » ou pauvre en « religion ». Mais toujours est-il qu'il mentionne le père Lelièvre à titre d'exemple de contenu pauvre. J'ai gaffé en disant que le père Marcel-Marie Desmarais, o.p., n'allait pas virer bien loin, lui non plus, à la même époque. J'ai déjà écouté l'un et l'autre à la radio. J'étais à l'hôpital Laval. J'avais le temps. Je me souviens du « l'essentiel, c'est le ciel », du père Desmarais. C'était le *lead* de ses envolées au Colisée. Déjà, déjà, je trouvais ça quétaine.

Je me suis fait « ramasser ». So-so-solidarité ! J'étais chez les Dominicains ! Je n'ai plus dit grand-chose le reste du temps. Sauf demander à Louis O'Neill ce que voulait bien dire Jésus quand il a dit : *Le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?* (Luc 18, 8). On me répond que Jésus faisait peut-être de l'humour ; que nous ne disposons que de traductions, etc. Je savais déjà ça.

Ici, on pourrait me demander : « Si tu savais déjà ça », quel profit trouves-tu à participer, depuis 10 ans, à ces recollections (celle de l'Avent et celle du samedi précédant les Rameaux)? Je réponds que j'y trouve grand profit. Tous ceux que je rencontre dans ces recollections sont des hommes très engagés : universitaires retraités, fonctionnaires, un médecin de haute lignée de la capitale.

Réponse à ma question : je ne déteste pas vérifier l'abîme de l'ignorance religieuse de mes contemporains. Foi de mon père et religion de ma mère !

Je peux bien noter ici que Louis O'Neill, dans son exposé sur « la religion d'hier », n'a fait aucune mention de l'hémorragie des « vocations » religieuses ou sacerdotales de la décennie 1965-1975 ni, symétriquement, du tarissement des « vocations » durant la même période. Ce fait ne s'explique pas en deux phrases. Mais ce fait est inscrit dans le groupe même que nous formons : dans la quinzaine d'hommes du groupe, quatre sont d'anciens prêtres.

Dans *La Presse* du jour, je lis la chronique de Foglia, intitulée *La Loi du marché*. Il commence par une allusion à « l'affaire » Guy Cloutier. Il se trouve à Pointe-Calumet. Il écrit que *si un enfant, c'est sacré, un milliard d'enfants d'abord*. On vient de nous informer, en effet, qu'un million d'enfants vivent dans la pauvreté. Un enfant, ça serait un de trop, on est d'accord. Faudrait peut-être toucher, du bout de l'index, les conventions collectives. Il n'en dit mot. Mais il conclut : *La mondialisation a eu pour effet de légitimer la rupture. Pointe-Calumet n'était pas grand-chose dans le Canada, il n'est plus rien dans l'univers*.

Transposons : le Québec comptait beaucoup dans le Canada ; séparé, il compterait beaucoup moins dans le monde. J'ignore si Foglia est séparatiste. Comment savoir : *il danse à tous les mariages*.

[113]

29 NOVEMBRE

Une couple d'heures d'insomnie, la nuit dernière. Il me revient à l'esprit un détail à propos du frère Antonio Poirier. Il savait depuis près de deux ans qu'il était atteint d'un cancer de la plèvre, m'avait-il dit. Je l'avais salué le 29 courant. Il circulait avec l'aide de sa marchette. Il y a deux jours, on avait dû le brancher en permanence sur une bombonne d'oxygène. Quand il a vu entrer l'appareil, il a eu un mouvement de peur, une manière de recul devant l'inexorable. Et je me suis longuement demandé comment je réagirai dans la même situation.

Noël en novembre : les décorations des maisons et des commerces, la publicité, les parades du père Noël, un peu partout, la musique dite d'ambiance, le cinéma. Battre Noël, battre monnaie.

Excellent article de Didier Fessou sur Céline, dans *Le Soleil* d'hier, sous le titre : *L'indestructible énergumène*. L'étymologie de ce mot signifie : possédé du démon. C'est le contraire d'enthousiaste.

30 NOVEMBRE

Je parlais plus haut (entrée du 27 novembre) des crises que l'Église a surmontées. Il s'agissait de crises survenues à l'intérieur même de l'église, entre les tenants de deux interprétations opposées. En l'occurrence, la circoncision. Par la suite, d'autres problèmes furent soulevés par les pouvoirs politiques. Dans *The Tablet* du 20 novembre, je lis un article intitulé *Nanny power* : le pouvoir des États-nurses. De nouveaux péchés s'ajoutent à la vieille liste : la boucane et l'obésité. *Where market forces are damaging to the common good, the state has a right and duty to intervene to curb them*. Si au moins les nouveaux péchés en « écrasaient » (comme on dit en langage d'internautes) quelques vieux !

Sur la galerie près de mon bureau, j'observe le combat de deux oiseaux mâles. Ils roulent l'un sur l'autre, soudés becs et ongles pendant un bon quart d'heure. Je finis par cogner sur la vitre de la fenêtre. Ils s'envolent sans mal apparent. Partie remise, car il est bien sûr qu'un seul sera vainqueur.

[113]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Décembre 2004

2 DÉCEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

Hier, première neige. Totale transformation du paysage. Spectacle toujours surprenant, et accompagnement accoutumé d'accidents de la route. Le plus grave est survenu dans le parc des Laurentides : quatre véhicules impliqués, dont un poids lourd chargé de TNT. Il a fallu faire venir une équipe spécialisée de New York pour transborder les dangereux explosifs. Le parc a été fermé toute la nuit.

Premier voyage de Bush à Ottawa (30 novembre-1^{er} décembre). Le voyage avait été précédé de « violence appréhendée » amplifiée par les médias. Le centre [114] ville d'Ottawa avait été transformé en forteresse. On a cru prudent de ne pas inviter le président américain à s'adresser à la Chambre des communes. Les problèmes du « bois d'œuvre » et de la « vache folle » ont mobilisé les manifestants, notamment les membres de PUPA. On bloque des routes avec des tracteurs ; on enchaîne des vaches devant les demeures de députés fédéraux ou provinciaux. Chaque groupe s'autoproclame national ou québécois. Tous veulent davantage de sous.

4 DÉCEMBRE

Dans le livre-entretien *Les Origines de la culture* (Desclée de Brouwer, 2004), René Girard y va d'une vigoureuse réponse à Régis Debray. Ce dernier avait attaqué la théorie de Girard dans *Le Feu sacré* (Fayard, 2003). J'avais noté la chose quand

j'avais lu le livre de Régis Debray, dont j'avais terminé la lecture le 14 septembre, en la fête de l'Invention de la Croix ! Girard écrit donc :

Comme j'aborde souvent le sujet de l'imitation sans citer personne, tout seul, comme un grand, Régis Debray se scandalise. Il me soupçonne d'ingratitude vis-à-vis du dernier théoricien de l'imitation vieillotte, auquel il croit que j'emprunte mes thèses, Gabriel Tarde. Régis Debray ne voit pas ce qui, à mes yeux, retarde dans Gabriel Tarde et ses *Lois de l'imitation*, publiées en 1880. Quand je vois mon œuvre abaissée au rang de fille bâtarde de ce Tarde, la moutarde, je l'avoue, me monte au nez.

Cette longue réponse (30 pages) est de caractère très polémique. Les textes polémiques sont souvent spirituels au sens où ils ont du souffle. Ce disant, je songe cependant à une réflexion de Jünger :

Les polémiques d'un esprit aussi éminent (il parlait de Bernanos) sont toujours pénibles, quelque justifiées qu'elles puissent être. Chaque remarque de polémique que l'on garde pour soi est un mérite que l'on s'acquiert, et cela d'autant plus qu'elle contenait plus d'esprit. *Journal de guerre et d'occupation*, Julliard, 1965)

7 DÉCEMBRE

Fête de saint Ambroise de Milan. Avec saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire, il est considéré comme un des quatre grands docteurs de l'Église. Haut fonctionnaire de l'empire romain, et né dans une famille chrétienne, il n'était cependant pas baptisé. C'est ainsi qu'il fut baptisé et consacré évêque dans l'espace de quelques jours, en réponse à une demande pressante et spontanée des fidèles de Milan. Saint Paul aussi n'hésitait pas à consacrer un néo-chrétien après quelques mois de prédication, et avant de quitter une ville pour aller en évangéliser une autre.

Avant la messe, Gérard nous propose quelques réflexions en ce sens. Après la messe, je fais une réflexion d'un tout autre ordre sur la « cérémonie du bottes [115] et débottes » imposée par l'hiver. Le confrère à qui je fais cette réflexion est malentendant. Il accroche au mot « cérémonie » et il enchaîne qu'en effet les réflexions de Gérard étaient superflues, puisqu'on pouvait lire le bref résumé dans le *Prions en Église*. Malentendu de malentendant !

Dans *Le Soleil*, long article sur Jeremy Hinzman, un déserteur américain qui était entré volontairement dans l'armée en 2000 parce que cela devait lui permettre

d'obtenir une éducation universitaire. Il demande le statut de réfugié au Canada. Cette nouvelle me rappelle une discussion que j'avais eue chez Arthur Tremblay avec Jean Marchand qui était alors ministre de l'Immigration. C'était au plus creux de la guerre du Vietnam, et plusieurs milliers de *draft dodgers* s'étaient réfugiés au Canada. J'étais alors d'opinion que les déserteurs, qui étaient des privilégiés, devraient être soumis à une forme de service à la communauté, comme on dit maintenant, même s'il était exclu qu'on les renvoyât de force aux États-Unis. Je trouvais injuste que les déserteurs soient totalement libres pendant que les conscrits, généralement noirs et pauvres, se faisaient casser la gueule au Vietnam. Je me demande si le cas de Jeremy Hinzman ne préfigure pas l'enlèvement américain en Irak.

De 10 h à 16 h, magasinage des fêtes avec Claudette, place Laurier. Je déteste recevoir ou faire des cadeaux à date fixe. Je ne pense pas ici à la pression de la publicité ; je pense à la pression sociale, aux cadeaux qu'il faut faire. Les cadeaux-à-date-fixée, les pourboires-aux-camelots.

Camelots : un des deux camelots qui livrent les journaux à la résidence, et fort ponctuellement, soit dit en passant, laisse une carte de rappel dans la boîte à lettres. Deux jours plus tard, et au moment même où je lui remettais de main à main son pourboire, il me donne une feuille en quadricouleur où il est écrit *Merci beaucoup pour le généreux pourboire*. Il ignorait la « générosité » de mon pourboire. Cadeau-au-futur-antérieur.

8 DÉCEMBRE

What does the expression Immaculate Conception means ? The word conception tells us that She is not eternal, that She had a beginning. Immaculate tells us that from the first instant of Her existence there never was in Her the least conflict with God's will. The Immaculate One is the most perfect of all creatures. She was immaculate because She was to become Mother of God ; She became the Mother of God because She was immaculate.

Mother of God ! The human mind cannot grasp what God is. Neither can we comprehend the dignity of the Mother of God. It is easier to understand a title like servant of God, daughter of God is more difficult to grasp ; but Mother of God transcends our mind completely.

God calls creatures into being when He creates them. Then, in their movement of return to God, these creatures draw near to Him and come to re-

semble their [116] Creator more and more. God comes to this most perfect Creature, the Immaculate One ; and the fruit of their love is Jesus Christ, the Mediator between the Creator and all creatures. (Saint Maximilien Kolbe, *The Tablet* du 4 décembre 2004).

Rencontre avec François Caron. Nous ne nous étions pas vus depuis le 30 août. C'est dire que les « éphémérides » et la « revue de presse » étaient chargées. Nous échangeons surtout sur le journal de Marie-Victorin et sur l'euthanasie de Manon Brunelle.

9 DÉCEMBRE

Gérard vient de publier un roman à compte d'auteur intitulé *Katlav* (en caractères hébreux) et sous-titré *Le Meurtre du père*. Gérard y travaille depuis sept ans. L'ouvrage est divisé en trois parties : *Ferveur, fuite, fatalité*. Il se veut une histoire d'une communauté religieuse (en l'occurrence, l'histoire de la communauté mixte des Marianistes) de 1950 à maintenant. Les personnages sont « plaqués » et caricaturés, sauf Rodrigue, qui est le porte-parole de l'auteur. Dans ce roman à clé, Gérard se traite bien !

Note postérieure (29 janvier 2005) : J'ai trouvé ce roman (qui n'a d'un roman que le titre) très mauvais, et je redoutais le moment où Gérard lui-même ou un de ses confrères (je les rencontre tous les matins) me poserait l'inévitable question : *Et puis ! le roman ?* La question est venue ce matin, posée par un confrère de Gérard. Le confrère en question est un homme calme et effacé, et il est caricaturé, pour ne pas dire portraituré, dans le roman. Il était outré. Nous étions à deux pas de la porte de la chapelle. Je lui dis rapidement mon jugement d'ensemble et je l'invite à me rencontrer afin d'en parler aussi longuement qu'il voudra. Je l'ai rencontré le 15 décembre. Il est blessé et indigné. Je suis d'accord avec lui et je le lui dis. Mais je me demande comment ils peuvent vivre ensemble (ils sont trois). Pour sa part, Gérard ne m'a pas demandé ce que je pensais de son ouvrage.

J'ai eu le « roman » le 9 novembre. Je l'ai lu et annoté. je ne suis pas en cause, mais chaque matin, durant la messe, je dois faire un effort pour mettre de côté le président de notre Eucharistie et l'auteur de ce règlement de comptes déguisé sous des personnages de « roman », car, comme bien entendu dans un exercice de ce genre, Gérard se cache sous la couverture du *toute allusion à des personnes connues ne*

serait que pure coïncidence. Seigneur ! En dehors de sa communauté, il n'y a pas de « personnes connues » vis-à-vis desquelles il aurait à se dédouaner.

Dans la présentation qu'il fait de son ouvrage, Gérard écrit qu'il s'agit d'une intrigue qui se déroule dans une communauté religieuse de frères enseignants. L'histoire est construite selon un scénario à trois temps qui correspond plus ou [117] moins à l'évolution des communautés religieuses au Québec depuis 1950 : ferveur, fuite, fatalité. L'ouvrage est une fiction mais aussi un jugement sur la débâcle des communautés religieuses depuis la Révolution tranquille.

Gérard parle d'une communauté de frères enseignants. Or, il appartient à une communauté mixte (pères et frères). Quant à son analyse de la Révolution tranquille, elle est sommaire. Il « situe » le *Refus global* (1947) à l'intérieur de la Révolution tranquille qu'il fait commencer en 1950.

10 DÉCEMBRE

À l'occasion du 15^e anniversaire de la tuerie de la Polytechnique, *Le Devoir* publie un texte de Brigitte St-Pierre, ingénieure. Elle se trouvait à la Polytechnique le 6 décembre 1989, vers 11 h 45. La lecture de ce texte me donne l'idée de relire celui que j'avais publié dans *La Presse* du 21 décembre. Je n'y changerais pas un seul mot. Mon texte avait fait l'objet d'une violente critique d'Andrée Maillet dans *Le Devoir* de je ne sais plus quelle date. Elle dénonçait évidemment mon antiféminisme. À peu qu'elle ne me déclarât sympathique à Marc Lépine, le tueur en série.

Mentionnant le mot « archives », je cède à la facilité : l'autre soir, un confrère saluait notre archiviste en l'appelant « archivieux ». À quoi l'archiviste répondit : « archivice ».

12 DÉCEMBRE

De 14 h à 16 h, réunion, à la résidence de la *rue Paradis* à Sainte-Foy, des responsables des communautés de la région de Québec. Nous sommes une quinzaine. À l'ouverture de la rencontre, on nous fait écouter une disquette portant une chanson (je n'ose pas dire « hymne ») en l'honneur de Marie. Sauf deux ou trois confrères, personne ne connaît ni l'air ni la chanson. Nous sommes à l'ère de la musique en conserve.

C'est dimanche. Mais hormis quatre frères, chacun est habillé comme la chienne à Jacques. Le président de l'assemblée est un véritable homme-sandwich. De plus, il affiche une barbe à la Roy Dupuis, mais ni longue ni « mode ». Seulement des touffes poivre et sel, un peu partout dans la face.

L'objet de la rencontre, c'est de prendre connaissance du compte rendu de la visite des deux conseillers généraux en octobre dernier. La pagination est indiquée comme suit : 1/49, 2/49, 49/49. On ne respecte pas le code orthographique, mais on écrase devant le code de l'informatique. Or, l'orthographe est une forme de politesse ; une forme de respect, justement.

Quant au contenu du rapport des conseillers, il est poli, au sens de « usé » par un long frottement. Il est poncé.

[118]

18 DÉCEMBRE

Souper avec M. et Mme Jean Côté. Au restaurant, c'est l'atmosphère de Noël. Le souper est animé, Je taquine Me Côté sur les honoraires exigés par les avocats. Il répond que les avocats n'auraient pas les moyens de se payer leurs comptes.

19 DÉCEMBRE

Visite d'Alain Bouchard. C'est un homme très engagé et très fidèle en amitié. Il me raconte une récente visite à un ami qui vient de recevoir sa sentence médicale : il est atteint de la maladie de Parkinson. Au fond, l'homme le savait depuis un bon moment, mais le verdict officiel le laisse démoli. Cela me rappelle la réaction du confrère dont je parlais plus haut (entrée du 29 novembre). J'ai déjà lu aussi que des condamnés à mort qui avaient épuisé tous les recours en grâce et qui, donc, savaient depuis longtemps qu'un certain matin, aux petites heures, on les conduirait à la guillotine, n'en manifestaient pas moins un mouvement de recul et de stupeur au vu de l'engin.

20 DÉCEMBRE

Ce matin, - 18 C, fort vent et poudrerie. Je marche un quart d'heure à l'abri de la résidence. Pour la première fois de la saison, je dois me rendre à la messe en voiture.

Commentant brièvement le passage du prophète Isaïe de la messe du jour, Gérard nous dit qu'Isaïe n'avait pas à l'esprit l'Annonce faite à Marie, telle que rapportée par Luc dans l'Évangile du jour (et d'hier aussi). Isaïe voulait simplement dire au roi Achaz que le Seigneur n'abandonnait pas son peuple, malgré les compromis politiques du roi qui avaient fini par le mettre sous la coupe de l'Assyrie.

Bon ! C'est peut-être là le dernier mot de l'exégèse de pointe. Il y en aura d'autres ! Il reste que, si le prophète Isaïe ne prophétisait rien, au nom de quoi les Évangélistes s'en rapportent-ils aux prophètes ? Et Jésus lui-même le faisait, à son propre sujet, et précisément pour fonder son autorité.

Je suis à lire *Dictionnaire Céline* (Philippe Alméras, Plon, 2004). Une brique de 879 pages. Je fréquente Céline depuis 1955. Je l'ai découvert tout seul, comme un grand. J'ai lu tout son œuvre, sauf les trois volumes qui furent interdits en France en 1945, mais que l'on peut maintenant trouver sur Internet. J'ai aussi beaucoup lu sur Céline. J'apprends quand même des détails que j'ignorais. Par exemple, qu'il a écrit un nombre incalculable de lettres : 1200, à une même correspondante ; 3 500 à 4 000, durant son exil forcé au Danemark. Dans des ventes aux enchères, ces lettres valent de l'or ! J'apprends aussi que Victor Barbeau a rencontré Céline à deux ou trois reprises en 1938, et que Victor Barbeau [119] appartenait au Parti national chrétien d'Adrien Arcand, d'inspiration fasciste. À 18 ans, on peut embarquer dans ce genre de mouvement. Mais Victor Barbeau avait 55 ans en 1938. L'année des « accords de Munich » ! Il devait donc connaître où mèneraient Mussolini et Hitler. Le fait est que l'idéologie nationaleuse a aveuglé les leaders canadiens-français de l'époque : Henri Bourassa, André Laurendeau, Carnillien Houde.

Le 6 juillet 1961, quelques semaines avant de mourir, Céline disait : *Tout ce que j'ai écrit a été publié et je n'en ai pas retranché une ligne. Pourquoi j'écris ? Je vais vous le dire : pour rendre les autres illisibles.*

Mort à crédit est l'un des titres de ses ouvrages. Je ne m'étais jamais arrêté au titre. Vivre à crédit ; mourir à crédit. Vivre à crédit, au sens premier, mes parents l'ont fait. C'est emprunter sur l'à-venir. Pourvu que d'autres vous « prêtent » confiance. Au fond, « mourir à crédit », c'est le même calcul. Dans ce cas, qui prête

confiance ? La traduction américaine (1938) porte : *Death on the Instalment Plan*. Ingénieux ! La critique américaine (*The Nation*, *The New Yorker*, *The New York Times*, etc.) avait été féroce. En épigraphe à *Bagatelles pour un massacre*, Céline avait écrit : *Il est vilain, il n'ira pas au Paradis celui qui décède sans avoir réglé tous ses comptes*. Voilà peut-être la signification que Céline voulait donner à son *Mort à crédit*. Une façon de se déclarer « fils de l'avenir ».

21 DÉCEMBRE

L'affaire « Guy Cloutier » vient de connaître son dénouement. Deux ans, jour pour jour, après la mise en accusation. La sentence est de trois ans et demi de pénitencier. La télévision nous le montrait ce soir, vieilli, démoli. Elle nous montrait aussi l'ignoble foule des curieux qui se pressaient dans le palais de justice. Et, c'était couru, le sondage-éclair et quotidien de TVA. En l'occurrence, la question était : *Trouvez-vous que la peine est assez sévère ?* Je n'ai pas noté le nombre de répondants, mais j'ai retenu que l'immense majorité (plus de 80%) trouvaient que la sentence n'était pas assez sévère.

Rien ne réjouit davantage le parfait petit voyeur de télé que la chute d'un « grand ». L'envie est le ver rongeur dans la pomme de l'égalité démocratique. Quant à moi, je me contenterais bien de la condamnation publique, pourvu que la société soit protégée. Je veux bien que l'on emprisonne les tueurs et les voleurs. Mais, tout compte fait, les tueurs sont assez rares. Les petits voleurs sont vite pincés. Les gros voleurs changent de siège dans les conseils d'administration, avec des primes de séparation qui pourraient faire vivre à l'aise quelques milliers de citoyens ordinaires. Les citoyens « ordinaires », d'ailleurs, tuent très rarement, mais ils volent tant qu'ils peuvent. C'est toujours la même règle : les petits pèchent petitement ; les grands pèchent grandement.

[120]

23 DÉCEMBRE

Mon party annuel de Noël. Nous étions huit. De 13 h 30 à 16 h, Claudette m'aide à monter la table et à préparer les décorations d'usage. Je ne suis pas très doué pour ces choses. La rencontre est parfaite. Preuve en soit qu'elle se termine à 2 h. Et, en l'occurrence, je n'ai même pas à cuisiner. Or, il y en a dans notre petit groupe,

qui « reçoivent » des 12 et des 25 convives pour les « Party » de Noël. Je suis heureux, en tout cas, que lors de mon Party annuel personne n'a à lever le petit doigt.

Le lendemain, si je peux dire, je suis allé à la messe de 7 h. Et tout le reste de la journée, j'ai effacé les traces du Party ! La fête, toute fête, est, tout ensemble, et dans cet ordre, une rupture, un souvenir et une espérance. Rupture d'abord : dans l'horaire, l'habillement. Souvenir ensuite : on se raconte de vieilles choses ; on écoute de la vieille musique (*La musique rend à nos sentiments les humbles services que les prostituées rendent à nos sens*, Maurois) ; on se communique, mine de rien et en aparté, quelques confidences éclairantes. Jusque-là, on est dans le convenu. Car on se connaît depuis longtemps. Pour l'un ou l'autre, depuis plus de trente ans. Il n'y a pas beaucoup de tranches de trente ans dans une vie.

Et alors, l'espérance ? Dans le groupe de huit personnes que nous étions, beaucoup de choses ont « été » depuis trente ans : divorces, mariages, démariages, promotions, démotions, achat et vente, erreurs ravalées, mais non admises comme telles, pour ne rien dire des mutations hormonales.

L'espérance, donc. Il n'y a aucune espérance, ni par en arrière, ni par en avant, ni à l'horizontal. Et si la fête, surtout le temps des fêtes, n'était que rupture et souvenir, cela ne serait que gros *fun*, beuverie et ripailles. Soir gai fait triste matin. *Que de peines on se donne pour se préparer des regrets*, comme dit *L'Imitation de Jésus-Christ* dont l'auteur présumé ne vivait pas précisément dans une « société de consommation ».

L'ingrédient de l'espérance, qui doit faire partie de la « recette » d'une fête, c'est l'assurance de la fidélité. Dans une fête digne de ce nom, on mise sur une suite. On fait fond sur l'amitié. Marie-Claude, l'autre soir, mitonnait des menus pour dans cinq ans ! Une belle âme !

24 DÉCEMBRE

Routine quotidienne : toilette (sommaire), café, promenade, messe. Ce matin, vu qu'il a plu la veille, les chemins sont en glace bleue. Je fais mon ramonage, appuyé sur le tambour de la résidence. Mais, dès hier soir, j'avais prévenu mon confrère qu'il me conduirait à la messe en auto. Journée silencieuse et sereine.

Vers 19 h, téléphone de Louis-André Richard. J'ai été fort surpris d'entendre la sonnerie du téléphone. Il était chez lui avec sa femme, ses enfants (mais non pas tous, m'a-t-il précisé), des amis, peut-être. Au téléphone, j'entendais clairement

[121] les bruits d'une fête : musique, cris. Louis-André m'informe que sa grippe des derniers jours s'est muée en otite. *Rien n'est parfait* dit le renard au *Petit Prince*.

25 DÉCEMBRE

Coucher hier soir à 21 h 30. Lever ce matin à 4 h 45. Routine habituelle. Messe à 9 h. Nous sommes exactement deux dans la résidence. Le *Silent Night* se prolonge. Le silence est le dernier des derniers luxes. J'écris ces lignes à 14 h 30. De ma fenêtre, je vois des pères et mères qui aident leurs enfants à étrenner leurs étrennes. J'ai déjà fait ça. J'ai déjà couché avec des skis à côté de moi. Ils m'avaient été donnés en étrennes. Les parents, eux, ils étrennent quoi ? L'inusable joie d'avoir donné. Le mot « étrenne » veut dire : *cadeau à titre d'heureux présage*. Et aussi : *premier usage qu'on fait d'une chose*. Premier usage de la parole ; premier usage de son corps.

Je viens de téléphoner à Mozart. Je m'informe de ses traitements de radiothérapie contre son cancer de la prostate. Il en a subi 35. Ces traitements sont indolores, mais ils épuisent l'organisme. Il m'en parle sobrement. Il me sort un mot anglais : *serendipity*. Le terme signifie : *don de faire par hasard des découvertes heureuses*. Je n'ai pas retenu quelle découverte il avait faite. Mais je sais que Mozart est un être « admiratif » et qu'il ne sélectionne (ou percole) que les souvenirs positifs. Pourvu que cela dure ! Car il n'y a rien de pire que de garder son venin jusqu'à la dernière minute. Cela n'aide ni les coupables ni les victimes. La dernière vengeance des petits, c'est d'empoisonner les survivants. Il faut devancer tout adieu. Avec élégance. Avec *serendipity*. Car enfin nous serons tous « surpris par la joie ».

On déplore la commercialisation de Noël. Noël a toujours été commercialisé. Si Jésus est né dans une grotte, c'est à cause d'une affluence ponctuelle, décrétée par Rome, dans une très petite ville, mais où il fallait se présenter. Exactement comme devant une caissière d'une caisse populaire. Ce n'était pas à cause d'une méchanceté particulière envers un père et une femme enceinte que Joseph et Marie se sont retrouvés dans une grotte. Encore que les riches trouvent toujours une chambre dans le meilleur hôtel de la place, en glissant un bon pourboire au vrai décideur. On trouve toujours une belle chambre pour quelqu'un qui a les moyens de payer le prix gonflé pour l'occasion. La grâce de Noël, c'est de provoquer, « appeler dehors », lancer le défi du don, sans attente de retour. Dans *Harpers* de décembre, je lis que *The Sermon on the Mount is nothing less than a corrective to the Ten Commands*. Le *Sermon sur la montagne* est scandé par : *On vous a dit ceci et cela. Hé bien ! moi je vous dis*.

La liturgie, la savante liturgie, nous parle de l'admirable commerce : *O admirabile commercium*. De quel commerce s'agit-il ? De quel échange ? [122] L'échange de notre pauvreté contre la richesse infinie. Je ne me priverai pas de citer encore Alain : *Noël, c'est la puissance qui refuse force*. Qui ne montre même pas sa force.

26 DÉCEMBRE

Hier soir, coucher à 21 h 30. Aujourd'hui, dimanche, fête de la Sainte Famille. Messe à 11 h au pavillon des Rédemptoristes. Excellente homélie. Le président de l'assemblée dégage les épreuves que la Sainte Famille a connues : fiançailles perturbées par la découverte, par Joseph, que Marie est enceinte ; la naissance de Jésus dans un abri de fortune ; la fuite en Égypte ; la vie « d'étrangers » dans une petite ville. Anecdote du prédicateur : dans un petit village de la Beauce, un résident du village depuis 30 ans se présente à la mairie. Objection des vieux résidents : *On n'est quand même pas pour élire un « étranger » comme maire*.

Après la messe, je suis seul toute la journée. Je ne reçois ni ne fais aucun appel téléphonique. Un peu d'écriture, beaucoup de lecture, coucher à 21 h.

27 DÉCEMBRE

Vers 15 h 30, Claudette m'invite chez elle. Échange de cadeaux. Ces jours-ci, elle s'occupe de sa sœur Margot, handicapée motrice et intellectuelle : elle a près de 60 ans, mais elle me lance des réparties d'une précision chirurgicale. J'ai déjà cité, de je ne sais plus qui, que seuls les idiots, les ivrognes et les enfants disent la vérité. La vérité sort de la bouche des enfants. *Ex ore infantium*, dit le psaume 8,3. Jésus reprend ce verset contre les scribes indignés qui protestaient de ce que des enfants criaient dans le Temple en son honneur. *Tu entends ce qu'ils disent, ceux-là ? Parfaitement, leur dit Jésus*. Et de citer le psaume. (Cf. Mt 21, 16)

28 DÉCEMBRE

Fête des saints Innocents. Messe à 7 h. Au début de la messe, Gérard nous rappelle que Matthieu est le seul évangéliste qui rapporte le massacre des saints Innocents pour se donner l'occasion d'établir que Jésus est le nouveau Moïse « rappelé d'Égypte ». Je veux bien que l'on superpose plusieurs couches de « lecture » de l'Écriture, mais pas au point d'enterrer un fait d'ordre historique. Pascal rapporte que *quand Auguste eut appris qu'entre les enfants qu'Hérode avait fait mourir, au-dessous de l'âge de deux ans, était son propre fils, il dit qu'il était meilleur d'être le pourceau d'Hérode, que son fils*. Je n'ai par ailleurs aucune difficulté à penser que la Sainte Famille ne s'est pas nécessairement réfugiée en Égypte, ce qui n'aurait pas été une petite affaire ! À l'époque, s'éloigner de quelques dizaines de kilomètres suffisait pour se mettre à l'abri d'une recherche.

[123]

De bulletins de nouvelles en bulletins de nouvelles, nous en apprenons davantage sur le désastre qui a frappé l'Asie du Sud. Il s'agirait du tsunami le plus terrible depuis 100 ans. On parle du plus grand défi humanitaire de l'Histoire. Depuis 1963, on utilise le terme « tsunami », qui désigne, en japonais, un port submergé par une vague, au lieu de « raz de marée ». Cette catastrophe fait oublier pour l'instant la turbulence qui accompagne les élections en Ukraine.

Un phénomène de ce genre nous rappelle que la planète est une masse de feu et de gaz comprimée par une mince couche de terre. Un immense presto qui laisse s'échapper, de place en place, le trop-plein de pression, soit par les volcans, soit par les soulèvements sous-marins.

Je termine la lecture des *Voix de la liberté* (Michel Winock, Seuil, 2001). En quatrième de couverture, je lis :

De 1815 à 1885, la France aura vu se succéder six régimes : la brève résurrection de L'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la II^e République, le Second Empire, la III^e République. Au cours de ce « stupide XIX^e siècle » (Léon Daudet), des hommes de lettres ont participé à tous les combats politiques. Pour que triomphent leurs idées, ils deviennent députés, sénateurs, parfois ministres. Leurs noms ? Chateaubriand, Constant, Hugo, Stendhal, Balzac, Sand, Proudhon, Michelet, Maupassant, Zola, Vallès, et tant d'autres qui ont su tisser le politique et la littérature.

Tant d'autres, en effet : Renan, Bloy, Lamartine, Guizot, Thiers, Tocqueville. Je viens d'écrire que la planète est une masse de gaz et de feu comprimée par une mince couche de croûte. Et sur cette croûte, les hommes s'agitent ou sont agités. *Quare fremuerunt gentes : Pourquoi ces nations en tumulte ? (Ps 2, 1)* L'hymne de l'office du jour fournit la réponse : *L'Enfant-Dieu est l'un d'entre eux, et les hommes tremblent. Son amour les a pris de court.*

29 DÉCEMBRE

En mettant le nez dehors, ce matin, je vois qu'il est tombé 8 à 10 pouces de neige, et le vent souffle assez fort. La gratte du Campus n'étant pas passée, il sera impossible de sortir l'auto pour permettre à mon confrère de me conduire à la messe.

Le bilan de la catastrophe de l'Asie du Sud s'alourdit. On parle aujourd'hui de 58 000 morts, sans compter les disparus. Outre la nourriture et des couvertures, on a prioritairement besoin d'eau potable et de moustiquaires (contre la malaria). On enterre les cadavres aux bulldozers. La puanteur est insupportable. Les secouristes ont tous le nez et la bouche masqués.

En lisant la brochure d'hommage au père Ambroise-Marie Carré, qui réunit l'homélie et les discours prononcés lors de ses funérailles, le 22 janvier 2004, en la cathédrale Notre-Dame, il est fait mention, par l'un ou l'autre des membres de l'Académie française, des prédécesseurs du père Carré : Lacordaire, Guitton, [124] Marcel Arland, Renan, Daniélou, Bossuet, Dupanloup, Massillon, Maurice Druon, Jean d'Ormesson, Guizot, Georges Mandel, Hélène Carrère d'Encausse, j'en passe. Plusieurs de ces noms font leur tour de piste dans *Les Voix de la liberté*, cité plus haut. On a la mémoire plus longue en France qu'ici. Au Québec, en effet, on en est encore à déboulonner Cartier et même Champlain ; à débaptiser des rues. Faut dire qu'à Paris aussi on a débaptisé des dizaines de rues. Je n'en savais rien avant de lire *Les Voix de la liberté*. Et je n'ai pas de peine à croire qu'à Paris même, hormis quelques centaines d'érudits, chacun roule ou marche sur l'Histoire sans se poser la moindre question.

Lu : Viser bas, ce n'est pas viser juste.

I told my psychiatrist that everyone hated me. He told me I was being ridiculous. Everyone hadn't met me yet (Rodney Danferfield, *Time Magazine* du 27 décem-

bre). Le même numéro présente George W. Bush *Person of the Year*. Je note encore la stupidité de ce « *Person of the Year* ». Comme si l'on ne disposait pas, selon le cas, de *Man ou Woman*.

Dans *Le Devoir* d'hier, Jean-Claude Leclerc signe une bonne analyse de l'impasse en Haïti. J'en connais un peu plus que ce qu'en rapportent les médias, pour la raison que les frères Maristes y travaillent depuis une vingtaine d'années. Toutes proportions gardées, Haïti est d'ailleurs le pays le plus aidé par le Québec, grâce aux communautés religieuses. Je n'ai jamais cru aux sauveurs indigènes successifs. Pas une seconde à Jean-Bertrand Aristide, tout prêtre qu'il fut.

Jean-Claude Leclerc estime que les *vraies causes de cette tragédie sans fin ne sont pas difficiles à déterminer : ingérence étrangère, tradition autoritaire, intolérance chronique, exclusion du peuple, épuisement écologique*. Il propose le *désarmement militaire des groupes illégaux, la mise en tutelle internationale, le recours à un type de développement socio-économique misant d'abord et avant tout sur la population*.

Le désarmement militaire des groupes illégaux ne serait possible que par une mise en tutelle internationale et encore, pas trop « internationale ». Les États-Unis, la France et le Canada suffiraient. Avec, de plus, un arbitre suprême doté d'un pouvoir absolu et désigné par l'ONU. On ne peut pas écarter « l'ingérence étrangère », d'une part, et, d'autre part, miser « avant tout sur la population ». Même dans une famille, la liberté des enfants doit être longuement contrainte.

Vers 14 h 30, visite inattendue de Marie-Claire Bouchard et Michel Morissette. Le couple, de passage à Québec, demeure à Sainte-Julie. Ils étaient venus me visiter le 10 janvier 2000. J'en faisais écho dans le *Je cherche dès l'aube*. La porte de la résidence étant maintenant barrée ces jours-ci, c'est en passant par hasard dans le hall que je les ai aperçus. Je ne les ai d'ailleurs pas reconnus. M. Morissette est économiste de formation, maintenant retraité d'Hydro-Québec. [125] Lui et sa femme sont passionnés de littérature, y compris de la mienne ! Voyant un *Céline* sur mon bureau, nous enchaînons sur Céline, Montherlant, Philippe Sollers, et qui encore. M. Morissette me dit qu'il n'a presque jamais l'occasion de parler de littérature. Je sais ! En dehors d'un métier commun, les lectures sont pourtant le point de rencontre des hommes. Cette visite est aussi réconfortante qu'inattendue.

30 DÉCEMBRE

Dans *Le Devoir* du jour, Jean Dion parlait de l'espèce de voyeurisme que l'on manifeste à l'occasion d'une catastrophe. Suffit pour s'en convaincre de constater que les accidents, les incendies provoquent inmanquablement des attroupements de curieux. Dans le cas d'une catastrophe lointaine, comme celle de l'Asie du Sud, les médias prédisent le pire. *Le Devoir* du jour titrait à la Une : *Jusqu'à 100 000 morts*. On se retient de souhaiter qu'il faudrait quand même qu'ils se « forcent un peu, là-bas ». On veut des records.

Le comble de l'obscénité, je le trouve dans les déclarations de certains touristes québécois qui se plaignent d'avoir été traités *comme des moins que rien* par des fonctionnaires de la région de Bangkok. On n'avait même pas de brosses à dents et de pâte dentifrice à leur offrir. Ils étaient simplement encore en vie, et rendus à Montréal ! Heureusement qu'ils avaient encore Ottawa à blâmer ! Vienne le jour où, enfin, on n'aura plus personne à blâmer, sauf le pape. On blâmera rétroactivement : *Si ç'aurait pas été de la Conquête, aussi !*

[127]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

2005

[Retour à la table des matières](#)

[127]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Janvier 2005

6 JANVIER

[Retour à la table des matières](#)

Le 31 décembre, je me rends à Roberval en autobus pour visiter mes deux sœurs. Départ à 14 h 15, arrivée vers 19 h 30. Neige fondante, pluie verglaçante, autobus bondé. Bref, conditions idéales ! Je réussis à sommeiller un peu, mais je suis réveillé par la sonnerie d'un téléphone cellulaire. J'écoute une conversation en morse. J'essaie de lire, mais l'éclairage placé sous le porte-bagages est trop faible. Sur la banquette voisine, je vois une jeune femme qui lit tout le long du voyage. J'en conclus que mon incapacité à lire tenait davantage à mon âge qu'à l'éclairage ! (Accent montréalais). Margot et Reine sont seules avec Danielle, la fille de Margot. Nous « défonçons » l'année fort sobrement : mes deux sœurs et Danielle sont *teetotallers*.

Le jour de l'An, messe à 10 h. Margot stationne l'auto le plus près possible du perron de l'église, mais le terrain est en glace bleue. Tarzan doit demander de l'aide pour franchir une dizaine de pas.

Le 2 janvier, je me lève vers 6 h 30 et je me prépare un bon déjeuner, mais je ne peux pas faire ma promenade, *because* la glace bleue. Je fais mon ramonage sur la petite galerie derrière la maison. Messe à 10 h. Départ de Roberval à 12 h 15 ; arrivée à Québec à 16 h 30. Après la sortie de l'embranchement d'Hébertville, la circulation est très dense et, à partir de l'Étape, il tombe une neige fondante. En arrivant à la gare intermodale, le chauffeur lance : *Enfinnn ! Québec. Merci pour votre patience.* Je n'avais encore jamais entendu un chauffeur d'autobus qui lâchait un peu

de *steam* de son presto ! Lui, ce n'est pas l'impatience qu'il avait supportée ; c'est la responsabilité qu'il avait assumée. Avec élégance.

Les deux messes auxquelles j'ai participé étaient bien préparées et bien animées. Bonne chorale (tous des adultes) et bons choix de cantiques. Il y a beaucoup d'heures de répétitions derrière ces prestations. L'assemblée aux deux messes était nombreuse, mais principalement composée d'adultes et de quelques enfants.

Le 3, soirée chez les Beaudoin, avec Claudette et les Tremblay.

Le 5 janvier, soirée avec une trentaine de confrères à notre résidence avenue des Braves. J'écris au supérieur :

Le 6 janvier 2005

Je veux vous remercier pour l'excellente soirée passée dans votre maison hier soir. Je devine l'énorme travail que vous et vos confrères avez investi dans la préparation des lieux, de la « célébration de la Parole », de la table, de l'animation. Merci également à votre excellente cuisinière. Je prends volontiers :

[128]

Mon Dieu, bénissez la Nouvelle Année.
Rendez heureux nos parents, nos amis.
Elle est tout à vous et nous est donnée
Pour mériter le paradis. (bis)

9 JANVIER

Ce matin, promenade un peu plus longue que celles des derniers jours, vu que les chemins sont davantage « marchables », même pour le pingouin que je suis devenu. Messe à 9 h, comme tous les dimanches. Nous sommes cinq dans la grande chapelle. Je passe le reste de la journée seul à lire et à faire de la correspondance en retard.

Hier, vers 10 h, visite de Me Jean Côté. Il m'apporte plusieurs numéros du *Point*, de *L'Express* et le dernier numéro du *Nouvel Observateur*. Il me remet également

quelques extraits de *Toi et moi* de Paul Graldy (1885-1983) dont nous avons dj parl. *Toi et moi* a t publi en 1913. Il s'en est vendu, tous diteurs et tous formats confondus, un million et demi d'exemplaires. Il est bien oubli aujourd'hui. Je reproduis les deux dernires strophes du pome intitul Finale.

Tu ne peux pas partir par ce temps... Allons, reste !
Oui, reste, va ! On tchera de s'arranger.
On ne sait pas. Nos curs, quoi qu'ils aient bien chang,
se reprendront peut-tre au charme des vieux gestes.

On fera son possible. On sera bon. Et puis,
on a beau dire, au fond, on a des habitudes...
Assieds-toi, va ! Reprends prs de moi ton ennui.
Moi prs de toi, je reprendrai ma solitude.

Sur un registre plus austre, il me donne une citation d'pictte, transcrite de sa main : *Il est aussi difficile aux riches d'acqurir la sagesse qu'aux sages d'acqurir la richesse*. Je dis plus austre ; je devrais dire plus abstraite. Graldy est plus concret et tout aussi vrai.

Lu : *Je crois qu'un bon citoyen doit prfrer les paroles qui sauvent aux paroles qui plaisent*. Le problme, c'est qu'en dmocratie les « bons citoyens » ne veulent entendre que les paroles qui plaisent. Par voie de consquence, les chefs diffrent tant qu'ils le peuvent les paroles qui sauveraient. En attendant, ils s'accrochent aux sondages. Seule l'imminence d'un grand malheur purge des petites inquitudes, des petites quitudes. Cela se vrifie dans une vie individuelle et dans la vie collective. *En un danger mortel au corps, les hommes tranchent tout lien, bouleversent vie, carrire, viennent ici* (un sanatorium) *deux, trois ans. Tout, disent-ils, sauf la mort. On ne conserve pas Dieu un prix moindre* (Joseph Malgue, *Augustin ou le Matre est l*, Spes, 1960).

[129]

10 JANVIER

Depuis trois semaines, j'ai de nouveau mal au nerf sciatique. Le 24 juin 1977, j'avais été opéré d'urgence pour une hernie discale. L'intervention avait été un succès. Depuis cette date, je n'ai guère eu que quelques brèves attaques. Comme le mal va empirant, je me suis décidé à me rendre chez une acupunctrice.

Note postérieure (24 février). Au hasard de lectures éclatées, j'apprends que Marc-Aurèle souffrait de vertiges, et Philippe Sollers souffre de sciatique !

11 JANVIER

Évangile du jour (Mc 1, 21-28) : Jésus est dans une synagogue. Un homme tourmenté par un esprit mauvais se mit à crier : *Que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Es-tu venu pour nous perdre ?* Jésus l'interpella vivement. *Sors de cet homme. L'esprit mauvais le secoua avec violence et sortit de lui en poussant un grand cri.* Dans ce passage, on passe du singulier au pluriel.

À l'occasion de la catastrophe survenue en Asie du Sud, on a pu entendre la question récurrente : *Et Dieu dans tout ça ?* On l'entend aussi sous la forme : *Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir cette épreuve ?* Je me souviens que ma mère disait, quand j'avais été particulièrement « impossible » (Cf, *Glossaire du parler français au Canada*) : *Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir un garçon aussi impossible ?* Cette question n'a jamais été mieux « instruite » (je dis « instruite », car il s'agit d'un procès) que dans le livre de Job. Mais elle y reçoit réponse.

En 2004, une soixantaine de journalistes ont été tués ou exécutés dans l'exercice de leur métier en Afghanistan ou en Irak. J'honore volontiers ces êtres courageux. Je rapproche néanmoins ces morts à la fringale de tout voir et de tout savoir. Dans un entretien publié dans *L'Express* du 3 janvier, Philippe Bilger déclare : *On a le droit de tout penser. Tout dire, c'est autre chose.*

Dans le même numéro, un portrait de l'écrivain anglais James G. Ballard où je lis :

Nous vivons dans une société du divertissement, un immense parc à thème, un univers aseptisé où l'on nous sert le mirage de la liberté. Les gens voyagent sans voir le monde, consomment par paresse et évitent de réfléchir. Ils imaginent que tout tourne autour d'eux, qu'on leur doit la santé, la sécurité, la prospérité. Ils en oublient que la vie est étrange et dangereuse. (...) On vit dans un monde où l'automobile est reine, alors qu'elle fait un million de morts chaque année.

Visite de François Caron. Nous ne nous étions pas vus depuis un mois.

J'avance dans ma lecture du *Dictionnaire Céline* (Philippe Alméras, Plon, 2004). Céline a prophétisé le XX^e siècle. Dans sa frénésie et son délire, il transposait ses expériences de la guerre, de l'exercice de la médecine en banlieue [130] ouvrière, de sa condamnation et de son long emprisonnement au Danemark. Les principaux acteurs politiques et littéraires (de la guerre de 1914 à sa mort en 1961) passent et repassent dans son kaléidoscope.

14 JANVIER

Dans *The Tablet* du 1^{er} janvier, je lis un commentaire inattendu. Timothy Radcliffe rappelle que, lors des massacres survenus au Rwanda, les missionnaires dominicains avaient ouvert leurs églises à ceux qui fuyaient le massacre.

They were at a loss for words. On the wall of the church there was a mosaic of Christ dying on the Cross, and at the foot of the Cross were Mary and St John. All they could do was to be there with him. When the time for words comes, they will be given. Christianity may not have easy answers, but with Christ's suffering and death as the central focus of its worship and doctrine, it cannot be accused of being unaware of the question.

In the light of such reflections it is a relief that Cardinal Tarcisio of Genoa has reported a growing feeling in the Vatican that the insistence on miracles as a preliminary to canonisation is « anachronic ». It is not easy to explain a God who fails to intervene to prevent a colossal human catastrophe in the Indian Ocean but will respond to a request for a miracle simply to satisfy the demands of the Congregation for the Cause of Saints.

Dans le même ordre d'idées, je me risque à dire que je n'ai pas beaucoup aimé une lettre récente de notre supérieur général qui rendait grâce à Dieu du fait qu'aucun frère mariste n'était mort lors de la catastrophe. Soit dit en passant, il y a plusieurs dizaines de frères maristes dans cette vaste région. Nous avons été « bénis ». Et les centaines de milliers d'autres, ils ont été « oubliés » ! J'admire la rapidité du « rétablissement » des communications, mais j'aurais souhaité que l'angle de la communication fût un peu plus large. Je me dis cependant, et contre moi, que si j'étais davantage intéressé à mes « frères » du Sud-Est asiatique, je me serais davantage inquiété. Et le rôle d'un supérieur général d'une communauté internationale comme la mienne, c'est « d'être intéressé ». Mais, durant tous ces jours, je n'ai pas pensé une seconde à mes « frères » du Sud-Est asiatique. Et l'on sait comment les Québécois qui savaient qu'ils avaient de la « parenté » dans cette région ont réagi. Les liens du « sang » sont autrement plus sensibles que les liens du « Corps mystique ». *People of faith cannot avoid hard question. Sometimes only silence will do.* En tout cas, le silence vaut mieux que la bêtise archiusée du *Et que fait Dieu dans tout ça ?* Amenez-nous un magicien.

C'était couru : dans *Voir* de cette semaine, David Desjardins y va de son numéro anti-Dieu. Cela commence ainsi :

[131]

Avez-vous remarqué que, ces temps-ci, Dieu est partout ? Normal, me direz-vous, c'est là qu'il est censé être : partout... comme s'il faisait un grand retour. Un peu comme Michèle Richard. Mais où était donc Dieu en ce 26 décembre maudit ? Devant les échecs de la science à expliquer certains phénomènes, dont le vide, Dieu serait peut-être sur le point de reprendre la place - vide, ha ! - qu'il a laissée à la science... Pascal disait qu'il préférerait prendre le risque de croire en Dieu. Tsé, d'un coup qu'il existe, une fois mort, j'aurai l'air moins con. Moi, c'est exactement l'inverse. Je prends le pari de ne pas y croire. Tsé, d'un coup qu'il n'existe pas, j'aurai l'air moins con. Je le verrais peut-être se cacher derrière le hasard aussi, pour ne pas être reconnu. J'aime assez cette idée, très poétique. Mais chose certaine, il n'est pas dans la crosse de monseigneur Ouellet.

Ils ont dû bien s'amuser, les petits copains de *Voir*, en concoctant ce papier. Je reconnais qu'il est bien enlevé et, surtout, qu'il est bien ponctué. Pour ne rien vous cacher, je confesse que je suis un maniaque de la virgule. Soit dit en passant, « virgule » signifie « petite verge ». Y a pas à y couper !

Ils ont dû bien s'amuser, les petits copains. « C'est toujours ça de pris », comme chantait Ray Ventura, dans les années 1930. Je suis documenté. Et justement parce que je le suis, documenté, je trouve que les entrechats de David Desjardins ne *step-pent* pas haut.

Température yo-yo. Ce matin, au lever, +5. Il pleuvait. Au coucher, - 15. Je note ça pour la postérité et autres galaxies.

22 JANVIER

Carole-Anne Lavoie, une enfant de 16 mois, de Saint-Aimé-des-Lacs (Charlevoix) est décédée à la suite de troubles respiratoires dont la cause exacte n'est pas encore connue. Ce qui est connu, c'est le cafouillis dans les communications entre l'hôpital de La Malbaie, le CHUL de Québec et l'hôpital Sainte-Justine de Montréal. Indépendamment du « retard » attribuable au cafouillis téléphonique, on ignore si l'enfant aurait pu être sauvée si les délais avaient été normaux. On ne sait absolument pas ce que c'est qu'un « délai normal » entre Fermont et Québec, par exemple.

Ce que je sais, par exemple, c'est que j'ai déjà accompagné, de Desbiens à Alma (25 milles) un confrère, victime d'une sévère attaque cardiaque. Je suivais l'ambulance en auto. Il y avait grève à l'hôpital d'Alma. J'ai dû parlementer avec les piqueurs pour qu'on me laissât passer. Une fois rendu auprès de mon confrère, j'entends une infirmière (sans doute réquisitionnée pour « les services essentiels ») dire : *Tiens ! Le frère Untel ! Je n'en suis pas mort, mon confrère non plus. Ce que je retiens, c'est qu'une grève dans les hôpitaux et, à un degré moins visiblement dramatique, une grève dans les transports publics sont des actes de barbarie. Point.*

[132]

Dans *Le Soleil* du jour, je lis, sous la signature de Normand Provencher : *La mort d'un enfant n'est jamais une mort ordinaire, banale. Allez savoir qui l'a voulu ainsi - si c'est Dieu, faudrait qu'il vienne m'expliquer lorsqu'il aura le temps. Plus jamais une autre Carole-Anne.*

Bien ! Et que le gouvernement fasse enquête. Mais, d'abord, on somme Dieu de s'expliquer ! Quelques semaines après la catastrophe de l'Asie du Sud, et soixante ans après la libération des camps nazis, *Le Nouvel Observateur* du 13 janvier titre *Auschwitz, l'histoire vraie du crime absolu*. Et toujours la même question bornée : *Et Dieu dans tout ça ?* On exploite l'émotion. On s'arrange assez rapidement avec les malheurs lointains dans le temps ou dans l'espace. On se console volontiers en distin-

quant les malheurs objectifs (*acts of God*) et les malheurs bien subjectifs : la mort de son enfant ou celle d'un conjoint. S'agit de savoir comment l'on prendra sa propre mort, quand elle se présentera. M. Provencher parle d'une « mort ordinaire, banale ». Ça existerait, une mort ordinaire, comme le citoyen de même nom ? Ou une mort banale, comme le four banal. (Cf. Belisle, *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, 1971). « Mort banale », donc. Première nouvelle ! Et pour cause : je ne l'ai pas encore rencontrée. Normand Provencher non plus.

En attendant, je me console en apprenant, ces jours-ci, qu'il y a 100 *espaces disponibles pour urne funéraire dans le Columbarium de la Souvenance, au prix de 500\$ chacun, taxes en sus, payables en deux versements. L'identification et les frais d'entretien pour 99 ans sont inclus. L'offre se termine le 28 février 2005* (Source, *Le Soleil*, 20 janvier). Voilà ma chance : à Château-Richer, nous avons deux cryptes où les dépouilles des frères sont déposées sur un banc de chaux vive. C'est la dernière opération des pompes funèbres. Est-ce assez amusant, quand même, l'expression « pompes funèbres » ? *La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts* (La Rochefoucault). Je dois dire ici, nonobstant les réserves que j'ai déjà exprimées quant à la zizique, que les funérailles des frères sont dignes et respectueuses de la millénaire symbolique chrétienne. Quoi qu'il en soit, j'ai demandé d'être inhumé dans le lot des frères à Desbiens. À titre de provincial, j'avais d'ailleurs demandé que l'on ajoutât sur le monument de granit de Saint-Gédéon (Lac-Saint-Jean), la phrase de saint Jean : *Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Le crois-tu ?* (Jn, 11, 26) Voilà bien la question ultime à laquelle Jésus ne s'est pas dérobé. Il est mort avec cette question. Il lui fut répondu. Tel est le fondement, mais non pas l'évidence, de notre foi. Jésus n'a pas « acté » sa mort. Il a autorisé tous nos désespoirs. « Autorisé » au sens où l'on dit que telle ou telle conduite (sentiment, émotion) est autorisée par une « autorité ».

Prenons un exemple : Jean-Paul II (qui a été bien abattu, depuis) avait déclaré, au moment où on lui avait offert et construit une piscine : *Ça coûte [133] moins cher qu'un conclave*. Il est non moins « parkinsonné ». Mais, justement, son Parkinson assume, « autorise » ses allures d'athlète olympique de 1978. Il ne cherche pas à masquer sa descente.

25 JANVIER

Fête de la Conversion de saint Paul. Anniversaire de naissance de Paul Tremblay. Il y a un an, jour pour jour, il entrait à l'hôpital de Chicoutimi pour subir une série de traitements contre un cancer. Je lui avais alors écrit :

Le 22 février 2004

Cher ami,

Quand tu m'as téléphoné, il y a une dizaine de jours, tu m'as fait part de ton « bilan de santé », avec un détachement de clinicien. La dernière fois que je t'ai rencontré, c'était les 21 et 22 mai 2001, à Chicoutimi, lors du baroud d'honneur contre les fusions forcées. Tu étais d'attaque et efficace. C'est le 3 septembre 1999 que tu m'avais informé pour la première fois de tes problèmes de santé.

L'autre soir, au téléphone, j'étais un peu interloqué. Je me souviens que je disais « Bon ! » après chaque détail dont tu m'informais. Le jour même de ton 69^e anniversaire de naissance, tu entrais à l'hôpital. Tu connais la suite mieux que moi.

Je t'envoie ce mot pour te dire que je te porte dans mes prières. Cette expression peut être un cliché, mais si on la dit sérieusement et si on la reçoit dans la foi, elle est réconfortante. Je m'en tiens à cette évocation d'intention. Je ne veux surtout pas verser dans l'homélie avec le risque de tomber sous le jugement du psaume 41, 7 : Vient-on me voir, on dit des paroles en l'air. Je veux plutôt te renvoyer à **Les saisons à venir**. Tu te souviendras peut-être que je t'avais écrit une longue lettre au sujet de cet ouvrage le 27 juillet 1995.

Ce matin, je l'ai joint directement au téléphone. Il me donne des détails sur son état de santé, et toujours avec une précision et un détachement de clinicien, clinicien de lui-même. Nous conversons un bon moment et, après, je me décide à lui envoyer par la poste le très beau poème *Amazing Grace* qu'il vaut la peine de reproduire ici :

Amazing Grace (original text)

Amazing grace ! (how sweet the sound)
That sav'd a wretch like me !
I once was lost, but now am found,
Was blind, but now I see.

'Twas grace that taught my heart to fear,
And grace my fears reliev'd ;
How precious did that grace appear,
The hour I first believ'd!

[134]

Thre many dangers, toils and snares,
I have already come ;
'Tis grace has brought me safe thus far,
And grace will lead me home.

The Lord has promis'd good to me,
His word my hope secures ;
He will my shield and portion be,
As long as life endures.

Yes, when this flesh and heart shall fail,
And mortal life shall cease ;
I shall possess, within the veil,
A life of joy and peace.

The earth shall soon dissolve like snow,
The sun forbear to shine ;
But God, who call'd me here below,
Will be forever mine.

(John Newton, 1725-1807)

27 JANVIER

je lis *L'abbé Mugnier, le confesseur du Tout-Paris* (Ghislain de Diesbach, Perrin, 2003). À son sujet, comme au sujet de beaucoup d'autres auteurs, je me demande toujours comment ils font pour produire autant.

À propos de l'abbé Mugnier, l'auteur mentionne ses honoraires à titre de vicaire d'une paroisse de Paris : environ 1000 francs par an. Le problème, c'est qu'on ne prend pas la peine de traduire en « francs constants », ce qui nous permettrait des comparaisons avec la situation actuelle au Québec. En outre, on nous dit que l'abbé, bien que pauvre, voyageait beaucoup : Italie, Allemagne, Grèce, Palestine. Or, on a beau voyager en spartiate, il reste que voyager coûte cher, hier comme aujourd'hui. *There is no free lunch.*

On sait que Léon Bloy, dans plusieurs entrées de son journal, éreinte soigneusement l'abbé Mugnier. En 1904, ce dernier était allé le visiter en toute innocence. Là-dessus, l'auteur se déchaîne lui-même contre Léon Bloy. Pendant sept pages, il fait ressortir la malhonnêteté intellectuelle de Léon Bloy et l'imposture de celui qui revendiquait d'ailleurs le titre de « mendiant ingrat ». Dans l'encyclopédie *Catholicisme*, je trouve un article fort équilibré sur l'abbé Mugnier dont on dit qu'il était *mirandum, non imitandum*. Prêtre admirable, mais non (facilement) imitable.

J'avais lu le *journal* de l'abbé Mugnier en 1986 ; je l'avais relu en 2002. Y a pas à dire, les « journaux » d'écrivains (je pense à Renard, Jünger, Guitton) nous donnent des « coupes sociologiques » irremplaçables sur un milieu en particulier : [135] le milieu littéraire, dans le cas de Renard ou Mugnier ; ou toute une époque, dans le cas de Jünger. Et puis, en ce jour de la commémoration de la libération d'Auschwitz par les troupes soviétiques, on met ou remet dans le trafic de nombreux documents et « journaux » de victimes du génocide organisé par les nazis. On vient d'ouvrir, à Paris, le Mémorial de la Shoah où sont gravés 76 000 noms des déportés Juifs français qui ne sont jamais revenus des camps de la mort. Quand je fus à Jérusalem, à l'automne de 1990, j'avais longuement visité le musée Yad-Vashem. J'en fais mention dans *Jérusalem, terra dolorosa*.

Dans *The Tablet* du 1^{er} janvier 2005, je lis un bref poème de Francis Thompson

What heart could have thought wou ?
Past our devisal

(O filigree petal !)
Fashioned so purely.
Fragilely, surely,
From what Paradisal
imagineless metal,
Too costly for cost ?
Who hammered you, wrought wou,
From argentine vapour ?
God was my shaper.

Dans le numéro précédent, un article intitulé *Nicotine and Old Nick* présente une caricature où l'on voit Lucifer surveiller l'entrée des damnés, chacun portant au cou un écriteau où est indiquée la cause de leur damnation : voleur, meurtrier, fumeur.

Smoking was one of the only vices that need not be mentioned in the confessionnal. Now lighting up is being frowned on too. Is this a sign of a nanny Church ? The Vatican, it appears, has come out in favor of nicotine patches. An article in an Italian Jesuit review, speaks of the moral dubiousness of tobacco and its threat to human life.

Sur un mode typiquement britannique, l'auteur continue :

If the Vatican really is teetering on the brink of making lighting up a sin how about people who bellow a lot of tedious informations about sales figures down mobile phones in public ? While we are at it, couldn't the Pope excommunicate people who take 20 minutes to stow their luggage in aircraft, indifferent to the fact that there are 60 other passengers behind them, some of them standing on the steps in torrential rain ? Or at least make it a reserved sin ?

[136]

28 JANVIER

Fête de saint Thomas d'Aquin. Au début de la messe, Gérard rappelle l'énorme synthèse que constitue la *Somme théologique*, mais il ajoute que cela est bien dépassé aujourd'hui. Ah ! Bon ! Voilà le genre de jugement que l'on peut porter devant cinq ou six vieux frères sans aucun risque de se faire demander quelques explications.

Saint Thomas pouvait, lui, juger que son œuvre n'était que de « la paille », mais il était saint.

De 9 h 30 à midi, rencontre avec Louis-André Richard pour continuer le livre-entretien qu'il envisage avec moi. Ces rencontres sont stimulantes, mais elles sont épuisantes. Nous y abordons de grosses questions. Ce matin, par exemple, l'actualité nous amenait forcément à échanger sur le 60^e anniversaire de la *Shoa* (anéantissement, en hébreu).

À la veille des élections en Irak, le *Time Magazine* daté du 31 janvier rappelle que

history teems with elections that have led to neither peace nor more democracy, from 1930s Germany to today's Haiti, Russia and Pakistan.

Lors de la célébration du 50^e anniversaire de la libération d'Auschwitz par l'Armée rouge, le projet d'anéantissement des Juifs avait été passé sous silence. L'Occident ne tenait pas trop à se faire rappeler qu'il avait fermé les yeux sur l'entreprise nazie, comme il avait fermé les yeux sur le Goulag stalinien. Le gouvernement polonais, pour sa part, avait choisi de mettre en évidence les victimes polonaises et catholiques.

29 JANVIER

Marcel Tremblay, 78 ans, d'Ottawa, a mis fin à ses jours tard hier soir. Il revenait d'un long souper d'adieu dans un hôtel où il avait convié une cinquantaine de ses proches à partager ses derniers moments (*La Presse*). Comme Manon Brunelle, le 19 novembre 2004, Marcel Tremblay a voulu médiatiser son suicide : *J'ai décidé de rendre mon suicide public pour mettre fin à l'ignorance des gens, afin de faire avancer le débat.*

À ce sujet, je note d'abord qu'il y a quelque chose de sinistre et de macabre dans ce genre de mise en scène. Quelque chose de prétentieux. Faut avoir un bol alimentaire développé, et creusé par un jeûne préalable, pour être capable de manger en pareilles agapes ! On objectera que telle fut la dernière Cène de Jésus. Je réponds qu'elle prophétisait la condition humaine et lui donnait tout le sens éternellement à venir.

Le concept de « droit de mourir » est insensé. Un droit, en effet, est actif ou passif. J'ai le droit (actif) de vote, encore que ce droit est conditionnel ; j'ai le droit

de vote à 18 ans, mais un enfant n'a pas le droit de vote. Je n'ai pas le droit [137] de piloter un Boeing, parce que je n'ai pas acquis la compétence à cette fin ou même parce que je suis daltonien. J'ai le droit (passif) à l'éducation, mais ce droit correspond au devoir (pour les parents, la société) de me l'assurer. Par contre, je n'ai pas le droit d'être chauve, ou d'avoir une taille de six pieds, et personne n'a de devoir envers moi à ces sujets. J'ai droit au mariage, mais je n'ai pas l'obligation de me marier.

Si le droit de mourir existe, un droit de tuer doit lui correspondre. Cela pose immédiatement le droit à la légitime défense, quitte à devoir tuer pour l'exercer. Mais alors, j'exerce le droit à vivre. Je peux aussi renoncer à exercer ce droit, ce qui est la seule façon de rompre l'enchaînement de la violence.

Cela pose aussi la question de la peine de mort. Quant à moi, je pense que la peine de mort ne peut être appliquée, par un État, que si cet État invoque une Transcendance. Les États démocratiques, ayant congédié toute Transcendance, sont privés de ce droit.

Cela pose enfin le problème de l'euthanasie, du suicide assisté, de l'acharnement thérapeutique. Chaque fois que j'aborde cette question avec des amis, fort bien disposés, par ailleurs envers Jean-Paul II, on m'amène l'objection qu'il devrait démissionner, vu qu'il est devenu une charge pour son entourage (il ne manque d'ailleurs pas d'assistance). Et si je rétorque alors que son exemple « autorise », justifie, donne un sens à tous les handicapés de par le monde, on me demande quelle aide cela apporte à tel conjoint dont la vie est grevée par le soin d'un handicapé et qui est bien loin de disposer de l'assistance dont profite Jean-Paul II.

Je réponds qu'il est plus sain de confier la personne atteinte à une institution spécialisée à cette fin, libérant ainsi les autres du fardeau irrationnel des émotions. Sinon, tous se noient sans profit pour personne. Un noyé ne sauve pas un noyé. Je pourrais bien citer ici la fable de *Jeune Veuve*, de La Fontaine. Je m'en dispense.

Reste la question des soins palliatifs. Ils sont connus et approuvés, même si l'on sait qu'ils « hâtent » la mort. Mais alors, le but visé n'est pas de tuer, mais de combattre le mal ; de dégager le maximum de vie. On est bien loin de connaître tous les exemples à cette fin. Le cas de Maximilien Kolbe demeure exemplaire, justement.

Jésus s'est exposé à la vindicte mortelle des autorités religieuses juives, mais il ne s'est pas suicidé. Un soldat s'expose à la mort, mais il n'est pas suicidaire ; Socrate, quand il a bu la ciguë mortelle, détail pas suicidaire : il exécutait la sentence portée contre lui par les responsables d'Athènes.

[138]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Février 2005

1^{er} FÉVRIER

[Retour à la table des matières](#)

Il ne paraît pas qu'il y ait le moindre doute sur l'étymologie de febris, qui appartient à l'ancien mot februaire. De là, februarius, le mois des expiations » (Joseph de Maistre, Les Soirées de Saint-Pétersbourg, 1821). Februa : purification.

La vie d'artiste : à la suite de la publication, hier, d'un article dans *Le Journal de Québec*, je donne, ce matin, deux entrevues téléphoniques : la première à CBJ, Radio-Canada de Chicoutimi ; la seconde à CKRS, de Jonquière.

2 FÉVRIER

Dimanche dernier, le 30 janvier, cérémonie de la dédicace de la bibliothèque que j'ai prononcée à cette occasion :

Tout livre est un cimetière aux tombes effacées.
(Marcel Proust)

Lors de la première rencontre que j'ai eue avec M. Bernard Lamy, le 26 août, il m'avait fait part de son intention de donner mon nom à la bibliothèque du Campus. Le 23 septembre, je lui répondais que cette proposition m'honorait et que je l'acceptais, tout ensemble, avec reconnaissance et avec la modestie qui convient à un Petit Frère de Marie. Je suis toujours dans les mêmes sentiments.

On pourrait cependant me demander pourquoi j'ai mis un mois avant de donner ma réponse. Je savais qu'il y a, sinon une politique à ce sujet, du moins des précédents. Par exemple, la dédicace de l'auditorium au frère Jean-Pierre Tremblay. Mais, justement, c'est après sa mort que l'on a donné son nom à l'auditorium. Un mort ne risque pas de démeriter. Encore que l'on ne se gêne pas, au Québec, pour débaptiser des rues ou des édifices. On l'a fait à Paris aussi : on y marche souvent sur plusieurs strates de noms qui furent célèbres. J'avais donc à l'esprit la remarque ironique et dévastatrice du psaume 49, verset 12 : Ils avaient mis leur nom sur leurs terres.

Dans ma génération, rares étaient les maisons où l'on pouvait trouver quelques dizaines de livres. Chez nous, en tout cas, il n'y avait que les manuels scolaires : *Le Petit Larousse illustré* (et il était vraiment petit, à l'époque), un *Cours de lecture*, édité par les Frères Maristes chez Granger Frères (1924), une grammaire, une géographie, le *Catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa*, approuvé le 20 avril 1888, par les archevêques et évêques de ces provinces et publié par leur ordre.

La municipalité de Métabetchouan, toutefois, avait aménagé, à la fin de la décennie 30, une bibliothèque municipale dans le sous-sol de l'église. Moyennant 0,15 \$ par mois, on pouvait emprunter deux volumes.

C'est avec des rappels de ce genre que l'on peut mesurer un des aspects du progrès dans une société. Il n'est pas indifférent d'être né et d'avoir grandi dans une maison, entouré de livres, par rapport à être né et avoir grandi dans une maison où le livre était absent. Encore qu'il y a de mystérieuses compensations : la disette creuse l'appétit, mais l'abondance peut le blouser, car là où les biens sont offerts [139] aux hommes en plus grand nombre, là est le risque qu'il se trompe sur la nature des joies inusables.

Valéry écrivait : Mais enfin le temps vient que l'on sait lire - événement capital -, le troisième événement capital de notre vie. Le premier fut d'ap-

prendre à voir ; le second, d'apprendre à marcher ; le troisième est celui-ci, la lecture, et nous voici en possession du trésor de l'esprit universel.

Il faut rendre hommage aux frères qui ont conçu et réalisé le Campus Notre-Dame-de-Foy. Et pour s'en tenir à la bibliothèque, souligner le fait qu'ils ont voulu en faire le cœur du pavillon de l'enseignement, ne ménageant ni l'espace ni l'équipement. Je dois mentionner ici que le « fonds ancien » de la bibliothèque est constitué principalement par la mise en commun des « fonds anciens » des bibliothèques des communautés fondatrices. Longtemps séparés en deux services, la bibliothèque et l'audiovisuel forment maintenant le Centre des médias. Comme quoi je ne donne mon nom qu'à une partie du territoire culturel du Campus !

Hommage aussi aux directeurs de la bibliothèque. J'en nomme deux : Alphonse Bertrand et Albert Pruneau. Ajoutons M. Kien Vu. C'était un Vietnamiens qui faisait partie des premiers rescapés des *boats people*. Il ne fut pas directeur de la bibliothèque, mais il prenait la peine de m'informer des nouveaux arrivages et de me signaler les titres dont il pensait qu'ils pouvaient m'intéresser.

C'est peut-être le moment de vous dire qui sont mes grands accompagnateurs en me prêtant à l'exercice que nous connaissons tous et qui consiste à répondre à la question suivante : Si vous deviez vous retrouver seul sur une île déserte, quels sont les trois livres que vous apporteriez ? Cette question suppose que certains besoins fondamentaux seraient assurés, car on ne peut lire que si l'on est en sécurité, habillé, logé et nourri. Me prêtant donc à cet exercice, je dis que j'apporterais La Bible, Pascal (*Œuvres complètes* dans la Pléiade) et Alain. Dans le cas d'Alain, je choisirais *Les Arts et les Dieux* (un des recueils publiés dans la Pléiade).

En terminant, je veux remercier les musiciens qui nous ont introduits dans cette cérémonie : Madame Marie-Claude Gauvreau, qui en a dressé la table, car une cérémonie, c'est un hommage à la déesse des moissons, et cérémonie fait orthodoxie (Alain) ; M. François Caron, qui s'est souvenu opportunément du sage adage latin : *oratio sit quam brevissima* (que le discours soit le plus bref possible) ; M. Bernard Lamy, qui a bâti le pont, car c'est toujours César qui bâtit, comme dit un autre adage : *Cesar pontem fecit*, et tous les invités qui nous ont soutenus par leur bienveillance, leur présence et leur attention.

La postérité notera que je suis demeuré à l'intérieur du temps qui m'était imparti, c'est-à-dire donné en partage. Et que si l'on me reproche de trop citer, je citerai encore Bernard-Henry Lévy, à propos de Jacques Derrida :

la jeunesse d'un discours se mesure au grand âge de ses citations : non pas le neuf contre l'ancien, la grâce de l'inspiration contre le poids de la tradition, mais une parole dont l'originalité est proportionnelle à la quantité d'autres paroles qu'elle a traversées, relevées, et qu'elle s'est incorporées.

Fête de la Purification de Marie et de la Présentation de Jésus au Temple. Avant la réforme liturgique, l'Église célébrait aujourd'hui la fête de la Présentation [140] de Jésus au Temple et la Purification de la Vierge Marie. Maintenant, on ne célèbre plus la fête de la Circoncision de Jésus (2 janvier) ; on célèbre seulement la Présentation de Jésus. À ce sujet, je lis, dans *The Tablet* du 1^{er} janvier, sous la signature de Sarah Jone :

The elimination of these feasts from the calendar has the uncomfortable feel of an attempt to exclude recognition of the fact that Jesus and Mary were Jews. Furthermore, both circumcision and purification are rituals that are concerned with the shedding of blood, and one might wonder whether there is not a certain squeamishness involved in their abolition.

En lisant *L'Abbé Mugnier*, je trouve ce sonnet d'Henry Céard, que Mugnier aimait bien :

Poisson et crustacé, dans l'Océan natal,
Fatigués de ronger mousses et capitaines,
Tendent, l'un son ouïe, l'autre ses antennes
Sur le câble tressé de chanvre et de métal.

Ils apprennent ainsi ce qu'on fait au Natal ;
Et la mine tuant des hommes par centaines,
Et la guerre, et les cours qu'en des Bourses lointaines
Atteignent l'indigo, le sucre et le santal.

Soles, congres, turbots, le dauphin et le morse
Écoutent au tic-tac du téléphone Morse
Le nom du criminel, celui du décoré ;

Surprenant les secrets des humaines cervelles,
Dans le fond de la mer, par un truc ignoré,
Sans lire le journal, ils savent les nouvelles.

L'abbé Mugnier a rencontré Céline au moins une fois, lors d'un déjeuner. Les autres convives s'attendaient à quelque incident, ou du moins à une controverse entre eux. L'attente fut déçue. L'abbé apprivoise aussitôt l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*. *Céline fut tout de suite simple, gentil, bon enfant*, écrit Mugnier dans son journal, ajoutant *qu'il n'épargna pas ses oreilles de prêtre en faisant défiler dans la conversation tout un chapelet de mots ou d'expressions d'une parfaite obscénité*.

3 FÉVRIER

De 10 h à midi, entrevue avec Michel Gravel et Louis Morneau, tous deux étudiants à la maîtrise à l'Université Laval. Ils préparent un documentaire sur l'identité des Québécois. Ils étaient fort bien préparés, et moi-même, je ne suis pas mécontent de ma prestation. Nous avons été amenés, par je ne sais quelle association d'idées, à échanger sur le suicide médiatisé. Je venais de lire un bon [141] article à ce sujet et, surtout, d'écrire quelques réflexions (29 février). Rencontre stimulante.

Vers la fin de l'après-midi, Louis Morneau m'apporte un mémoire de maîtrise dont j'ignorais l'existence, sous la signature de Marie-Andrée Beaudet, la veuve de Gaston Miron. Il est intitulé : *Les Insolences... L'écriture jubilatoire*. J'apprends que *l'ouvrage, dans sa péri-textualité, ne revendique d'aucune façon ni la forme du recueil ni le statut de texte littéraire*. C'est bien moi qui savais que je « péri-textualisais » !

4 FÉVRIER

De 9 h 30 à midi, septième rencontre avec Louis-André Richard pour le livre-entretien qu'il envisage. Cette fois-ci, le discours de Soljenitsyne à Harvard le 8 juin 1978, intitulé *Le Déclin du courage*, nous sert d'amorce. Le « déclin du courage » ou « le monde éclaté » est, au fond, un commentaire sur le mensonge des politiciens et des médias.

Rapailages :

- Mugnier, presque totalement aveugle : je ne vois plus que par les oreilles.
- Titre du dernier chapitre : Le crépuscule en Dieu (1940-1944).

- Sur Maritain : On a le Saint-Sacrement chez soi, mais on ne manque pas un concert.
- Sur Léon Bloy, qui détestait tout le monde, sauf ses deux filles, et qui l'avaient injustement éreinté, il a ce mot : Les hyènes ne dévorent pas leurs petits.
- Le mariage est une guerre que deux personnes se livrent pour se punir d'être ensemble. (Pascal Bruckner)
- Certains pays ont trop d'histoire ; le Canada a trop de géographie (William Lyon Mackenzie King). Il était vieux garçon. Il s'était fait développer une photographie grandeur nature de la patineuse artistique Barbara Ann Scott (médaille d'or en 1948) en tutu olympique. Vieux garçon, vieux cochon.
- Chaque remède est potentiellement un poison (Primo Levi, *L'Asymétrie et la vie*, Laffont, 2004). Levi est un chimiste de profession. À titre de preuve, il parle de « l'ambivalence sémantique du mot grec ». En grec, le mot « médicament » connote l'idée de méditer, protéger, soigner. On expérimente la chose quand un médecin vous prescrit un anti-inflammatoire et, en même temps, un autre médicament pour combattre les effets secondaires du premier. L'équivalent des « dommages collatéraux », dans la langue de bois des informations officielles des chefs militaires.

[142]

- Ces derniers jours, la liturgie nous donne *L'Épître aux Hébreux*. Je suis toujours émerveillé par le souffle de ce texte et, je dirais, son style moderne.
- *Navré de vous désoler* (Jean Dion).
- *Il est urgent d'attendre* (le même).
- Bilinguisme : *Croisières franco-fun*.
- *Il est bien connu que si les fanatiques avaient le sens de l'humour, ils ne seraient pas fanatiques* (Gérald Messadié, *Et si c'était Lui ?* l'Archipel, 2004).
- *L'âme aussi prend du ventre* (le même).
- La place des mots dans une phrase. Je lis : *Impossible de tous vous satisfaire*. Il eût fallu écrire : ... de vous satisfaire tous.

- Didier Fessou souhaiterait que le terme « grilauvent » remplaçât « barbecue ». Je pense bien qu'il est trop tard pour imposer ce remplacement. « Barbecue » se défend d'ailleurs très bien, puisqu'il signifie « de la barbe au cul », pour désigner la cuisson d'une chèvre à l'air libre. Fessou écrit « espagnolisme » au lieu de « espagnolisme ». On peut dire aussi « hispanisme ». Faudrait-il dire « québécoïcisme » au lieu de « québécoïcisme » ?

Sur la prière. Deux ou trois problèmes que j'ai à ce sujet :

- Les distractions. Je m'évade à gauche et à droite. Il faut pourtant, et pour le moins, être aussi « poli » envers Dieu qu'on s'efforce de l'être quand on s'adresse à quelqu'un.
- Si je prie pour un malade, un ami, les membres de ma famille, je me demande toujours : « Est-ce que cela se rend ? » je ne demande évidemment pas d'en être informé, ni même que ceux pour qui je prie en ressentent sensiblement quelque effet. Mais je ne veux pas non plus que ma prière ne soit qu'un alibi. Je suis comme cet homme qui disait à Jésus : *Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité.*
- Difficulté, aussi, de réciter certains psaumes où il est fait appel à la vengeance de Yahvé. On ne peut quand même pas prêter à Dieu un sentiment que l'on réprouve chez l'homme.

5 FÉVRIER

Il est 17 h 10. Le soleil vient tout juste de se coucher sur la rive sud du fleuve. Par la fenêtre de mon bureau, je vois la traînée dorée de trois avions. L'un se dirige vers l'ouest ; l'autre, vers l'est ; le troisième, vers le sud. Il n'y a aucun vent, ni à la hauteur où ils sont ni au sol. Et c'est bien ce qui explique que leurs traînées lumineuses, encore éclairées par le soleil, demeurent rectilignes. Si je m'en rapporte aux illustrations des dictionnaires, je dis que les traînées lumineuses [143] des avions sont des spermatozoïdes filant vers quelque improbable ovule. Ces immenses cigares d'acier transportent plusieurs centaines de personnes, dont chacune abrite une détresse, un espoir, une solitude.

8 FÉVRIER

Les oiseaux sont peut-être blousés par le redoux des derniers jours, mais toujours est-il que les moineaux sont en train de se bâtir un nid (et de se chicaner féroce-ment à cette fin) dans la cabane accrochée près de la fenêtre de mon bureau.

À cause de l'absence de vent, le redoux provoque un *smog* (brume sèche) comme on n'en a pas eu depuis très longtemps durant la saison froide. Et les médias de multiplier les avertissements aux vieillards et à ceux qui souffrent de bronchites ou de maladies pulmonaires. Les miss météo dramatisent à qui mieux mieux et infantilisent les citoyens contribuables.

Respirons avec Francis Blanche :

- Il y a eu les fables de La Fontaine. Les miennes sont plutôt celles du robinet.
- L'enfant, pour complaire à sa mère, patiemment sur son pot s'efforçait. Moralité : le petit poussait.

Plus sérieusement, j'apprends que c'est lui qui a composé *Le Prisonnier de la tour*, popularisé par Édith Piaf et les Compagnons de la chanson : *Si le roi savait ça, Isabelle, Isabelle, si le roi savait ça...* Je croyais que cette chanson datait du Moyen Âge.

La maladie du pape. Depuis une semaine, le pape est hospitalisé pour une grippe et des complications respiratoires. Dimanche dernier, il est apparu à la fenêtre de sa chambre d'hôpital. Il était inaudible. Un journal italien a même prétendu que les quelques mots qu'il a prononcés avaient été préenregistrés et postsynchronisés. Autour de moi, j'entends dire qu'il ferait mieux de démissionner.

Certes, le spectacle qu'il donne est pénible à voir et à entendre, mais je suis toujours dans le sentiment que son exemple donne un sens à tous les handicapés ; qu'il autorise (donne autorité) la lutte de tous les handicapés et encourage leur prise en charge par des proches ou par des institutions. Les évangiles rapportent, par écrit, les paroles de Jésus en croix. Il est probable qu'elles n'étaient pas très intelligibles et qu'elles furent prononcées entre deux hoquets.

Un pape peut démissionner. Il y a au moins un exemple, celui de Célestin V (1294). La chronologie établie par les officiers du Musée des papes de Grande-Anse, au Nouveau-Brunswick, fait mention de 12 papes démissionnaires (de [144] gré ou forcés). Il faudrait alors distinguer « démissionnaires » et « destitués ». Les références dont je dispose ne permettent pas de trancher. C'est ainsi que les signataires des articles que je trouve à ce sujet dans l'encyclopédie *Catholicisme* laissent des questions ouvertes.

Le *Credo* de Nicée affirme que l'Église est une, sainte, catholique et apostolique. « Apostolique » voulant dire :

- Dans l'origine ou la fondation
- Dans la doctrine
- Dans la succession des pasteurs, avec ses deux composantes : l'ordination valide et la mission authentique.

9 FÉVRIER

Mercredi des Cendres. Cette cérémonie liturgique évoque plusieurs termes. D'abord, cendre, qui veut dire gratter, racler. En grec, le mot signifie « poussière ». Jour de jeûne et d'abstinence. On pense ensuite à chère, à chair, à carnaval, à cadavre.

- Le carnaval, c'est l'adieu temporaire à la chair : *carnis vale*. Le mot *vale* pouvant se rendre par « au revoir ».
- Le cadavre, c'est la chair abandonnée aux vers : *caro, data, vermibus*.
- Chère, voulait d'abord dire « visage ». Bonne chère, bon visage. Par extension, qualité et quantité des mets, étant sous-entendu que faire bonne chère donnait bon teint.
- Carême vient de *quadragesima* : quarantième jour avant Pâques.
- Chaire, homonyme de chair, vient de chaise, qui a donné « cathédrale », église où se trouve la chaise épiscopale, à distinguer de « basilique », église où se trouvait le siège (la chaise) réservée au roi.

10 FÉVRIER

Le Devoir annonce aujourd'hui, pour les 21, 22 et 28 février, des déjeuners-causerie de Jean Charest, Pierre Curzi, président de L'Union des artistes, et l'honorable Jean-C. Lapierre, ministre des Transports. Ces déjeuners sont organisés par la Chambre de commerce du Montréal métropolitain. Les billets se vendent au prix de 95 \$ et 85 \$. Je me demande bien pourquoi on paye 95 \$ ou 85 \$ pour entendre l'un ou l'autre de ces conférenciers qui ont chacun toutes les tribunes pour dire ce qu'ils ont envie de dire. En fait, il s'agit d'être vu et, surtout, d'échanger ses cartes d'affaires ou d'obtenir un petit rendez-vous sur le pouce.

Victor-Lévy Beaulieu dénonce la course aux cotes d'écoute de RadioCanada. Je n'écoute guère que les bulletins de nouvelles de 18 h. je ne suis pas « câblé », mais je vois bien que Radio-Canada, TVA et TQS se pilent sur les pieds. [145] VLB dénonce en particulier *Les Bougon* qui font état de la déstructuration du Québec contemporain, de sa béessitude. « Béessitude » est fort bien trouvé. Mais, plus loin, il écrit *personne ne sachant plus c'est quoi la beauté*. Ou encore que nous sommes *privés d'être authentiquement identitaires*. Mais il fait peut-être exprès pour « bougonner ».

Parmi les causes du smog que nous avons connu ces derniers jours, on mentionne la fumée des foyers. Le gouvernement envisage même de légiférer à ce sujet. Ça serait beau ! Et imagine-t-on les contrôles qu'il faudrait mettre sur pied, sans parler de l'encouragement à la dénonciation et aux poursuites judiciaires. Y a pas à dire, le filet se resserre chaque jour.

En fait, smog ou pas, la préparation du bois de chauffage est une opération qui exige beaucoup de manipulations : bûcher l'arbre, le tronçonner, fendre les bûches, les transporter près de la maison, les corder de nouveau, les entasser dans un sous-sol, les corder, descendre en chercher quelques-uns, les mettre dans le foyer.

11 FÉVRIER

Fête de Notre-Dame-de-Lourdes. Du 18 février au 16 juillet 1858, la Vierge apparaît 18 fois à Bernadette Soubirous.

Les propriétaires de Wal-Mart ont décidé de fermer leur magasin de Jonquière parce que les 190 employés venaient d'obtenir leur accréditation syndicale. La compagnie considère que ses employés sont des « associés ». Elle s'oppose à toute forme de syndicalisation. Dans *Harpers* d'octobre 2004, j'avais lu un article sur les signes avant-coureurs d'une syndicalisation. Par exemple, fréquentes visites aux toilettes ; conversations prolongées sur le terrain de stationnement avant ou après les heures de travail. Parallèlement, description du « profil » des employés les plus susceptibles d'être favorables à la syndicalisation. Par exemple, ceux qui recherchent la sécurité d'emploi ; les accidentés chroniques qui ont déjà collectionné des compensations avec d'autres employeurs.

La fermeture provoque une levée de boucliers aux États-Unis et au Québec. On appelle au boycott. Au Saguenay, l'Alcan est sur les dents. Des magasins Wal-Mart existent présentement à Alma, Chicoutimi, Saint-Hyacinthe, Brossard. Ma prédiction personnelle, c'est que la fermeture du magasin de Jonquière, dans le climat actuel des relations de travail dans la fonction publique et dans les écoles, pourrait bien être l'étincelle qui aura allumé le feu de brousse dans l'ensemble du Québec.

Je lis *L'Année du Tigre, journal de l'année 1998*, de Philippe Sollers (Seuil, 1999). À chaque entrée ou presque, il note le temps qu'il fait là où il se trouve. Cela donne : *Toujours bleu sec ; blanc frais ; bleu-rose sec ; gris-blanc, puis bleu ; pluie ; ciel gris, vent nord-est*. Parfois, il indique la température.

[146]

Il fait écho aux potins du Tout-Paris littéraire ; règle ses comptes avec telle ou tel ; nous informe de ses apparitions à la télévision et de ses interviews ; de l'état d'avancement d'un ouvrage. En l'occurrence de son *Casanova*. Il déteste Jünger. *Son œuvre m'a toujours ennuyé*. Ce jugement le condamne davantage qu'il ne juge Jünger. Il cite François Cheng qui a écrit de sa main les idéogrammes de *Nombres*, livre paru en avril 1968 : *La condition de l'homme est l'exil*.

Cette citation me donne l'occasion de rappeler le *Ad Te clamamus exsules filii Hevae... In hac lacrymarum valle... post hoc exsilium*, de l'hymne *Salve, Regina* (d'Ad-hémar, évêque du Puy, mort en 1098). J'ai souvent entendu les têtes heureuses dénoncer l'insistance de l'Église à parler de la « vallée de larmes ». Comme si ça allait si bien que ça, un peu partout et pas mal tout le temps ! Et comme si l'Église ne chantait pas aussi des hymnes d'exultation, de liesse, de louange et d'espoir.

12 FÉVRIER

Hier, souper chez Simone et Jean Côté, avec Claudine et Didier Fessou, Claudine et Louis-André Richard. Nos hôtes habitent une immense maison, je devrais dire un manoir, à Beauport, avec vue sur le fleuve. Sept générations se sont succédé dans ce manoir. De quelque pièce où l'on est, on ne voit qu'une partie d'une autre pièce. C'est dire que le manoir est plein de secrets ; il est toujours à « découvrir ». On est loin de ces maisons, ou de ces bureaux à aires ouvertes où chacun voit ou entend chacun.

Sous prétexte de transparence, nous vivons à l'époque des caméras de surveillance, des micros miniaturisés, des séries télévisées où le spectateur est défini comme voyeur invisible. Sous prétexte de justice, on obtient la levée du secret de la confession. On tourne des films « à hauteur d'homme » où, en fin de compte, tout est arrangé avec « le gars des vues ». On veut identifier secret et mensonge. Mais le secret n'est pas le mensonge. Et les politiciens, ne pouvant pas invoquer le secret, utilisent la langue de bois.

Sollers : *Casanova part du principe que les femmes s'ennuient, sont obligées de simuler sans arrêt, recèlent une force latente ignorée d'elles-mêmes. Il le leur démontre, elles approuvent. Les dévots sont furieux, les dévotes s'agitent, l'action continue.*

Sollers : il possède sur Cioran des informations inconnues de moi. Par exemple :

Cioran, à la fin, maladie d'Alzheimer : il ne reconnaît plus personne, se casse les jambes dans sa chambre d'hôpital, sait déchiffrer son nom sur une couverture de livre, mais ne sait plus qui représente sa photographie. Les derniers filaments de mémoire, dans cette maladie, sont liés aux anciennes excitations sexuelles. C'est la [147] théorie du « gruyère » : le cerveau va de trou en trou, il est trou. Des amis offrent à Cioran un bouquet de violettes. Ému, il les remercie, mais croit que ce cadeau se mange : « Ça doit être bon ! » Naufrage complet.

13 FÉVRIER

Victor-Lévy Beaulieu vient de publier *Je m'ennuie de Michèle Viroly*. Didier Fessou en fait une critique fort ambiguë dans *Le Soleil* du jour. Je n'arrive pas à voir s'il approuve ou désapprouve. On dira qu'il n'aurait servi à rien, bien au contraire, d'éreinter VLB. D'accord. Ç'aurait pris aussi un certain courage, vu que VLB est porté aux nues par les critiques littéraires et qu'il est « traître ». Pour « traître », voir *Glossaire du parler français au Canada*. Mais il aurait pu n'en point parler. De plus, Fessou, à l'instar de VLB, écrit son texte sans majuscules ni signes de ponctuation, sauf les guillemets, quand il cite *texto*.

14 FÉVRIER

La Saint-Valentin. Cupidon, cœurs et chocolat. Cette fête remonte au Moyen Âge. Une petite recherche dans Internet m'apprend qu'il est le patron des apiculteurs, mais je ne vois aucun lien avec ce que l'on sait de saint Valentin lui-même, ce qui n'est pas le cas, par exemple, de saint Barthélemy, patron des bouchers, des tanneurs et des relieurs, pour la raison qu'il a été écorché vif. Durant l'après-midi, visite de Guy Lemire, très inquiet de sa vue.

16 FÉVRIER

Première séance de physiothérapie pour ma sciatique. En après-midi, visite de Bruno Hébert.

17 FÉVRIER

Évangile du jour. La règle d'or : *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Prophètes* (Mt 7,12). On trouve la même règle, mais sous forme négative, notamment dans *Tobie 4, 15* : *Ne fais à personne ce que tu n'aimerais pas subir*. Le tour positif est bien plus exigeant.

Dans *Le Point* du 10 février, entretien de Michel Onfray sur son dernier livre *Traité d'athéologie*, Grasset. *Je ne m'adresse pas particulièrement aux croyants, ni à personne d'ailleurs.* Bon ! Question : À qui s'adresse-t-il ? *Il y a une antinomie radicale entre la religion catholique apostolique et romaine et la gauche laïque, anticléricale. Car, contrairement aux chrétiens, l'homme de gauche veut le paradis sur terre.* Il conclut en disant *qu'il vaut mieux être un sage partiellement réussi qu'un saint franchement raté.* Sur cette lancée, on pourrait dire qu'il vaut [148] mieux être un cocu content qu'un célibataire morose. Ou encore que M. X méritait cet emploi, cependant il l'a obtenu. Et encore : *Pourquoi une femme battue par un homme est-elle émouvante, alors qu'un homme battu par une femme est ridicule ?* Ou enfin, « il vaut mieux voyager en taxi que le lundi.

Onfray déclare : *Quand il n'y a plus ni beaux discours, ni grandes idées, ni horizons très nets, on se raccroche à Dieu.* Onfray propose un humanisme postchrétien. On verra ! Dans le psaume 74, v. 9-10, je lis : *Nos signes, nous ne les voyons plus, il n'y a plus de prophètes et personne chez nous ne sait jusques à quand ! Jusques à quand, ô Dieu, l'adversaire insultera-t-il ?*

En fait, ce ne sont pas les beaux discours qui manquent. Ce qui manque, c'est la reconnaissance de l'Autre. C'est écrit dans la *Genèse*. Le refus de l'Autre est le commencement même du péché : le péché originel. Peut-on rappeler ici le mot de Joseph de Maistre : *Le premier Soldat fut soldé par un roi.*

Lu : *Tout ce qu'ils [les enfants battus] donneraient pour ne plus qu'on lève la main sur eux.* Drôle de tournure. Il eût fallu écrire : « pour qu'on ne lève plus la main sur eux ».

Bruno Hébert m'a envoyé plusieurs dizaines d'épithètes apocryphes, gravées dans la pierre, toujours amusantes. Je note celle que rapporte Christian Courtin : *Ci-gît un homme qui a su s'entourer de gens plus intelligents que lui.* Ou encore : *Il était célèbre pour sa notoriété.*

18 FÉVRIER

De 9 h 30 à 11 h, huitième rencontre avec Louis-André Richard pour le livre-entretien en chantier.

À 13 h, deuxième séance chez la physiothérapeute pour le traitement de ma sciatique. *Celui qui pêche aux yeux de son Créateur, qu'il tombe au pouvoir du médecin ! (Si 48,15)*

Je viens de lire dans *Pastorale Québec* du 15 février la lettre pastorale du cardinal Ouellet sur la célébration du Pardon. Cette lettre a indisposé plusieurs fidèles, si je m'en rapporte à quelques échanges que j'ai eus à ce sujet avec des amis. Dans *Le Soleil* du 13, je lis une lettre qui commence ainsi : *Navrante, cette nouvelle parue le 29 janvier quant à la suspension de la pratique de l'absolution collective. Votre position n'est qu'artifice, que réforme du rite et non de l'essence même du pardon.*

20 FÉVRIER

L'absolution collective (suite). Dans *Le Soleil* du jour, je lis que la décision du cardinal Ouellet passe mal. Des représentants de pastorale se disent ébranlés. Sont fragiles ! La plupart des lettres publiées dans le journal sont contre la décision du cardinal. Essayons d'y voir un peu clair.

[149]

Disons d'abord qu'elle ne peut concerner que ceux qui croient en Dieu, qu'ils soient juifs, mahométans ou chrétiens. Car enfin, on n'a pas à s'occuper de confession des péchés s'il n'y a personne à qui demander pardon de l'avoir offensé. Ou alors il suffit de dire « *pardon ! sorry ! excuse me !* » si, par exemple, on pile sur les pieds de quelqu'un dans un autobus. Simple question de politesse et non de confession des péchés.

Rappelons ensuite qu'il y a quatre catégories de péchés : en pensée, en parole, par action, par omission. Chacun est bien seul à savoir quels péchés il a commis « en pensée ou par omission » :

- En pensée : cela implique les désirs et les jugements. Le *Sermon sur la montagne* est très net là-dessus. Je retiens le *Ne jugez pas et vous ne serez point jugés. C'est un bon deal.*
- Par omission : si l'on est lucide, on sait assez bien quels péchés on a pu faire par omission. Ne serait-ce que d'avoir omis, délibérément, de souligner un beau petit geste de quelqu'un, par pure gratuité, et non pas dans l'attente d'un « retour d'ascenseur ».

J'aurais le goût, ici, de citer le poème d'Ogden Nash. Il est long. Je n'en cite que la fin : *It is probably better not to sin at all, but if some kind of sin you must be pursuing, Well, remember to do it by doing rather than not doing.*

Reste la modalité de la confession à Dieu, en ligne droite. C'est économique ; ça supprime les intermédiaires. Pour aller vite, disons que c'est la solution des protestants. Cela me fait penser au « café équitable » : acceptons de payer notre café plus cher, mais allons le boire en auto.

La question de l'absolution collective, en fin de compte, c'est la question de l'Incarnation. J'ai participé à deux ou trois absolutions collectives. Ce n'était pas une « économie » de temps. Je trouve fallacieux l'argument de certains fidèles (je dis « fidèles », car enfin, à part un fidèle, qui peut bien s'arrêter à cette question ?) qui disent que l'on manque de prêtres, et qu'il est « improductif » d'en immobiliser quelques-uns derrière la grille d'un confessionnal, ou une raquette de tennis. « Raquette de tennis ». Je n'invente rien : cela s'est vu !

Pour en finir (finirai-je par aboutir ?), je comprends fort bien les rares vieux fidèles qui paraissent favoriser le retour à la confession auriculaire. Je suis un vieux fidèle. Même durant les vacances d'été, je devais aller « à confesse ». Au juvénat (1941) et jusque vers 1960, je suis allé me confesser chaque semaine, rangée de banc par rangée de banc. En 1961, j'accompagnais « à confesse » la vingtaine d'étudiants de la classe dont j'étais titulaire. C'étaient des jeunes hommes de 18 à 20 ans.

J'ai lu la lettre du cardinal Ouellet. Je ne comprends pas la « levée de boucliers » à ce sujet. « Levée de boucliers », je dis. Et personne ne me reprochera cette métaphore. Pourtant, qui sait ce que c'est qu'une levée de boucliers ? Je [150] demande pardon. On sait très bien ce qu'est une escouade anti-émeute. Comme quoi, ce que l'on refuse au for interne, on le retrouve au for externe. Et on trouve ça normal. Et c'est normal. Qu'est-ce qui est normal ? Réponse : le normal, c'est la société, une société, à un moment donné.

Le temps n'est pas si loin où, non seulement on exécutait les condamnés à mort, mais où l'on payait pour assister à l'exécution. La peine de mort, aujourd'hui, est abolie dans les sociétés démocratiques. Le mot « démocratie », d'ailleurs, veut dire n'importe quoi et le contraire. Écrivant le mot « contraire », je pense à la plaisanterie de Chesterton demandant à son invité, qui venait de traverser la Manche par gros temps, s'il avait déjeuné. Réponse de l'invité : « Au contraire ».

La lettre du cardinal Ouellet reconduit les « absolutions collectives » à condition que soit maintenue une rencontre individuelle avec un prêtre. Cette rencontre n'a pas besoin d'être longue. Nul besoin de passer en revue le catalogue des péchés. Après la préparation déjà incluse dans les « absolutions collectives », le fidèle sait très bien quel est son « gros » péché. Un malade ne ment pas à son médecin. Saint Jacques écrit rondement : *Confessez donc vos péchés les uns aux autres* (Jc 5, 16).

21 FÉVRIER

Les journaux reproduisent de plus en plus de très grandes photos de vedettes politiques ou artistiques. Exemples récents : Victor-Lévy Beaulieu, avec sa barbe, sa pipe et son chapeau de cow-boy ; Yves Séguin, à l'occasion du remaniement ministériel du 18 février ; Jean Pelletier, Ralph Goodale, Jean Chrétien, Paul Martin, André Caillé, Jean Charest, bien sûr. Certains montages sont, en eux-mêmes, des éditoriaux. Je pense à une série de photos de Jean Pelletier, lors de sa comparution devant la commission Gomery.

L'œil humain enregistre les images au dixième de seconde ; un appareil photographique peut enregistrer des images au cinquantième de seconde. De plus, nul n'a jamais vu un visage humain de 19 pouces de hauteur. Inversement, l'œil ne voit pas un microbe s'il n'est pas grossi des centaines de fois par un microscope. Dans les deux cas, les images sont vraies en ceci qu'elles donnent une *réalité* à voir, mais on n'est plus à l'échelle humaine. On est devant une « construction » du réel. Entre le réel (le microbe ou le visage de 19 pouces) et ce que j'en vois (et il est vrai que je le vois), la médiation des instruments est interposée.

22 FÉVRIER

Annonce d'un poste de radio (*Radio-énergie*) qui occupe 80 % de la page du *Soleil*. T'A VEUX ?

[151]

23 FÉVRIER

Séance de physiothérapie pour ma sciatique. Ce traitement n'arrange rien. Le mal empire. Il a gagné les plantes des pieds. La physiothérapeute, après consultation de mon « médecin de famille », m'informe que je devrai passer un « scanner ». À cette fin, je dois prendre un rendez-vous avec mon « médecin de famille » qui me référera à l'hôpital pour passer un « scan ». Dans la meilleure hypothèse, cela me

conduit quelque part en mars. Or, c'est justement ce que j'avais suggéré à mon médecin de famille le 7 février !

Détail extra-médical : en m'accueillant pour ma séance de traitement cet après-midi, la physiothérapeute est toute contente de saluer le frère Untel. Elle venait de l'apprendre. Elle me demande de dédicacer un exemplaire des *Insolences* qui appartient à sa mère, laquelle est une ancienne institutrice ! J'écris : *À H.L., qui n'était pas née, à l'époque, et qui essaie maintenant de me « réanimer ».*

24 FÉVRIER

Absolution collective (suite). Depuis l'annonce (le 29 janvier) de l'interruption des absolutions collectives dans le diocèse de Québec, *Le Soleil* publie presque chaque jour un article d'un de ses journalistes. L'un de ces articles s'intitulait *Un confessionnal de verre de 27 000 \$ pour Mgr Ouellet*. Le cardinal annonce du même coup qu'il entendra les confessions auriculaires six heures par mois. Pour dire le moins, cette « parade » est maladroite, et le caricaturiste du journal l'a cruellement défoncée ! Le journal publie également de nombreuses lettres de lecteurs. L'une de ces lettres est signée par une femme de 25 ans, c'est elle qui le précise. Elle se déclare en faveur de la confession auriculaire. Elle se termine ainsi : *À tous ceux qui s'insurgent contre la suspension de l'absolution collective, je souhaite du plus profond de mon cœur de connaître un jour la joie et la satisfaction qu'apporte l'expérience de l'absolution individuelle... seul à seul avec Jésus.*

Un confrère me dit qu'il trouve cette conclusion brève. Je lui rétorque qu'elle est au contraire parfaitement orthodoxe. Le prêtre, en effet, quand il absout, utilise le JE : *Ego te absolvo*. Il agit en lieu et place de Jésus. De même, au moment de la Consécration du pain et du vin, le prêtre dit : *Ceci est mon corps ; ceci est mon sang*. Nul fidèle ne croit qu'il s'agit du corps et du sang du prêtre. Et quand le prêtre ajoute : *Toutes les fois que vous ferez ceci vous le ferez en mémoire de moi*, il n'est pas en train de demander aux fidèles de faire mémoire du célébrant qu'ils ont devant eux ! Certes, nous sommes ici dans le mystère de la foi. Nous ne sommes pas dans une salle de cinéma ou de théâtre.

Le droit romain distinguait l'avertissement du bâton et le châtiment du fouet (*fustium admonatio* et *flagellorum castigatio*). Le bâton, fait de bois de [152] vigne, était le signe de l'autorité du centurion et l'instrument des punitions corporelles non capitales. Il ne devait servir qu'à punir un autre soldat. Le terme « fustiger » se retrouve en français.

La flagellation était la préparation d'une peine capitale. Il fallait l'autorisation de l'empereur pour l'appliquer à un citoyen romain. Saint Paul, citoyen romain, au moment d'être flagellé, en avait appelé à César et on l'avait conduit à Rome. Lors de la Passion de Jésus, Pilate, qui connaissait son droit, avait fait flageller Jésus. Jésus n'était ni soldat ni citoyen romain. Lors du procès de Nuremberg, les officiers allemands condamnés à mort demandaient d'être fusillés comme soldats et non pas pendus. Ce privilège leur fut refusé.

En observant la férocité des combats d'oiseaux autour de la cabane accrochée près de la fenêtre de mon bureau, j'ai souvent évoqué la « paix de la nature ». En lisant *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, je tombe sur ceci :

Dans le domaine de la nature vivante, il règne une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera* (carnage réciproque). Dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie et des quadrupèdes de proie.

25 FÉVRIER

Jean-Paul II a subi hier une trachéotomie. À l'hôpital Laval, à la fin de la décennie 1950, j'ai connu au moins un patient qui en avait subi une. Il se promenait avec son trou dans la gorge, sur lequel était posée une gaze qui se gonflait et se rétractait légèrement à chaque respiration. Il ne pouvait pas parler ; il pouvait seulement émettre des sons. J'évitais de regarder cette ouverture sur l'intimité et la vulnérabilité d'un être.

À TVA, on nous a assez longuement expliqué la nature de cette intervention grâce à un schéma très clair et aux explications professionnelles et respectueuses d'un médecin : les explications et les faits objectifs, avant les commentaires et les « états d'âme ». Le cardinal Ouellet a été interviewé. Il était visiblement ému. Déjà qu'il est porté à se parler dans la gorge. Il déclare *qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure, vu que le pape a une force physique impressionnante et qu'il recevra de bons soins*. Il ne nous apprenait rien ; il était sans doute sincère, mais, vu son sta-

tut, il ne pouvait pas en dire davantage. Il reste qu'il n'a pas dit ce qu'il pensait. Comme les deux ou trois autres porte-parole du Vatican.

En clair, qu'aurait-il pu dire ? Il aurait pu dire qu'il ignore à quelle heure de quel jour le pape mourra, démissionnera ou sera destitué ; que l'un ou l'autre [153] de ces trois événements est proche. Bref, que le pape ne « s'en sortira pas ». Cela, tout le monde le sait, mais il ne l'a pas dit. Je suis bien sûr que tous les médias tiennent déjà, tout prêts, dans leur « morgue », leurs bulletins de nouvelles, leurs photos, leur chronologie, leurs éloges.

Des centaines de journalistes se relaient, Place Saint-Pierre ou devant l'hôpital Gemelli ou sur le toit d'édifices voisins (loués à prix fort), pour transmettre la nouvelle, le plus simultanément qu'il est possible. En « temps réel », comme on dit en mauvais français. En attendant le dénouement du suspense, les médias « tiennent le temps ». Le pape agonise à la face de la planète. La chose est inévitable, et Jean-Paul II serait bien le dernier à pouvoir la dénoncer. En février 1984, il avait été photographié, et certainement pas à son insu ni contre sa volonté, en train de confesser et d'absoudre Ali Agca, qui l'avait gravement blessé d'une balle de revolver en 1981, en pleine Place Saint-Pierre. Lui-même (ou son entourage immédiat) serait donc malvenu de vouloir stopper son « exposition » aujourd'hui. Le vin est tiré.

Notons que Jésus a souhaité avoir des témoins lors de son agonie. Ils se sont endormis, sans doute trop remués, épuisés même, par ce qu'ils avaient vu et entendu lors de la dernière Cène. Il reste que Jésus *a prié les hommes, et n'en a pas été exaucé* (Pascal).

26 FÉVRIER

À 13 h, je me rends, avec Louis-André Richard, à l'école primaire des Hauts-Clochers, à l'Ancienne-Lorette, pour rencontrer les 29 élèves d'une classe qui avaient fait une « recherche » sur la Révolution tranquille. La rencontre est surprenante. J'étais bien disposé, et fort curieux. Je retiens, entre 20 détails, que les élèves n'avaient pas imaginé qu'ils verraient l'auteur même dont ils avaient lu le nom au cours de leur recherche. À certaines de mes questions (par exemple : qu'est-ce qu'une caricature ?), ils me font des réponses intelligentes. Je fais circuler un exemplaire des *Insolences*. Je signale la caricature de la page de couverture : un frère, en soutane, le rabat. À chaque question que je pose, je reçois des réponses intelligentes. Ce qu'ils n'arrivent pas à saisir, toutefois, c'est que je suis celui qui a publié ce volume il y a 45 ans. Louis-André, qui était présent (et dont le fils est dans

la classe), avait un an à l'époque. Le professeur n'était pas né. Cela me confirme dans l'idée qu'il est plus facile d'imaginer un « après » qu'un avant ». On peut extrapoler un « après » ; on ne peut pas « interpoler » un avant ». Il y faut une révélation.

Après la rencontre, je me rends chez Louis-André pour regarder, tel que convenu, *Les Invasions barbares* de Denys Arcand. Je n'avais jamais vu le film. Louis-André est obligé de me donner des explications. Je manque de culture cinématographique. Il faut m'expliquer la « grammaire » et la « syntaxe ». [154] J'apprends quand même assez vite. Soit dit en passant, le film a rapporté 50 millions de dollars.

Après le visionnement, Louis-André me demande un jugement global. Je réponds que le film est « faux ». Il objecte que la critique a été très bonne. Je réponds que le film est superficiel et que deux surfaces (celle du film et celle de la critique) « collent » toujours, par définition, par toute leur surface. C'est la technique du laminage ou du « plastifiage », si vous préférez. On trouve « plastifier » dans le *Robert quotidien* ; on ne trouve pas le substantif. On trouve « assommer » aussi, mais on ne trouve pas « assommage ». On a pourtant besoin des deux mots.

Les Invasions barbares sont une caricature du milieu hospitalier, du syndicalisme, de la police, du catholicisme. Je dis bien caricature. Il s'agit d'une charge voulue. Il faut frapper fort si l'on veut frapper aussi fort que les pubs, y compris les pubs gouvernementales. Dans le film, cependant, deux personnages sont *straight* (*je devrais dire « consistants »* : a) le fils du mourant. Il est riche, il joue le jeu capitaliste à fond, il sait que l'on peut « acheter » n'importe qui et n'importe quoi (une chambre privée, de la drogue, des antiquités religieuses) ; b) Le second personnage « consistant », c'est une religieuse, qui ne porte aucun signe distinctif de son état, qui ne manque pas d'un humour détaché. Elle porte la Transcendance.

J'ignore tout à fait quelles pouvaient être les intentions de Denys Arcand. Et cela m'importe peu. L'ânesse de Balaarn prophétisait (Cf. *Nombres*, 22, 22-35). Le prophète n'annonce pas l'avenir ; il sonne l'éternel présent. Il est le battant de la cloche des baptêmes, des mariages, des funérailles. Tiens ! Les Compagnons de la chanson ont une très belle chanson à ce sujet. Édith Piaf à la clé. Mais, hélas, la bonne musique se perd.

Un ami m'apporte une brochure du Mouvement pour une radio culturelle au Canada (MRCC). On y trouve un texte de VLB. Et je lis, en deuxième de couverture : *Quand on pense que pour remplacer la culture par la zizique, on a demandé à Lafrance. Signé Jean-Paul II.* Le Lafrance, c'est le directeur de la programmation à Radio-Canada, crois-je savoir. Allons-y pour la culture !

Note postérieure : Hier soir, j'ai défoncé mon heure habituelle du coucher. Je voulais voir une production « oscarisée-maison ». Cela s'appelle *Québec-Montréal*. Je n'ai rien compris. Je n'ai rien compris au sens que je ne comprenais pas les paroles. Les acteurs se parlent dans la gorge, comme s'ils relevaient tous d'une trachéotomie. Je ne comprenais pas non plus l'intrigue, le fil conducteur, comment dire ? Je suis « passé date », comme on indique sur les contenants de yogourt. Je ne suis pas « passé date ». Au contraire ! J'attends tranquillement que passent devant moi, comme un arbre planté au bord de l'eau, les pitoues qui dérivent.

[155]

Nous nous mettons à table vers 17 h 30. Rappelons ici que Claudine et Louis-André sont père et mère de 12 enfants. Ils n'étaient pas tous autour de la table. Catherine, une des « vieilles », venait de se faire extraire quatre molaires. Elle est étudiante en sciences infirmières à Laval. Elle était en train de « dégeler ». Son mal ne l'a cependant pas empêchée de me faire une brève homélie antiboucane !

Nous sortons de table à 18 h 20. J'ignorais le pire. Louis-André devait faire la « run de lait » : déposer celui-ci chez celui-là ; ramener celui-là chez celui-ci ; arrêter chez Wal-Mart ; revenir à la maison. Les tours et détours ont duré une heure. Il y avait toujours un enfant (le terme est un épïcène) qui n'était pas encore sorti de la voiture, ou qui devait y entrer. Moralité : les vieux garçons comme moi n'ont aucune idée concrète de ce que c'est que d'être parent de 12 enfants. Ou pire, d'un seul enfant, lequel devient enfant-roi. Tandis que, dans une famille de 12 enfants, chacun est, alternativement, roi et serviteur. Et chacun s'en trouve fort bien, car le serviteur provisoire sait qu'il deviendra roi. Au total, le père et la mère gouvernent la mer et les flots. Et au total du total, c'est la mère qui *runne*. Mais ce secret, qui n'est pas un mensonge, est bien gardé. L'Église catholique le connaît depuis *L'Annonce faite à Marie*.

27 FÉVRIER

Évangile du jour : la rencontre de Jésus avec la Samaritaine. Luxe de détails dans le récit de saint Jean (4, 1-42). Il était midi. Jésus était fatigué. Il s'est assis sur la margelle du puits de Jacob. Saint Augustin prend « la chose personnel ». Il écrit : *Quaerens me, sedisti lassus. Me cherchant, tu t'es assis, las*. On chantait ce verset, autrefois, dans le *Dies irae* des funérailles. Maintenant, on *Maquille la mort*, comme chante Nana Mouskouri sur un tout autre registre. Mais est-il si différent ? L'instrument a changé, mais le message est le même. On est passé du latin aux lan-

gues vernaculaires. Le terme « vernaculaire » dérive de *vernal* qui signifie *esclave né dans la maison*. La Pentecôte périme Babel. Dans l'Esprit, tous les hommes sont de la même maison. C'est bien ce qui étonnait les premiers auditeurs de Pierre. Ils venaient de toutes les nations, et chacun entendait le discours dans sa propre langue : *Lingua nostra in qua nati sumus*. La langue dans laquelle nous sommes nés (Cf. *Actes des Apôtres* 2, 1-13). On est renvoyé à la langue vernaculaire.

[155]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Mars 2005

1^{er} MARS

[Retour à la table des matières](#)

Hier, à compter de 14 h, rencontre à Valcartier d'une douzaine de confrères de la région de Québec. La réunion est animée par le provincial. On nous donne diverses informations sur les œuvres et les finances de la province. Le tout avec grand renfort de rétroprojecteur et de diaporamas. Beaucoup de détails, mais [156] aucune réflexion de synthèse. On raffine les analyses ; on multiplie les comités pour différer les décisions. À la fin de la réunion, on remet à chacun un questionnaire-sondage où l'on demande de choisir parmi cinq « signes des temps » deux signes qui devraient être étudiés en priorité lors de la prochaine conférence générale qui aura lieu à Colombo (Sri Lanka) du 5 au 30 septembre 2005.

À 17 h, l'abbé Richard Marchand, curé de la paroisse de Saint-Gabriel-de-Valcartier, célèbre l'Eucharistie. L'abbé Marchand est un aumônier militaire à la retraite. Ce matin, il a présidé des funérailles et il a assisté à des funérailles « parallèles » dans une église protestante, pour une partie de la parenté. Il soupe avec nous, mais il doit quitter avant la fin du repas pour une réunion du comité de pastorale. Dans *L'Espoir*, Malraux fait dire à un de ses personnages : *Il faut que le sacerdoce redevienne difficile. C'est chose faite.* Saint-Gabriel-de-Valcartier (environ 2 500 âmes) comprend des Irlandais, des Québécois francophones, et quatre commu-

nautés protestantes avec chacune son temple. Et le curé Marchand dessert aussi, à demi-temps, la paroisse de Loretteville (environ 38 000 âmes).

Durant le souper, nous parlons de la santé du pape et de ses brèves apparitions à la fenêtre de sa chambre d'hôpital. L'abbé Marchand a cette remarque d'une rondeur tout « ecclésiastique » : *Il fallait bien que l'on prouve qu'il n'est pas mort !*

6 MARS

Les sept derniers jours auront été assez mouvementés, compte tenu de ma double infirmité locomotrice : a) je n'ai pas d'auto ; b) j'ai une sciatique sciante. Durant de longues périodes, j'ai l'impression de marcher pieds nus sur des tessons de bouteilles. Et je ne suis pas fakir. Récapitulons en écrevisse, ou en crabe :

- * 28 février : réunion à Valcartier.

- * 1^{er} mars, à 11 h, rencontre avec Bernard Beaudin ; vice-provincial. À 15 h 30, rendez-vous chez le médecin.
- * 2 mars, dentiste.
- * 3 mars, coiffeur.
- * 4 mars, courses pour préparer la célébration de demain.

- * 5 mars, de 10 h à 15 h, une vingtaine de confrères de la région de Québec se retrouvent à la résidence pour souligner mon 78^e anniversaire de naissance qui aura lieu lundi prochain.

- * 6 mars : la messe dominicale a lieu à 11 h au lieu de 9 h, comme d'habitude. Entre-temps, préparation de la communication que je dois faire le 19 mars, pour la rencontre dite du carême du groupe de réflexion auquel je participe depuis 1993, et que je dois remettre demain à l'organisateur [157] en chef. Vingt-cinq pages à taper, à photocopier, à « monter ». Convenons que je ne suis pas très doué pour l'usage de la gagerie électronique !

Dans *Conversation et entretiens*, Primo Levi écrit un bref article intitulé *Poésie et ordinateur* (Laffont, 10/18, 1998). Il termine sur le mode ironique :

J'ai répondu comme l'oracle, mais il me vient à présent le soupçon que j'ai parlé mû par la jalousie et la peur. Pur luddisme : dans le même esprit que les disciples de Ned Ludd qui, au début du XIX^e siècle, détruisaient les nouveaux métiers à tisser par peur qu'ils ne réduisent le nombre de postes de travail. Eh bien, je le proclame haut et fort : s'il m'est donné de voir la naissance d'une machine à versifier qui garantisse un rendement raisonnable en qualité et en quantité, et qui ne soit pas trop onéreuse, j'en achèterais une, mais, avant, je m'adresserais à un avocat, humain ou électronique, pour vérifier si j'aurai le droit de signer les œuvres de la machine et savoir qui touchera les droits d'auteur.

Gabrielle Roy parle avec tendresse des Luddites dans un de ses ouvrages. Primo Levi a écrit le texte que je viens de citer le 4 janvier 1985. Né au Piémont en 1919, il fut arrêté par la Gestapo en 1943 et il passa 10 mois dans un camp de concentration en Pologne, d'où il fut libéré par l'Armée rouge, qui ne voulait « libérer » personne, mais qui voulait seulement « occuper » le plus de territoire possible, pour prendre les Américains de vitesse, ce qui a donné la Guerre froide.

Primo Levi raconte sa libération et son retour en Italie dans *Les Naufragés et les rescapés* (1986), où il ne se « pardonne » pas d'être un rescapé. Rescapé, il le fut, parce qu'il était chimiste, et que les nazis avaient besoin de chimistes. Durant les dernières semaines de sa captivité, il fut épargné, avec neuf camarades de captivité, parce qu'il avait découvert un mince conduit d'eau potable ; leur organisation de fortune ne pouvait fournir de l'eau que pour 10 personnes. *Je ne l'avais dit qu'à un ami, pas aux autres. Si je l'avais dit à tout le monde, il n'y aurait pas eu assez d'eau pour tout le monde.* Écrivant cela, en toute quiétude, je pense à Maximilien Kolbe. Rappelons qu'il s'était proposé pour « remplacer » un père de famille que les nazis voulaient exécuter. Leur « quota » de la journée était de 10. Il fut élu. Il leur en fallait 10. J'ai assisté, en 1982, à Rome, à la canonisation de Maximilien Kolbe.

Primo Levi s'est suicidé le 11 avril 1987. Je ne sache pas qu'il ait su ce qui se passait dans la Chine de Mao, à compter de 1949 (il avait 20 ans, et ses choix postérieurs révèlent qu'il était informé, et qu'il ne manquait pas de courage), ou de la Cochinchine de Pol Pot. Les Brigades rouges italiennes avaient quand même soigneusement assassiné Aldo Moro le 2 mai 1978. Il ne pouvait peut-être plus « en prendre », au sens où l'on dit (ou entend) : « Je n'en peux plus ». Après quoi, on « peut » encore beaucoup, car *On fait long depuis qu'on est las.*

[158]

Cela dit, est-ce que nous manquons d'information, aujourd'hui même, sur la dernière flambée au Liban ? Et sur la réaction israélienne ? Et sur les droits des Palestiniens sur la Terre promise ?

Durant l'homélie aujourd'hui, le célébrant s'est éloigné un peu de ses notes. Il tenait à parler de la directive du cardinal Ouellet sur l'absolution collective. Il était fort embarrassé. Les médias en « jasant » beaucoup. Mon idée, c'est qu'on a beaucoup chargé les consciences des fidèles. Des fidèles fidèles, surtout.

Le célébrant faisait sa job. C'était sa job de faire sa job. Il n'a pas dit un mot du « mariage des gais », qui occupe le pauvre Paul Martin, ni du « sacerdoce des prêtres », qui est un énorme malentendu, ni de la maladie du pape. Il a timidement insinué que des « réponses » viendront sans doute bientôt. Peut-être pensait-il que Jean-Paul II sera « succédé » par un pape plus libéral. Quant à moi, je ne suis pas inquiet. Je sais que *le temps est consubstantiel au catholicisme*.

Jésus n'est pas venu ajouter du poids sur le joug des bœufs. Il a dit, et je le transcrit en latin, pour me faire plaisir : *Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai. Ce verset de Matthieu (11, 28) est écrit sur la coupole de la cathédrale de Chicoutimi. Reficiam vos : je vous referai.*

Primo Levi était athée ; Valéry aussi. *Monsieur Teste*, comme il se désignait lui-même. Il écrivait, le 28 novembre 1930 :

J'étais fait pour chanter Matines. Il est bien fâcheux que l'Église, qui a compris et assimilé tant de choses, n'ait pas su absorber les incrédules, grands promoteurs et confesseurs de l'esprit. Le jour de sa mort (en juin ou juillet 1945), pâles au crayon, il écrit ses derniers mots : Toutes les chances d'erreur. Pire encore, toutes les chances de mauvais goût, de facilité vulgaire sont avec celui qui hait. Le mot Amour ne s'est trouvé associé au nom de Dieu que depuis le Christ.

En écho, ce passage de C. S. Lewis, *The Tablet*, 26 février 2005 :

The infinite value of each human soul is not a Christian doctrine. God did not die for man because of some value He perceived in him. The value of each human soul considered simply in itself, out of relation to God is zero. As Saint Paul writes, to have died for valuable men would have been not divine

but merely heroic ; but God died for sinners. He loved us not because we were lovable, but because He is Love. It may be that He loves all equally. He certainly loved all to death. And I am not certain what the expression means. If there is equality, it is in His love, not in us.

7 MARS

Un être conscient, et qui a reçu le don de la foi, dispose du pouvoir d'adorer, de louer et de rendre grâce à Dieu. En me réveillant ce matin, jour de mon 78^e anniversaire de naissance, j'ai eu la pensée de remercier Dieu de m'avoir créé. Je n'étais pas « nécessaire » ; j'aurais pu ne pas exister.

[159]

Dès ce matin, à la messe, Gérard a souligné mon anniversaire de naissance en demandant pour moi l'augmentation de ma foi. Tout au long de la journée, je reçois plusieurs appels téléphoniques et quelques cartes de bons vœux.

- Doris et Jean-Marie Laurendeau me font parvenir une coupure du *Journal de Québec* où mon anniversaire de naissance est souligné.
- L'abbé Paul Tremblay. Il est cancéreux en phase terminale. Il est à l'infirmerie des Soeurs Antoniennes de Chicoutimi. Il est serein. Je me ris-que à lui dire que *la mort est le dernier acte d'adoration* (Pascal). Il me dit qu'il n'est plus guère capable de prier. Je lui rappelle un passage de *L'Imitation de Jésus-Christ : Quand on est malade, de quoi est-on capable ?* Il me remercie. Je lui dis que je me retiens de l'appeler. Il me ré-pond qu'en effet de simplement répondre au téléphone lui est difficile, dans l'état où il est. Je l'avais appelé le 25 janvier, le jour de son anni-versaire de naissance. Il était encore chez lui, avec ses deux sœurs. Il tenait à m'appeler aujourd'hui.
- Dominique Lavoie, inconnue de moi, m'appelle pour me souhaiter un bon anniversaire de naissance. Elle a lu *Les Années novembre*, où je mentionne « l'événement ». Elle enseigne le français langue seconde au cégep anglo-phone de Québec. Elle m'arrache la promesse d'une rencontre avec ses élèves, quelque part après Pâques.
- Aujourd'hui, c'est aussi l'anniversaire de naissance de Claudette Nadeau. Nous devions aller souper chez les Tremblay, avec les Beaudoin. Le sou-per est remis à demain, pour cause de tempête.

- Mozart m'a téléphoné vers 10 h. Il se remet bien de ses traitements pour un cancer de la prostate, mais il souffre maintenant d'une sévère carence en « fer ». Nouvelles pilules à ingurgiter. Il me dit : *Les vieilles machines, y a toujours quelque chose qui marche pas*. Il est serein et blagueur. De Roberval, Margot m'appelle vers 18 h. Il fait tempête, là aussi. Ce qui ne l'a pas empêchée d'aller reconduire sa petite-fille à une réunion des *Brebis de Jésus*. Je dis deux mots à Reine, qui me demande si « je fume encore ». Elle a le réflexe de « l'homélie anti-boucane ».
- Andréa Bouchard m'appelle vers 19 h 30. Il est grippé et médicamenté jusqu'aux oreilles. Il est seul : Monique vient de partir pour Chicoutimi en autobus, malgré la tempête.
- Je reçois aussi une lettre d'André Bureau, président d'Astral Media ; un courriel de Jean-Baptiste Tamessuien, un confrère camerounais ; une carte de Ginette Crête, qui fut ma secrétaire au Cégep de Sainte-Foy en 1984 ; une carte simplement signée « Un ami », avec une photo d'un arbre immense au pied duquel se trouve un bambin. Le texte se lit : *Aux grands hommes, la Patrie reconnaissante*. L'ironie ou l'antiphrase est sensible !

[160]

Une carte de Me Jean Côté ; une autre de l'Association mariste d'Iberville ; un portrait peint par Bruno Hébert accompagné d'une longue lettre ; un mot bien senti du provincial ; un courriel de Jacques Faucher, prêtre d'Ottawa ; un appel téléphonique de Christian Nolin ; une magnifique aquarelle de Joyce Schweitzer-Cochrane, peintre de Sherbrooke, avec cette citation de John Mansfield : *I must go down to the sea again, To the lonely sea and the sky* ; de Jérémie (Haïti), un courriel de Fernand Rheault et de Lucien Renaud, deux confrères que j'ai connus en 1941, au juvénat de Lévis.

- Synthèse : tout le monde semble avoir mal un peu partout. Yves Brunelle, mon âge. Ces derniers jours, il est tombé trois fois en marchant sur le sol, tel qu'il est, avant le réchauffement annoncé de la Planète, ce qui entraînera d'énormes transformations pour le Québec, disons. Il s'est démis une épaule, puis il s'est cassé une côte et, pour faire bonne mesure, il se déracine une dent par contrecoup. De quoi me plains-je ? Je ne me plains pas. Enfant, ma mère me disait : *Cherche pas à te faire pitié*, ce qui voulait dire : arrête de te plaindre pour rien ; cesse de vouloir te faire plaindre ; cesse de vouloir te rendre objet de pitié. Nous n'avons besoin que de *la douce pitié de Dieu*, ainsi que Bernanos écrivait à Charles Maurras, contre lequel il avait durement polémique, après avoir été *Camelot du Roy*, avec Maurras. C'est ben pour dire !

Je mentionne beaucoup de noms d'inconnus. Je compte publier ce journal. À quel-le fin ? Élément de réponse : Primo Levi met en scène des camarades de captivité ou de sa vie professionnelle qui n'étaient connus que de lui. Ils font maintenant partie de l'univers de Primo Levi et de ses millions de lecteurs. Dans 2000 ans, quelqu'un, quelque part, les rencontrera. On rencontre encore Socrate, le Bon Larron, Simon de Cyrène, père d'Alexandre et de Rufus, comme prend la peine de mentionner l'Évan-gile.

Ceci encore : j'ai eu ma bonne part de témoignages dans ma vie, et aujourd'hui notamment. Je fais état de mon anniversaire de naissance dans mon journal, et cela même entraîne d'autres témoignages. Il y a une quarantaine d'années, les anniversai-res des frères étaient passés sous silence dans les communautés. On les célèbre maintenant de plus en plus. Explication de ce phénomène : nous sommes de plus en plus vieux et de moins en moins nombreux. D'où il découle que le « petit reste » se réchauffe, comme le roi David durant ses dernières semaines (Rois 11-3). Et aussi qu'en nos *Temps incertains*, comme dit Primo Levi, incertains et atomisés, les frileux petits atomes cherchent à tâtons à s'unir à un autre petit atome. *Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr.* (Valéry)

[161]

8 MARS

En priant, je dois penser aux mots que je lis ou récite en silence. *La prière est peut-être ce qu'il y a uniquement de réel dans une religion.* (Valéry) De ses archives, *The Tablet* du 25 février 1905 tire l'extrait suivant :

It has often been remarked as a characteristic of our time that whereas in the past it was the old who received the greatest attention and respect, today it is the young. (...) When a Gerontological Congress was held last year in Oxford, some people hardly knew what the word meant.

9 MARS

Hier, souper chez les Tremblay avec Claudette et les Beaudoin. La rencontre avait été remise, à cause de la tempête de lundi. Rencontre luxueuse : *Le seul luxe véritable, c'est celui des relations humaines* (Saint-Exupéry). Cadeaux à Claudette et à moi-même. Je reçois *Le nouveau Littré* (édition Garnier 2004), une mise à jour de l'édition du *Petit Littré*, qui datait de 1874. On y trouve le *Dictionnaire du français oublié : les mots, les expressions et locutions, les proverbes, maximes et sentences*.

Les mots qui reçoivent le plus grand nombre d'acceptions et de citations d'appui sont les mots les plus concrets et les plus familiers : main, pied, tête, œil, pièce, etc. L'homme est la mesure des choses. La langue anglaise avec *inch, foot, mile*, etc., est plus concrète que le français avec ses mesures rationnelles, dérivant du mètre. Le « mille » anglais, c'est 5 280 pas d'homme, et non pas 1000 mètres.

À propos de Franz Kafka, Primo Levi écrit :

Kafka était juif, je suis juif, **Le Procès** commence par une arrestation non prévue et injustifiée, ma carrière commence par une arrestation non prévue et injustifiée. Kafka est un auteur que j'admire, je ne l'aime pas et je l'admire, je le crains, comme une grande machine qui vous tombe dessus, comme le prophète qui va vous apprendre quel jour vous mourrez.

Mes confrères et moi remarquons, l'autre jour, l'ignorance où nous sommes quant aux activités qui se déroulent dans les 12 édifices du Séminaire Saint-Augustin. Or, nous vivons à moins d'un kilomètre. On peut comprendre que des Polonais ou des Allemands aient pu ne rien deviner ni rien savoir de ce qui se passait dans les camps de concentration situés à quelques kilomètres, et durant une guerre implacable.

Vers 16 h, visite de Bruno Hébert. Il me parle longuement de l'exposition que l'on tient présentement au Musée national des beaux-arts, à l'occasion de la célébration du 100^e anniversaire de naissance de Jean Paul Lemieux (il signait Jean Paul sans trait d'union), et dont il a ramené le catalogue. J'ai déjà une [162] lithographie d'Orion, dédiée par le peintre. Ma peinture préférée s'intitule *Le Rapide* (1968). Je ne détesterais pas non plus *Voyage au bout de la nuit* (1965).

10 MARS

Dans *Conversations et entretiens*, Primo Levi, rejette « l'explication » de la Shoah par l'idée de « l'expiation ». On peut comprendre l'agacement de Primo Levi. L'interprétation qu'il dénonce a effectivement été invoquée. Dans *L'Année du tigre*, Philippe Sollers écrit :

Dans *Le Monde* du 20 mars (1998), on peut lire « Encore évêque de Cracovie, Karol Wojtyla déclare, en 1972 que la Shoah était un sacrifice expiatoire des Juifs pour se faire pardonner la mort de Jésus, et Auschwitz son Golgotha. » Je suis en mesure d'affirmer que S.E. Karol Wojtyla, à l'époque évêque de Cracovie, n'a jamais prononcé les mots qui lui sont gratuitement attribués par M. Jean Khan. Naturellement, il n'existe aucun texte duquel il serait possible de déduire une telle opinion, qui ne reflète en aucune manière la pensée du Souverain Pontife et se révèle contraire à celle-ci. Signé : Dr Joaquin Navarro, bureau de presse du Saint-Siège.

La fuite par en avant de la technique. A) Vous avez un répondeur téléphonique ; b) vous sortez un message du fond de votre boîte vocale ; c) vous répondez au message, mais vous tombez dans le fond de la boîte de celui que vous appelez ; d) vous laissez un message dans la boîte de l'appelant ; e) il vous rappelle, mais son message tombe dans votre boîte ; f) il vous faut donc un cellulaire ; g) et quand vous serez ainsi branché par toutes vos antennes, vous devrez couper le cellulaire, sous peine d'être réveillé en pleine nuit ou en pleine sieste ; h) ne donnez pas votre numéro de cellulaire ; i) mais alors, pourquoi avoir un cellulaire ? j) moralité : branchez-vous ! Je le dis par antiphrase. Je me suis longtemps contenté du bon vieux téléphone à roulette. Je l'ai rendu à Bell Canada, contre un « crédit » sur mon « répondeur ». Je le regrette. Ça ne se trouve plus. Au demeurant, je n'ai pas dû manquer grand-monde ni avoir été « manqué » par grand-monde. Ça se serait su !

11 MARS

Vieux malaise devant les cortèges, processions, contestations. Devant celui qui s'enchaîne symboliquement à une grille du parlement ou d'un consulat, pour dénoncer son expulsion à titre de squatteur. Malaise en lisant *Carnets de route 1995-2005. 10 ans après* de Mgr Jacques Gaillot (Jean-Claude Gausevitch éditeur, 2004). Je me dis, en désordre :

- Il ne suffit pas d'être pauvre pour avoir raison.
- *Le sommeil de la raison engendre des monstres* (Goya).

[163]

- Le désordre est la pire des injustices. Il est le fait de la masse, et la masse est vite récupérée sous la terreur d'un nouveau tyran.
- La justice n'est ni la vengeance ni l'égalité (Thibon).
- La propriété, c'est le vol (Proudhon, Pierre-Joseph).
- La marée des pauvres inondera, tôt ou tard, la terre des riches.
- Bienheureux les pauvres, mais vienne le jour où il n'y aura plus de pauvres (saint Augustin).

Beaucoup de pauvres le sont pour avoir refusé des choix libérateurs (l'école, par exemple) et préféré des choix plus faciles. *L'île Nauru (Pacifique Sud) est complètement dévastée par l'argent « facile » des touristes riches, australiens surtout. On trouvait du caviar dans le supermarché local. Les conserves surgelées ont supplanté le régime traditionnel (taros, noix de coco, papayes, poisson). Peuplée d'obèses, Nauru compte désormais le deuxième taux de diabète le plus élevé au monde. Pendant trois décennies, le mirage de l'argent facile a dissuadé deux générations de tout apprentissage* (L'Express, 7 mars 2005).

Mgr Jacques Gaillot a créé le site *Partenia*, un évêché situé en Algérie, disparu sous les sables depuis plus de quinze siècles. Ce site lui permet de maintenir le dialogue, élargi à des milliers d'internautes de tous horizons. Les frontières s'abolissent et ses propos sont traduits en sept langues. Il reste qu'Internet suppose l'immense organisation du « capitalisme » en conjonction avec la recherche de pointe : l'homme le plus riche du monde, c'est Bill Gates. Je suis le « produit » de la société de consommation.

La société de consommation, tous les pauvres du monde, dès qu'ils le peuvent et tant qu'ils le peuvent, veulent y entrer. Seule une censure (inefficace), ou un enfermement impitoyable, les en empêche. Dans *The Economist* du 5 mars, un lecteur rapporte un graffiti qu'il avait vu sur un mur à Montevideo : *Yanqui go home, and take me with you !* La solution, c'est de devancer tout adieu. Jésus l'a fait au Jardin des Oliviers, *Agneau pascal, immolé dans la nuit*. En faisant du ménage dans mes vieilles revues, je déterre le numéro du 13 août 2004 du *Figaro magazine*. Sous le titre *Génération Jean-Paul II*, je lis :

Ils ont entre 15 et 25 ans, et ils n'ont jamais connu d'autre pape que Jean-Paul II. Qui sont ces jeunes catholiques qui applaudiront le souverain pontife à Lourdes le 15 août? Il est fascinant de voir combien Jean-Paul II, plus il est âgé et malade, plus il suscite l'enthousiasme des multitudes juvéniles. Un vieillard souffrant qui tire de sa faiblesse une force supplémentaire, c'est un prodigieux spectacle en une époque qui cultive l'image et l'émotion. Mais s'il les séduit, ce vieil homme, c'est tout d'abord parce que le message chrétien qu'il diffuse incite les jeunes à aller vers le haut. Et parce que dans une société où il est si difficile de devenir adulte, le pape, d'emblée, leur fait confiance.

[164]

13 MARS

Hier, de 10 h à 20 h, visite de Christian Nolin. Je le connais depuis 1987. Nous nous voyons régulièrement lors de nos pique-niques annuels avec Robert Trempe. De plus, nous nous voyons tous les deux, soit chez lui, soit chez moi, une ou deux fois par année. Il travaille présentement à la Chambre de commerce de Québec, où il est, par choix, *factotum*. Il a déjà travaillé à Ottawa pour Jacques Hébert, qu'il appelle toujours « le sénateur ».

Il connaît tout le monde et dispose, sur pas mal tout le « gros monde », d'un recueil d'observations et de confidences qui lui permettrait de faire « chanter » pas mal de monde, ce qui permettrait à pas mal de monde de le faire chanter, lui aussi : on ne peut pas « mouiller » sans se mouiller. Je *te* tiens par la barbichette ; tu me tiens par *ta* main.

15 MARS

Dans son « spécial 40 ans », *Le Nouvel Observateur* de décembre 2004-janvier 2005 publie 25 *grands penseurs du monde entier*. À la question : *Qu'est-ce que penser veut dire ?*, Slavoj Žižek répond :

Souvenez-vous de la vieille histoire de l'ouvrier soupçonné de vol : chaque soir, en quittant l'usine, la brouette qu'il poussait devant lui était soigneusement examinée, mais les surveillants ne trouvaient rien, elle était toujours

vide, jusqu'à ce qu'enfin ils comprennent : ce que l'ouvrier volait, c'était les brouettes. Le penseur est celui qui a fait cette observation, celui qui n'a pas oublié d'inclure au contenu la forme elle-même.

À la question : *Quelles sont la légitimité et la place du penseur dans nos sociétés d'aujourd'hui*, un autre penseur, Peter Sloterdijk, répond : *Aucune jeune fille ne cède sa place assise à un penseur quand il prend le métro.*

Remarques aquabonites :

- A-t-on idée de s'appeler Slavoj Zizek, ou Peter Sloterdijk ? On ne les trouve même pas dans le *Quid* 2004 !
- J'étais mentionné dans le *Quid* 1996. Je ne suis pas encore trépassé, mais je suis bel et bien *tré-pensé*.
- Slavoj Zizek a 49 ans. Or, en 1954, je connaissais l'histoire de l'ouvrier voleur de brouette. Elle était même plus sophistiquée. L'ouvrier, en effet, sortait tous les soirs d'un centre de recherches militaires sur l'atome avec une brouette remplie de bran de scie. Le surveillant avait beau promener son compteur Geiger, il ne trouvait jamais rien dans le bran de scie. Il avait fini par en faire une dépression et quitter son emploi. Plusieurs années plus tard, il avait demandé à l'ouvrier de lui révéler ce qu'il pouvait bien cacher dans le bran de scie.

[165]

- Commentaire de Paul Andreu, architecte du terminal de Roissy qui s'est effondré en mai 2004 : *L'oubli est l'erreur la plus difficile à déceler, car il ne s'inscrit dans aucune logique.*
- Moralité : l'histoire que je racontais en 1954 s'est dégradée. Rien ne se perd, rien ne se crée, mais tout fout le camp. Un cas d'entropie appliqué à la théorie de la communication. *L'entropie est nulle quand il n'existe pas d'incertitude (Le Petit Larousse).* Le « penseur » n'applique aucune « logique » ; il ajoute son « équation personnelle ».

17 MARS

Je lisais tantôt le 13, chapitre de saint Marc en pensant à vous écrire, et aussi je vous dirai ce que j'y ai trouvé. Jésus-Christ y fait un grand discours à ses apôtres sur son dernier avènement ; et comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne, qui en se convertissant détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier, qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre (Pascal, *Lettre à Mademoiselle de Roanez*, septembre 1656).

De 14 h 30 à 17 h 30, visite de Jacques Faucher. Je le connais depuis 1982. Il a été curé d'une paroisse francophone d'Ottawa. Il est maintenant responsable d'un comité œcuménique « sans frontières ». C'est un pur et un vaillant. Nous nous rencontrons de loin en loin, mais nous communiquons régulièrement par courriel et par lettre. Notre ordre du jour était chargé : le mariage gai, l'enquête sur les « commandites », la pédophilie, la maladie du pape.

18 MARS

Durant l'avant-midi, 9e rencontre avec Louis-André Richard pour le livre-entretien qu'il envisage et dont, pour ma part, je doute qu'il aboutisse. N'importe. Les rencontres sont stimulantes.

En fin d'après-midi, je me rends à l'hôpital Laval pour « passer un scanner ». Un tomodensitomètre, si cela vous avance ! En fait : une tomodensitométrie. Rapport à ma sciatique. Je me suis présenté au service de radiologie à 16 h 45 et j'ai quitté l'hôpital à 21 h.

19 MARS

Récollecion du Carême au couvent des Dominicains. Cette fois-ci, c'est moi qui présentais le document de réflexion pour le groupe. J'en fais mention plus haut, le 6 mars. Je reproduis ici mes remarques introductrices :

« J'ai voulu me situer dans l'histoire du groupe que nous formons. Je l'ai fait à partir des entrées que je notais dans mon journal à la suite de chaque rencontre. Dans mon journal, j'utilise le mot « récollection ». Ce terme possède [166] sa propre histoire dans les communautés religieuses. Durant mes années de formation, on disait le *Blind Man*, pour signifier cette journée, qui commençait avant le souper. Journée de « grand silence », d'adoration devant le Saint-Sacrement, et, notamment, d'une longue méditation sur la mort (la veille au soir), faite à haute voix par le supérieur. On écoutait les réjouissantes descriptions suivantes :

- Quand mes mains, tremblantes et engourdis, ne pourront plus serrer le crucifix contre mon cœur ;
- Quand mes yeux, obscurcis et troublés, porteront vers vous leurs regards tristes et mourants ;
- Quand mes lèvres, froides et décolorées, prononceront pour la dernière fois votre adorable nom ;
- Quand mes joues, pâles et livides, inspireront aux assistants la compassion et la terreur ;
- Quand mes cheveux, trempés des sueurs de la mort, sembleront se lever sur ma tête ;
- Que de peines on se donne pour se *préparer des regrets*.

À toutes fins utiles, je reproduis donc quelques-unes des entrées de mon journal. La technique que j'ai choisie est « structurante » en ceci qu'elle permet à chacun de loger ses propres souvenirs et autres circonstances de sa vie dans l'un ou l'autre de ces jours-là. À travers le « filtre » de ces extraits, chacun peut faire sa propre « percolation » de ce qu'auront été nos rencontres depuis 13 ans. Une manière de test rétroactif !

La rencontre s'est fort bien déroulée. À ceci près :

- On m'avait demandé de présenter le document de réflexion.
- Détail piquant : un participant relève le nom de Joseph Malègue. Il demande qui c'est. Je réponds qu'il est l'auteur d'un roman intitulé *Augustin ou le Maître est là* (1960). Le questionneur demande s'il s'agit de saint Augustin !

- Je mentionne quelque part le nom de René Girard, un des grands anthropologues contemporains. Inconnu au régiment.

Le groupe que nous formons n'est pas composé d'illettrés. Il reste que le plus lettré des lettrés peut fort bien avoir un « trou » de culture ou, plus bêtement, un « blanc de mémoire ». Mais le brave qui avoue son « trou » de culture en purge peut-être beaucoup d'autres qui font mine de rien, pour n'avoir point l'air d'avoir un « trou », ce qui est assez la règle, merci, et de rien. Et d'autant plus la règle qu'il n'y a pas de « jeunesses » parmi nous.

[167]

20 MARS

On me dit que nous sommes en printemps depuis 7 h 34, ce matin. Je n'ai rien « de contre » le printemps, l'été, l'automne, l'hiver. Et mettons que j'aurais quelque chose de « là contre ! » Ça m'avancerait ? Je pourrais me pousser au Sud. *La peine emporterait le profit*, comme disait ma mère. Elle ajoutait : *Qui choisit prend pire*. Elle n'a pas choisi grand-chose, la pauvre. Elle n'a pas choisi sa claudication, son exil from *Boston to Metabetchouan*, son mari qui fut mon père, ni moi, qui suis moi-même. Je reçois un appel téléphonique de Pierre Tremblay. Il est le frère de Paul Tremblay. Paul Tremblay est mort hier (Cf. entrée du 7 mars).

24 MARS

Jeudi saint. La célébration a lieu à 19 h, chez les Marianistes. Nous sommes huit. Nous sommes donc moins nombreux que lors de la première Cène. La lune sera pleine demain, mais, à quelques heures près, elle paraît pleine. Je songe à la remarque de saint Jean, après le départ de Judas : *C'était la nuit*.

25 MARS

Vendredi saint. Office au pavillon des Rédemptoristes. Bon nombre de jeunes hommes et de jeunes filles. Après la communion de la messe dite des « Présanctifiés » c'est-à-dire du pain et du vin consacrés le Jeudi saint, je remarque une fillette qui pouvait avoir une dizaine d'années. Elle reprend sa place en arrière de la chaise et s'agenouille, repliée sur elle-même, face contre le plancher. Une brebis de Jésus. Quoi qu'il lui advienne, il y aura eu cela dans sa vie. Un être peut ne pas « monter », mais il se souvient de son plus haut niveau. Un être ne se définit pas par son « étiage ».

Je lis plusieurs poèmes de Pierre Emmanuel (Seuil, 1961). Je transcris *Vendredi soir* :

Le soir finit par un orage
On dit que la terre trembla
On vit s'ouvrir des sarcophages
Des morts paraître ça et là

Il se peut mais je n'y crois pas
Le jour n'eut rien que d'ordinaire
Dieu mourut nul ne s'en douta
Chacun vaquant à ses affaires

Seul celui qui le vit en face
Rendre banalement l'esprit
Prit peur devant cette disgrâce
Et ce néant le convertit

[168]

Dans *Le Devoir* du jour, je lis un texte de Christian Rioux intitulé *Éloge de la gratuité*. J'essaie de lui envoyer un courriel, mais nos « serveurs » respectifs sont incompatibles. Je lui enverrai mon texte par courrier antédiluvien. Le support-papier n'est pas (encore) battu. Anyway, mon texte :

Je vous lis régulièrement. J'admire la simplicité et l'élégance de votre écriture. Mais surtout, vous nous ouvrez une fenêtre originale sur la vie en

France et en Europe. Je vous lis gratuitement, en ceci que je ne suis pas obligé de vous lire.

Par contre, je ne vous lis pas « gratuitement », puisque je suis « intéressé » à vous lire.

De plus, vos articles dans *Le Devoir* ne sont pas gratuits, puisque je paye mon abonnement.

Votre fille est entrée gratuitement au Louvre. Cependant, le Louvre est payé par les taxes.

Je marche gratuitement sur les trottoirs, mais les trottoirs sont construits et entretenus par les taxes. Bref, nous sommes toujours précédés par un don. Radicalement, par le don même de l'être. Et, au bout du compte (non comptable), nous n'avons pour seule offrande que l'accueil de l'Amour.

26 MARS

Samedi saint. Vers 9 h 30, visite de Me Jean Côté. Toujours étonné de l'amitié qu'il me témoigne. Il ne faut pas confondre « étonné » et « surpris ». Anecdote apocryphe : la femme de Littré le trouve dans son lit avec sa maîtresse. *Je suis surprise, dit-elle.* Littré la corrige : *Erreur, madame ! Vous êtes étonnée, c'est nous qui sommes surpris* (Cf. Claude Ganière, *Pour tout l'Or des mots*, Laffont, 1996).

Peu après le départ de Me Côté, visite inattendue et non annoncée de Nicole Angers-Talon. Elle est la sœur de Bernard Angers, ex-recteur de l'Université du Québec à Chicoutimi. Au moment des « fusions forcées », Paul Tremblay et moi, nous étions contre la position de Bernard Angers. Nous avons perdu, et il n'importe. Nicole Angers me remet un CD d'une chorale dont elle fait partie. Nous parlons de Paul Tremblay. À sa demande, je lui « dédicace » mon hommage à Paul Tremblay, qui n'est pas encore publié, et qui ne le sera peut-être pas. Elle dit : *C'est une primeur.*

L'idée me vient de faire le petit calcul suivant : du Vendredi saint, vers 15 h, jusqu'au petit matin de Pâques, Marie fut le seul être humain à porter la foi en Jésus. Les « Quarante heures » de Marie. Elle ne portait pas sa foi dans l'évidence (L'évidence supprime la foi). Elle ne vivait pas non plus dans l'évidence lors de l'Annonciation, ni lors de la Nativité, ni durant les 33 ans de sa vie avec Joseph et Jésus à Nazareth, ni surtout au pied de la croix. *Stabat mater dolorosa*. Si elle avait « su », elle n'aurait pas été *dolorosa*.

Devant le cadavre de son fils, n'importe quelle mère, et qui saurait que « cela » ne durera qu'un petit quarante heures, n'entrerait pas en « pamoyson ». [169] Aussi bien, même si les évangélistes ne le disent pas, la première apparition de Jésus, après sa résurrection, fut à sa mère. Elle en avait autant besoin que les Onze ou que les deux disciples d'Emmaüs.

27 MARS

Pâques. À la messe de 9 h, nous sommes sept vieux frères. Dans la résidence, je suis seul avec Jean-Paul Dion. Je passe le reste de la journée dans mon bureau à lire et à écrire. Je grignote un peu. Je ne reçois ni n'attends aucun appel téléphonique. Au début de l'après-midi, je téléphone à Margot.

Gérard Filion est mort hier, à 95 ans. Dès 1960, j'ai eu « à faire » (en deux mots) avec lui. J'ai déjà parlé de l'affaire, minuscule à l'échelle mondiale, si j'ose dire, mais assez grosse, à l'échelle du Québec. Beaucoup plus tard (1992-1998), nous sommes retrouvés membres du Conseil de l'Ordre national du Québec. Il m'appelait toujours Pierre-Jérôme. Il m'avait dit, à l'époque : *Je vais me rendre à 94 ans. On meurt vieux dans ma famille.* J'avais trouvé l'extrapolation hardie ! Et elle l'était, qu'importe que sa prophétie se soit « avérée » vraie, ce qui est un pléonasse.

Élu, à titre de président, par les membres du Conseil de l'Ordre national du Québec, il avait refusé, pour la raison qu'il ne pourrait pas supporter d'avoir à traiter, ne fût-ce qu'une fois par année, avec le premier ministre de l'époque. Le premier ministre de l'époque ne soignait pas encore sa vigne en quelque Provence.

Quand Gérard Filion est devenu directeur du *Devoir*, en 1947, j'étais à l'hôpital Laval. Je lisais *Le Devoir*. Il avait écrit cinq ou sept éditoriaux en ligne, dans lesquels il exprimait ce que serait la « ligne éditoriale » du *Devoir* ; ses « positions », comme il les avait intitulés. Il avait écrit : *Le Devoir appellera toujours un chat, un chat ; et TD. Bouchard, un fripon.*

Je ne savais alors rien de Télésphore-Damien Bouchard (1881-1962). Mais quand je passe devant le mont Saint-Hilaire (le mont Belœil), et que je vois la cicatrice d'une irréversible exploitation de pierre, je pense à Gérard Filion. En contrebas, il y a un hôpital bâti par T.D. Bouchard, et publicisé comme devant être résolument laïque, c'est-à-dire sans crucifix, sans aumônier, sans rien qui le rattachât au catholicisme. J'ignore quelle catégorie de patients il accueille.

Précisions ultérieures (22 avril) : Dans les *Mémoires de TD. Bouchard* (Beauchemin, 1960), je lis :

Les amis de l'Unité canadienne (mouvement créé en 1943) inauguraient une maison de refuge pour les épileptiques. Elle n'avait aucun caractère confessionnel et les malades, à quelque race ou religion qu'ils appartenaient, y trouvaient un asile. Malheureusement, cette institution de charité avait été mise au ban de l'opinion des catholiques parce qu'elle échappait au contrôle du clergé. (...) le 11 novembre [170] 1946, anniversaire de l'Armistice, le Foyer *Dieppe* ouvrait ses portes Dans *L'Émérillon*, un manifeste des *Jeunes Laurentiens*, on lisait ceci : **Un chat est un chat, et l'abbé Maheux est un éteignoir.** L'abbé Arthur Maheux était un ami de T.-D. Bouchard. Il prônait la rédaction d'un manuel d'histoire unique pour l'ensemble du Canada. Au congrès eucharistique de Saint-Hyacinthe, en 1943, le cardinal Villeneuve avait publiquement dénoncé, en pleine cathédrale, T.-D. Bouchard, qualifiant ses propos *d'injustes et d'injurieux, d'irréfléchis et malfondés*. Il n'est pas possible que Gérard Filion n'ait pas eu à l'esprit la remarque du manifeste des *Jeunes Laurentiens* quand il écrivait que *le Devoir appellerait un chat un chat, et TD Bouchard, un fripon*. Et d'autant plus que Gérard Filion avait été le protégé de Mgr Georges-Alexandre Courchesne, archevêque de Rimouski, du temps qu'il était rédacteur de *La Terre de chez nous* et secrétaire général de l'Union catholique des cultivateurs. Or, Mgr Courchesne, Mgr Bernier, Mgr Cabana faisaient partie du groupe des évêques ultramontains à l'époque, et Gérard Filion signait son éditorial en 1947, un an après l'ouverture officielle du Foyer *Dieppe*.

Dans un hommage à Gérard Filion (publié le 31 mars), Lise Bissonnette écrit : *J'avais à peine plus d'un an quand Gérard Filion a pris la direction du Devoir. Je suis donc de la génération qui a eu 15 ans dans la noirceur et 20 ans dans la clarté. Seigneurs que je suis tanné d'entendre évoquer la « grande noirceur » ! Je faisais lire cet hommage à une amie âgée de 60 ans, élevée dans une famille de cultivateur, une famille de 13 enfants. Cette amie ne parle jamais de la « grande noirceur ». En lisant le texte de Lise Bissonnette, elle a eu cette réaction : On l'est-Y assez, dans la clarté, aujourd'hui ! Cette amie est « sortie » de la noirceur sans se rendre compte qu'elle en sortait ; elle a gagné sa vie ; elle est devenue « cadre » avant le mot. Elle n'estime pas qu'elle vit présentement dans la « clarté ». Quelle clarté ? La clarté de la langue de bois.*

29 MARS

Souper chez les Tremblay avec Claudette. Je termine la lecture du livre *Le commandant d'Auschwitz parle* (Rudolf Hoess, éditions La Découverte, 2005). En quatrième de couverture, je lis :

Conçu dans un but de justification personnelle, mais avec le souci d'atténuer la responsabilité de son auteur en colorant le mieux possible son comportement, celui de ses égaux et des grands chefs SS, ce document projette une lumière accablante sur la genèse et l'évolution de la « Solution finale » et du système concentrationnaire.

L'auteur avait rédigé cette autobiographie sur les conseils de ses avocats. Il n'en fut pas moins condamné par le Tribunal suprême polonais, et exécuté le 7 avril 1947 au camp d'Auschwitz. Le procès de Rudolf Hoess fut instruit du 11 mars au 2 avril 1947. Rappelons que le procès de Nuremberg (20 nov. 1945 [171] 1^{er} oct. 1946) avait condamné à la pendaison plusieurs criminels nazis. Mais il aura fallu attendre Soljenitsyne et son *Archipel du Goulag* (1974) pour que l'Occident s'intéresse aux crimes des Soviétiques. Des juges soviétiques siégeaient à Nuremberg. Mais, justement (ou plutôt) « injustement », on a fermé les yeux sur les crimes de Staline, mort de sa « belle » mort, en 1953.

[171]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Avril 2005

1er AVRIL

[Retour à la table des matières](#)

Mon médecin « de famille » me communique le résultat de mon « scanning » du 18 mars. J'ai une hernie discale. Le 1^{er} février, je lui avais communiqué mon propre diagnostic à ce sujet. Erreur de ma part : depuis quand un « patient » peut-il « instruire un docteur ? » Donc, prescriptions de pilules anti-inflammatoires, de physiothérapie et d'autres pilules. Or, depuis deux ou trois jours, le mal est « parti ». Pas question d'intervention chirurgicale pour l'instant. Il reste que je suis « sciatiqueux » depuis trois mois. Je me rends à la messe en auto (20 minutes de marche, aller-retour), et je demeure assis tout le temps de la messe. J'ai un peu honte de noter mon petit bilan de santé, en ces heures où Jean-Paul II agonise.

2 AVRIL

L'agonie, la mort, les obsèques, la succession de Jean-Paul II.

Note postérieure (20 mai) : De mon vivant, j'aurai connu Pie XI, Pie XII, Jean XXIII, Jean-Paul 1^{er}, Jean-Paul II et Benoît XVI. Il me plaît d'avoir établi un

parallèle entre les récents papes et les maîtres du Kremlin, sous le titre *Généalogies comparées* (Cf. *Journal d'un homme farouche*, Boréal, 1993). Je le reprends et le complète aujourd'hui. Appelons cela *Généalogies parallèles*. Il s'agit, en effet, de mettre en regard les grands détenteurs du pouvoir : le pouvoir catholique, le pouvoir communiste, le pouvoir capitaliste.

Depuis le début du XXe siècle

Léon XIII (1878-1903)

Nicolas II (1874-1917)	McKinley (1897-1901)
	Roosevelt T. (1901-1904)

Pie X (1903-1914)

Nicolas II (1874-1917)	Roosevelt T. (1901-1909)
	Taft (1909-1913)
	Wilson (1913-1921)

Pie X (1903-1914)

Nicolas II (1874-1917)	Wilson (1913-1921)
Lénine (1917-1924)	Harding (1921-1923)

[172]

Pie XI (1922-1939)

Lénine (1917-1924)	Harding (1921-1923)
Staline (1924-1953)	Coolidge (1923-1929)
	Hoover (1929-1932)
	Roosevelt F. (1932-1945)

Pie XII (1939-1958)

Staline (1924-1953)	Roosevelt F. (1932-1945)
Malenkov (1953-1955)	Truman (1945-1953)
Boulganine (1955-1958)	Eisenhower (1953-1961)

Jean XXIII (1958-1963)

Khroutchev (1958-1964)	Eisenhower (1953-1961)
	Kennedy (1961-1963)
	Johnson (1963-1969)

Paul VI (1963-1978)

Khroutchev (1958-1964)	Johnson (1963-1969)
Brejev (1964-1982)	Nixon (1969-1974)
	Ford (1974-1977)
	Carter (1977-1984)

Jean-Paul 1^{er} (1978)

Brejnev (1964-1982)

Carter (1977-1981)

Jean-Paul II (1978-2005)

Brejnev (1964-1982)

Carter (1977-1981)

Andropov (1982-1983)

Reagan (1981-1989)

Tchernenko (1983-1985)

Bush G.H. (1989-1993)

Gorbatchev (1985-1991)

Clinton (1993-2001)

Eltsine (1991-1999)

Bush W. (2001 -...)

Poutine (2000-...)

Benoît XVI (2005-...)

Poutine (2000-...)

Bush W. (2001-...)

Titres des journaux et des périodiques*Le Devoir* : Le Pape s'éteint*Le Soleil* : Le Pape se meurt*La Presse* : Le dernier voyage*Time Magazine* : Commemorative Issue (11 avril)*Libération* : La dernière messe*L'Express* : Le dernier géant (4 avril)*Le Point* : Spécial 75 pages*Le Figaro* : La légende d'une vie (numéro hors série, 116 pages)*Le Nouvel Observateur* : Le pape qui a bouleversé le monde (7 avril)*The Economist* : The future of the Church, plus la rubrique Obituary (9 avril)*L'Express* : Les secrets du conclave (11 avril)

[173]

Le Figaro magazine : Un pape pour l'histoire (9 avril)*The New Republic* : Final Curtain (11 avril)*The Tablet* : Obituary issue (9 avril)*La Presse* : Le Pèlerin de l'Église (non daté, mi-avril ?)*The New Republic* (11 avril, 18 avril et 2 mai)

Note simultanée : un confrère m'apprend à l'instant que Jean-Paul II est mort à 21 h 37, heure de Rome ; environ (soyons précis) 15 h 07, heure normale de l'Est. Et cette nuit, nous « passons » à l'heure avancée ! C'est juste pour dire ! Ce matin et hier matin, j'avais dit à ce confrère (homme « branché » 40 heures sur 24) : *T'inquiète pas ! Tu connaîtras la nouvelle en même temps que les Romains. Les ondes voyagent à la vitesse de la lumière.* Il serait redondant de reproduire ici les statistiques et les dates fournies par *La Presse*, notamment. Je peux toutefois loger un souvenir personnel. Nous sommes en avril 1980. Je suis place Saint-Pierre avec Rosaire Potvin. Nous sommes tout près des barrières de sécurité. Le pape, avant de regagner sa papamobile (le mot a été créé en 1979 ; à l'époque, c'était une simple décapotable. Depuis l'attentat de 1981, les vitres sont blindées), fait une dernière tournée de serremments de mains. Il est tout proche de Rosaire et de moi. Il part. J'ai l'idée, tout à coup de crier Janusz Chwaluczyk. Je savais que Janusz et Jean-Paul II s'étaient rencontrés en Suisse, du temps que l'un et l'autre étaient de simples étudiants. En entendant les mots « Janusz », le pape s'arrête un instant et dit « Québec ». Rosaire était tellement excité qu'il avait tout bêtement oublié de placer une pellicule dans son « kodak ». Moralité : je n'ai jamais pu toucher la main de Jean-Paul II

Mais je dois dire que j'arrive mal à comprendre les centaines d'images que l'on nous montre ces heures-ci. Des jeunes filles toutes en larmes. Et elles le sont vraiment. Et dans une demi-heure, elles riront. Rien à « comprendre » d'une image. Je suis de glace devant les manifestations de « pamoyson ». J'ai un souvenir précis à ce sujet : J'étais parti de Desbiens pour me rendre à Québec, pour assister aux funérailles d'une amie. Dans le salon funéraire, j'avise un homme, dans la bonne cinquantaine, qui se suçait le pouce. Bon ! On fait ce qu'on peut.

Le jour des funérailles, je revoie mon « suceux de pouce », tout guilleret, sur le perron de l'église. Sa job était faite : il avait versé son pleur. Quant à moi, j'ai toujours la « carte » funéraire de cette « amie » dans mon livre d'office, qui s'appelle d'ailleurs *Prière du temps présent*. L'édition que j'utilise est datée de 1980. C'est tout croche. Il manque deux versets au psaume *Miserere*. Je passe bien d'autres « coquilles » ou laisser-aller d'édition. C'est comme rien, quelqu'un, quelque part, a bien dû s'apercevoir de l'erreur. Il se sera dit (ou on lui aura dit) : *Oublie ça. On imprime pour une clientèle captive, et pour un bon 40 ans. Ça ferait pas mal d'exemplaires à envoyer au recyclage.*

[174]

Il est 18 h 30. Je suis allé voir les bulletins de nouvelles. J'y étais allé à midi. Les commentaires ne sont pas stupides. Mais, mon Dieu ! On en a pour combien de jours à se faire dire que Jean-Paul II était ceci et cela, et que nous voilà « orphelins ». Je ne me sens aucunement orphelin. Jean-Paul II n'aura pas de remplaçant ; il aura un successeur, le 265^e depuis Pierre.

Dans plusieurs chroniques de journaux, généralement bien faites, on n'échappe pas au « bilan » de son long règne. On souligne les contradictions entre le pape résolument « moderne » et le pape « réactionnaire ». C'était couru ! Dans ce que je lis, et dans les commentaires de quelques amis, on déplore les photos de son agonie. En regardant l'une de ces photos, quelqu'un me disait : *Il ressemble à un poisson !* En fait, le symbole du poisson a précédé de plusieurs siècles le symbole de la croix. Dans *Le Point*, Michel Tournier écrit : *Jésus, c'est le poisson, symbole des premiers chrétiens, mais saint Paul, c'est l'arête, et sans arête le poisson risque de n'être qu'un mollusque. Il faudra de longues années sans doute pour connaître la part de poisson et la part d'arête dans le pontificat de Jean-Paul II.*

3 AVRIL

Messe à 11 h, au pavillon des Rédemptoristes. Je me place le plus en arrière que je peux. Après la communion, ma voisine, qui m'a reconnu, me dit que son mari est en profonde dépression. Elle veut me rencontrer avec lui. Je lui écris mon numéro de téléphone sur un bout de papier. C'est elle qui fournit le crayon et le bout de papier. Et tout le temps de la messe, j'avais, en face de moi, un couple accompagné d'un jeune homme qui est manifestement atteint de paralysie cérébrale. Je le sais pour avoir regardé quelques émissions de TV à ce sujet. L'handicapé parlait très fort ; il tirait le nez de son père ; dès qu'il y avait un peu de zizique (et quelle musique, Seigneux), l'handicapé branlait de la tête. *La musique rend à nos sentiments les humbles services que les prostituées rendent à nos sens* (Maurois, *Les Silences du colonel Bramble*, Grasset, 1950). Je me disais que j'ai bien peu à endurer, comparé à ce couple. Et j'endure très peu le peu que j'ai à endurer.

Dans les journaux et à la TV, déluge d'émotions et de larmes. C'était couru : à pape médiatisé, déchéance physique et agonie médiatisées. Il l'a bel et bien voulu ainsi. Il s'est laissé photographier sur son lit d'hôpital, après l'attentat commis par Mehmet Ali Agca, le 13 mai 1981. Et cela fait sans doute partie de l'immense et éternelle « partition » de l'Incarnation.

Et me voilà emporté par les métaphores ! L'agonie de Jean-Paul II est une métaphore d'Internet. Pour ne rien dire des obsèques et du Conclave ! Mon « accrochage » ou mon « décrochage » à ce sujet importe fort peu. L'Esprit souffle sur le chaos.

[175]

La mort et les funérailles d'un catholique sont déjà de grands moments de catéchèse ; la mort et les funérailles de Jean-Paul II sont porteuses d'un message planétaire de sérénité et d'espoir face à la souffrance et à la mort.

Et si je me laisse aller à exprimer mes prévisions quant au prochain pape, je dis que je souhaite un pape africain ou, en tout cas, asiatique. Le plus probable, cependant, c'est qu'il sera Sud-Américain.

Note postérieure (8 janvier 2006) : On sait maintenant que ma prédiction ne s'est pas réalisée.

4 AVRIL

Tous les médias nous montrent le pape, vêtu d'une chasuble blanche, d'une cape au rouge vif et de sa traditionnelle mitre, allongé sur un catafalque. Je note qu'on n'a jamais vu le pape porter des lunettes.

Mes lectures des derniers jours me rappellent quelques nourrissantes étymologies :

- Conclave : pièce fermée à clé. Littéralement : sous dé.
- Considérer : se placer avec les étoiles. D'où *Star-system*.
- Repère : vient de *re-patriare* ; retourner à la terre natale, à sa patrie ; bref, au lieu du père.
- Catafalque : tour de bois. D'où, en anglais, *scaffold*. échafaud.
- Dépouille : idée de fendre, d'enlever la peau. Défunt : idée d'accomplir, de « s'acquitter de la vie ». On naît endetté. Le défunt, c'est celui qui n'a plus de fonction.
- Chasuble : vêtement sacerdotal en forme de manteau à deux pans.
- Cape : manteau à capuchon. De l'italien *cappa*, d'où dérive le mot chapel.
- Mitre : haute coiffure pointue portée par les évêques. Ne pas confondre avec la tiare, qui est une mitre à trois couronnes.

On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avait reçu sans en tirer vengeance, fut bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit la mitre, et, l'écartant des deux côtés « C'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un soufflet. » (Chamfort)

Quand on prend connaissance en concentré, comme les statistiques compilées par les médias nous y amènent, on est ébloui par la capacité de travail de Jean-Paul II. Que l'on pense à ses centaines de voyages, de discours, d'homélies, d'audiences publiques et privées, aux documents, encycliques ou lettres pastorales qu'il a publiés. On rapporte que Jean-Paul II a prononcé quelque 20 000 discours, qui totalisent environ 100 000 pages, et publié plus de 100 documents [176] d'importance, dont 14 encycliques. Cela veut dire une moyenne de 30 pages par jour. Je ne m'étais pas avisé de la chose jusqu'au moment où j'en vois la mention dans *The Tablet* du 26 mars. Et j'ai peine à le croire. Car enfin, cela veut dire une page et quart à l'heure ! Et il fallait bien qu'il dorme quelques heures par jour. Et il n'écrivait certes pas durant ses audiences privées ou publiques ! Ni non plus durant ses heures de prière, de lecture, de repas. Ni non plus durant le temps qu'il fallait bien qu'il consacrait aux soins du corps. Il devait avoir des « nègres », des *ghost writers*. Le Saint-Esprit, *the Holy Ghost*, ne supprime pas la condition humaine.

Ajoutons ceci : dans toutes ces occasions, il était « en charge » ; il était le point de mire. C'est une chose, en effet, d'écouter le pape, place Saint-Pierre, sans aucune responsabilité ; c'en est une autre de parler à une foule immense, ou de rencontrer, fût-ce seul à seul, un chef d'État.

5 AVRIL

Dans *Le Soleil* du jour, Normand Provencher signe une chronique aigre sous le titre *Papisme aigu*. Il se flatte d'avoir inventé le terme « papisme ». Or, le mot existe depuis le XVI^e siècle. On le trouve dans tous les dictionnaires *Robert : Le Grand, le Quotidien, le Méthodique*. On le trouve aussi dans *Le Littré*. Avant de *copyrighter* son « papisme », M. Provencher aurait dû potasser tout bonnement le bon vieux *Petit Larousse*.

Il rapporte longuement les propos d'un jeune dépanneur de ses amis, qui a décidé de se faire « débaptiser », car il en a assez de l'Église catholique, et de Jean-Paul II

en particulier, qui est « responsable de la pandémie de sida en Afrique. » Rien de moins. Les mots se laissent dire !

Il est question aussi de Gilles Kègle, qui vient de publier son autobiographie. Gilles Kègle a refusé l'invitation de Jean Charest de l'accompagner à Rome pour les funérailles du pape. Certes, l'invitation de Jean Charest est assez « politique ». Mais le refus de Gilles Kègle est pathétique : *Les pauvres ne me le pardonneraient pas. Je ne peux pas abandonner mes malades durant quelques jours.* En voilà un qui sera plus difficile à remplacer que Jean-Paul II.

Quoi qu'il en soit, je suis moi aussi d'opinion que les médias ont fait beaucoup de millage à l'occasion de l'agonie et de la mort du pape. Hier soir, un sondage éclair de TVA révélait que 24% des auditeurs trouvaient que la couverture de l'événement était exagérée.

À 14 h 30, rencontre avec Jean-Noël. Il me donne une chronique du bulletin de Neuville sur la légende du Chien d'Or dont on retrouve l'inscription sur le linteau de la porte du bureau de poste de la haute-ville de Québec :

Je suis un chien qui ronge l'os
En le rongeant, je prends mon repos

[177]

Un temps viendra qui n'est pas venu
Où je mordrai qui m'aura mordu

Vers 17 h, nous nous rendons chez Claudette, où se trouve déjà Marie-Claude.

6 AVRIL

De 9 h à 11 h 30, rencontre avec Monique Béguin, journaliste à *Ouest-France*, et Évariste Normand, président de la Fédération des familles-souches du Québec, en vue de préciser l'organisation du colloque sur Alain qui aura lieu à Mortagne (Perche) l'automne prochain, et où l'on m'a invité à faire une communication. Je conduis mes visiteurs sur le balcon du 6^e étage, d'où l'on a une vue splendide sur le fleuve.

Je communique par courriel avec Mme Béguin depuis décembre dernier. Elle peut être dans la soixantaine. Elle a les cheveux couleur de chaume et les yeux bleus. Elle emploie des raccourcis journalistiques (« rad-soc » pour « radical-socialiste »), mais

juge que « tomber en amour » est un anglicisme. En me quittant, elle me dit : *Ce fut un grand moment de vous avoir rencontré*. Je n'en demandais pas tant.

7 AVRIL

Anniversaire de naissance de mon frère Lucien (1932). Décédé le 23 juillet 1991. Je dîne au restaurant avec M, Jean Côté. À l'ordre du jour, un peu de Stephen Harper et de Gomery, et beaucoup de Jean-Paul II. Nous sortons de table vers 15 h 30, et l'ordre du jour n'est pas épuisé.

8 AVRIL

À 17 h, je regarde l'émission en direct des funérailles de Jean-Paul II. Je zappe de TVA à Radio-Canada, en passant par CBC. Les mêmes images, au même moment. À TVA, c'est Claude Charron et Paul Larocque qui assurent les commentaires ; à Radio-Canada, c'est Mgr Maurice Couture et Benoît Lacroix. C'est le cardinal Ratzinger qui préside la cérémonie. Le cercueil est placé devant l'autel sur la Place Saint-Pierre. Le cardinal Ratzinger préside à mon goût. Il ne « catine » pas. Durant la Consécration, quand il dit *in loco Christi* que Jésus « leva les yeux », le cardinal lève les yeux. À deux ou trois moments, il a laissé la foule prolonger ses applaudissements, mais je sentais que ce débordement ne lui agréait guère. C'est un Allemand ! De plus, il était responsable de « l'horaire », même si un « coussin » avait sans doute été prévu.

Quand je me suis pointé devant l'écran, la cérémonie était commencée ; je suis arrivé durant l'homélie, prononcée en italien. J'ai quitté à 18 h 45, pour me [178] rendre à la messe, au moment où le cortège se formait pour le transfert du cercueil dans la crypte de la basilique. On récitait les litanies des saints. J'ai pu entendre le festif *In paradisum deducant te Angeli* suivi du *Magnificat*. La foule applaudissait. On nous montre une large banderole où était écrit *Santo Subito : Faites-le saint tout de suite !*

On peut rappeler ici qu'Ambroise de Milan fut baptisé, ordonné prêtre et sacré évêque en l'espace d'une semaine à peine. Et précisément en réponse au cri du peuple : *Ambroise évêque !* (7 décembre 374). Et aussi, qu'Antoine de Padoue fut canonisé moins d'un an après sa mort (soit entre le 13 juin 1231 et le 30 mai 1232), et que *ses funérailles furent une apothéose*. Tiens ! Tiens !

Note postérieure (14 mai) : Hier et aujourd'hui, les médias annoncent que Benoît XVI entend faire canoniser rapidement son prédécesseur. Le pape a choisi de faire cette déclaration le jour de l'anniversaire des apparitions de la Vierge à Fatima qui est aussi le 24^e anniversaire de la tentative d'assassinat de Jean-Paul II, en 1981. Ce dernier ne s'était d'ailleurs pas privé d'attribuer à l'intervention miraculeuse de Marie le fait que la balle qui l'a atteint avait « déviée de quelques millimètres de sa trajectoire » qui, autrement, aurait été fatale.

À quelques brèves reprises, des images de George W. Bush, Jacques Chirac, Hamid Kazaï. La cérémonie de l'absoute fut confiée aux représentants des Églises orientales, chacun avec son costume et sa couronne. Je ne suis pas en mesure de dire qui faisait le choix des *zooms*. Pendant quelques minutes, l'Esprit réalisait prophétiquement l'unité de l'humanité.

De l'Offertoire jusqu'après la distribution de la communion, silence parfait. Disant cela, je suis sans doute naïf. Il y a peut-être moyen de filtrer les sons que l'on veut tamiser. En fait, même durant le « silence parfait », on pouvait voir quelques dignitaires échanger quelques mots. Il reste que le cardinal Ratzinger fut égal à l'image que je me fais de lui : un soldat ne parle pas durant une « inspection militaire ».

Me Côté, qui a fait du Canadian Officers Training Corps (COTC) dans une vie antérieure (comme Bernard Landry), me raconte quelques anecdotes à ce sujet. Il lui en reste d'ailleurs quelque chose. Il est ferré aux quatre pattes. Il ne doit pas faire bon de « jouter » contre lui quand on est dans le *box* de la « défense », si c'est lui qui est sur le « banc ». Aussi bien, j'applique une vieille règle : dans une conversation, si je suis sûr de mon fait, je « gage » trente sous avec mon contradicteur. Si je ne suis pas sûr, je pose des questions. À ce jeu, je me suis fait une fortune !

[179]

9 AVRIL

Jean-Paul II (suite). Les médias continuent d'exploiter le filon des cotes d'écoute et de tirage. Je maintiens ce que je disais plus haut au sujet des funérailles comme « grands moments de catéchèse ». Je notais aussi (5 avril) qu'il y aurait un *backlash*, un *backwash*, un ressac, si vous préférez. Il roule et se gonfle. De façon minable, dans certains cas. Je pense aux chroniques de David Desjardins et de Richard

Martineau dans *Voir* du 7 avril ; à celles de Gil Courtemanche et de Paul Cauchon, dans *Le Devoir* du jour. Gil Courtemanche, pour sa part, conclut : *Il faut bien reconnaître qu'il (le pape) a dirigé une Église complètement coupée de la vie et de la douleur quotidienne de ses fidèles*. Denise Bombardier, quant à elle, fait de la « psychologie du dimanche » : *Sunday driver*. Elle invoque et convoque le « meurtre du père ». Elle avait d'ailleurs commencé sa confession avec son *Enfance à l'eau bénite*.

Bon ! Peut-être est-il impossible de s'en sortir autrement. Comment le savoir ? Mon inconscient m'échappe, par définition. Je suis trop vieux, et je n'ai pas les « moyens » de me coucher sur un divan de psy. En vérité, j'aurais les « moyens ». J'en connais qui l'ont fait, et le moins que je puisse dire, c'est que la cure n'a pas été miraculeuse. Pour « moyens », voir *Glossaire du parler français au Canada*.

Par contre, et je m'en aperçois encore, je suis dyslexique. Je viens de lire « excès », là où il était écrit « décès » ; « voisin », là où il était écrit « vision » ; « nau-sée », là où il était écrit « nuance » ; « chute », là où il était écrit « culture » ; « relever », là où il était écrit « révéler ». Ce dernier exemple est le plus décourageant ! Et c'est pas fini. Mais je me console : quand on est vraiment fou, on est bien tranquille : on est sûr d'être le seul à avoir « le pas » dans le régiment. Toutes les mômans vous en assureront : *Mon garçon était le seul à avoir le pas*. Et me voilà avec le « meurtre du père et de la mère » dans mon « pacsac » (voir *Dictionnaire Bélisle*, Bélisle éditeur, 1971). Je pourrais dire « balluchon », ou « baluchon », car *l'un et l'autre se dit ou se disent*. (Cf. *Le Bon Usage*, Maurice Grevisse, Librairie orientaliste, Paris, 1953).

Décidément, cet après-midi, je ne sors pas de la psychologie du dimanche, même si nous sommes samedi. À l'occasion (je ne dis pas « cause ») du cas Gilles Kègle, je me mets à me dire que nous aimons « héroïciser » les perdants : Dollard des Ormeaux, les « Patriotes » de 1837-1838, René Lévesque. Et, symétriquement, nous « démonisons » nos gagnants. Prenez Pierre Elliott Trudeau, par *aximoron*. Je fais de l'antiphrase. Par « exprès ».

Cela me perdra. Jean O'Neil me demandait, par courriel et par téléphone, au nom de quoi je voudrais que l'on comprît mes antiphrases. Il me disait aussi que je « méprisais » ma communauté. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Nous eûmes une conversation téléphonique à ce sujet. Depuis, je ne lui ai plus rien dit ni écrit. J'ai égaré son courriel. Il date de décembre dernier.

[180]

10 AVRIL

Je regarde l'émission *Second Regard*, qui retrace les grandes étapes de la vie de Jean-Paul II, de son enfance jusqu'à l'exposition de sa dépouille sur la place Saint-Pierre. On y présente aussi plusieurs témoignages de personnes qui l'ont connu. Toutes ces photos sont maintenant connues. Après coup, on remarque l'extraordinaire détermination du visage de Jean-Paul II, bambin, adolescent et jeune homme. Mais, c'est après coup, donc sachant le « reste » de sa vie, qu'on relit ce visage. Et les propos que j'entends, notamment ceux de George Weigel, se démarquent des gloses incultes que je rappelais plus haut.

J'apprends quand même qu'avant d'entrer au séminaire il avait fait de la « résistance », comme on dit maintenant, et toujours à grand risque. J'apprends surtout qu'il a travaillé pendant quatre ans dans une carrière de pierres. Ayant vécu ces expériences, on comprend mieux la force de son premier message en tant que pape : *N'ayez pas peur !* Il avait connu la peur ; il avait joué une de ses propres pièces de théâtre dans la clandestinité, mais il avait surmonté la peur. On comprend mieux aussi pourquoi le principal ennemi à combattre, c'était le totalitarisme. Et, du même coup, pourquoi il a condamné la « théologie de la libération » qui faisait « un bout de route » avec la violence marxiste. On ne fait jamais sa part au Diable. Jésus ne l'a jamais fait. L'Évangile du jour nous parle des deux disciples d'Emmaüs. Ils sont déçus et tristes, car, disent-ils, *nous espérions, nous, que c'était lui qui allait délivrer Israël*. La libération promise par Jésus passe par la Passion.

Quelques semaines avant sa mort sur une croix, Jésus fut transfiguré sur le Thabor. Pierre, Jacques et Jean, justement, voulaient s'y « établir ». Ils auraient eu de bonnes « fioles ». Mais la *Transfiguration* fut brève. Après *ils ne virent plus que Jésus seul*. C'est toujours le cas, nonobstant les longs moments où l'Église elle-même a pensé pouvoir « s'établir ». Ce fut le cas au Québec ; et l'on sait qu'un puissant lobby « évangeliste » cherche à s'établir aux États-Unis.

On m'a posé une question sur l'*Opus Dei*. Je cherche dans l'encyclopédie *Catholicisme*. Cette encyclopédie, comme c'est la règle, a été publiée en plusieurs fascicules. Le premier est daté de 1948 ; le dernier volume est daté du 23 octobre 2000. La référence que je cherchais se trouve dans un fascicule publié en 1963. Il n'y a plus guère d'informations encore utiles. Certes, l'histoire ne vieillit pas. Encore que les

« lectures » que l'on en fait sont toujours teintées. Quant à l'actualité, il faut se brancher sur Internet.

13 AVRIL

Hier, avec Claudette et les Tremblay, je vais voir le film *La Chute*, qui porte sur les dernières semaines de Hitler et de ses familiers : Eva Braun (madame Hitler), Wilhelm. Keitel, Joseph Goebbels, Martin Bormann, Albert Speer. De novembre [181] 1944 jusqu'au 30 avril 1945, ils sont réfugiés dans le bunker creusé sous la Chancellerie de Berlin.

Après le film (qui dure deux heures et demie), nous nous retrouvons chez Claudette. Chacun a pu remarquer un détail qui a échappé aux autres. Goebbels, sa femme Magda et leurs six enfants ne se sont pas suicidés en même temps que Hitler, mais le lendemain, si tant est que, durant ces derniers jours, quiconque pouvait faire la différence entre un jour et le suivant. À la fin, le film nous les présente tous, donnant ou se donnant la communion du cyanure.

Des critiques ont reproché au réalisateur du film de montrer un Hitler trop « sympathique ». En fait, Hitler prend soin de dire adieu aux soldats de garde et d'autoriser des hauts gradés à se retirer. Keitel, notamment. C'est ce dernier qui signera la capitulation sans conditions. Il sera jugé et pendu à Nuremberg, bien qu'il eût demandé à être fusillé. Pour « comprendre » les images, il faut connaître l'histoire de cette époque. Il faut avoir lu.

Je termine *Toute l'histoire du monde* de Jean-Claude Barreau et Guillaume Bigot (Fayard, 2005). Lu avec voracité. Je ne peux faire mieux que de citer ici un extrait de la quatrième de couverture.

Il y a un siècle, ceux qui savaient lire savaient aussi se situer dans l'espace et dans le temps. Il n'en est plus ainsi. Les Français, et d'ailleurs tous les Occidentaux, sont devenus, pour la plupart, des hommes sans passé, des « immémorants ». Par un paradoxe ironique, on n'a jamais autant parlé du « devoir de mémoire » qu'en ces temps d'oubli, car il est bien connu que l'on insiste sur une qualité seulement quand elle est oubliée. Ajoutez à cela un mépris boursier du long terme et le culte de « l'immédiateté », et vous comprendrez que notre modernité fabrique davantage de consommateurs-zappeurs interchangeables et de « fils de pub » que de citoyens responsables, désireux de comprendre et de construire.

Fête de saint Martin 1^{er} pape de 649 à 655. Après beaucoup de tourments, dont une tentative d'assassinat en pleine basilique de Sainte-Marie-Majeure, il mourut en exil à Sébastopol, en Crimée. Jean-Paul II, dans son testament, déclare qu'il lui a été *donné de vivre en un siècle difficile*. En fait, le XXe siècle aura été le plus meurtrier de l'histoire. Le siècle de Martin 1^{er} n'a pas dû être facile, lui non plus.

Le dernier pape tenu en exil, ce fut Pie VII, sous Napoléon. Et ce ne fut pas un exil accompagné de sévices. Comment réagirions-nous si un pape était kidnappé et maintenu en exil en Corée du Nord, par exemple, et dans des conditions de misère extrême ? On sait, en tout cas, qu'il ne manque pas d'intellectuels ou d'organismes (Amnistie internationale, par exemple) pour s'inquiéter du sort fait à Saddam Hussein. Et il est bon qu'il en soit ainsi. Ce que je n'admets pas, c'est l'acharnement que l'on met à débusquer, à juger et à condamner des hommes pour des crimes commis il y a 30 ou 40 ans, alors que ces coupables ne représentent plus aucun danger. Ces jours-ci, on cherche à [182] compromettre Jean-Paul II pour faits de « complicité par amalgame », en montrant des photos du pape avec Pinochet.

17 AVRIL

J'apprends, par notre bulletin de nouvelles, que *Marcel Colin est mort à l'âge de 91 ans, et qu'il a été incinéré et enterré immédiatement*. Je téléphone à deux confrères pour en savoir plus long. J'ai mes raisons.

Marcel Colin a été frère mariste. Il s'appelait Henri-Noé. Il était Suisse d'origine, mais il avait été, dès le juvénat, je pense, formé en France. Il fut directeur du second noviciat francophone (d'une durée de six mois) pendant plusieurs années. Il a donc connu beaucoup de frères québécois dans la quarantaine. Il fut provincial d'une province de France, mais il a démissionné avant la fin de son mandat. Au début de la décennie 1960, il vint ensuite s'établir à Saint-Jean-sur-Richelieu, où il a enseigné la philosophie au cégep de l'endroit.

Je l'ai connu à Rome, durant l'année scolaire 1961-1962. Nous étions 126 frères venant d'une trentaine de pays. Je connaissais déjà un peu le frère Henri-Noé grâce à ses publications largement distribuées au Québec. Des plaquettes fort bien présentées. *Méditations mariales*, 1957, par exemple, avec *l'imprimatur* du futur cardinal Suenens. Il m'avait discrètement pris sous « son aile ». C'est ainsi qu'il n'avait donné le *Saint-Exupéry* de la Pléiade, avec cette dédicace :

En souvenir de votre premier « 7 mars » d'exil. Et je vous redis simplement, ce mot de Montherlant qui doit rester une consigne pour votre spiritualité, votre style, votre vie, votre travail : « J'aime la réalité ; elle n'a pas pour moi d'infiniment petit ; rien en elle ne me semble indigne » (Les Olympiques). L'amour de la réalité vous a valu « Rome » ; qu'il vous serve à tout surpasser. Rome, ce 7 mars 1962.

Je le rencontrais souvent dans son bureau. Je lui écrivais ; il me répondait. Une fin d'après-midi de congé (c'était un samedi), il m'avait invité à « sortir ». Nous étions allés boire un *cappuccino* et nous étions rentrés après les vêpres, mais à temps pour le souper.

En 1981, Marcel Colin a publié *Vieillir sans vieillir* (éditions Mille roches). Il avait 67 ans. Il écrit :

Il y a deux ans, le couperet des soixante-cinq ans me tombait sur la nuque. Après quarante-huit ans passés dans l'enseignement à ses divers niveaux, j'ai été prévenu de me retirer. Un petit coup au cœur, bien sûr ! Une sorte de désarroi pendant quelques mois, puis l'équilibre a été assez vite reconquis. Je n'étais pas fini et je ne voulais pas être enterré vivant, enterré avant le temps.

Le volume que je viens de citer n'est pas une autobiographie. Mais ayant connu l'auteur, comme je viens de rappeler, je ne peux pas oublier qu'il ait tant oublié. La majorité des auteurs qu'il cite en appui de ses propos de 1981, je le [183] répète, sont justement des auteurs qui me déplaisent. Et alors, de deux choses, l'une :

- ou bien Marcel Colin, alias Henri-Noé, a raison ;
- ou bien je suis crampé.

Car enfin, entre se faire incinérer et enterrer immédiatement, il y a place pour « autre chose », quand on a été si longtemps Henri-Noé, pour plusieurs centaines de ses confrères, qui n'étaient pas tous des illettrés.

J'ai téléphoné à deux confrères pour en savoir plus long sur son « incinération immédiatement suivie de son enterrement ». Le premier à qui j'ai téléphoné ne savait même pas que Marcel Colin était mort. Il reçoit le même bulletin de nouvelles que moi. Le second s'était davantage occupé de Marcel Colin, et dès son établissement à Saint-Jean, où il avait fait venir sa mère. Pour un homme comme Marcel Colin, formé

et formant à l'ancienne, ça dû être toute une révélation de toucher un salaire de professeur de cégep.

Mais qu'avais-je besoin d'être rassuré ? Aucun. J'étais intrigué. Intrigué par moi-même. Saint Augustin dit qu'il était (ou fut) pour lui-même « une grande énigme » : *Ego sum mihi magna enigma*.

À l'occasion de la mort de Marcel Colin, j'ai relu plusieurs pages de mon journal de l'année 1961-1962. Je me rends compte que nous avons eu beaucoup plus de conversations que je ne m'en souvenais. Du même coup, je relis des entrées qui m'étonnent. J'avais noté, par exemple, cette secourable confidence d'Auguste Valensin :

Le bréviaire : il m'est précieux et je l'aime comme un moulin dont je dispose à volonté. Seulement, ce qu'il moud, ce ne sont pas les mots latins, dont la coque est souvent vide, c'est ma volonté de prier, mon désir de rendre hommage, ma protestation que je fais partie de la chrétienté. Sans le bréviaire, je me sentirais isolé, coupé des saints qui l'ont dit, le disent, le diront. Avec le bréviaire, ma prière a pour elle de n'être pas la mienne : elle est celle de la chrétienté. C'est comme un cri qui part de tous les points du temps et de tous les points de l'espace, que je contribue à nourrir, et qui ramasse en lui toute l'adoration : on ne demande pas à un cri d'avoir un sens, en dehors de celui même qui le fait un cri.

Je note encore que, le 3 octobre 1961, Marcel Colin m'avait dit : « Quand je suis arrivé ici, j'ai pleuré pendant trois mois ». Et en me disant cela, il pleure. Le soir, il m'apporte une plaquette de vers dont il est l'auteur. En guise de dédicace, il cite *La pauvreté du laïc : Il est plus facile de se priver de pain que d'affection ; la plus grande épreuve que Dieu réserve à notre pauvreté, c'est de nous arracher ce à quoi nous tenons le plus*. J'étais moi-même fort « sevré » à l'époque, et je me demande bien de quel secours j'ai pu lui être.

Me Jean Côté m'a donné, hier, *Faiseurs de papes*, de Crista Kramer von Reisswitz (éditions du Signe, 7 avril 2002). J'ai un préjugé favorable pour tout [184] ce qui est allemand : la mécanique, la précision, les auteurs. Le volume de Mme Crista, c'est du va-vite, du vite-fait. Les photos, on les a déjà toutes vues dans d'autres magazines, et mieux « rendues ».

20 AVRIL

Musée du Québec, hier après-midi, avec Jean-Noël, pour *l'Hommage à Jean Paul Lernieux*, à l'occasion du 100^e anniversaire de sa naissance. Grâce au « guide auditif », je découvre le génie de ce peintre de la nordicité. J'avais déjà mes peintures préférées, mais j'aurais sans doute mis du temps à découvrir seul la charge de ces tableaux. Les commentaires du guide auditif sont d'un précieux secours.

Mais la journée d'hier aura été marquée par l'élection de Joseph Ratzinger, le 265^e pape, sous le nom de Benoît XVI. Nous sortions de dîner quand on nous annonça que la « fumée était blanche ». Et vers 12 h 40, on vit apparaître le nouveau pape. En début de soirée, chez Claudette, où se trouvait déjà Marie-Claude, nous regardons les bulletins de nouvelles. À TVA, d'abord, mais nous sommes rapidement découragés par la misère des interviews ramassées un peu partout dans la rue ou dans les bars. Nous passons à un canal de France.

Je me demande quelles raisons ont pu inspirer le choix de son nom par le nouveau pape. Car enfin, entre l'élection et la proclamation, il se passe très peu de temps ! On sait que Benoît XV a régné de 1914 à 1922. On sait aussi que le dernier pape allemand fut Victor II (1054-1057).

Dans les journaux du jour, je peux lire certains commentaires affligeants : celui, par exemple, de l'abbé Raymond Gravel qui fait état de ses positions progressistes en faveur des mariages gais. Ou encore celui de sœur Gisèle Turcot, supérieure générale de l'Institut des soeurs Notre-Dame-du-Bon-Conseil, qui *craint que* (l'élection du cardinal Ratzinger) *confirme le soupçon sur l'institution et sur sa capacité d'évoluer. Cela nous laisse très perplexes et nous fait redouter que cela ne vienne confirmer la position de ceux qui disent qu'il n'y a plus rien à attendre de l'institution pour comprendre les questions difficiles qu'on a à vivre tous les jours.*

Elle craint quoi, Gisèle Turcot ? Ça fait un maudit bout de temps qu'elle *runne*. Je ne peux pas voir ce qu'elle « craint » pour elle-même : je l'ai rencontrée vers les années 1980. Nous étions égaux. Elle provinciale et moi provincial. Je l'évitais tant que je pouvais. Ignorer le pouvoir, c'est la manière la plus efficace de l'effacer. Nul besoin d'esclandre ou de révolution. Gisèle Turcot craint sans doute pour celles qui sont « en dessous » d'elle. En cela elle a raison : je ne voudrais pas me trouver « sous elle ». Cela ne me gêne aucunement d'être sous un pape ; mais je ne voudrais pas me trouver sous une « papesse ». La pesanteur d'une « papesse » serait accablante.

En matinée, visite inattendue de plus d'une heure avec Charles-A. Roberge, notaire retraité de Trois-Rivières. J'avais communiqué avec lui en janvier 2002. Il a 68 ans, et est très actif dans plusieurs cercles culturels et sociaux. Grand lecteur et grand amateur de musique. Lors d'un voyage en Autriche, il m'avait envoyé une photo de la sépulture de Julien Green, avec le texte gravé sur la pierre tombale. (Cf. *Comme un veilleur*, p. 17)

21 AVRIL

Visite de Bruno Hébert.

22 AVRIL

Dîner au restaurant avec Didier Fessou.

24 AVRIL

Vers 15 h, quelques courses avec Claudette et gros travail de classification de mes dossiers dans mon ordinateur.

26 AVRIL

De 12 h 30 à 14 h, rencontre avec une cinquantaine d'élèves du St. Lawrence College, à l'invitation de Mme Dominique Lavoie, professeure d'histoire de la littérature française. Il faut préciser ici que le St. Lawrence College est un cégep anglophone. Un grand nombre des élèves sont toutefois des francophones qui désirent poursuivre leurs études collégiales en anglais.

Il avait été entendu que je ne ferais pas d'exposé formel, mais que je me contenterais d'une brève présentation de mon propre *curriculum vitae*. Je suis donc amené à dire que je suis un frère mariste, né à Métabetchouan en 1927. Je demande si quelqu'un connaît les frères maristes ou un frère mariste. Réponse : aucun. Je dis ensuite un mot sur les Montagnais, premiers occupants de la région du Saguenay-Lac-

Saint-Jean. Je donne comme exemple les noms des grandes rivières, tous montagnais.

Viennent ensuite les questions des élèves : l'origine des *Insolences*, la création des cégeps, les objectifs de la réforme scolaire, la confessionnalité scolaire, etc. Les élèves sont attentifs et stimulants. Je ne sais plus trop comment j'en suis venu à parler de l'agonie, de la mort et des obsèques de Jean-Paul II. Et, par voie de conséquences, à répondre à la question : *Qu'est-ce que la foi ?* Assez naturellement, il est aussi question de la qualité du français et de l'avenir du Québec.

Les jeunes auxquels je m'adressais sont manifestement plus motivés que la moyenne des cégépiens, du fait même du choix qu'ils ont fait de poursuivre leurs études en « immersion anglaise ». Une jeune fille me demande si je suis [186] favorable à l'enseignement de l'anglais dès la première année du primaire. Je réponds que oui, et je donne mes raisons. Je sens une espèce de soulagement chez les jeunes.

Je termine la lecture de *Conclave* (Alberto Melloni, Salvator, 2003). Cet ouvrage est meilleur que *Faiseurs de papes*, dont j'ai dit un mot plus haut. C'est Jésus qui a choisi le premier pape, saint Pierre, mort en 64. Son successeur fut saint Lin, mort en 79, puis saint Clet, mort en 91. Pour clarifier la question de la « suite des papes », il faut distinguer :

- Le choix de l'évêque de Rome
- La formation et le fonctionnement du conclave.

Le choix de l'évêque de Rome

Dès le début du christianisme, l'évêque de Rome est ipso facto le pasteur de l'Église universelle. C'est ce que l'on appelle communément « la primauté de Pierre ». Durant le premier millénaire, ce choix était fait par le clergé de Rome : évêque(s), prêtres, diacres et laïcs influents. Il va sans dire que ce choix était l'occasion d'un jeu complexe d'entrecroisements concrets de vies, d'ambitions, de sensibilités, d'intentions et d'expériences, de pressions politiques et même de menaces de la part des princes et des rois.

Le conclave

C'est Nicolas II (1059-1061) qui fixe la composition et les règles de fonctionnement du conclave. L'application de cette technique d'élection a connu bon nombre de changements quant au nombre des cardinaux, au lieu de rassemblement, à la durée, au secret, etc. Détail amusant touchant la durée des conclaves : pour l'élection de Grégoire X (1271-1276),

les cardinaux sont réunis à Viterbe et enfermés dans un monastère dont toutes les issues sont bouchées. Ils reçoivent leur nourriture par une ouverture pratiquée dans le toit ! Au bout de trois jours d'un régime ordinaire, on passe à un repas par jour pendant cinq autres jours, pour ensuite réduire les électeurs au jeûne au pain et à l'eau.

Depuis Nicolas II, tous les papes ont ajouté ou supprimé l'un ou l'autre détail relatif au « secret », surtout depuis l'énorme perfectionnement des écoutes électroniques. Jean-Paul II, en 1996, n'a pas manqué de resserrer ces précautions.

En prenant pour point de référence le collège à la fin du XXe siècle, et en en pondérant le côté « humain » par les huit convocations électorales depuis 1903, on peut faire certaines remarques sur les dynamiques et les appartenances, en partie limitées [187] par le fait que depuis longtemps le profil du collège des cardinaux ne coïncide plus avec celui du collège des électeurs. (...) Le prochain pape sera choisi par des hommes dont la base théologique et culturelle a été façonnée dans une période jugée à présent lointaine. (...) Si l'on s'amuse à compter les cardinaux du G7 (il y en a 63, dix de plus qu'à la fin du siècle) ou les 74 cardinaux de l'OTAN, on découvre que les Italiens en représentent plus ou moins la moitié. Dans une liste impertinente d'« eurocardinaux », à l'automne 2003, on arrive à 98 barrettes dont 40 italiennes (les plus de 80 ans compris). Le cas de l'Allemagne est spectaculaire : malgré son énorme poids financier, culturel, théologique et politique, elle n'a eu aucun nouveau cardinal électeur dans les quinze dernières années du XXe siècle, et a par contre vu créer en 2001 et 2003, en deux phases, pas moins de quatre cardinaux appelés à représenter au sein du collège le pays réuni (Le Conclave, Alberto Melloni).

Ce volume a été publié en italien en 2001 et, en français, après le consistoire d'octobre 2003. On sait maintenant que le cardinal Ratzinger est le successeur de Jean-Paul II, et qu'il est Allemand. Le récent conclave fut donc celui des *cardinaux boomers* : ils sont tous nés après la fin de la guerre mondiale. L'auteur les appelle plaisamment « eurocardinaux ». On a déjà l'euro, l'eurailpass, les eurocrates, les eurochèques, etc. Quant à moi, j'avais pronostiqué un Sud-Américain.

30 AVRIL

Vers 10 h, visite de Me Jean Côté.

[187]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Mai 2005

1er MAI

[Retour à la table des matières](#)

Vers prématurés. À cause de la quantité de pluie qui est tombée ces derniers jours, le sol est imbibé. Ce matin, les chemins asphaltés sont couverts de milliers de vers gros comme des vermicelles. Ils sont tous morts. De froid, peut-être. Quoi qu'il en soit, la table est mise pour les merles, les goélands et les corneilles.

Je passe une heure à visiter l'exposition des finissants en arts plastiques du Campus Notre-Dame-de-Foy. La plupart des tableaux ou des « montages » (je ne trouve pas d'autre terme) sont remarquables. Ces jeunes ont du talent, mais ils ont aussi d'excellents professeurs. J'en connais (encore) plusieurs. Et si l'on a la chance de se faire expliquer une œuvre par l'auteur, on est étonné. Ainsi, un « montage » intitulé *Attraction* illustre la convergence de plusieurs objets en métal vers un fer à cheval « magnétique ». Une fois l'explication fournie, on voit. La belle affaire, direz-vous ! Pas si vite ! On ne voit bien que ce que l'on nous montre.

Je vois un dessin au fusain. Je reconnais Nietzsche. L'auteur (une jeune fille) me dit : Nous *avons 15 secondes pour réaliser le dessin*. Elle était toute contente que j'aie reconnu Nietzsche ! Presque tous les tableaux sont tristes, morbides, [188] macabres. J'en fais la remarque à une professeure. Elle me dit qu'en effet les jeunes sont *marqués* par la violence et la désespérance de l'actualité. Ils ne sont pas gais. Moi non plus, d'ailleurs.

Hier, au bulletin de nouvelles, une intervenante s'appelait Mélodie Dostie. Tel quel. Je ne l'invente pas. Tant qu'à faire, « on » aurait pu m'appeler Jean-Paul Premier, vu que ni Jean-Paul 1^{er} ni Jean-Paul II ne s'étaient approprié ces noms.

Souper chez Claudette avec les Tremblay. Au retour, je sors péniblement de l'auto à cause de ma sciatique, et je lance : *Je suis tanné d'être vieux !* Marie-Claude rétorque : *Ça achève !*

2 MAI

Enregistrement pour Radio-Canada d'une émission de la série *Enjeux* sur les saccres, les jurons, les blasphèmes. L'opération prend deux heures ; j'ignore combien de minutes seront retenues au montage et quand elle sera diffusée.

Note postérieure (25 mai) : Dans un moment de colère ou de surprise, dire « maudit torrieu » (tort à Dieu) après s'être heurté la tête contre le chambranle d'une porte, ce n'est pas blasphémer. Cependant, on n'imagine pas Jésus dire « maudit ! » ; et on n'aimerait pas entendre Benoît XVI dire « maudit ! ». Henri IV avait coutume de dire « j'arnie Dieu » (je renie Dieu). Son confesseur, qui s'appelait Cotton, lui suggéra de dire « j'arnie Cotton ».

3 MAI

Rencontre de deux heures avec Jean-Christophe Gaudreault, étudiant à la maîtrise à l'Université Laval.

De 14 h à 17 h 30, rencontre avec François Caron. C'était une de ses premières sorties de chez lui depuis la fin de janvier. Le 26 janvier, en effet, il avait été victime d'une syncope et d'une perte de conscience de plusieurs heures. À l'hôpital de Lévis, on a découvert que le cœur était en cause et on lui a installé un défibrillateur. Il reste maintenant à « programmer » correctement la minuscule « centrale électrique » qu'il porte sous la peau.

6 MAI

De 9 h 30 à midi, 9^e rencontre avec Louis-André Richard pour le livre-entretien.
À l'ordre du jour : Pascal.

12 MAI

Hier, à 14 h 30, départ en autobus pour Chicoutimi. Souper et coucher à la résidence de La Baie.

(189]

À 9 h 30, conférence d'ouverture du colloque-atelier sur la sauvegarde du patrimoine scolaire, lors du 73^e congrès annuel l'ACFAS sur le développement durable (Cf. document 7). Je passe la journée dans le local PI-6340 de l'Université du Québec à Chicoutimi. Retour en auto avec Daniel Moreau, un des participants dans l'atelier où je me trouvais. Je suis dans mes quartiers à 21 h. Le congrès réunissait quelque 5 000 participants, dont 1000 font état de leurs travaux de recherche dans toutes les disciplines. Elle est énorme, la masse des connaissances, et elle est en développement exponentiel.

13 MAI

Souper chez Claudette.

14 MAI

Je termine *Suite française*, roman d'Irène Némirosky (Denoël, 2004). L'auteure est une juive d'origine ukrainienne, émigrée en France au début des années 1920. Elle se convertit au christianisme en 1939. *Suite française* est le récit de l'exode des Français consécutif à la déroute de l'armée après la percée fulgurante des forces allemandes en juin 1940 ; de l'Occupation et de l'antisémitisme hitlérien. Elle s'était réfugiée dans un village du Morvan avant d'être arrêtée par des gendarmes français, le 13 juillet 1942, et expédiée à Auschwitz où elle est gazée le 17 août.

L'ouvrage est présenté comme un roman, mais il prend appui sur des carnets remplis d'une écriture minuscule. En tête de la première page, Irène Némirovsky, qui ne se faisait aucune illusion, avait écrit :

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphé, il faudrait ton courage.
Je ne manque pas de cœur à l'ouvrage,
Mais le but est loin et le temps est court.

Benoît XVI prend acte du *Santo subito* ! de la foule lors des obsèques de Jean-Paul II : il vient de démarrer sa béatification.

Vers 10 h, brève visite de Me Jean Côté. Comme d'habitude, il m'apporte plusieurs périodiques : *Le Point*, *L'Express*, *Le Magazine littéraire*. En extra, ce matin, un *Que sais-je ?* sur l'*Opus Dei*. Il avait noté que je lui avais déjà dit manquer d'informations sur ce sujet.

15 MAI

Pentecôte. Pâques et la Pentecôte sont les deux seules fêtes juives retenues dans le calendrier des fêtes catholiques.

[190]

C'est toujours avec émerveillement que j'entends le passage des *Actes des apôtres* (ch. 2) où l'on fait état de l'étonnement et de la perplexité des quelque trois mille personnes qui entendirent le discours de Pierre, ce jour-là. Le texte dit *environ trois mille âmes*. Ces personnes venaient de partout : Parthes, Mèdes, Élamites, Mésopotamie, Judée, Cappadoce, Pont, Asie, Phrygie, Pamphylie, Égypte, Libye, Romains, Crétois, Arabes. Tous s'étonnaient de les entendre, chacun dans sa propre langue : *Lingvam nostram in qua nati sumus*.

Une note de la *Bible de Jérusalem* (2001) m'informe que l'énumération de saint Luc *du monde méditerranéen qui va en gros de l'est à l'ouest et du nord au sud s'inspire d'un ancien calendrier astrologique où les peuples étaient rattachés aux signes du zodiaque*. Bon ! Cela ne me gêne pas. Au contraire : je comprends mieux l'importance que tous les journaux accordent aux horoscopes. On me dit même que les gens s'empressent de s'informer de leur signe zodiacal respectif

J'ai sous les yeux un numéro hors série du *Point* (mars-avril 2005) sur l'ésotérisme, la kabbale, la franc-maçonnerie, l'astrologie, etc. J'apprends que nous sommes présentement sous le signe (l'ère) zodiacal du *Verseau*. Et dire que je me croyais sous le signe des *Poissons*. J'y trouvais quelque confirmation rétroactive du fait que je marche comme un pingouin, vu mon nerf « asiatique », comme dit mon confrère Gaétan Fecteau. J'apprends aussi que l'astrologie fut interdite en France par Colbert à partir de 1660. Cela n'a pas changé grand-chose : on sait que François Mitterrand consultait à gauche, à droite, au nord et au sud, y compris le jeu de cartes du tarot, avec un détour par Jean Guilton.

J'apprends que Plotin (205-270) a écrit un traité sur les Ennéades. Or, un de mes confrères, qui est par ailleurs à la remorque d'une religieuse de je ne sais quelle communauté, pratique les « ennéagrammes ». Ils font passer des « tests » un peu partout au Québec, avec la bénédiction « urbite et orbite » des zotorités. Il y a quelque trente ans, le PRH était en grande mode au Campus Notre-Dame-de-Foy. Le promoteur était membre du conseil d'administration. J'étais directeur général. Je n'arrivais jamais à savoir s'il était pour ou contre telle ou telle proposition. Au moment d'un vote, il s'abstenait presque chaque fois.

Retour à la Pentecôte. On sait bien qu'indépendamment de la diversité des langues maternelles des auditeurs, Pierre, sans « ampli », ne pouvait pas être entendu, en un lieu ouvert, par trois mille personnes. La pointe du message n'est pas là. Elle porte sur la mystérieuse action de l'Esprit. D'ailleurs, le réalisme de saint Luc n'est pas absent. Dès le début de ce chapitre « triomphaliste », il note que des auditeurs se moquaient en disant que ces gens-là (les apôtres) sont *pleins de vin doux*. Saint Pierre, devinant l'objection, prend la peine de dire que personne n'est « chaud » à 9 h du matin.

[191]

Dans ce chapitre, on rapporte tout à saint Pierre, mais le contexte implique que les douze apôtres s'étaient répandus (c'est le cas de le dire) à divers endroits de Jérusalem. De toute façon, il aurait été impossible de rassembler trois mille personnes en un seul lieu, et sans « écrans géants ».

À la messe de 11 h, dans la chapelle des Rédemptoristes, j'avais devant moi une fillette d'une dizaine d'années. Elle était grave et attentive. Ô ! les graves fillettes. Je priais pour elle : elle connaîtra quelques joies, mais bien davantage d'inquiétudes et de tourments. *Mater Dolorosa*. Quoi qu'il en soit, elles battent les hommes, statistiquement parlant. Elles les battent bien avant de mourir. Elles « coiffent » les paons mâles, dès la première rencontre, fût-ce dans un gros party. Le harpon a été

lancé, et le poisson ne l'a même pas senti entrer. Sur le mot « coiffer », je pourrais citer longuement. Je me contenterai de l'indéfongable La Fontaine :

Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
(Livre 4, 1)

Je devrais citer la fable au complet. Fut un temps où l'on apprenait par cœur, *nolens, volens* (veut, veut pas ; bon gré, malgré), bon nombre de fables de La Fontaine. Je bénis cette contrainte, et je ne suis pas le seul à le faire. Grande misère à ceux qui ne furent jamais contraints, par la famille ou par l'école : les élèves auxquels les maîtres, eux-mêmes mal assurés, demandaient de « s'exprimer ». Comme si une flûte savait jouer de la flûte.

En lisant *L'Express* du 2 mai, je bute sur le mot « nonisme ». Je comprends vite que l'auteur de l'article désigne ainsi le rassemblement du NON au référendum du 29 mai, en France, sur la constitution de l'Europe des 25. Je suppose que les partisans du OUI sont des « ouistitis ». Le ouistiti est une variété de singes de l'Amérique tropicale. Le *Petit Larousse* me fournit une image du ouistiti à pinceaux.

16 MAI

Dans *Le Figaro magazine* du 23 avril, je lis de longs extraits d'une entrevue du cardinal Ratzinger avec Jean Sévilla. Ce dernier retient que *de sa personne émanait un fascinant mélange de bienveillance humaine et d'altitude intellectuelle*. Il rapporte une remarque qui me paraît caractériser le nouveau pape : *le relativisme total finit dans l'anarchie ou le totalitarisme*. Je me permets d'ajouter que l'anarchie fait le lit du totalitarisme. C'est toute la thèse d'Ortega Y Gasset dans *La Révolte des masses*.

Fatigue ou indiscipline, il reste que je passe une journée vide, improductive.

[192]

18 MAI

Béatifications et canonisations proclamées par Jean-Paul II. Le *Time Magazine* du 16 mai donne les dernières statistiques : 482 canonisations ; 1340 béatifications. Autant que tous ses prédécesseurs depuis les procédures introduites par Sixte Quint en 1588.

Vers 15 h 30, visite de Bruno Hébert. J'avais sur mon bureau la brochure nécrologique d'André Bellefeuille sous-titrée : *Un religieux non conforme*. Nous parlons longuement d'André, et Bruno s'attarde sur les photos où il reconnaît bon nombre de ceux qu'il a connus durant les 20 ans qu'il a passés au Campus, dont quatre ou cinq à la résidence des FIC.

19 MAI

Dîner avec Me Jean Côté et Claire L'Heureux-Dubé, juge retraitée de la Cour suprême du Canada. Femme énergique et vive. Elle connaît par cœur le monde des avocats. Comme juge de la Cour suprême, elle a été invitée un peu partout dans le monde par ses homologues de France, de l'Inde, du Cameroun, du Maroc, d'Israël. J'en passe. Elle dit d'elle-même : *Je suis une décideuse*. À peine revenue à Québec, elle fonde la Maison de la justice, rue Saint-Joseph, dont le but est de faciliter l'accès à la justice pour les pauvres. Les avocats qui y travaillent le font tous bénévolement. Elle est fort consciente du peu de crédibilité de l'appareil judiciaire auprès des citoyens, des pauvres, surtout. Elle décrit comme « austère et monacale » l'atmosphère de la Cour suprême. Elle-même est un oiseau de nuit. Elle rédigeait ses avis nuitamment et se couchait régulièrement vers 4 h. À la mention que je fais de Benoît XVI, elle déclare qu'il est un « conservateur de droite ». Mes objections à ce jugement sommaire sont balayées. Je lui rapporte quand même un propos de Benoît XVI : *Le relativisme total finit dans l'anarchie ou le totalitarisme*. J'ignore si cette réflexion la rejoint. Je ne suis quand même pas mécontent d'avoir pu rappeler Aristote qui disait qu'un juge qui rend un jugement impopulaire, malgré des menaces de mort, exerce la vertu cardinale de courage tout autant que le soldat qui risque sa vie pour le bien commun. Elle accroche volontiers à ce propos.

Plaisanterie de Me Côté. Q. Quelle est la différence entre l'homme de loi et l'oie ? R. La plume.

Je termine l'*Opus Dei* de Dominique Le Tourneau (Que sais-je ?, PUF, 2004). Le fondateur, Josémaria Escriva, a été canonisé le 6 octobre 2002. Ce *Que sais-je ?* défonce les critiques sommaires que l'on entend régulièrement à propos de cette institution de l'Église catholique quand on la présente comme une société secrète qui vise à « placer » ses membres dans des postes de décision et qui dispose de fonds énormes.

[195]

Pour donner à comprendre la reconnaissance, par Jean-Paul II, de cette nouvelle institution, l'auteur cite Newman selon qui l'Église s'enrichit de nouveaux charismes, sans perdre les acquis : *Ce que l'Église a possédé une fois, elle ne le perd plus, elle ne change pas ses richesses, elle les ajoute, elle les nourrit de son trésor. L'Église n'abandonne pas Benoît et Dominique alors qu'elle est en train de devenir mère d'Ignace.* Paraphrasant le psaume 1, je dirais qu'elle est *comme un arbre planté près des ruisseaux.* Gamin, j'observais que le tronc des arbres sur lesquels des cultivateurs avaient doué une clôture de broche continuaient à croître par-dessus les fils de fer.

À 18 h, je regarde le vote sur la motion de confiance aux Communes : 152 oui contre 152 non. C'est le vote prépondérant du président qui tranche en faveur du oui. Une première dans l'histoire du parlementarisme canadien. Le gouvernement obtient quelque huit mois de sursis. Au total, spectacle lamentable, dont nous ne sortirons guère avant les prochaines élections, si même le Canada en sort vivant. En fait, seule une question claire pourrait purger le Québec (et le ROC, par voie de conséquence) : Voulez-vous, OUI ou NON, vous séparer du Canada ?

Après le vote, les quatre chefs y sont allés d'un petit discours. À mon sens, c'est Stephen Harper qui a été le plus digne. Gilles Duceppe a été ce qu'il est : un porte-à-faux soutenu par l'élégance même du système politique qu'il veut détruire. Son mentor, Pierre Bourgault, a déjà dit qu'après l'indépendance on pourra dire ou écrire ce que l'on voudra, sauf que l'on est contre l'indépendance.

20 MAI

Messe du jour : passage de *Ben Sirac le Sage* sur l'amitié (6, 5-17).

Une bouche agréable (*verbum dulce*) multiplie les amis, une langue affable (*lingua eucharis*) attire maintes réponses aimables. Que soient nombreuses tes relations, mais pour les conseillers, prends-en un entre mille. Si tu veux te faire un ami, commence par l'éprouver et ne te hâte pas trop de te confier à lui. (...) Un ami fidèle est un puissant soutien : qui l'a trouvé a trouvé un trésor. Un ami fidèle n'a pas de prix (*nulla est comparatio*).

À 18 h 30, souper avec Me Jean Côté et une dizaine de ses invités : Jean-Paul L'Allier, Roch Bolduc, Jean-Guy Paquet, Louis Balthazar, Yvan Caron, Pierre Gingras, Yvon Morrisette, Robert Normand, André Provencher, Jacques Rouleau, Alphonse Roy. Je ne pratique pas ici le *name dropping*. Je fixe mes archives. Nous sommes 13 autour d'une grande table carrée. Quatre ou cinq discussions ont donc lieu en même temps. Je saisis des bribes de conversions dans lesquelles j'aimerais embarquer pour mes fins propres, mais la chose est impossible. Si l'on abordait les sujets l'un après l'autre, sous la direction d'un président [194] d'assemblée, cela me satisferait davantage, mais il ne s'agirait plus d'un souper. On se retrouverait en « réunion d'affaires ». Je m'arrange pour me placer à côté de Roch Bolduc, que je connais depuis longtemps, et avec qui j'ai des atomes crochus.

Il me dit qu'il tient un journal quotidien depuis une cinquantaine d'années. On peut comprendre que cette information m'intéresse. Partant pour la Floride, l'hiver dernier, il avait placé dans le coffre de son auto une soixantaine de cahiers qu'il a relus durant son séjour. *Parfois avec émotion*, précise-t-il. Je l'engage à faire un tri et à publier. Il me dit qu'il aimerait le faire, et nous sommes convenus qu'il me rencontrerait à ce sujet. Il a beaucoup écrit durant sa vie professionnelle, qui couvre la fin du duplessisme jusqu'au Sénat (dont il vient de se retirer, ayant atteint la limite d'âge prescrite), mais ses écritures furent toujours des textes « officiels ». Je doute fort qu'il donne suite à la rencontre annoncée, mais la chose me plairait.

Je tiens, en effet, que c'est dans les « journaux », et non dans les « mémoires », que l'on peut le mieux retracer une époque. Je pense au journal de Julien Green, entre autres. Ou alors à quelques très grands romans comme *La Montagne magique*, de Thomas Mann, ou *Voyage au bout de la nuit*, de Céline. Ou encore *La Puissance des ténèbres*, d'Antony Burgess.

21 MAI

De 11 h 30 à 18 h 30, je travaille avec Claudette à la classification des cahiers de mon *Journal*. J'avais formé ce projet avant ma conversation avec Roch Bolduc, mais il va sans dire que je me sens confirmé. Et moi aussi, je suis ému, ou, en tout cas, étonné à relire certaines pages. Au point que Claudette me dit : *Ou bien on classifie, ou bien tu lis.*

22 MAI

Fête de la Trinité. Messe au pavillon des Rédemptoristes, « antenne » officielle de la paroisse de Cap-Rouge. En entrant, je croise Henri-Paul Cunningham et sa femme. Il me dit qu'il est grand-père depuis peu. Sa femme précise que leur petite-fille s'appelle Aurélie. Beau prénom, dis-je. L'homélie est donnée par une jeune fille du mouvement Agapê mission. Témoignage bien articulé et bien rendu. La jeune femme qui donne les deux lectures avant l'Évangile les rend avec clarté et intelligence, chose qui est assez rare. J'ai déjà dit que « l'ordre des lecteurs » devrait être réactivé. Et tant qu'à y être en matière de « bénédictions », ajoutons qu'en lisant le *Semainier paroissial* je remarque le grand nombre de services bénévoles, dont chacun s'appuie sur trois ou quatre personnes. Par exemple : le Comité d'aide aux malades et aux aînés (CAMA). Des services comparables existent dans toutes les paroisses. Il y a moins de fidèles aux messes [195] dominicales, mais il y en a beaucoup plus qui assurent le « Dieu parmi nous », qui est le NOM même que Dieu a révélé à Moïse comme devant être son NOM. Moïse, en effet, qui était bègue, avait objecté son handicap. Dieu lui répondit : *T'occupe pas de ça. Aaron n'est pas bègue, il parlera à ta place. Fais ce que je t'ai dit de faire.* L'Esprit n'est ni chômeur ni en grève. Hier soir, quelqu'un a lancé que Benoît XVI était un réactionnaire ou un conservateur, je ne sais plus trop. Roch Bolduc a réagi rapidement, et je lui ai serré la main, séance tenante.

Je vois un moineau qui a bien de la peine avec une boule de pain d'un ou deux millimètres de diamètre (millimètre, diamètre, le français est une langue « grecque »). Les oiseaux dont pas de mains, et je me demande bien pourquoi. Le vent emporte le morceau de pain. Je vois un autre moineau, un peu plus loin, sur la même rambarde (garde-fou) de la galerie, qui s'épuise avec rage. Peu après, j'observe le manège d'un

moineau et d'une moinelle. La femelle, accroupie, bat vivement de l'aile. Le mâle saute dessus. Pour cette opération, on doit utiliser le mot « côcher ». Le mâle descend après une seconde, s'épuise distraitemment et remonte sur la femelle. Ce spectacle est un raccourci de la parade humaine. Les ébats amoureux ne sont pas faits pour être vus. *Omne animal, post coitum, triste.*

23 MAI

Congé férié. On a le choix entre Victorias Day, la fête de Dollard et la fête des Patriotes. En novembre 2002, en effet, le gouvernement péquiste avait décidé que le 3^e lundi de mai serait dorénavant la journée nationale des Patriotes.

De 10 h 30 à midi, visite d'Alain Bouchard. Il a connu, ces derniers temps, de graves problèmes de santé. Il est amené à me dire qu'il a déjà eu très peur de la mort. Au point d'angoisser à l'idée de s'endormir. Il me dit qu'il n'a plus peur de la mort, ce qui n'est pas mon cas.

Intoxication par le gaz carbonique. J'ai senti dans un premier moment que ma connaissance branlait. Ce n'était rien, mais la crainte d'un sommeil à l'intérieur d'un demi-sommeil, d'un sommeil dont je ne serais par le maître de revenir, d'un sommeil mortel et, pourtant, l'idée de la mort se présentait indistinctement sans rien de chrétien, comme quelque chose d'organique. Je me suis levé, ayant de la peine à déplacer mon corps, à lui faire accomplir ses mouvements accoutumés. Puis, j'ai senti que je perdais le contrôle sans aucune douleur ni impression ; ici, un trou absolu. Mon père m'entend crouler, il se réveille. Je me réveille à mon tour, je me mets droit. Cela me montre « une mort soudaine, vue de l'intérieur, ressemble à un évanouissement : la mort ne se sent même pas, elle n'est même pas un événement ce qui implique que la préparation de la mort ne doit pas se renvoyer à un moment incertain, mais occuper tous les instants lucides. (Guitton, Journal)

[196]

En janvier dernier, François a eu une syncope et, en tombant, il s'était déchiré le cuir chevelu pour une valeur de neuf points de suture. Transporté à l'hôpital, il a été plusieurs heures inconscient. Il me disait récemment que mourir ainsi serait une belle mort. Il m'arrive trois ou quatre fois par année, durant mon sommeil, de sentir que je « m'enfonce ». Je fais des efforts désespérés pour me réveiller. Mon esprit n'embraye plus. Je n'y arrive pas. Par moments, j'ai l'envie de me laisser aller, mais

quelque chose me dit qu'il ne faut pas, que m'abandonner serait fatal. Je me reprends. J'essaie encore de bouger un bras ou une jambe. Je suis angoissé à l'extrême. Une fois réveillé, je mets quelques instants à réaliser la situation.

L'Évangile du jour rapporte la rencontre de Jésus et du jeune homme riche. C'est du moins le « titre » dont on coiffait cet épisode. En fait, saint Marc parle d'un individu qui s'avance « rapidement vers » (*procurrrens quidam*). Luc écrit un notable (*quidam princeps*). Saint Matthieu, par contre, écrit qu'il s'agit d'un adolescent.

Lu : *Oscar et la dame rose*, d'Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel, 2002). Lettres adressées à Dieu par un enfant de dix ans. Elles décrivent douze jours dans la vie d'Oscar qui se meurt d'un cancer dans un hôpital pour enfants. Mamie-Rose est une bénévole qui se prend d'affection pour lui. Elle lui propose un jeu : *À partir du 19 décembre, tu observeras chaque jour en te disant que ce jour compte pour dix ans.* C'est ainsi que l'enfant, d'une journée à l'autre, traverse la puberté, la jeunesse, l'âge mûr. Le 25 décembre, dans sa lettre « quotidienne », il écrit : *Aujourd'hui, j'ai eu de 70 à 80 ans.* Sa dernière lettre est très brève : *Cent dix ans. Ça fait beaucoup. Je crois que je commence à mourir.*

Dans *Journal de ma vie*, Guitton parle de *remèdes dont les noms doivent changer, pour qu'ils guérissent*. Dans *Oscar*, je vois :

Avec Peggy Blue, on a beaucoup lu le Dictionnaire médical. C'est son livre préféré. Elle est passionnée par les maladies et elle se demande lesquelles elle pourra avoir plus tard. Moi, j'ai regardé les mots qui m'intéressaient : Vie, Mort, Foi, Dieu. Tu me croiras si tu veux, ils n'y étaient pas ! Remarque, ça prouve déjà que ce ne sont pas des maladies, ni la vie, ni la mort, ni la foi, ni toi. Ce qui est plutôt une bonne nouvelle. Pourtant, dans un livre aussi sérieux, il devrait y avoir des réponses aux questions les plus sérieuses, non ?

À propos du cardinal Tisserant, Guitton note qu'il était d'une *exactitude d'acier* et que, en causant avec lui, il *suit son idée ; on parle de Un Tel et de Un Tel et cela lui fait souvenir d'un autre Un Tel, sur lequel il braque le phare de sa mémoire avide de détails*. À propos d'Alain, il écrit qu'I est l'*incarnation de l'idée de professeur*.

Ces trois derniers jours, vents violents de l'est, avec des pointes de 80 à 100 km/h. Dans la naïve cosmologie de l'*Ancien testament*, on peut lire : *Tout ce que [197] veut Yahvé, il le fait, au ciel et sur la terre, dans les mers et tous les abîmes. Il fait monter les nues de l'extrémité de la terre, il produit les éclairs pour la pluie, il tire le vent de ses réservoirs* (Psaume 135, 6-7).

La vertu établit l'homme dans un « État de droit » ; le vice entraîne l'anarchie. La vertu procure, dans l'ordre moral, les secourables services que procure la routine dans l'accomplissement d'un grand nombre de gestes qu'il faut faire quotidiennement, comme s'habiller, se préparer un café, etc. On est alors délivré de devoir recourir aux « coups d'État » pour régler l'administration courante de sa vie.

On aime bien découvrir, chez un autre, un défaut ou une faiblesse que l'on n'a pas. Inversement, on aime partager un défaut avec quelqu'un que l'on admire. Dans les deux cas, on cherche à se rassurer. Dans les deux cas, on ne veut pas être « élu par le malheur ».

26 MAI

À compter de 17 h, visite de Claudette, Marie-Claude et Jean-Noël. Le prétexte de la rencontre (qui n'en a pas besoin), c'est l'anniversaire de naissance de Marie-Claude. Nous écoutons de vieux airs chantés (Ray Ventura, Tino Rossi), ou joués à l'accordéon. Mais, surtout, nous parlons longuement de Nathalie Simard.

Hier, les médias nous ont « révélé » le nom de la fillette sexuellement abusée par Guy Cloutier, ce qui est d'une belle hypocrisie : tout le monde le connaissait, mais en vertu d'une technicité juridique il y avait « ordonnance de non-publication ». Nathalie Simard est âgée de 36 ans. Elle avait 11 ans quand Guy Cloutier l'a prise sous son aile à titre d'impresario. Les agressions sexuelles se poursuivent jusqu'à la majorité de Nathalie. En mars 2004, Guy Cloutier est piégé par Nathalie au moment où il lui propose encore une fois d'acheter son silence : caméras de surveillance, policiers cachés dans un placard. Elle avait déjà accepté 1 300 000 \$ à cette fin. Demain soir, elle donnera une entrevue spéciale à TVA contre un cachet de 100 000 \$. Elle déclare qu'avec ce cachet elle créera une fondation pour venir en aide à des victimes comme elle. Elle écrira aussi un livre. Seule, évidemment !

Véronique, la fille de Guy Cloutier, continue d'animer des émissions de TV et de faire des pubs. Quant à Guy Cloutier, il est en prison depuis décembre 2004. Il est admissible à une libération conditionnelle à compter de février 2006. Une psychologue et psychothérapeute déclarent que la victime d'une agression sexuelle doit être forte pour passer à la dénonciation, et d'autant plus que, dans le cas de Guy Cloutier et de Nathalie Simard, l'affaire a été largement médiatisée. Elle ne le sera pas moins demain !

Aujourd'hui, on apprend que Nathalie a intenté une poursuite en dommages et intérêts de 1,2 million de dollars. Dans *Le Soleil*, photo de sa luxueuse [198] demeure

dans le canton de Granby. Point d'autres précisions. Encore un faux secret : la photo a été prise de nuit, je suppose. À l'infrarouge ! L'émission (qui aura lieu ce soir) et le livre annoncé n'empêcheront certes pas l'envolée de ce dirigeable. Avant même l'émission de ce soir, on connaît déjà bon nombre de détails scabreux. Il ne manque pas d'ouvrages pornographiques, mais ceux qui sont relevés par l'art sont quand même anoblis. Mais la mention d'une pénétration par une télécommande n'a pas grand-chose d'artistique.

27 MAI

En me levant ce matin, mon ordre du jour n'était pas chargé. Il s'est rempli. Vers 11 h, je téléphone à Jean-Paul Bussires, que je connais depuis le juvnat, et avec qui j'ai enseign Chicoutimi en 1958-1960. Il a quitt la communaut en 1964, mais nous sommes demeurs trs lis. Il me dit qu'il s'est procur *Regard sur les collections de la Bibliothque nationale du Qubec* (Gurin, 1987). Il me dit qu'il me l'enverra par la poste. Mais 13 h 30, il est devant ma porte. Prcisons qu'il demeure Charlesbourg, mais qu'il ne peut plus conduire son auto, parce qu'il a trop mauvaise vue. Il a donc profit d'une « occasion ». C'est un extravagant !

 14 h 30, je reois madame Perreault et sa fille. Elle m'apporte des documents que j'avais prts Luc Dupont pour une biographie du Frre Untel qu'il a commence en 1994 ! Luc Dupont est le champion de la procrastination et prince de la Bohmie. Dans un mot qui accompagne les documents, il crit qu'il *compte dposer son manuscrit final chez un diteur au printemps 2007, pour une publication prvue l'automne 2007. Ce sera mon cadeau pour vos 80 ans !*

La conversation s'engage avec madame Perreault. Mais, apprenant que sa fille attendait dans l'auto, je lui demande de la faire entrer. Tout en parlant, madame Perreault voit un livre rose sur un rayon derrire moi. Il s'agit d'*Anna et Mister God* (Fynn, Seuil, 1982). Le volume m'a t donn, avec la ddicace suivante : *Il y aurait une Anna et Mister God,... Dieu sait comment longue serait la « conversation » qui engage.* Je n'arrive pas dcrypter la signature. Il y en a qui se fabriquent des signatures qui ne sont lisibles que pour leur grant de banque.

Je mentionne en passant « l'affaire Nathalie Simard » et le drame que cela a d tre pour elle-mme et sa famille. J'aurais pu faire la gaffe de ma vie, mais la mre a vite par le coup en s'assurant discrtement auprs de sa fille que je pouvais continuer parler de Nathalie Simard. Il est arriv, en effet, que l'adolescente qui

est devant moi a été violée en plein jour, dans un parc, non loin de chez elle, alors qu'elle avait cinq ans.

Avant ou après cette « alerte », madame Perreault m'avait dit que, pendant deux ou trois ans, elle avait travaillé à SOS-suicide. J'avais déjà une bonne [199] information à ce sujet, puisque Bruno Hébert a déjà travaillé pour cet organisme. Elle me raconte un cas limite qu'elle avait réussi à résoudre. Il s'agissait d'un homme qui s'appêtait à se tirer une balle dans la tête, mais qui avait pour ainsi dire saisi la chance ultime de dire à un être humain qu'il voulait exercer le « droit de s'en aller ». Échange sur les suicides d'hommes en regard des suicides de femmes. En gros, ceci : contrairement aux femmes, les hommes ratent rarement leur suicide.

Marie-Anne me dit ensuite qu'elle est allée visiter la Grosse Île avec sa classe de 4e secondaire. Je peux embarquer à mon aise dans ce propos, vu que j'ai passé une journée à la Grosse Île le 23 juillet 2004, en compagnie de Claudette et des Tremblay.

28 MAI

Depuis deux jours, malgré l'absence de soleil et de chaleur, les pissenlits sont au poste. Le gazon est tout jaune. Si elles étaient rares, on les cueillerait, on les ferait soigneusement sécher ; bref, on les honorerait. Il reste qu'elles sont bien vaillantes.

Le piano mécanique. Je lisais récemment que la flûte ne joue pas de la flûte : il y faut un être humain. À partir de là, le mystère de la mémoire étant ce qu'il est, je ne sais plus trop comment m'est revenu un très vieux souvenir. J'ai 10 ou 12 ans. C'est l'été. Nos voisins possédaient un piano. J'entends jouer l'air de Coucou, *Beer barrel polka*, etc. je suis émerveillé et envieux. Je ne savais pas que Lucie Boily savait jouer du piano. Elle était plus vieille que moi. Elle était plutôt amie avec Margot, ma sœur aînée. C'est bien après que j'ai appris que les Boily possédaient un piano mécanique. Il suffisait de frapper des touches, n'importe lesquelles, qui actionnaient un cylindre « programmé ». L'ancêtre des CD d'aujourd'hui. Et des politiciens. Je viens tout juste d'écouter Gilles Duceppe, au bulletin de nouvelles. Il est programmé. Il a bien pris soin de dire que le Bloc est prêt. S'animant un peu, il a épilé le mot - PRES, *accent grave sur le E*. La langue « lui a fourchu » à deux ou trois autres moments. Il n'était pas prêt pour les huit mois de sursis gagnés par Paul Martin, grâce à Belinda Stronach. Impitoyable, la caméra l'a suivi lorsqu'il quittait le podium. Il disait : *J'ai raté mon punch*.

Les CD d'aujourd'hui diffèrent des pianos mécaniques ou des orgues de Barbarie en ceci que les impulsions, au lieu d'être mécaniques, sont électroniques. « Barbarie » est une corruption de « Barberi », nom de l'inventeur.

Le cerveau humain est un piano mécanique. Que de fois je fais l'expérience, seul ou en conversation, de chercher un nom ou un prénom, par exemple, et souvent un prénom double. On peut se souvenir de l'un d'eux, mais non pas [200] de l'autre. On finit par laisser tomber. Et voilà qu'un quart d'heure ou quelques heures après, alors que vous n'y pensez plus, le nom vous revient en mémoire. Tout se passe comme si les neurones ou les synapses s'étaient mis à jouer du piano mécanique. Ce phénomène ne laisse pas d'être inquiétant en ce qui touche la liberté. Spinoza disait qu'une pierre qui tombe pourrait penser qu'elle est libre de tomber.

La pédagogie. Selon la mystérieuse loi de la mémoire dont je parlais à l'instant, me revient une rencontre que j'ai dû avoir avec Arthur Tremblay en 1955 ou 1956. Jasmin Boulay, un de mes professeurs à la faculté de philosophie, nous avait parlé d'art et de pédagogie. J'avais rapporté ses propos à Arthur Tremblay. Il m'avait dit : *Jasmin Boulay, qu'est-ce qu'il connaît en pédagogie ?* Bon ! Je ne connaissais pas grand-chose non plus en pédagogie. À l'époque, je n'avais jamais « fait l'école ». Je sortais de l'infirmerie communautaire et de l'hôpital Laval.

Bien plus tard (1992), j'ai travaillé avec Arthur Tremblay, François Caron, Jean-Noël Tremblay à la rédaction de *L'école, pour quoi faire ?* Durant les réunions, qui étaient hebdomadaires et de longue durée, François et moi, nous remarquions la même chose : Arthur Tremblay, dès qu'il tenait des « statistiques » entre les dents, devenait *Pit Bull*. Les polyvalentes ou les cégeps, c'était 1500 élèves. Point. Il lui importait peu que les premières polyvalentes eussent ramassé (et cela sous son règne de sous-ministre tout-puissant) 3 000 ou 6 000 élèves. Il avait écrit 1 500 élèves. Point. Et *don't bother me with facts !* Le FAIT, c'était qu'il y avait des polyvalentes de 3 000 élèves, et des cégeps de 6 000. Au demeurant, en matière de pédagogie, Jasmin Boulay et Maurice Dionne m'ont davantage ravitaillé qu'Arthur Tremblay. Pour ne rien dire d'Alain, que je découvrais à la même époque.

Les médias du jour titrent : *Véro brise le silence. Ou bien : Je condamne les gestes de mon père.*

Mon idée, c'est que l'on ne doit pas condamner son père. Sa mère non plus. Et dans cet ordre. Je pense à l'épisode de Noé :

Noé, le cultivateur, commença de planter la vigne. Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au-dehors. Mais Sem et Ja-

phet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leur épaule et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père. Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils le plus jeune. Et il dit : Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères l'esclave des esclaves. (*Genèse*, 9, 20-25)

On a toujours le droit de se taire. Devant les bouffons, Jésus se taisait. Jésus *autein tacebat*. Il était, et il savait qu'il était devant des bouffons. *Silence is the most unbearable repartee* (Chesterton). Pythagore disait (en grec) : *Aut tace, aut loquere meliora silentio* : Tais-toi, Ou bien dis quelque chose de meilleur que le silence.

Faut dire ici que les mères ont une « avance » irrécupérable. Neuf mois et l'éternité. « Éternité » est l'anagramme de « étreinte ». Les peintres l'ont bien vu. Je n'ai pas les moyens d'établir le décompte, mais j'avance qu'il y a beaucoup plus de « Piéta » que de « Christs aux outrages ». Dans l'iconographie chrétienne, la *Mater Dolorosa* domine.

Je termine *Actualité de saint Augustin*, de Jean Guitton (Grasset, 1955). Il s'agit d'une série de conférences prononcées à Genève devant la Faculté de théologie protestante. Je relève deux développements :

Aux yeux de saint Augustin, l'histoire de l'humanité, l'histoire d'une période, l'histoire d'une existence, l'histoire d'une journée, d'une heure, d'une chanson, l'histoire d'une syllabe, d'une voyelle... sont analogues et peut-être identiques dans le fond. Partout, les moments que l'analyse discerne forment une série continue ; ils se complètent et s'entraînent ; selon une expression de saint Augustin chère à Paul Claudel, l'univers est la « mélodie d'un modulateur ineffable », et les parties de ce chant passent vite : elles courent, elles se hâtent, appelées par le regard de l'artiste immobile où elles vont s'unir comme dans un espace. (...) Quelques siècles après Platon comme après Augustin, il y eut un intervalle vide où l'on put se demander si la culture allait disparaître, puis un essai chez les survivants pour renouer avec la tradition. Et ce ne se pouvait alors que par une Lettre ; la continuité étant brisée, la mémoire ne suffisait pas. L'écriture platonicienne fut alors tenue pour vénérable.

Et là encore, on peut remarquer que c'est le style d'une œuvre de pensée qui assure sa subsistance. Seul demeure longtemps ce qui plaît, comme Pascal devait le pressentir, lorsqu'il se demanda les conditions de l'art d'agréer. Il faut dire que toute Écriture est comme une épave après un naufrage, et

que toute épave est belle par ses lacunes, ses contours improbables, des trésors vaguement escomptés et tous les dons des morts.

29 MAI

J'accroche l'abreuvoir pour les colibris. J'aurais dû le faire plus tôt. Le premier visiteur ne tarde pas à se présenter. Je ne saurais dire combien d'heures je passe par saison (15 mai- 15 septembre) à regarder ce jongleur monocycliste.

31 MAI

Fête de la Visitation de Marie à sa cousine Élisabeth. Dans sa monition d'avant la messe, Gérard rappelle la distinction utile entre « visitation » et « visite ». On peut recevoir la visite d'un policier ou d'un cambrioleur, mais une Visitation implique une durée et, surtout, l'annonce d'un événement joyeux et mystérieux. Dans le récit de saint Luc, Élisabeth et Marie échangent les confidences de deux [202] femmes qui sont devenues enceintes dans des circonstances qui les dépassent. Luc précise que Marie demeura environ trois mois chez sa cousine. Elle fut donc présente lors de la naissance de Jean-Baptiste. On ne peut pas penser, en effet, qu'elle serait retournée à Nazareth avant l'accouchement d'Élisabeth.

Avant la réforme du calendrier liturgique, cette fête était célébrée le 2 juillet. C'est le jour où je partais pour le juvénat en 1941. Le film de l'histoire temporelle ne fournit que les sous-titres de l'histoire éternelle que la liturgie déroule.

Numérologie. On sait déjà que la bible accorde beaucoup d'importance à la signification des nombres : les douze fils de Jacob ; les douze tribus d'Israël, les 153 poissons de la pêche miraculeuse, pour ne rien dire du « chiffre » de la bête dans *L'Apocalypse*. Soit dit en passant 153 était le nombre des espèces de poissons connues à l'époque. Il signifiait l'universalité du salut offert par Jésus.

Dans *Anna et Mister God*, Anna invente un jeu qui consiste à faire correspondre les 26 premiers nombres au 26 lettres de l'alphabet. Ainsi, le mot Dieu devenait 4, 9, 5, 21. Par ailleurs, dans les manuels de lecture on voit bien A, comme Abeille ; B, comme Bourdon ; E, comme Éléphant ; etc. Et l'on pourrait aussi écrire le mot Abeille

en représentant à la suite : une abeille, un bourdon, un éléphant, un iris, un lapin, un autre lapin et un dernier éléphant.

Enfant, après un premier cours d'anglais où j'avais appris que A, B, C, etc., se prononçait « É, Bi, Ci », etc. J'avais cru que je savais l'anglais. J'avais aussi appris que « j'ai » se disait « I *have* ». Par malheur, je disais « aille ave ». Mais ma mère parlait anglais. Elle me corrigeait : *I Have*. Mes camarades disaient « kiss **mi** ass », mais ma mère ne tenait pas tellement à corriger ma prononciation d'un mot « pas beau ».

Dans *Le Soleil*, je lis deux brefs articles touchant Internet. J'apprends que IP signifie *Internet Protocol* ; et que VoIP signifie *Voice over Internet Protocol*. Je croise aussi le mot « interopérabilité ».

Toujours deux langues : la langue populaire et la langue savante. La langue populaire s'enrichit lentement par le haut. Mais, pendant cette lente percolation, la langue du haut reçoit de nouveaux mots, et la distance entre les deux langues ne diminue pas. La langue de l'automobile, par exemple, ne s'est guère améliorée depuis 60 ans. En bas, on emploie encore spontanément « *tire, clutch, frame, porte* (au lieu de portière), *windshield* », etc. Et l'on est encore loin d'avoir assimilé le vocabulaire français de la bicyclette, qui est beaucoup plus vieille que l'auto.

[202]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Juin 2005

1^{er} JUIN

Souper chez Claudette. Pour la première fois cette année, nous pouvons souper sur le patio.

[203]

3 JUIN

De 9 h 30 à midi, rencontre avec Louis-André Richard pour le volume-entretien dont j'ai déjà parlé. Didier Fessou s'était présenté cinq minutes plus tôt. Le temps, pour lui, de me remettre sept volumes qui lui sont donnés par les « services de presse » de divers éditeurs. Didier Fessou et Louis-André se croisent dans le hall, l'un sortant, l'autre entrant. Ils se connaissent tous les deux, de sorte que les « cérémonies » sont brèves.

À 15 h, bonne et longue rencontre avec Anik Meunier. Elle me rapporte une caisse de documents que je lui avais confiés (quelque part en novembre ou décembre 2004), pour une exposition à l'UQÀM, qui a dû être différée. Nous sommes amenés à parler des « accents » en français. Il y en a trois : l'accent aigu, l'accent grave et l'accent circonflexe. La cédille et le tréma ne sont pas des accents. L'occasion est trop belle pour ne pas lui ramener la récente querelle des purs et durs de l'UQÀM,

touchant l'accent grave sur le A de UQÀM. Elle me montre justement une photo, prise lors de mon doctorat honorifique, où le « À » accent grave apparaît bel et bien.

Me répéterai-je ici ? Bien sûr que je vais le faire. Ma question était une question rhétorique. Au concile de Nicée (325), on se battait, dans le port et en ville, pour ou contre un tréma sur un I. On peut vivre, en 2005, sans savoir cela. Mais on vit parce que ce débat a eu lieu. C'est le débat qui distingue l'individu, le citoyen et la personne. Les États ne veulent que des sujets.

Veut, veut pas, chacun est un individu ; veut, veut pas, chacun est un citoyen. Et ceux qui ne sont pas « citoyens » sont des SDF (sans domicile fixe). Ce n'est pas leur choix. C'est le fait des brassages contemporains. Et ce FAIT explique le NON des peuples, démocratiquement consultés par référendum. Et cela ne changera rien. Faute d'une Transcendance, l'homme est un ennemi pour l'autre. Le chrétien est une personne. Jamais, jamais, le chrétien ne sera totalement immergé dans le politique. Et voilà pourquoi les États commencent toujours, ou en viennent rapidement, à supprimer les personnes. Et voilà pourquoi les chrétiens sont promis à redevenir une minorité.

De 9 h 30 à midi, rencontre avec Louis-André Richard, pour le 10^e entretien enregistré en vue du volume envisagé. Le thème de la rencontre d'aujourd'hui, c'est l'amitié. Ce thème traverse toutes les époques et toutes les littératures. Nous sommes amenés à citer Cicéron, Montaigne, Pascal, Ben Sirac, Saint-Exupéry. Louis-André me rappelle qu'Aristote distinguait trois sortes d'amitié : l'amitié fondée sur le **bon** (la vertu) ; l'amitié fondée sur l'**utile** ; l'amitié fondée sur le **plaisir**. Aristote note en passant que l'amitié suppose la réciprocité et que, par conséquent, on ne saurait parler d'amitié pour désigner l'attachement que nous avons pour les objets ou pour les chiens et les chiots. Je dois me retenir pour ne pas relire le chapitre 8 de *L'Éthique à Nicomaque*. Dans l'exemplaire [204] que j'utilisais durant mes études à la faculté de philosophie de Laval, je retrouve une remarque disant que *l'on peut constater, même au cours de voyages, quelle familiarité et quelle amitié l'homme nourrit à l'égard de l'homme*. Dans *Terre des hommes*, Saint-Exupéry développe ce thème.

Par association d'idées, je mentionne un article que je viens de lire dans *The Tablet* du 21 mai. L'auteur, Anne Wroe, exploite l'idée que tout homme est le « gardien de son frère » et que cette obligation doit s'étendre aux morts : *By writing biography, we recast in the world the shadow of a living soul*. Récemment, Claudette m'a vivement reproché d'avoir révélé une misère d'un ami commun, maintenant décédé. Mon rappel de ladite misère n'apportait rien à personne ; il était totalement inutile, nuisible même.

4 JUIN

Quelques semaines (quelques jours même) avant de mourir, Paul Tremblay terminait *Par-delà l'automne, essai sur la vie* (Anne Sigier, 2005). En épigraphe : *What we call the beginning is often the end. And to make an end is to make a beginning. The end is where we start from.* (T.S. Eliot) Note plus légère, mais dans le même sens : *Le futur, c'est le lieu d'où je pourrais regretter le passé* (Frédéric Beigbeder). Je reviendrai certes sur ce volume, mais je veux signaler tout de suite la qualité de la présentation : en page de couverture, reproduction d'une peinture de Sue Loder intitulée *Cypresses*. Je pense au roman sur la guerre civile espagnole : *Los cypressos cren en Dio*.

Le lancement de ce volume posthume avait lieu cet après-midi. J'y ai rencontré bon nombre de connaissances, notamment Roland Gauthier, qui fut un de mes élèves à Chicoutimi, et aussi Pierre Tremblay, frère de Paul, que je n'avais jamais rencontré. Vu le fait que je suis dans le « trafic » des médias, davantage de personnes me connaissent, que j'ai déjà rencontrées, mais que, moi, je ne reconnais pas. Cela donne lieu à des rappels pathétiques : certaines personnes existent si peu à leurs propres yeux qu'elles s'accrochent à une « reconnaissance » qui a besoin d'être réanimée. Pathétique manque de fierté.

Je soupe chez Claudette, mais avant le souper je regarde l'émission spéciale avec Paul Arcand, à TVA. Je ne l'avais pas vue, mais pour Claudette c'était la seconde fois. Je ne mets pas en doute le courage de Nathalie Simard, sa maîtrise d'elle-même, sa fierté retrouvée. Mais enfin Claudette et moi, nous trouvons que Nathalie bat la caisse un peu fort.

Soit ! Sa vie « d'artiste » est foutue, et elle a traversé une servitude épouvantable. Mais elle n'a que 36 ans ; elle est en parfaite santé et elle a déjà reçu plus d'un million de dollars. On en connaît qui sont morts bien plus jeunes ; qui avaient brûlé leur vie (devant les fours de l'Alcan des années 1930, par exemple), bien avant d'avoir gagné un million de dollars. Et quand je dis « millions de [205] dollars », j'ignore combien rapportera le procès intenté à Guy Cloutier (qui amènera bien un peu d'eau au moulin) ; de ses autres « actifs », des revenus à venir du volume que publiera Michel Vastel. Ce dernier, d'ailleurs, n'en finit plus de « s'expliquer » au sujet de cette collaboration.

Nathalie n'a pas un mot sur son père, évincé par Guy Cloutier, ni sur son frère René. Dans sa famille, nul ne peut dire qui a le plus souffert. Ni quelle somme d'ar-

gent peut équilibrer ces souffrances. Il ne suffit certes pas de dire que l'on veut pouvoir redevenir « vedette » et que l'on veut *être aimée*. Durant toutes ces années, Nathalie a-t-elle aimé ses amants ? Car elle en a eu ; elle le dit. Il ne suffit pas non plus de dire qu'elle veut « protéger » sa fillette de 11 ans maintenant. Toutefois, bonne remarque de Nathalie à ce sujet : elle fait état du grand respect et de la grande discrétion des gens qu'elle croise dans la rue ou dans un supermarché.

Pierre Foglia, à propos de la libération très conditionnelle de Karla Homolka, propose de *remplacer le droit par l'hygiène. C'est à ce problème-là qu'il faut s'attaquer en priorité. Ce qu'il nous faut, c'est LE REGISTRE NATIONAL DES SUSPECTS* (les capitales sont de lui). Et pour éclairer son propos, il donne un exemple :

Vous allez vous louer un film, vous surprenez votre voisin dans le cubicule réservé aux trucs porno. Ah ah ! Un petit coup de téléphone au registre national. Trois jours plus tard, une adolescente fait une fugue dans votre quartier. La police se présente chez votre voisin. La fugueuse n'y sera probablement pas, mais le suspect sait désormais qu'on le tient à l'œil. (...) l'esprit qui doit soutenir cette opération, c'est l'esprit de purification. La volonté de guérir comme société.

Je lis l'article par deux fois, pour m'assurer que Foglia ne parle pas par mode d'antiphrase. Mais non ! Il parle bien au premier degré. Et il prône la délation ! **Un registre national des suspects**. À ce compte-là, chacun serait bientôt fiché par chacun. La boucle serait bouclée : le délateur dénoncé. Tout le monde enfermé dans le même sac, selon le vœu du grand *Accusateur* dont *L'Apocalypse* annonce la défaite (12, 10). Foglia invoque « l'esprit de purification ». Il semble ignorer qu'il y aura toujours un pur qui trouvera un plus pur qui voudra le purifier.

5 JUIN

L'Évangile du jour relate l'appel du publicain Matthieu. L'évangéliste se désigne lui-même sous ce nom infamant. Plus tard dans la journée, Jésus et ses disciples sont reçus à table chez Matthieu. Les pharisiens sont scandalisés. Jésus leur dit que ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Le malade (*male habitus*), c'est celui qui est « en mauvais état », comme un chemin ou un édifice mal entretenu. Glissons sur « entretenu ». L'Évangile note souvent que c'est au moment d'être libérés par Jésus que les « possédés » s'agitent davantage.

[206]

L'agitation, l'accès périodique de la fièvre obsidionale du PQ. Dès hier soir, les médias nous apprenaient la démission surprise de Bernard Landry. Il donne pour raison que le vote de confiance de 76,2% ne lui suffit pas. Il avait fixé la barre à un minimum de 80%. À la Une du *Soleil*, on voit une photo d'André Boulerice pleurant sur l'épaule d'Agnès Maltais, elle-même au bord des larmes. Aux larmes, citoyens !

Parmi les délégués, les purs et durs avaient soumis la proposition de ne plus subventionner les universités anglophones et d'obliger les immigrants à s'inscrire dans un cégep francophone. Graines de nazis !

Paradoxe amusant. André Boisclair vient d'accepter un emploi à Toronto dans l'idée qu'il n'y aurait pas de course à la direction du PQ avant au moins trois ans ! Tiens ! Tiens ! On est prêt à interdire l'apprentissage de l'anglais aux immigrants, mais on est bien content d'aller travailler à Toronto.

Dans le courant de la matinée, Pauline Marois annonce qu'elle sera candidate à la direction du PQ. Le « cadavre » de Bernard est encore chaud ! Je lisais l'autre jour (je ne sais plus où) un dicton romain : *Nobody is so dead than a dead pope*. Dans son message de démission, Bernard Landry dit : *Je vous souhaite d'avoir un chef ou une chef décidé(e)*, etc. S'adressant à des *boys scouts*, il aurait bien pu dire « cheftaine » au lieu de « une chef ».

Au début de l'après-midi, je suis allé me couper un bouquet de lilas. Vu mon handicap « vertigineux », j'ai un peu de misère, mais rien n'est trop beau pour moi. L'opération me prend une demi-heure, mais j'ai un gros bouquet devant moi sur mon bureau. Le bouquet « obombre » un bel objet déjà en bonne place sur mon bureau. « Obombrer » : de *obumbrare*, couvrir de son ombre. Mais le mot « obombrer » manque en français. Le courant d'air porte l'odeur du bouquet qui remplit la pièce.

L'odorat est le sens de l'intime, et pourtant, les odeurs sont indiscreètes. Les animaux et les femmes le savent d'instinct. À l'opposé, le goût, qui est une forme de toucher, discrimine avec assurance. Et heureusement. Sinon, on goûterait par tous les pores de la peau. Ça serait beau ! Mais le toucher, justement, est le sens de la certitude. Après sa résurrection, le corps de Jésus avait les apparences d'un corps. Mais sait-on jamais ? De loin, une tour carrée paraît ronde. Aussi bien, Jésus dit à Thomas : *Mets ton doigt, mets ta main*. Moralité : nous sommes « sauvés », et non pas « assurés », selon l'acception des compagnies d'assurances. Si on lisait sur une grande affiche :

« Voulez-vous être assurés », des millions de gens diraient : Oui, oui, oui, nous voulons l'assurance, la sécurité. Et voilà une barricade de plus ! L'âme est à l'abri, protégée, rien ne peut l'atteindre ni la blesser, mais il lui est interdit de sortir. « Être sauvé » n'a rien à voir avec « être assuré ». On est sauvé quand on se voit clairement soi-même. Anna savait parfaitement qu'il était vain de se mettre à l'abri des risques, [207] qu'il fallait rompre, « s'évader ». Et « s'évader » est dangereux, très dangereux, mais nécessaire. Il n'y a pas d'autre moyen. (*Anna et Mister God*)

L'ouïe est le sens de la communauté ; le sens « social ». On sait que le sourd porte à la moquerie. Surdité et absurde partagent la même étymologie. L'ouïe est le dernier sens à s'éteindre. Voilà pourquoi il faut parler aux mourants. Leur tenir la main et leur parler, car l'oreille est le sens de l'accompagnement ultime. C'est aussi le sens des commencements : l'amour se fait par l'oreille. Tant que le « je t'aime » n'est pas dit, rien n'est dit.

La vue est le sens de l'universel. *Les choses sensibles prises d'une manière générale (et dans celles-là se rangent l'unité et la multiplicité, l'identité et la diversité) sont principalement distinguées par la vue.* (Somme, III, q. LV, ad. 4) Mais la vue n'est pas le sens de la certitude. Il suffit de penser aux illusions d'optique. La murale d'un des édifices de la Place Royale est un bon exemple. On sait aussi que, dans le langage courant, des termes comme « visionnaire, illuminé, halluciné » sont péjoratifs.

Dans *Mister God*, le plus étonnant, ce sont les dessins de Papas. Ils « disent » tout. Bien ! Mais alors, par où faut-il commencer ? Et voici la réponse, qui est fournie dès le début : *La différence qu'il y a entre un ange et une personne ? Facile. Un ange, c'est presque tout en dedans, une personne, presque tout en dehors.* On ne voit jamais le visage d'Anna. Avant de mourir, elle dit à son ami : *Fynn, c'est comme si je me retournais à l'envers.* Le poème final :

Quand je mourrai,
je ferai ça moi-même.
Personne à ma place.
Quand je serai prête, je dirai :
« Fynn, redresse-moi. »
Et je rirai
De joie.
Si je retombe,
C'est que je suis morte.

9 JUIN

De 15 h à 17 h, rencontre avec un Sénégalais, Lamine Diédhiou, et Étienne Berthold. *How come ?* Réponse : 1) Le 10 novembre 1999, j'avais rencontré Étienne Berthold qui écrivait alors, comme mémoire de maîtrise, une monographie du Cégep de Sainte-Foy. 2) Il travaille présentement avec Lamine Diédhiou à des recherches convergentes. 3) Le Sénégalais a croisé mon nom au hasard de ses lectures et de ses recherches : il achève ses études postdoctorales sur la Révolution tranquille.

[208]

Ainsi va la « cristallisation » de l'histoire. Mais pour étonnante qu'elle est, cette cristallisation n'explique rien. Je veux dire qu'elle ne s'explique pas elle-même. Et alors ? Réponse : la phrase est commencée, mais on n'en connaîtra le sens qu'au moment où le dernier mot le dévoilera. Ce dernier mot est déjà révélé : c'est l'amour. Je demandais à Étienne, cet après-midi, en quelle année nous nous étions rencontrés. Il me répondait : il y a deux ou trois ans. Or, c'était il y a près de cinq ans.

10 JUIN

Dans sa rubrique hebdomadaire, Josée Blanchette mentionne le cas de deux femmes qui ont longuement combattu le cancer (deux ans et sept ans). Elle écrit : *La durée n'y est pour rien dans l'histoire*. Le « y » ou le « dans l'histoire » est de trop. Ainsi va le français. Le français de Montaigne, qui recouvrait lentement le latin, était fort différent du latin de Cicéron. Il est illisible aujourd'hui. Et le français actuel, celui des ados, n'est pas « fixé ». Le français de Bossuet ou de Pascal est encore lisible, mais il n'est plus parlé. Le Sénégalais rencontré hier utilisait le passé simple. Il disait, par exemple, *je fus surpris*. Il est bien rare que l'on emploie le passé simple dans le langage courant ; on emploie le passé composé : j'ai été surpris.

Les armoiries de Benoît XVI. Sur l'écu, figurent le Maure couronné, la coquille et l'ours qui représentent respectivement l'universalité de l'Église, « sans acception de personne », le pèlerinage ou « la marche permanente » des baptisés et « la bête de trait » au service de Dieu. La devise est tirée de la troisième épître de saint Jean : *Cooperatores simus veritatis : Coopérateurs de la vérité*. La phrase complète se lit : *Nous devons accueillir de tels hommes afin de collaborer à leurs travaux pour la vé-*

rité. De là le *simus*, qui est au subjonctif, dans la version latine, au lieu de *sumus*, qui est à l'indicatif, et qui est sous-entendu dans la traduction française.

Je ne comprenais pas le symbole de l'ours comme « bête de trait ». J'apprends qu'une légende bavaroise rapporte que le cheval de saint Corbinien, alors qu'il cheminait vers Rome, fut dévoré par un ours. Pour le punir, le prélat captura le plantigrade et acheva le voyage sur son dos.

12 JUIN

Depuis 5 h, le temps est à l'orage. À l'ouest, le ciel est noir. À 5 h 30, forte pluie puis ciel dégagé. À compter de midi, le tonnerre verse ses tombereaux de pierres. À 16 h, je vois un couple qui essaie de faire planer des petits avions qui sont d'abord lancés le plus haut possible, et que l'on guide ensuite au moyen d'une télécommande. À 16 h 30, le ciel se déchaîne. La pluie frappe mes fenêtres à [209] l'horizontale. De rares éclairs zèbrent le ciel et une énorme énergie se dissipe, puisque l'on entend le roulement ininterrompu du tonnerre.

Je termine la lecture de *Benoît XVI, Les défis d'un pape* (Éric Lebec, L'Archipel, 2005). L'auteur est un ancien conseiller des Éditions de la Bibliothèque apostolique vaticane, des Archives secrètes et des Musées du Vatican. Il a plusieurs fois rencontré Joseph Ratzinger avant qu'il devienne le 265^e évêque de Rome. Ouvrage passionnant. Longs développements sur la naissance, le développement et la « consécration », par Jean-Paul II, de l'*Opus Dei*. Informations de première main sur les manœuvres de certains Jésuites, Paul Valadier, notamment. Bref, il vaut mieux ne pas connaître les recettes de la cuisine romaine. Du moins, ne pas les connaître juste au moment de se mettre à table. Sur le plan purement gastronomique, il en va sans doute de même des plats que l'on mange dans les grands restaurants.

Je note une remarque qui rejoint une réflexion que je me fais depuis longtemps, en pensant à nos petits gauchistes qui ne répugnent pas à passer leurs vacances à Cuba, à Saint-Domingue ou tout bêtement en Floride :

Le Jerusalem Post a publié avant l'élection de Ratzinger une sorte de blanc-seing sous le titre sans équivoque : *Ratzinger, un nazi ? N'y croyez pas !* Le nazisme faisait partie de l'État civil : porter son insigne sur un uniforme, subir les usages, chanter faux une propagande mensongère fait partie des concessions et des résistances de toute vie sous une dictature. Les « bourgeois bohèmes » qui bronzent à Bali soutiennent-ils le régime brutal de Dja-

karta ? « Le tourisme est au voyage ce que la prostitution est à l'amour », notait Paul Valéry.

Dans *L'Express* du 25 avril, on rapporte un texte de Ratzinger qui date de 1969, selon lequel *la divinité de Jésus ne serait pas mise en cause si Jésus était issu d'un mariage normal et donc s'il était le fils de Joseph et si Marie n'était pas vierge*. Interpellé une dizaine d'années plus tard à ce sujet par Hans Urs von Balthasar, il s'était rétracté, mais de manière quelque peu ambiguë.

15 JUIN

À 19 h, je me rends avec Jean-Paul Dion chez les Ursulines de Loretteville pour la retraite annuelle. Nous y allons en taxi, vu que Jean-Paul Dion n'aime pas conduire en territoire non familial. Prix de la course : 38 \$. Je m'installe dans ma « suite », car on m'a donné une suite, et Dieu sait que je ne m'y attendais pas. Je suis presque aussi « grandement » que dans mon appartement de la résidence Champagnat. C'est Jacques Gourde qui est le prédicateur. Ancien aumônier militaire, il est le créateur et l'animateur du Centre-Dieu de l'édifice gouvernemental Marie-Guyart. Nous sommes 62 retraitants, tous des religieuses, sauf Jean-Paul Dion et moi-même.

[210]

Horaires de la retraite : matin, lever libre ; 8 h, déjeuner ; 9 h 30, premier entretien ; 10 h 45, messe ; 12 h, dîner ; 14 h 30, second entretien ; 18 h, souper. L'abbé Gourde est un excellent prédicateur. Il est énergique et il a beaucoup de « présence ». Le thème de la retraite est tiré du psaume *Miserere*, v. 14 : *Rends-moi la joie d'être sauvé*. Les entretiens sont bien préparés et bien rendus. Si le prédicateur annonce trois points, il en traite trois. De plus, ils ne durent jamais plus que 30-32 minutes, ce qui est une grâce considérable. L'abbé Gourde tient peut-être ces qualités de sa formation militaire, car il est bien connu que *seuls les militaires savent instruire* (Alain).

J'entreprends la lecture de *Mémoire et identité* (Jean-Paul II, Flammarion, 2005). Je note l'insistance de Jean-Paul II sur l'étymologie des mots, ce qui n'est pas pour me déplaire.

Après la multiplication des pains, telle que rapportée par Matthieu (ch. 14), Jésus « oblige » ses disciples à traverser le lac de Tibériade (*compulit discipulos ascendere in naviculam*), puis il se retire seul pour prier. Vers la fin de la nuit, Jésus

vint vers les disciples. Il semblait marcher sur les eaux. Les disciples prennent peur. Ils croient voir un fantôme et se mettent à crier. Jésus leur dit : *C'est moi, soyez sans crainte*. Pierre, toujours impulsif, lui répond : *Seigneur, si c'est bien toi, donne-moi l'ordre de venir à toi sur les eaux*. Mais, voyant le vent, il prit peur et commença à couler. Il s'écria : *Seigneur, sauve-moi !* Jésus lui tend la main et lui reproche son peu de foi.

Je note ici que les prédicateurs (qu'il s'agisse d'un entretien, lors d'une retraite, ou d'une homélie d'un dimanche ordinaire) qui m'accrochent ne sont surtout pas ceux qui font dans le *pathos* ou dans la « psychologie du dimanche », mais plutôt ceux qui savent nourrir (j'allais dire « arrimer ») leurs propos des découvertes les plus récentes de l'exégèse, qui sont elles-mêmes fondées sur les découvertes archéologiques récentes, ou bien sur l'interminable « relecture » de l'histoire. L'histoire, en effet, c'est la moindre des doctrines, ou des disciplines, si vous préférez, mais elle en est le fondement. La plus belle des « maisons de l'intelligence » c'est-à-dire la doctrine, repose sur les humbles fondements de l'exégèse, qui est elle-même sans cesse en travail sur elle-même.

Le 17, il a plu toute la journée. Devant ma fenêtre, de grandes épinettes balancent leurs branches gorgées d'eau. Dans la maison, il fait cru. Bon nombre de religieuses portent un chandail ou même un coupe-vent. Le chauffage est coupé pour la saison d'été. La nourriture est excellente, et le bol de gruau du déjeuner est parfait. J'en prends deux bols, sans parler des tranches de pain et des cretons.

Bilan de santé : vertiges et souffle court. Tout déplacement, toute volte-face me demandent beaucoup de précautions : je dois prendre appui sur un mur, une main courante, un coin de table. En faisant la queue à la cafétéria, j'ai tout le loisir d'observer la diversité des formes humaines et des costumes. Les religieuses qui suivent la retraite (sauf quatre ou cinq qui portent un costume [211] blanc) sont vêtues de toutes les manières imaginables : jupes longues, jupes aux genoux, pantalons de toutes couleurs. Au physique, cela va du gigantisme au nanisme, de l'obésité au filiforme, en passant par les difformités dues à l'arthrite. Le service à la cafétéria est fort efficace : entre l'ouverture des portes et le dernier à quitter le réfectoire, il s'écoule à peine une demi-heure.

Entretien sur les disciples d'Emmaüs. Ce passage de Luc (24,13-35) marque l'éclatement d'un avenir et la rupture d'avec le passé. Non pas le regret du passé, des besoins qui ne furent pas satisfaits (d'où découle le ressentiment) ; non pas des besoins qui furent satisfaits (d'où vient la nostalgie), mais le désir de connaître, d'aimer et de servir Dieu, qui est inépuisable. Les disciples d'Emmaüs, s'ils en étaient restés à leur déception, seraient demeurés de bons Juifs ; pendant un cer-

tain temps, ils auraient ressassé le « bon vieux temps », puis ils auraient repris la routine de leur vie, sans autre horizon que l'aller-retour de leur maison à leur travail.

Durant l'après-midi du 21, je fais, à grand-peine, le sentier que je faisais cinq ou six fois par jour lors des retraites précédentes.

26 JUIN

Robert Trempe étant empêché de quitter Saint-Armand, Christian Nolin et moi, nous décidons de maintenir la tradition de nos pique-niques annuels. Faute de chauffeur, nous nous installons à l'ombre d'un massif de tilleuls derrière la résidence.

[211]

DERNIÈRE ESCALE.**Journal 2004-2005 (2006)**

Juillet 2005

14 JUILLET

[Retour à la table des matières](#)

Du 1^{er} au 13, séjour à Valcartier avec Claudette, les Beaudoin, les Tremblay. Vu mon état de santé, j'ai songé un moment à différer, sinon à remettre ce séjour *sine die*. J'avais toutefois informé mes amis que je ne remplirais point d'autre office que celui de portier. Un règlement local exige en effet qu'il y ait au moins un frère parmi ceux qui occupent la Villa des Pins que j'avais réservée. Soit dit en passant, le « portier » est le dernier des ordres mineurs (portier, lecteur, exorciste et acolyte). Les trois ordres majeurs sont sous-diacre, diacre, prêtre. Au lieu de « prêtre », on trouve aussi « presbytre », qui a donné presbytère, comme on s'en doute ! Séjour agréable où chacun se sent libre de faire ce qu'il veut, quand il le veut : lire à l'écart, écouter de la musique, faire du vélo, siester.

Compte tenu de mon horloge biologique, j'étais assez souvent le premier levé ; d'autres matins, c'était Jean-Noël. Le premier levé devait préparer le café pour l'accueil du reste de l'arrivage. Nous passions facilement une couple d'heures, tassés dans la petite cuisine. Le Québécois, c'est celui qui vit volontiers autour de la table de la cuisine. Un matin, j'ai dit à Jean-Noël que Marie-Claude [212] est passée maître dans l'art de harponner quelqu'un. La veille, je m'étais fait harponner. La tactique consiste à poser une question innocente. Tu ne sens même pas entrer le harpon. Puis Marie-Claude tire lentement sur le fil, et la première chose dont tu te rends

compte, tu sautilles dans le filet de pêche. Transposant hardiment « fil de pêche » en fil de tissu, Jean-Noël précise : *Je le sais, je suis tout décousu*. Je rapporte la remarque à Marie-Claude, qui n'apprécie guère.

17 JUILLET

Messe du jour : passage du livre de la *Sagesse* : *Ta force est à l'origine de ta justice. Tu disposes de la force, tu juges avec indulgence, tu nous gouvernes avec beaucoup de ménagement. Par ton exemple, tu as enseigné à ton peuple que le juste doit être humain*. On peut comprendre le déchirement de bon nombre de soldats israéliens obligés, ces jours-ci, d'expulser par la force les colons israéliens établis dans les territoires que l'État hébreu s'est engagé à rendre aux Palestiniens.

18 JUILLET

Funérailles, à Château-Richer, de Majella Bouchard, décédé le 13, à la suite d'une longue et débilitante maladie, tant physiquement que mentalement. Il avait 82 ans.

Avant la messe, je me rends visiter les malades à l'infirmierie. La chaleur est accablante. Après la messe, le père Raymond-Marie Moreau me dit qu'il est « tout trempé en navette » : mouillé comme une lavette (Cf. *Glossaire du parler français au Canada*). Je me place au jubé, avec des membres de la chorale Sainte-Genève et les confrères de l'infirmierie que l'on y a conduits. J'en vois un en jaquette courte, avec son sac à urine attaché au-dessous des genoux. Il a travaillé de nombreuses années en Afrique ; il est diabétique et presque aveugle. Il est toujours serein et, à cause de sa cécité, sans doute, son visage rappelle une chanson d'Alibert : *Les yeux fermés voient le ciel...* Je ne vais pas le visiter pour le reconforter ; j'y vais pour me conforter. Le frère Majella était un musicien très doué. Il a dirigé la chorale Sainte-Genève pendant plusieurs années.

Ces trois dernières semaines, il a fait très chaud : 35 à 40 degrés Celsius, y compris le facteur humidex. Ici, l'air est grand. Je me demande ce que cela doit être, rue Sainte-Thérèse, à Québec. Je pense souvent à ce verset du *Dies irae*, attribué à saint Augustin : *Quaerens me, sedisti lassus : Me cherchant, tu t'es assis, fatigué*. Lors de la rencontre avec la Samaritaine, saint Jean, en effet, rapporte que Jésus, *fatigué du voyage, était assis à même la source*. En clair : sur la margelle du puits.

Je ne sais trop par quelle association de mots, je pense à l'expression *In novissimo die : au dernier jour*. En latin, *novissimus* signifie « dernier » au sens de « le plus récent ».

[213]

Je viens de lire *Ma vie de Jésus*, par Eduardo Manet (Grasset, 2005). Ouvrage perfide. L'auteur le présente comme un roman, ce qui est une belle hypocrisie. Les « personnages » de Marie et Joseph sont décrits sous des traits blasphémateurs. Mais l'auteur pourrait toujours dire : *Voyons donc ! C'est un roman*. Je me dis qu'une maison aussi sérieuse que Grasset aurait dû refuser de le publier.

Mais je me ravise : toute censure est contre-productive. Dans la parabole de l'ivraie, Jésus interdit la « censure » : *En arrachant l'ivraie, vous risqueriez d'arracher en même temps le blé* (Mt 13, 29). Les anges de Dieu s'occuperont de l'affaire *in novissimo die*.

Je viens aussi de lire *La Passion de Jean-Paul II* (Alain Vircondelet, Presses de la Renaissance, 2005). En quatrième de couverture, je lis :

De 1981 à sa lente disparition, c'est son long chemin de croix qu'Alain Vircondelet raconte, exhumant des paroles et des signes oubliés qui, au regard de sa maladie, l'éclairent et lui donnent tout son sens.

Il cite le cardinal Lustiger, interviewé quelques jours avant la mort du pape :

Quand le gouvernement de l'Église a à sa tête un homme qui porte sa souffrance comme nous devons la porter et avec courage pour le bien de l'humanité, c'est un grand exemple. Nous avons maintenant un handicapé à la tête de l'Église, qui porte son handicap et montre que cette faiblesse peut être aussi le signe d'une force. Cela fait partie du message chrétien.

La liturgie nous ramène souvent l'oraison qui nous dit : *Sans Toi, nos vies tombent en ruine*.

Les 7 et 16 juillet, Londres a été frappé durement par des kamikazes. Hier, ils ont frappé au Caire, en territoire musulman. On fait état de 88 morts. « L'Égypte est frappée en raison de ses liens avec les États-Unis », disent les experts. Il ne resterait plus que le pape sur cette planète erratique, qu'il y aurait un expert à sa droite, et un autre à sa gauche.

Soit dit en passant, il y a un débat aux États-Unis sur Darwin, le créationnisme, le *Big Bang*. Je lis dans *The New Republic* du 16 mai (on s'excuse du retard !), un long article d'Andrew Sullivan. Il a 52 ans. Il a passé exactement la moitié de sa vie en Angleterre, et l'autre moitié aux États-Unis. Il est catholique et homosexuel hors-placard. Son article est intitulé *Crisis of faith is splitting the GOP* (Grand Old Party, c'est-à-dire les Républicains). Mettons que ça serait lui qui aurait un problème avec sa loterie génétique ! Il n'y aurait justement aucun problème. Les « gays » ont des problèmes avec leur loterie génétique ; les « hétéros » aussi.

[214]

20 JUILLET

Mon passeport étant périmé, je dois le faire renouveler en vue du colloque sur Alain auquel je participerai au début d'octobre, au Perche. Je me rends avec Claudette pour la prise de photo dans une boutique autorisée à cette fin. Chez Claudette, je réponds au formulaire de demande, et je vérifie si j'ai toutes les pièces requises. La recherche d'un stationnement, les temps d'attente et la réponse au formulaire demandent près de quatre heures. Il faudra ensuite y retourner pour déposer les formulaires et les pièces et y retourner de nouveau pour obtenir mon passeport. Entre-temps, il aura fallu que je trouve un répondant habilité à authentifier les informations fournies. Au bout du compte, on est toujours devant le même paradoxe : il faut investir plus de temps pour les contrôles qu'il n'en faut pour traverser l'Atlantique.

21 JUILLET

Prière : Je prie Dieu de le prier.

Durant l'enfance, et plus ou moins longtemps après, on vit sur la base des questions fondamentales auxquelles on a répondu à notre place. On vit non pas à la recherche des réponses, mais selon qu'elles nous ont été présentées. Vient le temps où ce sont les questions qui importent : Qui suis-je ? D'où viens-je ? Que faire ?

Glanures :

- * Ramasser ses idées entre le thé et mardi.
- * 12% des Américains croient que Jeanne d'Arc est la femme de Noé.
- * Gravé sur une tourelle du porte-avions Iwo Jima : *Uncommon valor was a common virtue.*
- *Cette mer si bleue qu'il n'est que le sang qui soit plus rouge.* Claudel, cité par Didier Fessou. J'aurais écrit : Il n'y a que le sang qui est plus rouge.
- Lu : *Saint Benoît, une spiritualité pour le XXI^e siècle* (Paul Lavallée, Éditions Logiques, 2005). Extrait de la 4^e de couverture :

Paul Lavallée a poursuivi une enviable carrière comme gestionnaire dans la fonction publique québécoise tout en essayant de trouver une école spirituelle capable de soutenir son cheminement spirituel. À 77 ans, il obtient un doctorat de l'Université Laval pour sa recherche sur l'actualité de la spiritualité de saint Benoît pour les laïcs d'aujourd'hui. Cet ouvrage est le fruit d'un travail de vulgarisation de sa thèse de doctorat.

En 1961, à Rome, grâce m'a été faite d'entrer en relation avec un vieux moine bénédictin retenu dans sa chambre à Saint-Paul-hors-les-Murs par la maladie et la vieillesse. Il s'agit du père Albert de Saint-Avit. Il m'avait offert son volume *Le Signe sacré de la miséricorde* avec la dédicace *Ambula coram me [215] et esto perfectus*, tirée de Genèse 17, 1. *Marche en ma présence et sois parfait*. Si c'était en mon pouvoir, je ferais de ce livre une lecture obligatoire pour tous les prêtres.

À Rome toujours, l'aumônier de la Maison généralice était un prêtre basque. je m'étais lié d'amitié avec lui. Un jour que je visitais un autre monastère bénédictin (j'ai oublié le nom), je voulus acheter la fameuse médaille de saint Benoît, dont j'avais déjà entendu parler. Un bénédictin, ami du prêtre basque, me dit d'autorité : *N'achetez pas ces pacotilles. Si vous voulez, je peux vous faire faire une médaille par un graveur que je connais. Il s'agissait de Fernand Py.* Je m'informe du prix approximatif Marché conclu. J'ai toujours cette médaille sur mon bureau. J'en parle plus longuement dans *Les Années novembre*.

23 JUILLET

Gros débat aux États-Unis sur la protection des « sources » journalistiques. Enfantillages. Il n'y a plus de secrets possibles. Dès lors, il faut dire la vérité. La vérité rend fibre et la liberté rend vrai.

25 JUILLET

Dans *The New Republic* du 2 mai, long article de David A. Bell sur Internet, intitulé : *The Bookless Future*. J'y retrouve bon nombre d'observations que je m'étais déjà faites ou que j'avais déjà lues. On sait « il existe déjà une « langue » propre aux internautes, et « internaute » est justement un exemple. Or, je viens de commencer la lecture de *L'Alliance oubliée, la Bible revisitée* (Annik de Souzenelle et Frédéric Lenoir, Albin Michel, 2005) et, dès la page 18, je vois « copiécollé ». Un peu plus loin, il est question de *ce temps de formidable mutation que nous vivons. (...) Le premier mot de la Genèse contient tout le secret de la Torah. Il scintille ainsi de mille lumières dont aucune n'éteint l'autre comme le fait un diamant rebelle à toute fixation exclusive sur l'un de ses feux*. Les saints sont les facettes du diamant qu'est Jésus.

26 JUILLET

On sait (on ne sait plutôt pas) que sainte Anne est la patronne de la province de Québec. C'est quand même pas René Lévesque, même s'il a dit à la blague qu'il avait été guéri de sa voix éraillée par sainte Anne, un 26 juillet. Pourquoi pas ? Les miracles ne sont des signes que pour les bénéficiaires.

De l'ordination des femmes. Malgré la menace d'excommunication par l'Église catholique, neuf femmes ont été ordonnées prêtres ou diacres, hier, sur un bateau naviguant en eaux internationales dans la région des Mille-Îles, près de Kingston, en Ontario. Que la cérémonie ait eu lieu sur un bateau et en eaux [216] internationales ajoute au symbolisme : la barque de Pierre est un vieux symbole de l'Église, d'une part ; d'autre part, les eaux internationales sont le symbole de la catholicité (l'universalité) qui est l'un des quatre caractères de l'Église catholique : une, sainte, ca-

tholique et apostolique. Depuis, les médias n'en finissent plus d'ergoter à ce sujet. Je cite seulement un « point de vue » publié dans *Le Soleil* du 27. L'auteur est philosophe et théologien. On ne se prive pas ! Il conclut son article de la façon suivante :

L'Église hiérarchique est-elle discriminatoire en barrant l'accès des femmes au sacerdoce ministériel et au diaconat ? Pas du tout ! Elle ne fait qu'obéir au Seigneur de l'univers qui a voulu une telle chose. C'est donc la faute de Dieu si les femmes ne peuvent pas devenir prêtre dans l'Église catholique romaine. Les catholiques pourraient peut-être lui envoyer un courriel électronique pour savoir s'il n'a pas changé d'idée. Après 2000 ans !

L'auteur est philosophe et théologien. Les mots se laissent dire, comme les chiens se laissent flatter. Donne la patte, Fido. La légèreté et l'inculture de ces propos sont décourageantes. Ah ! et puis, je cède moi-même en citant Sacha Guitry : *Fidèle ? Aujourd'hui, ça n'est plus qu'un nom de chien*. Je fais quand même quelques commentaires sur le spectacle en « eaux internationales » : dans l'antiquité chrétienne et l'histoire de l'Église, il y avait des diaconesses. Dans l'*Épître aux Romains*, et dans l'*Épître à Timothée*, saint Paul nomme Phœbé. L'institution des diaconesses est ensuite tombée en désuétude. On ne parle pas de prêtresses dans la bible.

Par contre, on parle de prophétesses : la prophétesse Anne, dans saint Luc. Le *Dies Irae* (XXIIe siècle) mentionne les sibylles : *Teste David cum Sibylla (comme en témoignent David et la Sibylle)*.

Les prophètes se trouvent associés aux mystérieux personnages des Sibylles. Ce sont pourtant des prêtresses païennes, localisées en dehors du territoire juif et sans rapport avec le peuple élu. Mais considérant que, tandis que les prophètes annonçaient le Messie aux Juifs, les Sibylles promettaient un Sauveur aux païens, le Moyen Âge les a admises au rang de prophétesses. Il n'est question d'abord que de la Sibylle Érythréenne (celle du *Dies Irae*) et de la Sibylle Turbutine (prédiction à l'empereur Auguste de la naissance du Christ). Leur nombre porté jusqu'à douze a entraîné la corrélation avec les prophètes. (Encyclopédie Catholisme)

Les femmes « ordonnées » hier ont encouru l'excommunication. Là-dessus, je dis que l'on a toujours le droit de se taire. Jésus a exercé cette liberté devant Pilate. On a aussi toujours le droit de rester chez soi : en clair, de ne pas s'afficher à titre

de protestataire pro « gais », pro « mariage » des prêtres, pro « sacerdoce » des femmes, pro « paix », partout, à n'importe quelle condition, etc.

On peut exercer sa liberté de protester publiquement, mais à une condition : ne pas pleurnicher si l'on se fait taper dessus. En attendant que l'Église catholique [217] ouvre des portes présentement fermées, il faut accepter d'être excommunié. Sur le plan civil, il faut accepter d'être évacué, exilé, emprisonné. À l'occasion d'une émeute, par exemple, les médias monteront en épingle le fait qu'une femme, enceinte de surcroît, a été incommodée par les gaz lacrymogènes, ou piétinée par la foule lors d'une charge de la police. La police n'a pas à s'excuser. En pareille occurrence, la première responsabilité d'une femme enceinte, c'est de rester à la maison.

27 JUILLET

Titre dans *Le Soleil* du jour : *Retour annuel à la cour des miracles*. Ce titre n'est pas innocent ; il est simplement inculte. La « Cour des miracles », en effet, c'était, à Paris, le quartier des truands et des malandrins, ainsi appelé parce que les infirmités des mendiants de ce quartier disparaissaient comme par miracle dès qu'ils avaient regagné leur repaire. Les malades et les infirmes qui se rendent à la basilique de Sainte-Anne ne sont ni des truands ni des malandrins. Ils n'y vont pas pour exploiter financièrement la piété et la compassion des fidèles, des visiteurs ou des touristes.

Dira-t-on que l'Église catholique et les pères Rédemptoristes, en particulier, y trouvent leur compte ? Il est très réducteur de tout ramener à l'argent. On peut en dire autant de tous les lieux de pèlerinages, y compris Saint-Pierre-de-Rome. Mais on ne peut pas en dire autant des casinos ; ils résultent d'un calcul de l'État qui prélève une partie des profits pour soigner les joueurs compulsifs. Qu'il s'agisse de jeux, de prostitution, de drogues, de pétun ou d'alcool, il vaut mieux que les États réglementent. Quoi qu'il en soit, ces lieux font partie du patrimoine collectif, national ou international. Jean Fourastié conclut ses *Essais de moral eprospective* (Éditions Gonthier, 1966) en disant : *Que l'on croie ou non en la divinité du Christ, l'une des sources de notre civilisation est là, et cette source est vive. Laissez-moi donc juger de ce qui m'aide à vivre.*

Quant aux miracles attribués à sainte Anne, je me contente de rappeler ici que le mot même de miracle signifie d'abord « étonnement ». Le mot n'a de correspondant ni en hébreu ni en grec. Il désigne une constellation de termes qu'on peut réunir en deux groupes :

- Son aspect de phénomène extraordinaire et significatif ;
- Son aspect de manifestation de la puissance divine.

Le miracle est à la fois prodige et signe. *Sous son aspect de « signe », le bénéficiaire seul peut l'entendre, il ne relève pas de la compétence scientifique* (Maurice Blondel).

En ce qui a trait aux ex-voto suspendus aux murs des lieux de pèlerinage, ce sont des tableaux, des figures, des objets, des plaques portant une formule [218] de reconnaissance en accomplissement d'un vœu, ou en remerciement d'une grâce obtenue. Dans ces lieux (la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, par exemple), on voit bon nombre de béquilles, de cannes, de prothèses, etc. Les béquilles, notamment, attestent la gratitude d'une personne qui fut guérie de son infirmité.

28 JUILLET

De 9 h 30 à 11 h 30, visite de Didier Fessou. Comme d'habitude, il apporte son lunch. En l'occurrence, deux tasses de café et des croissants de Tim Horton.

Didier Fessou a 57 ans. Nous nous rencontrons longuement quatre ou cinq fois par année. Cela a commencé en 1997. Bien plus tard, nous avons fait le tour du lac ensemble. J'en parle dans *Comme un veilleur*.

Je viens justement de lire *Le Tour du lac en 21 jours* (Danielle Dubé et Yvon Paré, éditions CXZ, 2005). Admirable petit livre, bien écrit et soigneusement illustré de photos. J'ai pris grand plaisir à le lire, d'autant plus que je connais fort bien ces paysages et ces maisons ou « gîtes ».

29 JUILLET

Aux *Complies* du vendredi, on récite le psaume 86. On peut penser que Jésus avait ce psaume à l'esprit lors de son agonie : *Yahvé, Dieu de mon salut, lorsque je crie la nuit devant toi, que jusqu'à toi vienne ma prière, prête l'oreille à mes sanglots. (...) Tu éloignes de moi amis et proches ; ma compagnie, c'est la ténèbre*. J'ai aussi à l'esprit la réflexion de Pascal : *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là*.

Fête de sainte Marthe. Le récit de Luc (10, 38-42) commence abruptement : *Comme ils faisaient route, il entra dans un village, et une femme nommée Marthe, le reçut dans sa maison.* On connaît la suite : Marthe est absorbée par les multiples soins du service, tandis que sa soeur, Marie, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe admoneste Jésus : *Cela ne te fait rien que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dis-lui donc de m'aider.* Jésus répond : *C'est Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée.* Je me souviens que cette réplique de Jésus indignait ma mère.

Vers 16 h, je me rends chez les Tremblay avec Claudette et sa sœur Margot. La marée est basse. Nous soupons sur le patio, mais il fait frisquet. Chacun, sauf Jean-Noël, est obligé d'enfiler un chandail ou un coupe-vent.

Hier, j'ai assisté, sur la galerie, à un combat de corneilles. Elles étaient sept ou huit à frapper une autre corneille. Qu'avait-elle fait de mal ? J'ai surveillé le combat. La corneille agressée faisait la morte. Je me demandais si elle s'en sortirait vivante. Elle s'en est sortie. N'oublions pas : c'était corneilles contre corneille, et non pas étourneaux contre une corneille, batailles que j'ai souvent [219] observées. Les belles âmes et les têtes heureuses n'en continuent pas moins de célébrer la paix de la nature.

Du 3 août au 14 octobre, je suis à notre infirmerie de Château-Richer. Je relève ici ce que j'écrivais tant bien que mal sur mon fauteuil, avec une tablette sur les genoux.

[219]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Août 2005

3 AOÛT

[Retour à la table des matières](#)

Depuis deux jours, je me déplace plié en deux. Du soir au lendemain, je pensais bêtement que les choses s'arrangeraient. C'est la cuisinière qui m'a décidé à demander mon admission à l'infirmerie, où j'arrive vers 15 h.

7 AOÛT

L'effet secondaire d'un médicament m'amène à demander un suppositoire. Trois quarts d'heure plus tard, une infirmière me demande : « Ça *brasse-tu* ? » Une jeune préposée se prénomme Lizanne, avec un Z, précise-t-elle. Visite de Jean-Noël Tremblay.

8 AOÛT

Visite de Me Jean Côté.

9 AOÛT

Tout le monde ici parle fort, pour la raison que les trois quarts des patients sont sourds.

11 AOÛT

Séance de massothérapie ou de réflexologie, pour soulager les douleurs très vives que je ressens aux plantes des pieds. Visite de Me Jean Côté. Il me donne un téléphone cellulaire. Il est interdit de fumer partout dans l'infirmierie, sauf sur la galerie. J'appelle ce lieu « la léproserie ». Ce soir, vers 11 h, je n'y rends pour griller une cigarette. J'ai droit au spectacle des aurores boréales.

12 AOÛT

Visite de Christian Nolin et de Robert Trempe. Ne sachant pas que j'étais à l'infirmierie, ils s'étaient présentés à la résidence Champagnat. Nous piqueniquons dans une pièce libre près de ma chambre.

[220]

18 AOÛT

Pour soulager la douleur de sciatique, je dois recevoir une infiltration de cortisone entre deux vertèbres. Je me rends d'abord dans une clinique du chemin Quatre-Bourgeois. L'équipement de la clinique est en panne. On m'avait prévenu, mais le message était tombé dans ma boîte vocale, et je n'avais pas vérifié. On nous renvoie à une clinique située à Loretteville. Le pire, dans ces déplacements, c'est que je dois le faire avec une marchette. Je dois donc me déplacer, de l'auto à l'entrée de la clinique, et de là à la salle de rayons X. Le confrère qui me conduit est patient et attentionné.

19 AOÛT

Visite du père Yvan Mathieu, que j'ai connu à Jérusalem en 1990. Il était venu visiter un de ses confrères, Maurice Dupont, hospitalisé à notre infirmerie. Une visiteuse du frère Dupont, apprenant que j'occupais maintenant l'ancienne chambre de ce dernier, se pointe chez moi, le temps de me lancer : *Allez-vous mourir ici, vous aussi ?* Le fait est que pour la plupart de ceux qui sont ici, il s'agit de leur dernière escale.

Accrochée de part et d'autre à une tige de la marchette, une pochette que j'appelle mon kangourou. Ce terme déclenche une série de questions :

Q. Quand il a peur, où se cache le kangourou ? R. Dans sa poche.

Q. Le livre préféré du kangourou ? R. Le livre de poche.

Q. Pourquoi le kangourou déteste-t-il la pluie ? R. Parce que les petits jouent en dedans.

20 AOÛT

Lu, je ne sais plus où : « Deux fumeurs marchaient copains-clopants ».

21 AOÛT

Benoît XVI à Cologne. Au moment des grands rassemblements nazis des années 1930, on n'aurait pas imaginé les JMJ de Cologne. Je suis les reportages de la télévision. Je note que G.W. Bush ne parle que l'anglais ; Jacques Chirac, le français et l'anglais ; Benoît XIV, l'allemand, le français, l'italien, l'anglais, l'espagnol. Je pourrais ajouter le latin.

23 AOÛT

Visite de Didier Fessou. Il admira la qualité de l'organisation matérielle de l'infirmerie. Visite de Claudette.

[221]

24 AOÛT

Visite de Jean-Noël Tremblay.

29 AOÛT

Longue visite de Didier Fessou.

30 AOÛT

Je condense ici l'essentiel des conversations que j'ai avec Borromée Caron dans la léproserie. Son père était beurrier et postillon. Il me décrit longuement les calculs de la teneur en gras et en eau du lait des fournisseurs de son père ; de la préparation des caisses de bois de 56 livres. Ma mère avait obtenu une caisse vide d'un épiciers. Je revois encore l'embouffetage des quatre côtés de la caisse. Seuls le dessus et le fond de la boîte étaient fixés par des clous. Il me décrit aussi comment on coupait les livres de beurre à même une meule, avec un fil d'acier chauffé. D'où l'expression méprisante, appliquée à un zarzais : « C'est pas lui qui a *inventé le fil à couper le beurre* ».

Postillon, le père de Borromée était aussi un bon connaisseur de chevaux.

31 AOÛT

Frère Wilfrid Breton, responsable de l'infirmierie, a remis au frère Borromée Caron *La Réponse de Pierre*, un fascicule publié en 1956 par la Fédération des frères enseignants et dont l'auteur est le frère Pierre-Jérôme !

[221]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Septembre 2005

1^{er} SEPTEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

Je vérifie l'expression : « tomber en enfance ». Les membres du personnel infantilisent davantage les deux ou trois patients parmi les plus handicapés. On leur parle comme à des bébés.

3 SEPTEMBRE

Durant la matinée, visite d'Alain Bouchard. De 14 h 30 à 17 h, visite de Jean-Noël et de Marie-Claude.

4 SEPTEMBRE

Le nom de Cicéron lui vient de ce qu'il avait sur le nez une petite verrue de la grosseur d'un pois chiche. De là, je suppose, la plaisanterie : « *Chi c'est rond, c'est pas carré.* »

[222]

Marie parlait en patois à Bernadette Soubirous : « *Que soy era immaculada conceptiou.* »

Assis dans la léproserie, je vois plusieurs stations géostationnaires. Q. Dans la « nuit sans voile », comme chantait Tino Rossi, suis-je devenu halluciné ? R. L'halluciné voit vraiment ses hallucinations, mais il ne se demande pas s'il est halluciné. Je ne suis donc pas halluciné. C.Q.F.D.

5 SEPTEMBRE

Réduction des sujets de conversation dans la léproserie. On est réduit à ses réductions. À la télévision, Céline Dion nous offre une petite « braille » à propos de la « lenteur » des secours aux sinistrés de l'ouragan Kristina. Elle blâme le président américain en s'autorisant du million de dollars qu'elle vient de donner pour l'aide aux sinistrés. Une bonne partie de cet argent a été gagnée à Las Vegas.

À 14 h, longue visite de Didier Fessou.

7 SEPTEMBRE

Visite de Claudette Nadeau.

8 SEPTEMBRE

Nativité de Marie. Dans l'hymne du matin, on l'appelle « Sœur des pécheurs ».

J'établis mes niveaux d'appartenance, par ordre décroissant : 1) catholicisme ; 2) Communauté des Frères Maristes ; 3) le Canada ; 4) le Québec ; 5) le Lac-Saint-Jean ; 6) Métabetchouan.

Il me revient à la mémoire que, le 2 juillet 1950, j'étais alors à l'hôpital Laval, j'avais été autorisé à me rendre à Valcartier où se tenait une retraite, pour prononcer mes vœux perpétuels. Peu après, j'avais publié un article dans la revue communautaire *Entre nous*. Je terminais l'article en citant le dernier verset du *Te Deum* : *In Te, Domine, speravi, non confundar in aeternum. En toi, Seigneur, j'ai espéré, je*

ne serai pas confondu éternellement. On trouve la même affirmation chez *Daniel* 3, 40.

9 SEPTEMBRE

Je suis autorisé à passer deux jours à la résidence Champagnat. Je n'en finis plus de ramasser ce que je veux rapporter à la résidence et de prévoir ce que je veux rapporter à l'infirmierie.

[223]

12 SEPTEMBRE

Hier, retour à l'infirmierie. Vague sentiment d'accablement à l'idée de ma « réduction » : je vois d'avance ce qui m'attend. Je ne veux point trop me l'avouer, mais j'en suis à ma dernière escale.

16 SEPTEMBRE

Hier, après s'être déclarée victime d'une « stratégie mesquine », Michaëlle Jean invoque le témoignage de sa fille (6 ans) qui se déclare « fière d'elle ». Ben ! À 6 ans, si l'on m'avait demandé si j'étais fier de ma mère, j'aurais dit quoi ? Que j'en avais honte, histoire de titiller la galerie ?

On parle beaucoup de la « grippe aviaire » sans préciser, ce qui ne serait pas un luxe, qu'aviaire vient de oiseau. Par association d'idées, rappelons que la grippe espagnole fit plus de victimes, et plus rapidement, que la grippe aviaire. Mais pourquoi l'a-t-on appelée « espagnole » plutôt qu'allemande ou russe ?

Durant mon enfance, j'ai beaucoup entendu parler du tremblement de terre de 1925, qui ne fit aucune victime, et de la crise économique de 1929. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas coupable, puisque je n'étais pas né.

Quant au tsunami de décembre dernier, on parle de 260 000 morts. Mais les médias sont braqués sur les quelque 1 500 morts de la Nouvelle-Orléans. Dans *Le Soleil* du jour, à la Une, un pôpa et une môman sont tout contents de présenter leur fils (3

ans) qui vient d'être vacciné contre la grippe aviaire. Les parents ont leur photo dans une gazette, grâce à leur fi-fils.

17 SEPTEMBRE

Nouvelle visite à la résidence Champagnat. Retour à l'infirmier le 20. Le 19, visite de Mozart qui s'était d'abord rendu à l'infirmier !

24 SEPTEMBRE

Visite de Me Jean Côté.

26 SEPTEMBRE

Fête des Saints-Martyrs-Canadiens. Ils ont poussé très loin « l'inculturation », comme on ne disait pas à l'époque. Du même coup, ils furent de grands « médiateurs » entre la civilisation européenne et la civilisation pré-colombienne des autochtones. Pré-colombienne en ceci, notamment, qu'ils ne connaissaient pas le cheval.

[224]

28 SEPTEMBRE

Brève séance de traitement par une jeune physiothérapeute. Elle est habillée comme la chienne à Jacques : jeans « taille basse », nombril à l'air.

[224]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Octobre 2005

3 OCTOBRE

[Retour à la table des matières](#)

« Le jugement de Dieu menace l'Occident », annonce Benoît XVI. Le Journal de Québec reprend cette nouvelle de l'agence France Presse. Là où l'homme se fait l'unique maître du monde et le propriétaire de lui-même, n epeut exister la justice. C'est alors le règne de l'arbitraire, du pouvoir et des intérêts.

8 OCTOBRE

En lisant les journaux, je suis frappé de l'uniformisation régnante : mêmes titres, mêmes photos, même air de tripes : on joue très fort l'émotion.

Mon destin piétine : il arrive que frère Wilfrid Breton, responsable de l'infirmierie, est le premier « chef d'emploi » sous lequel je me suis trouvé en juillet 1941. Je lui dis que j'ai une photo prise le 15 août 1943. Il veut la voir et en faire faire une copie. Il s'agit d'une de ces photos où l'on « balayait un groupe » important de droite à gauche. Le photographe couvrait son appareil avec un drap noir, et il ne fallait

pas bouger. J'avais trouvé cette photo dans une écurie, à Valcartier. Tous les visages sont parfaitement fixés. Je me revois donc tel que je paraissais à 16 ans.

10 OCTOBRE

Hanah Arendt cite saint Augustin : *L'homme a été créé pour qu'il y ait du commencement*. Parlant d'elle-même en tant que juive, elle dit : *Notre héritage n'est précédé d'aucun testament*. Ce n'est pas le cas des chrétiens.

L'évangile de l'enfance de Jésus, chez Luc. Il est impossible qu'il ait connu les détails qu'il rapporte : le dialogue avec l'archange Gabriel, la naissance dans une étable, la fugue de Jésus au Temple, sinon de la bouche même de Marie. Il fallait donc que cela fût révélé. Il n'y a point d'autre mot. Même remarque en ce qui concerne Matthieu 2, 13 et 20.

Relisant *Dossier Untel* (1973), je suis étonné de ce que j'y retrouve. Le *Dossier* a été publié 32 ans après les *Insolences* ; je relis en diagonale des textes qui étaient déjà vieux de 13 ans !

14 OCTOBRE

Examen à l'hôpital de l'Enfant-Jésus par le docteur Jacques Francœur, neuro-chirurgien. Au moment de le quitter, je vois bien qu'il m'a « reconnu » et même [225] qu'il a lu quelques-unes de mes écritures, puisqu'il me dit qu'il partage mon admiration pour Jean-François Revel.

Note postérieure (27 novembre) : Sans que je le demande, le Dr Yvan Turmel, médecin attitré de l'infirmerie, m'avait accordé mon « bleu ». Je me croyais, moi aussi, libéré de l'infirmerie. Mais j'ai attrapé un rhume de cerveau, et mon état s'est rapidement détérioré. Dans la soirée du 27 et la nuit du 28, je suis entré en « détresse respiratoire ». Aussitôt que j'ai pu le faire, et toujours après deux ou trois séances de récupération, j'ai réussi à débarrer la porte de mon bureau, à m'habiller et à téléphoner à l'infirmerie pour que l'on vienne me ramasser. Durant la nuit, je suis passé tout près de composer le 911. Je me retrouve donc à l'infirmerie vers 11 h. Quelques jours plus tard, une infirmière me dit que j'avais les ongles des doigts bleutés !

20 OCTOBRE

Visite de Bruno Hébert.

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus nous invite à ne point nous préoccuper du lendemain. *Le lendemain s'occupera de lui-même. À chaque jour suffit sa peine* (Mt 7, 34). Le latin porte : *sufficit diei malitia sua. À chaque jour suffit sa malice.*

Q. : Les livres que j'ai lus, dévorés même, et dont je ne me souviens plus, sinon du titre et encore, pas toujours, que sont-ils devenus ? M'auront-ils profité ?

R. : Je les ai assimilés. Ils sont devenus moi. *L'essentiel de la biographie d'un écrivain consiste dans la liste des livres qu'il a lus* (Valéry Larbaud, cité par Simon Leys dans *Les Idées des autres*, Plon, 2005). J'y apprendis que Jean Paulhan, Raymond Queneau et Jorge Luis Borges admiraient Chesterton, et que Simone Weil admirait l'antisémite Céline. Citant Bloy, *Pas de nouvelle de Dieu*, Leys y va d'un éloge senti de Bloy et de son prodigieux « journal », son chef-d'œuvre.

26 OCTOBRE

« L'affaire Raymond Lévesque ». Il avait accepté le prix du Gouverneur général, qui s'accompagne d'une bourse de 15 000 \$. On le convainc de refuser le prix, ce qu'il fait, trois semaines après l'avoir accepté. Puis la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal lance une souscription qui rapporte 33 000 \$. Tout est profit pour Raymond Lévesque en cette affaire ! L'affront à Ottawa et l'argent dans sa poche.

[226]

29 OCTOBRE

Avec Borromée Caron dans la léproserie. Il dit « le p'tit gris » au lieu de « pedi-ree ». *J'allume la lumière pour qu'on s'entende fumer.* Je pense à Racine *J'entendrai des regards que vous croirez muets.*

[226]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Novembre 2005

8 NOVEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

Lu *Le Solstice d'été* de Guy Favrie, club France Loisirs, 1994. Le récit d'un homme qui devient progressivement aveugle à partir de l'âge de 10 ans ; qui réussit à obtenir un diplôme de physiothérapeute ; qui se marie et devient père de 4 enfants. À l'âge de 28 ans, un ophtalmologiste réussit à lui rendre la vue. Mais il arrive que la reconquête de la vue s'avère plus pénible que la longue réduction à la cécité. Il est d'abord confronté à voir réellement ce que sont les êtres (femme, enfants, amis) qu'il s'était construits. Symétriquement, ceux-ci sont privés de leur statut de supériorité envers lui.

12 NOVEMBRE

Rêve de cette nuit : j'écris une lettre au frère Albert Ouellet (décédé depuis plusieurs années). Je repasse ma lettre. J'ai écrit « distraitement ». Je dois la corriger. La lettre est datée du 2 octobre.

14 NOVEMBRE

Examen en physiatrie à l'hôpital Saint-François-d'Assise.

15 NOVEMBRE

La nuit est avancée, mais je ne dors pas. J'entends la sonnerie d'appel d'un patient. À la 15e sonnerie, je me rends avertir le préposé. Il dormait.

16 NOVEMBRE

Examen de la vue au Centre médical de Cap-Rouge. Voilà enfin une pièce d'équipement qui n'enregistre pas de régression !

19 NOVEMBRE

Un confrère qui était à l'infirmerie de Château-Richer a été « relocalisé » à l'infirmerie d'Iberville il y a plus d'un an. Je m'en informe auprès d'un confrère qui vivait avec lui il y a quelques jours. Il me répond : *Quelle nouvelle voulez-vous que je vous donne ? Il mange avec nous ; il joue aux cartes.* Mais il prend soin d'ajouter : *Il fume.* Et voilà la tare absolue.

[227]

Le confrère en question est un excellent accordéoniste. De temps en temps, il nous offre un caf 'conc' Il joue de vieux airs qu'il chante en s'accompagnant à l'accordéon : Tino Rossi, Alibert, les Compagnons de la chanson, Édith Piaf, etc. Il a recopié plus de 600 chansons. On peut suivre les paroles sur un des cahiers à anneaux qu'il met à la disposition des auditeurs. Je regarde les visages des confrères. Je regarde longuement un patient, Alzheimer profond. Il a le visage tout illuminé et il bat la mesure. Musique consolatrice, langage universel : on fait jouer de la musique dans les poulaillers et dans les étables. Et elle entraîne (c'est le cas de le dire) des milliers d'hommes aux abattoirs des patries. Qui dira mieux que Céline, là-dessus : il

est assis à une table de café avec Arthur Ganate. Passe un régiment, musique en tête. Ferdinand (le porte-parole de Céline) se laisse entraîner

avec le régiment derrière le colonel et sa musique. Yen avait plus qu'il yen avait encore des rues, et puis dedans des civils et leurs femmes qui nous poussaient des encouragements, et qui lançaient des fleurs, des terrasses, devant les gares, des pleines églises. Il y en avait des patriotes ! Et puis il s'est mis à y en avoir moins des patriotes... La pluie est tombée, et puis encore de moins en moins et puis plus du tout d'encouragements, plus un seul, sur la route.

Nous n'étions donc plus rien qu'entre nous ? Les uns derrière les autres ? La musique s'est arrêtée. (...) J'allais m'en aller. Mais trop tard ! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était faits, comme des rats.

Je place ici l'épigraphe du *Voyage* :

Notre vie est un voyage
Dans l'hiver et dans la Nuit,
Nous cherchons notre passage
Dans le Ciel où rien ne luit.
(Chanson des Gardes Suisses, 1793)

21 NOVEMBRE

Fête de la Présentation de Marie au Temple. L'Église d'Orient a célébré dès le VI^e siècle cette fête où Joachim et Anne présentent au Temple la jeune Marie. La liturgie souligne aujourd'hui que Marie est elle-même le Temple du Très-Haut par sa qualité de mère de Jésus.

23 NOVEMBRE

Et me revoici à la résidence Champagnat, sans illusion. Car, entre-temps, les responsables de l'infirmierie ont jugé (et je suis d'accord) que je devrai « descendre » à l'étage de la communauté autonome de Château-Richer, ce qui implique que je dois libérer l'appartement que j'occupe à la résidence Champagnat. [228] Le provincial est venu me voir à ce sujet. Mon départ, en effet, touche mes deux confrères et la cuisinière.

Nos vies résultent de choix de plus en plus restrictifs et qui s'exercent sans qu'on s'en aperçoive. Mais vient le moment où l'on est placé devant la dernière escale ; *the point of no return*. C'est le point où je suis. Exemple concret : dans l'appartement où je serai désormais, les murs dont je disposerai peuvent loger 90 pieds linéaires d'instruments de travail : volumes, ordinateur, chaises pour les visiteurs, espaces de passage d'une pièce à l'autre. Je devrai donc entreposer beaucoup de choses. Notamment, le reste de ma bibliothèque, fort modeste, au demeurant, mais qui n'en est pas moins le dépôt d'une vie de lecture.

Demande d'une entrevue téléphonique de Denise Bombardier, par l'entremise de sa recherchiste. Sujet : articles des journaux sur la qualité du français des professeurs. Titre du *Journal de Québec* : *Des cancrs diplômés*. Je refuse. Denise, qui était assise à côté de la recherchiste (mais je l'ignorais), demande quand même à me dire un mot. Quelques heures plus tard, je vois par hasard dans le mensuel *Lire* de septembre :

À chaque rentrée scolaire sa diarrhée éditoriale. Depuis 1968, des centaines de livres, des tonnes de rapports et d'expertises sur l'école en France. Au secours, Jules Ferry ! Ils sont devenus fous ! (...) Chaque année, le malheureux citoyen contribuable se voit rappelé à l'ordre à propos de cette école publique, ce mammoth dévoreur de crédits, incapable d'apprendre à lire aux enfants à l'entrée dans le secondaire ou de leur assurer un minimum de formation à la fin de leur scolarité. Ce refrain-là a été tellement seriné qu'il n'alarme plus.

Pour finir, l'auteur de l'article cite le titre d'un livre : *École : le pire est à venir ?* Avec un point d'interrogation pour tenter de rassurer les parents. *Le pire ? Bonjour les grèves !* On se croirait au Québec.

On lit ou l'on entend régulièrement les politiciens saupoudrer les milliards d'est en ouest. Mais qu'est-ce qu'un milliard ? Cette année, Louis Dubé a préparé les documents de réflexion pour la récollection annuelle de l'Avent chez les Dominicains. En voici un extrait :

Combien de temps cela prendrait-il pour compter un milliard, au rythme d'un chiffre à la seconde ? Il va sans dire qu'au début on peut aller plus vite qu'un seul chiffre à la seconde, mais rendu à la hauteur de 2 124 932, etc., la seconde est nécessaire et peut-être même plus. Aux fins du problème, demeurons avec la seconde, tout le long de ce travail. Essayons pour savoir.

$60 \text{ sec.} \times 60 \text{ min.} = 3\,600 \text{ sec. à l'heure.}$

$3\,600 \text{ sec.} \times 24 \text{ heures} = 86\,400 \text{ sec. pour une journée}$

$86\,400 \text{ sec. par jour} \times 365 \text{ jours} = 31\,536\,000 \text{ sec. pour une année}$
[229]

Combien d'années pour compter notre milliard ? Soit

$1\,000\,000\,000 \text{ divisé par } 31\,536\,000 = 31\,709\,791\,98 = 31.7 \text{ ans.}$

Vous avez travaillé 224 heures par jour sans aucun repos. Il faut multiplier par 3 si vous calculez le travail à 8 heures par jour. Donc 95 ans et des poussières, pour compter un seul milliard à 8 heures par jour.

25 NOVEMBRE

La mort est un chat. Une chose est sûre : mourir nous libère de la mort. Ce n'est pas rien (Serge Bouchard, *Le Devoir* du jour). Je suis fatigué de ce genre de pirouettes. Le mot vient de « toupie ». J'ai peur de mourir. Jésus aussi a eu peur de mourir. Il l'a dit à Pierre, Jacques et Jean. Il ne l'a pas dit pour le *fun*. Il s'en trouve pour raffiner en disant que la « nature divine » de Jésus venait au secours de sa « nature humaine ». En clair, Jésus « actait », il « jouait » son angoisse. Mon sentiment, c'est que Jésus est mort dans la foi nue, l'espoir déçu, l'amour bafoué.

26 NOVEMBRE

Inépuisable jeu de mots : *Enfermés dehors*.

Quand je récite le *Veni Creator*, par exemple, il se trouve que l'Esprit se prie lui-même. Saint Paul dit, en effet, que nous ne savons pas prier, mais que l'Esprit lui-même *intercède pour nous en des gémissements ineffables. Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. (Ro 8, 27)*

27 NOVEMBRE

Évangile du jour : *Ce que je vous dis là, je le dis à tous : Veillez. Vigilate et orate (Mc 13,37)*. Le célébrant signale que l'étymologie du prénom « Grégoire » porte l'idée de garder, de veiller sur.

28 NOVEMBRE

Les politiciens-clowns. On pense à Sol lorsqu'il dit : *les politichiens*. Lors d'une entrevue, Chantal Renaud se revoit nageant sur le dos, les seins nus. Elle se laisse demander « si elle les reconnaît ». On lui demande aussi si Bernard Landry et elle faisaient l'amour en latin. Elle répond que cette langue morte, qu'affectionne son mari, est citée dans le *Kama Sutra. Le cunnilingus, ça ne vous dit rien ?* Elle avoue être une femme horizontale qui passe beaucoup de temps dans la chambre à coucher. Bernard Landry, qui écoutait en coulisse, a tenu à ajouter : *Elle a aussi des verticalités fantastiques*. Il ne nous reste plus qu'à nous inviter chez les Landry.

[230]

Dans une autre gazette, on voyait Paul Martin en col roulé faisant sauter une crêpe dans un poêlon à Vancouver. On ne voit jamais un soldat faire le clown, pour la raison qu'un soldat vit toujours sous l'œil du vrai. Le vrai révélateur, c'est la mort. Nul ne meurt « à crédit ».

30 NOVEMBRE

Fête de saint André, apôtre. La croix dite de Saint-André forme un X. Elle fait partie des armoiries de la Grande-Bretagne et, par voie de conséquence, des armoiries du Canada.

Téléphone d'une inconnue. Elle veut savoir si Paul Tremblay, qu'elle a connu au début des années 1960, était quelqu'un de tourmenté en matière de foi. Je parle longuement avec elle, mais je n'arrive pas à savoir pourquoi elle se questionne à propos de Paul Tremblay.

Il y a une trentaine d'années, une femme était venue me rencontrer à mon bureau au Campus, pour savoir si Jean Marchand s'était suicidé ou s'il était mort par accident.

Dans les deux cas, qu'est-ce qui pousse une femme à vouloir connaître la réponse ? Et, dans les deux cas, après si longtemps ? Ma réponse : le refus de savoir devancer tout adieu.

[230]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Décembre 2005

1er DÉCEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

J'apprends un mot nouveau : équipementier : responsable de l'équipement pour une ville, une école, etc.

André Boisclair estime que l'annonce, par Stephen Harper, qu'il soumettrait le mariage des gais à un vote libre aux Communes constituerait un recul inadmissible. On comprend la position d'André Boisclair en tant qu'homosexuel déclaré.

Colloque de MIELS-Québec au Campus. Cet acronyme signifie : Mouvement d'information et d'entraide dans la lutte contre le sida à Québec. On m'apporte une pleine pochette de dépliants sur le condom, les MTS, etc. Ils sont très ingénieux et fort bien présentés. Je retiens, en tout cas, que VIH signifie virus de l'immunodéficience humaine, et que SIDA signifie syndrome de l'immuno-déficience acquise.

2 DÉCEMBRE

En fin d'après-midi, rencontre et souper avec Claudette et les Tremblay. À la lumière de chandelles, nous écoutons de vieux airs et même un peu de grégorien : le *Rorate Coeli desuper*, pendant que le vent sifflait à la fenêtre.

[231]

Je viens de terminer la lecture de *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, de Maria Valtorta (Emilio Pisani, éditeur, 1979). Il s'agit du premier de 10 volumes. Maria Valtorta est née à Caserte le 14 mars 1897. Elle est morte à Viareggio le 12 octobre 1961. À partir de 1943 jusqu'en 1947, Maria écrit (ou dicta) environ 15 000 pages de cahiers.

Le frère Wilfrid Breton, responsable de l'infirmierie, m'avait parlé à plusieurs reprises des écrits de cette mystique. Avant mon départ de l'infirmierie, il m'a remis le premier volume. J'ai toujours été réticent vis-à-vis des révélations faites aux mystiques : Anne-Catherinc Emmerich, Thérèse Neumann, Marthe Robin, entre autres. Je tiens, en effet, que la Révélation est close et renfermée dans les livres canoniques reconnus par l'Église catholique et qu'elle suffit au salut des hommes.

Dans *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, j'ai lu beaucoup de remarques propres à nourrir la réflexion, notamment pour la récitation du chapelet. Je trouve cependant que l'ouvrage est « garruleux », c'est-à-dire bavard. De plus, et cette réticence est plus sérieuse, l'auteur nous amène à penser que Jésus et Marie bénéficiaient de deux niveaux de connaissance, donc de deux niveaux de sensibilité par rapport aux situations où ils se trouvaient. Ainsi, la nature divine de Jésus communiquait une force et une connaissance divines à sa nature humaine. Marie, en vertu de sa conception immaculée, était préservée des tares originelles de la nature humaine. Cela reviendrait à dire que Jésus « actait » sa condition humaine ; qu'il « jouait à être un homme » ; qu'il était « déguisé » en homme. Quant à moi, par exemple, je tiens que Jésus a vraiment éprouvé une tristesse mortelle lors de son agonie à Gethsémani : *Tristis est anima mea usque ad mortem : Mon âme est triste à mourir* (Mt 26, 38).

3 DÉCEMBRE

Éditorial de Gérard Filion, en date du 4 décembre 1948, et repris dans *Le Devoir* du jour. Le titre : *La prière ou la bombe atomique ?* Un pareil titre en 2005 provoquerait des sourires « supérieurs ». Je regarde mes mains : atrophie musculaire. Je vois le moment où j'aurai les mains palmées comme les pattes d'un canard, et boiteux de surcroît.

5 DÉCEMBRE

En vue de mon déménagement à Château-Richer, Claudette et moi passons plus de cinq heures à placer mes livres dans des boîtes de carton.

[232]

7 DÉCEMBRE

Rencontre avec le docteur Yvan Turmel à l'infirmierie de Château-Richer. Il me donne lecture du résultat de mon examen du 14 novembre. Un défilé d'une vingtaine de termes médicaux. Heureusement que je me souviens du peu de grec que j'ai étudié vers les années 1956-1957. Je retiens « dénévation » des doigts de la main droite. En clair, sensibilité réduite et main de « beurre ». Cent fois par jour, j'arrive mal à saisir un objet ou à le retenir.

Avant de rentrer à Champagnat, je subis une radiographie pulmonaire à la clinique Mailloux. Je suis examiné sous tous les angles et à toutes les profondeurs, mais je suis « intraitable ».

8 DÉCEMBRE

Fête de l'Immaculée Conception.

À 14 h 30, visite de Didier Fessou. Il me fait cadeau du *Petit Larousse* grand format, édition de 2006.

À compter de 16 h, je continue, avec Claudette, à placer mes livres dans des boîtes. Nous soupçons ensemble. Après son départ, je passe un long moment à rêver sur la planche des drapeaux, comme je faisais, enfant, celle du petit *Petit Larousse* de ma sœur aînée. C'était d'ailleurs le seul volume que nous avions dans la maison.

9 DÉCEMBRE

Je passe encore plusieurs heures avec Claudette à placer mes livres dans des caisses. Nous soupçons ensemble.

11 DÉCEMBRE

Dimanche. Invitatoire de l'Office de l'Avent : *Allons au-devant de Celui qui* vient.

À 13 h 30, avec les Tremblay, Claudette et Andrée Beaudoin, nous chargeons les caisses de livres et les tablettes libérées de la bibliothèque, et nous rendons à Château-Richer pour l'opération inverse : décharger les caisses et commencer à poser les tablettes sur les murs de l'appartement que j'occuperai à Château-Richer. Nous sommes de retour à la résidence Champagnat à 19 h 30.

12 DÉCEMBRE

Visite du provincial. Il vient rencontrer mes deux confrères et la cuisinière pour les informer des ajustements consécutifs à mon très prochain départ pour Château-Richer. Ma relocalisation entraînera en effet, d'ici au 30 juin prochain, [233] celle de mes deux confrères et la cessation d'emploi de la cuisinière. Ce brasse-camarade implique beaucoup de démarches et de consultations. Personne n'est en position de décider seul.

13 DÉCEMBRE

Deux affirmations à tenir à bout de bras quant à la position de l'Église catholique vis-à-vis de la prêtrise et des homosexuels :

- It's not discrimination, for example, if one does not admit a person who suffers from vertigo to a school for astronauts. (Zenon cardinal Grocholewski)
- The new Pope has identified a group of people and said, regardless of how they behave or what they do, they are beneath serving God. It isn't what they that he is concerned with. It's who they are. They are the new Samaritains. And all of them are bad (Andrew Sullivan, catholique et homosexuel déclaré.) Les deux citations sont tirées du *Time Magazine* du 12 décembre.

Dans *The Tablet* du 3 décembre je lis plusieurs opinions sur le même sujet, signées par des théologiens, des historiens, des psy et des sous-psy. Je remarque une grande convergence entre elles. En substance, elles reviennent à rappeler que

The document's primary scope was to forcefully reiterate the Vatican's long-standing position that homosexuality can never be considered anything but a disorder and rejected the argument that homosexuals could be priests as long as they remained faithful to their promises or vows of celibacy.

Une caricature montre un prêtre, responsable de l'admission dans un séminaire, qui demande à un candidat : *Moving on to films* : « *Sound of music* ? » or « *Name of the Rose* ? »

Et par (lâche) association d'idées : Gestapette, surnom affublé à Abel Bonnard, ministre de l'Instruction publique à Vichy, réputé pour ses penchants homosexuels et pro-nazis. (*Le Point*, 1^{er} décembre 2005)

Note postérieure

I take issue with the religious right wanting to ban gay marriage and I believe that we should all be in favour of same-sex nuptials. After all, why should gays be exempt from misery ? (*The Economist*, 21 janvier 2006)

Efficacité des « mesures périphériques » :

- Aujourd'hui, séance d'examens de fin de session pour les élèves du collégial dans l'ancienne chapelle de la résidence. Je ne les ai même pas [234] entendus entrer, et mon bureau est à 10 pieds. *Cérémonie fait ortho-doxie*, disait Alain. En clair, les élèves se comportaient comme ils l'auraient fait dans une église, croyants ou non.
- J'ai souvent expérimenté que le fait de toujours commencer une réunion à l'heure indiquée agit rapidement sur les retardataires invétérés. Encore faut-il terminer à l'heure fixée et annoncée. Et cela *aussi* fait partie du *contrat*. Couper une phrase en deux, s'il le faut.

14 DÉCEMBRE

Cette date me rappelle le 14 décembre 1947. C'était un dimanche. J'avais passé l'année précédente à notre infirmerie de Saint-Hyacinthe. J'avais fini par obtenir l'autorisation de retourner à notre scolasticat de Valcartier. Je m'enfonçais de plus en plus. Le provincial, qui avait entrepris, à mon insu, des démarches pour mon admission à l'hôpital Laval (qui était alors exclusivement un sanatorium) m'avait dit : *Mon p'tit Frère, préparez vos affaires. Vous entrez au sanatorium Laval cet après-midi.*

Toutes « mes affaires » tenaient dans une petite mallette. Sauf que je n'avais pas de pyjama. Je m'étais assis entre les deux lits dans la chambre (le numéro 19) que sœur Saint-Adelphe m'avait indiquée. Une petite heure plus tard, me trouvant toujours assis entre les deux lits, elle m'avait dit : *Il faut vous coucher.* Et elle était allée me chercher un pyjama, car je n'en avais pas apporté.

Cinquante-huit ans plus tard, je me retrouve dans la même situation, sauf que mes « affaires » ne tiennent plus dans une petite mallette ! Et que la tuberculose a été remplacée par le cancer, la « détresse respiratoire » (en termes poétiques) ; MPOC, pour être bien savant : maladie pulmonaire obstructive chronique. Et me voici amené à consigner (c'est le cas de le dire : je dépose à la consigne) quelques réflexions sur la dernière escale. La dernière halte, la dernière étape.

Je viens de rappeler mon passage du scolasticat de Valcartier au sanatorium Laval. Certes, j'étais fort mal en point. J'ai su bien plus tard que j'étais décompté. Je n'ai cependant pas vécu ce passage comme une dernière escale. Par la suite, j'ai connu bien d'autres passages. Quand je suis passé, par exemple, du poste d'éditorialiste en chef à *La Presse* à celui de directeur général du Campus. Mais mon passage du Campus à Château-Richer est ma dernière escale.

15 DÉCEMBRE

Dîner au restaurant avec Me Jean Côté, puis retour à la résidence Champagnat.

[235]

17 DÉCEMBRE

Départ pour l'infirmierie vers 15 h.

19 DÉCEMBRE

J'ai dû libérer la chambre que j'occupais à l'étage de l'infirmierie et m'installer à l'étage inférieur. À compter de 10 h, Claudette et Jean-Noël continuent à vider mes boîtes de livres et à les placer sur les tablettes.

20 DÉCEMBRE

À compter de 11 h 30, apéro, distribution de cadeaux, dîner dans la grande salle. Ces rencontres exigent beaucoup de travail de la part des membres du personnel et de certains confrères.

21 DÉCEMBRE

Le médecin me communique ce matin le résultat de ma radiographie pulmonaire du 7 décembre. Elle révèle un cancer. Après les Fêtes, je subirai une « résonance magnétique » qui déterminera le moment et l'étendue d'une intervention chirurgicale. L'infirmière envoie tout de suite une télécopie pour connaître la date de la « résonance ».

Je ne suis pas le premier à apprendre qu'il a un cancer. Ici même, quatre confrères en sont atteints et sont en « rémission ». Je souhaite seulement manifester autant d'élégance qu'eux.

Depuis trois jours, je songeais à annuler mon invitation annuelle à quelques amis à l'occasion de Noël. Je dois aussi poser certains gestes administratifs ou de circonstance. Je me rends donc dîner à la résidence Champagnat. Claudette me rejoint vers 14 h pour préparer la rencontre. Dans toute cette affaire, je ne suis guère que le gérant d'estrade. La rencontre se déroule fort joyeusement, mais elle se termine beaucoup plus tôt que les années précédentes.

22 DÉCEMBRE

Avec Jean-Marie Laurendeau et Jean-Noël, je fais deux voyages de la résidence Champagnat à Château-Richer pour continuer mon installation dans mon nouvel appartement.

23 DÉCEMBRE

De 10 h à midi, visite de Louis-André Richard. Il me raconte toutes les péripéties et tous les aléas du récital d'extraits des *Confessions* de saint Augustin par [236] Gérard Depardieu qui a eu lieu à la basilique Notre-Dame de Montréal, le 23 novembre dernier.

À 14 h, visite de Me Jean Côté.

À 15 h 30, visite d'Alain Bouchard.

24 DÉCEMBRE

À 20 h, messe de la nuit. Une centaine de paroissiens de Château-Richer assistent à la messe, de même que bon nombre de confrères de la région. Échanges de vœux, cadeaux, réveillon.

Après la messe, le frère supérieur nous annonce la mort du frère Patrice Rouleau, survenue vers 20 h. Il avait 88 ans. Il était membre de la communauté des Frères de saint François-Régis qui a fusionné avec la communauté des Frères Maristes en 1959. Sans perdre son identité canonique, cette communauté avait été placée sous la tutelle des Frères Maristes au début des années 1940. C'est ainsi que j'ai connu le frère Patrice au scolasticat de Valcartier en 1945. Il fut longtemps commissionnaire au Campus. Il était le dernier survivant des Frères de saint François-Régis.

Au moment d'une fusion, les membres de la communauté fusionnée sont automatiquement relevés de leurs engagements vis-à-vis de leur communauté, s'ils le désirent, ou bien sont incorporés dans la communauté d'accueil. Les restes des Frères de saint François-Régis, d'abord inhumés dans leur cimetière de La Baie, furent par la suite transportés dans le lot des Frères Maristes dans le cimetière de Desbiens.

Liaison zélée : « Dieu saint et fidèle » s'entend : « Dieu sainte et fidèle ».

Noël

Messe à 9 h. À 11 h 30, rencontre et dîner communautaire dans la grande salle.

28 DÉCEMBRE

Je me rends à la résidence Champagnat pour certaines obligations administratives ou de circonstance. Souper chez Claudette.

30 DÉCEMBRE

À 10 h 30, funérailles du frère Patrice Rouleau. Hier soir, à 20 h 15, brève célébration devant la dépouille du frère Rouleau : prières et chants de circonstance. Pour terminer, le frère provincial demande aux personnes présentes de partager un souvenir, une anecdote à propos du frère Patrice. L'invitation est maladroite : il n'est pas courant, au Québec, en tout cas, de s'exprimer spontanément devant des inconnus ni même devant des confrères. Après un long et lourd silence, le provincial, pour casser la glace, comme il a dit, rapporte un souvenir plutôt [237] codé. Peu après, le

frère Wilfrid Breton nous fait part d'une demande que le frère Rouleau lui avait faite quelques jours avant de mourir, c'est-à-dire d'inviter des anciens de Vauvert à ses funérailles.

Le frère Raphaël Tremblay travaille longuement à relancer mon ordinateur et mon imprimante. Le passage de la résidence Champagnat à Château-Richer a indisposé ces ombrageuses machines.

Depuis 1970, les cercueils des frères sont déposés dans la crypte située à quelque 300 pieds à l'est de la maison. En fait, la crypte contient deux chambres. Le frère Raphaël me décrit l'opération ; il en est à sa 32e. Le cercueil est glissé sur deux madriers de deux pouces d'épaisseur. Le fond du casier est recouvert de chaux. Le devant du casier est ensuite scellé par une plaque de métal où sont gravés le nom du défunt et les dates de naissance et de mort.

La crypte contient deux chambres aux trois quarts enfouies sous un monticule gazonné surmonté d'un calvaire. La première chambre est pleine ; elle contient 100 casiers. Dans la deuxième, il y a encore de la place pour 40 casiers.

Les murs de la crypte ressemblent assez aux boîtes postales que l'on voit le long des rues de certains quartiers ou devant les édifices publics. Le défunt attend la levée du courrier : *Expecto resurrectionem mortuorum. J'attends la résurrection des morts. Et vitam venturi saeculi. La vie du siècle à venir.*

31 DÉCEMBRE

Un confrère m'offre de transposer des microsillons sur un CD. Je choisis, pour commencer, deux microsillons de Raoul Roy, un microsillon de cantiques pour la première communion (un cadeau de Léopold Legroulx) et le microsillon de la Messe des funérailles. Je transcris ici une partie de l'admirable préface :

In quo nobis spes beatæ resurrectionis effulsit, ut quos constrictat certa moriendi conditio, eosdem consoletur futuræ immortalitatis promissio. Tuis enim fidelibus, Domine, vita mutatur, non tollitur, et dissoluta terrestres hujus incolatus domo, æterna in caelis habitatio comparatur.

(En Jésus-Christ) a resplendi pour nous l'espoir de la bienheureuse résurrection, afin que ceux-là mêmes qu'attriste l'inévitable nécessité de mourir soient consolés par la promesse de l'immortalité future. Pour vos fidèles, en effet, Seigneur, la vie est changée, non pas enlevée, et quand vient à se

détruire la maison qu'ils habitent en ce terrestre séjour, une demeure éternelle leur est préparée dans les cieux.

Que mon dernier soupir soit un ultime acte d'adoration. Marie a dit : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Ce *fiat* reprend le *fiat lux*. Entre l'état de vivant et l'état d'après la mort, il n'y a pas d'interruption de l'acte créateur. Qu'il n'y ait point pour moi d'interruption d'adoration.

[238]

L'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa Majesté, et en adorant sa souveraine existence, qui seule existe réellement. (Pascal, *Lettre à Monsieur et Madame Périer*, Pléiade, p. 493)

Durant l'année 2005, ma santé s'est considérablement détériorée. J'ai passé les cinq derniers mois à notre infirmerie à Château-Richer. Dès lors, *Dernière escale* est le titre qui s'imposait pour cette tranche de mon journal.

[239]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

DOCUMENTS

[Retour à la table des matières](#)

[239]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Document 1

Témoignage fait aux obsèques du très regretté frère André Côté, fms

*par M. Martin Mpana,
ministre plénipotentiaire,
haut-commissaire adjoint du Cameroun au Canada*

[Retour à la table des matières](#)

- Révérendissime Frère Provincial de la Congrégation des Frères Maristes,
- Distingués parents et amis du très regretté Frère André,
- Vénérables Ministres du culte et membres de la communauté religieuse,
- Mesdames et Messieurs,

C'est spontanément et avec humilité que j'ai accepté de faire un témoignage sur celui qui fut mon éducateur. Au demeurant, je ressens comme un privilège de parler au nom de milliers de Camerounais qu'il a formés et adoptés.

Devant la douleur ou lorsque celle-ci nous étreint, comme c'est le cas en ce moment, les stoïciens préconisent le silence. Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse, dit Alfred de Musset dans un poème intitulé *Le Loup*. Et il poursuit : « Pleurer, crier, prier est également lâche. »

Que NON ! Il y a des circonstances où se taire, refuser de prier ou de pleurer est suspect, pour ne pas dire ingrat.

Pourquoi resterions-nous ingrats envers le Frère André Côté qui vient de nous quitter sur la pointe des pieds et qui a tant donné aux autres, notamment aux Camerounais ?

Ma première rencontre avec ce grand Missionnaire remonte à l'année scolaire 1966-1967, au Petit Séminaire Saint-Joseph d'Akono au Cameroun, mon pays natal que je représente en ce moment au Canada. J'étais en classe de 5^e (8^e année au Québec).

La dernière fois que je l'ai vu vivant, c'était à Ottawa en juin-juillet 2000, à une réunion organisée par l'ACDI. C'était une surprise pour l'un et l'autre. La rencontre était brève, mais pleine d'émotion et de chaleur.

[240]

Depuis l'annonce de son décès, je le revois en train de dispenser son cours de mathématiques. Il était toujours disponible pour les élèves qui avaient des difficultés.

Ce matin, mon rôle est de reconstituer l'équation personnelle du Frère André Côté, tel qu'il m'est apparu durant ces années de formation et après.

Mais avant de vous entraîner dans ce dernier cours d'algèbre que professe sa vie, permettez-moi de remercier la communauté des Frères Maristes, et tout particulièrement le Frère Paul-André Lavoie pour avoir bien voulu m'associer à cette Eucharistie d'action de grâces que nous célébrons à la mémoire du défunt. Mes pensées les plus attristées vont également aux nombreux membres de la famille du Frère André.

Au nom du Gouvernement de la République et du Haut-Commissaire du Cameroun au Canada empêché, je présente aux uns et aux autres les plus vives et sincères condoléances de la Nation camerounaise très reconnaissante auxquelles je joins les miennes propres. Par ailleurs, je voudrais vous assurer que des milliers de Camerounaises et Camerounais, du plus petit paysan d'Akono aux plus hautes autorités du pays, porteront le deuil du Frère André.

Je sais combien il est réconfortant pour vous de recevoir, ici même à Québec, notre expression de sympathie. Tout comme il est réconfortant de savoir que, à l'instar d'Ulysse dans la légende grecque, le Frère André Côté est revenu, après un long voyage qui aura duré plus de 40 ans, mourir parmi les siens.

« *Comme un arbre planté dans le jardin de mon Dieu, le juste fleurira.* » (Cf. Ps. 1)

Peut-être avez-vous déjà lu les témoignages faits lors de la célébration du 40^e anniversaire du collège STOLL, du vivant du Frère André. Ses grandes qualités d'éducateur, d'animateur et de bâtisseur ont été rappelées à l'occasion.

La modestie qu'unaniment nous lui reconnaissons m'interdit d'en dire davantage de peur de l'offenser.

Je voudrais par contre que l'on s'attarde un peu sur son message missionnaire et chrétien, car sa foi apparaît comme le fil conducteur ou la toile de fond sur laquelle repose l'ensemble de son œuvre humaine.

Très jeune, le Frère André a répondu à l'appel du Seigneur. En toute humilité. Bien que la comparaison soit osée, son attitude fort accueillante ressemble à celle de la Vierge Marie répondant à l'ange Gabriel : « *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole.* » (Cf. Lc 1, 38)

Les difficultés rencontrées par la congrégation des Frères Maristes au Congo dans les années 1960 n'entament pas sa détermination et son envie de servir. Il accepte de se rendre au Cameroun, presque au large du Congo, à l'instar de Simon le futur disciple qui accepte d'avancer au large (*duc in altum*) pour jeter son filet comme le lui demande Jésus (Cf. Lc 5, 4-6). Nous connaissons la suite. [241] L'œuvre est impressionnante comme le fut la prise faite par Simon et ses compagnons. L'Église au Cameroun et l'Église universelle viennent de perdre une grande figure missionnaire de notre temps.

Eu égard à ce qui précède, le Frère André Côté correspond point par point au portrait que Jésus lui-même donne du chrétien missionnaire, c'est-à-dire « *le sel de la terre* », ou « *la lumière du monde* » (Cf. Mt 5, 13-14).

Pendant plus de 40 ans, le Frère André a donné à des centaines de milliers de jeunes camerounais et africains la joie de vivre et l'opportunité de s'épanouir. Il a donné un « goût » et un sens à leur vie.

Il a apporté au propre comme au figuré beaucoup de lumière aux populations d'Akono et au Cameroun. Son œuvre fait référence.

Bref, au-delà des vicissitudes que traversent les communautés religieuses à travers ce monde en mutation accélérée, l'Église de Jésus-Christ vit dans l'espérance et le témoignage laissé par le Frère André est un exemple fort éloquent.

J'espère avoir reconstitué l'équation personnelle du Frère André l'éducateur, le bâtisseur, l'animateur, le missionnaire, etc. Cette équation cache quelques inconnues

qu'il convient d'aller chercher dans son cœur ruisselant d'amour et dans l'harmonie, la force tranquille et la justesse qui le caractérisaient si bien.

Pour conclure, je voudrais souligner la précieuse contribution du Frère André au développement du sport au sein de la jeunesse camerounaise et africaine.

Lui qui a accueilli tant de fois les Lions indomptables du Cameroun (l'équipe nationale de soccer) dans ses installations d'Akono était devenu, par les vertus du temps et de la proximité, un Lion parmi les Lions. Et au Cameroun nous disons dans une formule fort bien pensée et diversement significative :

« UN LION NE MEURT PAS. IL DORT ».

Dors en paix, Frère André ! Et que la Terre du Québec qui t'a vu naître te soit légère !

Quant à nous qui restons, élevons de ferventes prières à Dieu, Père de Miséricorde, afin qu'il accueille ce zélé serviteur de l'Évangile en lui accordant la récompense éternelle promise aux justes.

[243]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Document 2

La réforme des cégeps ¹

[Retour à la table des matières](#)

Le document de consultation *L'Avenir de l'enseignement collégial* (10 avril 2004) contient 25 questions d'orientation en vue du forum annoncé par le ministre de l'Éducation. Elles vont dans toutes les directions. De quoi alimenter non pas un, mais 10 forums. Dispersion assurée. Risque considérable de rater l'essentiel.

Or, on nous promet, mine de rien, *qu'aucune question ne sera occultée, et aucune réponse ne sera écartée sans examen*. Comment ne pas se souvenir de « l'autopsie » promise par l'ex-ministre de l'Éducation, Madame Lucienne Robillard en 1992 ? Pourtant, incorrigiblement optimistes, ou naïfs, c'est selon, nous avons décidé de jouer le jeu de la consultation. Sait-on jamais. Toutefois, plutôt que de garrocher 25 réponses aux questions dispersées, nous allons nous en tenir à quelques problèmes fondamentaux sous-jacents.

¹ Au départ, le P dans l'acronyme CEGEP allait de soi : il signifiait « professionnel ». La réalité ayant évolué, la langue devait suivre. Aujourd'hui, la formation professionnelle relève de l'enseignement secondaire. L'enseignement technique se donnant au collégial, l'institution qui le dispense devrait donc être rebaptisée CEGET.

Un bilan

Le document contient de nombreuses données factuelles qui pourraient alimenter un bilan qui reste à faire pour retracer l'évolution des cégeps et pour distinguer l'actif et le passif.

L'évolution des cégeps

Nous connaissons les intentions originelles. Par exemple, sur le « cégep et le milieu » ou « l'administration des collèges », voyez ce que de savants fonctionnaires avaient décrété :

[244]

Le collège appartient au milieu dans lequel il se situe. Cette appartenance du collège au milieu comporte deux dimensions fondamentales. D'une part, la participation des éléments actifs avec lesquels elle évolue dans un milieu donné à la gestion et au développement de l'institution ; d'autre part, la nécessité où se trouve l'institution de définir sa vocation par rapport à celle de l'ensemble de la communauté culturelle, sociale et économique à laquelle elle participe.²

Au sujet de l'administration des collèges, le *document No 3* (octobre 1967) insistait sur *l'autonomie de la corporation des collèges*. Savourez bien ce qui suit :

L'esprit dans lequel le gouvernement veut constituer les collèges d'enseignement général et professionnel est d'en faire des partenaires auxquels il pourra déléguer le plus possible de responsabilités. La tendance est donc nettement vers l'élargissement de l'autonomie des institutions.³

² *Document no 3*, ministère de l'Éducation du Québec, 1967, p. 45.

³ *Ibid.*, p. 47.

Un bon bilan établirait l'écart entre les objectifs fixés en 1967 et la réalité de 2004. Le milieu, via ses représentants au conseil d'administration, joue-t-il un rôle significatif dans la vie de chaque cégep ? Que sait-il de la performance de l'institution qu'on a voulue sienne ?

La performance des cégeps

Le document de consultation du ministre Pierre Reid d'avril dernier ne contient aucun bilan permettant de distinguer l'actif et le passif en vue d'évaluer la performance des cégeps en regard de leur mission et en regard des ressources investies.

La mission des cégeps

Le document de consultation attribue au cégep la particularité d'assurer la formation générale comme une formation de base du citoyen.

Halte là ! La formation de base du citoyen ne doit pas être réservée à ceux qui accèdent à l'enseignement supérieur. Il faut l'offrir à tous, impérativement, et cela incombe principalement au primaire et au secondaire, puisque la fréquentation scolaire est obligatoire jusqu'à l'âge de 15 ans révolus.

Mais alors, quel est au juste le rôle des cégeps ? Retournons au *document No 3* :

Résumant les raisons pour lesquelles ils proposent la création de ce niveau d'enseignement, les auteurs du rapport Parent *s'expriment ainsi* : assurer au plus grand [245] nombre possible d'étudiants qui en ont les aptitudes la possibilité de poursuivre des études plus longues et de meilleure qualité ; cultiver l'intérêt et la motivation chez les étudiants, pour diminuer le nombre des échecs et des abandons prématurés ; favoriser une meilleure orientation des étudiants selon leurs goûts et leurs aptitudes ; hausser le niveau des études pré-universitaires et de l'enseignement professionnel ; uniformiser le passage des études secondaires aux études supérieures et mieux préparer les étudiants à entreprendre ces dernières (p. 60).

C'était il y a 40 ans. C'étaient des objectifs revus et infléchis au fil des ans et des tentatives de réforme. Aujourd'hui, comme il y a 20 ans, comme il y a 10 ans,

des réformistes cherchent à réveiller un système qui réagit mal aux besoins. Par exemple, on perpétue des programmes vieux de 10 ans dans une quarantaine de collèges, alors que le marché n'a jamais été ce que l'on espérait. Une quinzaine de collèges suffiraient à la tâche. Mais rares sont les cégeps qui réagissent à ces signaux du vrai monde. Il y règne une sclérose alimentée par les droits acquis et une bureaucratie bien installée. ⁴

En regard des ressources investies

Qu'en est-il de la contribution des cégeps à la performance de l'ensemble du système scolaire québécois ? Leur contribution est-elle adéquate, compte tenu des ressources investies depuis 40 ans ?

Les défenseurs inconditionnels de cette particularité québécoise avancent des arguments étonnants à ce sujet : « des cégeps payants » (*Le Soleil* du 22 avril) ; « antidote à l'abandon scolaire » (*La Presse* du 22 avril) ; « les jeunes se sentent bien au cégep » (*Le Soleil* du 1^{er} mai).

Confrontée aux données factuelles officielles, cette euphorie ressemble à du jivialisme. En effet, le *Document de consultation* présente un tableau qui en dit suffisamment long pour dégonfler les thèses à l'hélium. De ces données sur le cheminement réel des étudiants, il ressort que les retards enregistrés sont de 24% au primaire, de 29% au secondaire et de 59% au collégial, pour ceux qui n'ont pas accusé de retard au niveau d'enseignement précédent. Le cas du collégial est pathétique. Son bassin de recrutement a pourtant été filtré deux fois. Si la situation ne change pas, les cégeps seront toujours au banc des accusés tous les 10 ans.

Le collégial, antidote présumé au décrochage scolaire, ne montre aucune efficacité contre les retards dans le cheminement réel des étudiants, d'où des coûts exorbitants considérables.

[246]

Faudrait-il abolir l'enseignement collégial ?

Nous pensons que l'enseignement collégial peut encore contribuer à la performance du système scolaire du Québec à certaines conditions :

⁴ *L'Actualité*, février 1993, p. 54.

- Vaincre le *statu quo* et la sclérose engendrés par des décennies de ronronnement autocongratulateurs.
- Hausser d'un cran le niveau collégial. Dès que l'on accède à l'enseignement supérieur, on devrait opter résolument soit pour la poursuite d'un diplôme universitaire de 1^{er} cycle, soit pour une formation technique plus courte, soit pour un programme d'études reconnu hors Québec, comme le baccalauréat international. Dans tous les cas, le programme doit être sans césure sur le plan pédagogique.
- Si nous voulons évaluer sérieusement la performance de notre système scolaire, nous devons nous situer dans le contexte nord-américain et en fonction des paramètres qui définissent la compétitivité des grandes agglomérations du continent.

Comme vient de le rappeler une étude de la revue *L'Actualité* (15 mai), le nombre de détenteurs du diplôme universitaire de 1^{er} cycle est un point de comparaison important dès que l'on franchit les frontières du royaume où l'on célèbre la satisfaction quasi unanime des passagers du navire en croisière cébécoise (*Le Soleil* du 1^{er} mai). Un p'tit Québec juste pour nous autres n'est pas plus valable dans le domaine de l'enseignement supérieur que dans celui de l'agroalimentaire ou du bois d'œuvre.

Les embûches

Comment vaincre la force d'inertie énorme constituée par les droits et privilèges acquis, les accoutumances, les intérêts corporatistes ? Comment se détacher des structures de départ qui furent utiles, mais qui deviennent des camisoles de force, telles les commissions scolaires régionales ? Prenons un exemple : le calendrier scolaire.

Le calendrier scolaire

L'examen du calendrier scolaire actuel des cégeps révèle que le temps d'enseignement réel dans les cégeps est parmi les plus courts au monde, pour ce niveau d'études. En effet, le temps réel d'enseignement dans les cégeps n'est pas de 82 jours, qui est la durée officielle d'une session, il est plutôt

de 70 jours, une fois éliminés les deux jours d'accueil ou de mise en marche ou de tempête appréhendée, la semaine de relâche à chaque mi-session (globalement appelée semaine de lecture) et la dernière semaine effilochée au gré de quelques examens. Au total donc, une année scolaire de 140 jours, soit 28 semaines.

[247]

Pour nous rapprocher d'une situation plus normale, on pourrait très bien concevoir un calendrier scolaire étalé sur trois trimestres, comme l'illustre le tableau suivant, appliqué au secteur pré-universitaire :

Durée des études	2 ans
Nombre des sessions par année	3
Durée d'une session	13 semaines (incluant 1 semaine d'exams du collège)

Selon ce calendrier, voici comment se présenterait l'an 1 :

Première session	16 août-12 novembre (15-19 novembre : relâche)
Deuxième session	22 novembre-24 décembre 3 janvier-25 février (28 février-4 mars : relâche)
Troisième session	7 mars-3 juin (6- 10 juin : relâche) 13-17 juin : examens communs

On le voit, la chose est faisable, voire nécessaire si l'on veut rehausser le contenu des études collégiales. La difficulté, c'est que, au collégial, l'année scolaire, c'est-à-dire le temps d'enseignement réel, se boucle en 28 semaines. Comment obtenir des travailleurs de l'enseignement 36 semaines de travail pour le même salaire ? Aujourd'hui, ce salaire se situe entre 33 034 \$ et 66 878 \$.

Conclusion

Aucune réforme n'est possible, à quelque niveau que ce soit, si l'on ne déverrouille pas le carcan des conventions collectives de travail.

La culture de la troisième décimale, l'enfermement dans la mentalité négociatrice ne mène nulle part. Si l'on avait la volonté politique de sortir de la culture des négociations, telle qu'on l'entretient depuis 40 ans, on irait chercher des dizaines de millions de dollars qui ne servent présentement qu'à faire vivre les négociateurs patentés et les équipes de spécialistes chargés d'interpréter, de contourner, d'épaissir à chaque ronde les recueils des dispositions et des traquenards concoctés nuitamment tous les trois ans et, entre-temps, à alimenter l'industrie des griefs.

Aucune réforme n'est possible non plus si l'on ne change pas le mode d'évaluation des études. Or, il faut que les évaluations, à la fin de chaque niveau, soient communes, externes et finales.

[248]

Il y a longtemps que l'on fait le tour de ce problème. Plusieurs centaines de milliers de dollars ont été dépensés pour produire des rapports là-dessus. C'est tout ce que l'on voulait. Faire le tour et ne jamais entrer. Notre proposition à ce sujet est fort simple : il faut que l'évaluation soit commune, extérieure et finale. *Commune* veut dire la même pour tous. *Extérieure* veut dire extérieure au cégep et extérieure au ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science. Si l'évaluation est faite par le cégep, on tombe fatalement dans la complaisance : quand on court tout seul, on gagne toutes les courses. Si l'évaluation est faite par le Ministère, la politique se met à *normaliser*.

Nous parlons d'une évaluation *finale*. Nous ne parlons pas d'une évaluation par tranches. La formation n'est pas un saucisson. Nous parlons donc d'un enseignement organisé en séquences, d'un enseignement et d'un apprentissage cumulatifs. Disons-le très scolairement : nous parlons d'un enseignement et d'un apprentissage qui supposent que les cours 101, 201, 301, 401 soient retenus. Nous disons retenus au sens où l'on dit qu'un arbre retient l'eau, l'air et la lumière. Cela s'appelle croître. Cela s'appelle autorité, mot qui veut dire : faire croître, accompagner la croissance.⁵

Nous reprenons ici encore ce que nous écrivions dans *L'école, pour quoi faire ?* Nous nous limitons au problème du français écrit. Nonobstant les puces au silicium et les téléphones cellulaires, la langue (le français au Québec) demeure le sésame universel. Les hommes et les sociétés ne tiennent ensemble que par la parole. Nous écrivions donc :

⁵ *L'école, pour quoi faire ?*, les Éditions Logiques, 1996.

On n'a pas idée de l'effet de redressement qu'aurait un examen de français avant l'admission au cégep. Une dictée de 23 lignes (250 à 300 mots), tirée de n'importe quel auteur classique, suffirait à évaluer les élèves. Faites ça pendant deux ans de suite, déclarez inapte quiconque ferait plus de cinq fautes, mais faites-le pour de vrai, et la partie est gagnée. Le secondaire aura compris (p. 34-35).

Il ne serait pas mauvais non plus d'ajouter audit examen une « dictée » de « la table de 12 ». Un exercice de « calcul mental », comme on disait jadis.

Enfin, mais tout cela se tient, il faut fixer le calendrier scolaire.

Travaillant à la rédaction de ce texte, nous éprouvions une manière de lassitude. Nous avons conscience d'avoir écrit et publié tout cela il y a 11 ans. Mais enfin, il *n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer*, comme disait Guillaume d'Orange, surnommé le Taciturne.

À-Dieu-vat ! Traduisons : dans la marine, *ancien commandement pour virer de bord, vent devant, manœuvre particulièrement périlleuse*.

[249]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Document 3

Pour un ordre professionnel des enseignants

1. Remarques préliminaires

[Retour à la table des matières](#)

Dans le cahier sur les professions publié dans *Le Devoir* des 11 et 12 octobre 2003, on trouvait une annonce du Conseil interprofessionnel du Québec qui avait pour titre ***Choisir un membre d'ordre professionnel : un acte responsable.*** (Les caractères gras sont dans l'annonce.) On y apprenait que les 286 000 professionnels québécois sont régis par 45 ordres professionnels. Par ordre alphabétique, cette liste comprend entre autres les acupuncteurs, les avocats, les ingénieurs, les médecins, les notaires, les thérapeutes conjugaux et familiaux, les urbanistes. Et puisqu'il s'agit ici de nombre, notons que le nombre des membres de l'ordre des acupuncteurs est de quelque 900 ; les professeurs ou les instituteurs du primaire et du secondaire sont au nombre de 93 758 personnes. (Source : *Avis de l'Office des professions du Québec*, décembre 2002).

Mot d'ordre syndical ne saurait faillir : le 28 novembre 2003, M. Pierre Reid, ministre de l'Éducation, s'est fait huer par un groupe de professeurs. Pourquoi ? Il voulait leur expliquer le bien-fondé de son projet de création d'un ordre profession-

nel pour les enseignants pour le primaire et le secondaire. En juillet dernier, en commission parlementaire, il avait rappelé cet engagement du gouvernement.

2. Les réactions vis-à-vis de ce projet gouvernemental

Dès l'annonce du projet gouvernemental, des réactions défavorables se sont exprimées. Laissons de côté les ultimatums et les ruades d'origine syndicale : ils sont de l'ordre du réflexe conditionné. Ils n'éclairent en rien le débat.

Les gazettes (*Le Devoir*, *La Presse*, *Le Soleil*) qui se sont rangées de ce côté renvoient sommairement à des avis antérieurs, soit celui des États généraux sur l'éducation en 1996, soit celui de l'Office des professions en décembre 2002. Les États généraux sur l'éducation n'avaient pas mis grand temps à se prononcer, alimentés qu'ils étaient par les porte-parole de la CEQ.

[250]

L'avis de l'Office des professions mérite un examen particulier. On l'a cité comme parole d'Évangile. Rappelons en passant que l'Office a répondu à une demande non pas du ministre, mais du Conseil pédagogique interdisciplinaire du Québec représentant quelque 15 000 enseignants. Il ressort de l'exercice que le travail de cet organisme, quoique considérable, est d'une portée limitée et déficient sur plusieurs aspects. Quant à l'historique de ce dossier, par exemple, l'Office remonte à une vingtaine d'années seulement. L'Office oublie donc les excellentes considérations du rapport Parent. Les auteurs écrivaient : *Nous avons l'impression que les traits d'une véritable profession se dessinent de mieux en mieux chez les enseignants de notre province. En situant la formation des instituteurs au niveau universitaire, nous avons recommandé la première mesure requise pour que l'enseignement puisse se comparer aux autres professions. C'était au début des années 1960.*

Cet avis tient la consultation menée par l'Office pour un « apport indispensable » à son travail. Rien de moins. Qu'en est-il au juste ? À la lecture intégrale de son rapport, on s'aperçoit que l'Office est revenu de sa collecte d'opinions avec un panier à moitié vide. Il compte autant d'avis défavorables que favorables. Il contient surtout de lourds silences et des renvois *sine die*. Par exemple, la Commission des droits de la personne et des enfants est dite « sans avis ». Le ministère de l'Éducation du Québec, le Conseil supérieur de l'éducation et même le Conseil interprofessionnel sont classés dans « position à venir ».

Or, les auteurs du rapport Parent ne pouvaient s'avancer davantage qu'ils ne l'ont fait, étant donné que le système professionnel est né 10 ans plus tard. Toute-

fois, en 1994, une autre commission royale, ontarienne cette fois, a pour ainsi dire repris le flambeau. Sa recommandation est explicite : *Nous recommandons que soit établi un corps professionnel à réglementation autonome pour les enseignantes et les enseignants, l'Ordre professionnel des enseignantes et enseignants de l'Ontario, et que ses pouvoirs, ses responsabilités de même que l'adhésion à l'Ordre soient prescrits par la loi. L'Ordre devrait avoir la responsabilité de fixer les normes de la profession, de délivrer le brevet d'enseigner et d'approuver les programmes d'éducation des enseignantes et enseignants. Les éducatrices et éducateurs professionnels devraient constituer la majorité des membres de l'Ordre, mais la communauté dans son ensemble devrait être bien représentée par des personnes extérieures au monde de l'éducation.* Le gouvernement ontarien a légiféré en conséquence.

Notre position

Nous voulons faire bref. Nous avons tous lu des articles de 12 pages suivis d'une bibliographie de 14 pages. Internet permet cette profusion délirante. Avant donc [251] de proposer notre position, nous voulons rappeler que *le système professionnel québécois est original par sa composition, son mode de fonctionnement et son objectif de protection du public. Régi par le Code des professions, le système professionnel est composé du gouvernement du Québec, de l'Assemblée nationale, des 45 ordres professionnels, de l'Office des professions du Québec et du Conseil interprofessionnel du Québec* (Source : Gouvernement du Québec).

Cette remarque nous conduit à rappeler que le premier mandat d'un ordre professionnel, c'est la protection du public, tandis que l'objectif d'un syndicat, c'est la défense des intérêts de ses membres. Cela a été assez lourdement montré en décembre 2003 à l'occasion du scandale de l'hôpital Saint-Charles-Borromée.

Qu'un syndicat affiche comme premier mandat la protection de ses membres, cela va de soi. Nous sommes assez vieux pour savoir que le pouvoir des boss conduirait rapidement à l'arbitraire, à l'injustice et à l'écrasement des petits s'il n'était contré par le pouvoir syndical. Mais nous sommes assez expérimentés (nous nous limitons ici au domaine de l'enseignement) pour savoir aussi que le carcan des conventions collectives est une entrave à la qualité de l'enseignement.

Dans *Histoire de l'éducation dans l'antiquité* (Seuil, 1958), Henri-Irénée Marrou écrit que « l'éducation est la **technique collective** (notre souligné) par laquelle une société initie sa jeune génération aux valeurs et aux techniques qui caractérisent la vie de sa civilisation. L'éducation est donc un phénomène secondaire et subordonné

par rapport à celle-ci dont, normalement, elle représente comme un résumé et une condensation. Cela suppose évidemment un certain décalage dans le temps : il faut d'abord qu'une civilisation atteigne sa propre forme avant de pouvoir engendrer l'éducation qui la reflétera. »

Conclusion

Nous sommes d'accord avec le projet de M. Pierre Reid de créer un ordre professionnel des enseignants. Ce projet marque un progrès à tous égards. Pour le public aussi bien que pour le corps professoral. Nous sommes inquiets quant à son projet de « réformer en profondeur » l'enseignement collégial. Nous avons déjà publié notre position à ce sujet et nous comptons y revenir. Il faut réitérer les évidences, pour la raison que les évidences crèvent les yeux ! Il faut réitérer les évidences, c'est-à-dire les remettre sur le chemin ; les remettre en circulation.

Question : Sera-t-il plus facile pour un directeur d'école, un parent, un élève d'être sous la protection d'un ordre professionnel ? Nous pensons que oui. Et nous avons donné notre raison : l'objectif d'un ordre, c'est la protection du public ; l'objectif d'un syndicat, c'est la protection de ses membres. En clair, un ordre professionnel donne une poignée au public ; un syndicat donne une poignée à ses seuls membres.

[253]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Document 4

Messe commémorative de Janusz Chwaluczyk (1930-2004)

(Campus Notre-Dame-de-Foy, 19 juin)

en la fête du Cœur immaculé de Marie

[Retour à la table des matières](#)

Le 12 décembre 1998, Gérard Blais avait organisé une soirée d'adieu à l'occasion du retour de Janusz en Pologne après une visite d'une cinquantaine de jours à Québec et au Mexique. La rencontre avait eu lieu au Centre biblique Har'el, où nous nous retrouverons après la messe. Nous étions sept : Janusz, André Bellefeuille, Gérard Blais, Claudette Nadeau, Grazyna et Bernard Kieller et moi-même.

C'était il y a cinq ans. Des sept personnes que je viens de nommer, deux sont mortes. Rappeler ce fait, c'est le sens même de la commémoration qui nous rassemble aujourd'hui. Il convient de joindre les noms de Janusz et celui d'André Bellefeuille, d'autant plus que Janusz a longtemps pensionné à la résidence De-La-Mennais.

Avant son retour en Pologne, en décembre 1998, Janusz m'avait offert un volume de Hans Urs von Balthasar intitulé *Retour au centre* d'où je tire la remarque suivante : *Avant de devenir vraiment homme par la mort, Dieu s'est fait homme dans notre*

vie mortelle, pour donner à celle-ci par avance, dans la foi, l'espérance et la charité, sens, figure et unité. C'est en acceptant l'expérience ultime de la condition humaine, en traversant le défilé de la mort (Rahner) que Jésus a acquis le titre de premier-né d'entre les morts, comme dit saint Paul (Col 1,18).

Le dernier présent que les morts font à ceux qui leur survivent provisoirement, c'est de rassembler autour de leur dépouille un grand nombre d'amis, de parents, de simples connaissances parmi tous ceux qui ont jalonné leur vie et dont plusieurs ne s'étaient plus manifestés depuis longtemps.

À l'échelle occidentale, n'est-ce pas tout le sens des émouvantes cérémonies qui ont marqué le soixantième anniversaire du **Jour J**, le 6 juin dernier ? Nous aurons tous pu voir dans les médias l'embrassade de Jacques Chirac et de [254] Gerhard Schröder. Le premier est né en 1932 et le second, en 1944, justement. À l'échelle du Campus Notre-Dame-de-Foy, c'est aussi tout le sens de la cérémonie qui nous rassemble.

Nous célébrons en effet le Mémorial suprême : celui qui nous amène à dire, lors de chaque Eucharistie, après la Consécration : *Nous proclamons ta mort, Seigneur Jésus, nous célébrons ta résurrection, nous attendons ta venue dans la gloire.*

Nous tous ici, nous avons participé à un certain nombre de messes présidées par Janusz. À l'époque où il résidait au De-La-Mennais, Janusz présidait la messe dite du Campus. Et après la messe, comme j'ai déjà eu l'occasion de le rappeler, quelques-uns d'entre nous, nous nous retrouvions dans son appartement où nous prolongions la réflexion sur les passages de l'Écriture du jour et sur l'homélie. Je vous laisse deviner à quelle heure il pouvait nous arriver de dîner.

Je lis dans mon vieux missel que *la messe comporte deux grandes parties : la messe des catéchumènes et la messe des fidèles*. La messe des fidèles va de l'Offertoire à *l'ite, missa est*.

C'est le moment de rappeler que la prière (et la messe est la prière par excellence), que la prière donc, agit en dehors du temps et de l'espace. Nous ne pouvons pas penser en dehors des catégories du temps et de l'espace. Nous sommes amenés à dire que la prière est « rétroactive » et « prospective ». La dépouille de Janusz est loin de nous dans l'espace, et il y a déjà neuf jours qu'il est mort. Dans l'Eucharistie où nous entrerons dans quelques minutes, nous allons rendre grâce à Dieu pour l'existence de Janusz, son amitié, son enseignement,

Nous rendons grâce pour le don de son amitié. Lors de son bref séjour à Québec, en 1998, il avait trouvé le temps de se rendre au Mexique pour aller se recueillir sur la tombe de son ami Roberto Guzman. Plusieurs d'entre nous possédons des objets

de beauté dont il nous avait fait cadeau au long des années passées avec nous. Nous rendons grâce pour son sens de la fête. Nous rendons grâce pour la richesse de son enseignement à ses étudiants et la qualité de sa proclamation de l'Évangile dans ses homélies.

Nous croyons qu'il sait maintenant qu'elle est copieuse la Rédemption du Seigneur, comme dit le *De profundis* : *Copiosa apud eum redemptio*. Notre foi nous assure que la mort n'est que l'une des faces d'un événement dont l'autre face est la résurrection.

[255]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Document 5

Célébration de la récolte
(UQÀM, 17 octobre 2004)

[Retour à la table des matières](#)

Mme la Vice-Rectrice aux études, M. le Président de l'UQÀM, M. le Chancelier de l'UQÀM, Mme la Directrice générale de la TÉLUQ, M. Pierre Parent, M. le Doyen, chers diplômés.

Je veux d'abord saluer les diplômés, parce qu'ils viennent de passer divers examens *qui sont les seules occasions qui soient offertes aux mortels de savoir, pendant quelques jours, quelque chose.* (Valéry)

Dans l'assemblée que nous formons, je suis probablement le plus vieux. Je n'en tire ni vanité ni ressentiment. Ce fait m'autorise cependant à demander : où en étions-nous le 6 septembre 1960 ? qui était un mardi, et le jour de la rentrée scolaire. Les éditions de l'Homme avaient choisi ce jour-là pour le lancement des *Insolences*, parce que c'est le seul jour où l'on s'inquiète de l'école, m'avait dit Jacques Hébert. Depuis, on n'arrête plus d'en parler, de l'agiter, de la réformer, d'en décrocher ou d'y revenir.

En 1960, j'enseignais la philosophie dans une de nos écoles à Alma. Le ministère de l'Éducation du Québec n'existait pas ; les cégeps non plus ; l'université du Québec non plus. Si je repasse dans ma tête la problématique de l'époque, je me rends

compte que ni l'écologie, ni le féminisme, ni le terrorisme, ni le séparatisme, ni la confessionnalité scolaire, ni la mixité scolaire, ni la politique internationale n'occupaient les esprits.

Mes étudiants étaient des jeunes hommes de 18 à 21 ans. Avant le premier cours de l'après-midi, nous récitons une dizaine de chapelet. Je me souviens qu'un après-midi (Fidel Castro venait de s'emparer du pouvoir, et Cuba devenait une république démocratique socialiste et marxiste-léniniste. Un de ses premiers gestes avait été l'expulsion de 126 frères maristes de citoyenneté espagnole). Un après-midi, j'avais proposé une intention spéciale de prière pour Cuba. Un an plus tard, je devais rencontrer un grand nombre de ces confrères à Rome. Trois ans plus tard, je me retrouvais fonctionnaire au ministère de l'Éducation du Québec qui fut créé le 13 mai 1964.

[256]

Je fais ce survol cavalier pour me donner l'occasion de rappeler l'état d'innocence où nous étions. C'est dans cet état que nous avons entrepris la réforme scolaire, qui fut une aventure collective sans précédent. Détail : en 1967, dans les 12 premiers cégeps, on comptait 10 000 garçons et 3 000 jeunes filles. Présentement, tant au cégep qu'à l'université, les étudiantes représentent plus de 55% du corps étudiant. Ce fait, car c'est un fait, illustre le renversement opéré par la réforme scolaire.

L'assemblée que vous formez se divise en deux groupes : les diplômés et leurs parents. Je peux me permettre cette division grossière (ce qui ne veut pas dire vulgaire), vu qu'un docteur honorifique (*honoris causa*) n'est pas un docteur sudorifique (*sudoris causa*).

J'ai donc devant moi deux générations de bénéficiaires de la réforme scolaire. Au groupe des plus jeunes incombent gratitude et responsabilité. Au second groupe incombent joie et sérénité.

Gratitude et responsabilité pour les plus jeunes, car s'ils voient de plus haut et plus loin, c'est parce qu'ils ont été portés là où ils sont. Joie et sérénité pour les parents, parce que leur rêve est accompli et qu'ils ont le droit de se reposer.

Encore que ni les jeunes diplômés ni les parents ne se trouvent dans la Terre promise. Au Québec, nous n'avons pas connu de Moyen Âge. Nous avons été directement greffés sur la Renaissance, qui elle-même modulait le vieil air gréco-romain. Champlain et Maisonneuve ignoraient comment le sang circulait dans leur corps. Et Marie-Victorin a imaginé la réponse de Madeleine de Verchères à lord Durham : *Thou liest, Durham. Nous n'étions pas un peuple sans histoire.*

Mais nous avons perdu notre innocence. Au moment où nous entreprenions la Révolution tranquille, qui fut confisquée par la réforme scolaire, nous avons été rattrapés.

pés par la houle énorme qui secouait l'Occident : songez aux convulsions de la décolonisation ; à Vatican II, à Mai 68, en France.

Songez un peu que les pinces du Croissant ont bien failli se refermer sur l'Occident. Elles furent bloquées à l'ouest par Charles Martel, à Poitiers, en 732 et, à l'Est, en 1531 par la victoire de Lépante (en Grèce). Entre-temps, les Croisades (1096-1270) ne furent que des percées sans lendemain.

Or, depuis une quinzaine d'années, le Croissant cherche de nouveau à se refermer sur l'Occident. La lutte antiterroriste des Américains et le bouclier antimissile sont des thèmes importants de la campagne électorale qui se déroule aux États-Unis et, par voie de conséquences, des préoccupations d'ordre politique au Canada.

Nous sommes couverts par le parapluie américain ; il nous tient lieu de forces militaires, économique et politique. L'antiaméricanisme sommaire ne constitue pas une parade. Mais quel pourrait être le parapluie qui protégerait notre identité québécoise ? Je ne vois rien d'autre que l'orthographe et la grammaire [257] françaises. Or, il faut bien reconnaître que la radio, la télévision, les humoristes, la publicité, mettez-en, poursuivent un travail de sape.

Je disais tout à l'heure, m'adressant aux jeunes diplômés : gratitude et responsabilité ; et m'adressant aux parents : joie et sérénité. Rien n'est jamais acquis une fois pour toutes, car le passé, c'est ce qui s'est donné la peine de se passer, en vue d'un avenir. Seul le présent est un présent, c'est-à-dire un don.

Et me voici ramené à ce que j'écrivais innocemment en 1960. Je le répète aujourd'hui, car je suis toujours gouverné par cette altière remarque de Guillaume le Taciturne : *Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir, pour persévérer.*

À-Dieu-vat ! À la grâce de Dieu, comme on disait jadis dans la marine. Et merci de m'avoir soutenu par votre attention.

[259]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Document 6

Hommage à Marie-Victorin

[Retour à la table des matières](#)

Lors du centenaire de la naissance de Marie-Victorin, en 1985, je fus invité à participer à un colloque organisé par le Jardin botanique de Montréal. Ceux qui m'avaient invité ont dû penser que j'étais un frère des Écoles chrétiennes ! On ne prête qu'aux riches. Ce soir, je suis l'invité du frère Marcel Blondeau, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Marie-Victorin. À l'invitation de l'Écriture : *Faisons donc l'éloge des hommes illustres !* (Eccli 44, 1) Dans la bible anglaise, on lit : *And now, let us praise our famous men !* Et tant qu'à y être, ajoutons la traduction de la Vulgate par saint Jérôme : *Laudemus viros gloriosos !*

J'étais novice à Saint-Hyacinthe quand on nous apprit la mort du frère Marie-Victorin. À l'époque, je ne savais rien de lui. Sauf peut-être pour avoir lu, en classe, le fameux *Thou liest, Durham*, réponse posthume de Madeleine de Verchères au Lord. Ou avoir pris, en dictée, l'un ou l'autre passage des *Récits laurentiens* ou des *Croquis laurentiens*. Ceux de ma génération se souviennent encore du morceau qui commence par : *La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos maisons*. La pièce continue comme suit : *Sur la place publique, elle remplit la vasque de l'abreuvoir et la conque des tritons ; aux grands hommes de bronze, nu-tête dans la gloire, elle ajuste des perruques à marteau*.

Écrivant cela, Marie-Victorin pouvait-il imaginer qu'il serait un de ces grands hommes de bronze, nu-tête dans la gloire, portant dans la main une sarracénie, ainsi que le représente son monument au jardin botanique. En tout cas, il n'est pas facile de suggérer davantage en moins de mots, et de relever de cette façon un sujet aussi banal que la neige.

Banal, le frère Marie-Victorin l'est devenu, au sens premier du mot qui signifie : à la disposition de tous. Des boulevards, des rues, des écoles portent son nom. Son œuvre aussi est à la disposition de tous : son œuvre littéraire, son œuvre scientifique, son Jardin botanique. Les dictionnaires, quant à eux, sont de cruels dépôts. En regard d'un nom, on trouve la date de naissance, la date de la mort et deux ou trois mentions d'œuvres ou d'actions. Au sujet de Marie-Victorin, [260] on trouve fatalement les mentions : naturaliste, botaniste, écrivain. Auteur de la *Flore laurentienne*. Le père Samuel Baillargeon, dans son manuel *Littérature canadienne-française* ajoute : « Un styliste exubérant ». Au demeurant, la renommée de Marie-Victorin, ici au Québec, est bien établie et justement reconnue. Robert Rumilly, entre autres, lui a consacré un *Marie-Victorin et son temps*.

Les confrères de Marie-Victorin savent, de plus, le rôle qu'il a joué à l'intérieur de sa communauté, à un double titre :

- comme promoteur de la vie intellectuelle, par ses interventions auprès des chapitres généraux ;
- comme inspireur de vocations à l'instar de la sienne. Je veux dire : naturalisme et botanique.

Dans la brève intervention de ce soir, je ne souligne pas les aspects littéraire et scientifique de l'œuvre de Marie-Victorin. Je rappelle, cependant, qu'il fut un éducateur éminent, membre d'une communauté d'éducateurs.

Éducateur, il le fut par son souci de la vulgarisation. Il ne s'est pas contenté d'herboriser et de classer les plantes pour la seule communauté de ses pairs de par le monde ; il a voulu rejoindre les jeunes et l'ensemble de ses concitoyens en créant des organes de vulgarisation : les Cercles des jeunes naturalistes, par exemple ; en utilisant un médium alors naissant (la radio) ; en fondant le Jardin botanique. Il fut un éducateur de son peuple. Nous nous réclamons de lui plus de cent ans après sa naissance ; cinquante ans après sa mort. La beauté est éducatrice. Marie-Victorin fut éducateur, parce qu'il fut créateur et organisateur de beauté. L'éducateur, le maître, c'est celui qui dispose d'un surplus d'être, comme le suggère l'étymologie du

mot *magister* : *magis-existere*. Marie-Victorin fut un maître, parce qu'il fut un grand nommeur. Il a contribué à nommer le pays en nommant notre flore.

Il appartenait à une communauté d'éducateurs, où il trouva de précieux collaborateurs et, par la suite, des continuateurs. Son état de santé, d'abord, et le caractère relativement marginal de ses activités scientifiques, ensuite, trouvèrent, dans sa communauté, un milieu qui sut faire sa place à une *exception positive*. Dans sa préface à la *Flore laurentienne*, Marie-Victorin écrit : *L'Institut de sœurs des Écoles chrétiennes a fourni l'auteur et son principal collaborateur, il a fourni l'illustrateur, et il a de plus assumé, dans des circonstances difficiles, la responsabilité financière de la publication. Pour ce geste désintéressé, l'ordre religieux auquel j'ai l'honneur d'appartenir aura bien mérité de la cause de l'éducation nationale* (avril 1935).

Je mentionnais à l'instant le rôle d'inspirateur que Marie-Victorin a joué. Cette influence, il l'a exercée auprès de nombreux collaborateurs Idics. Le frère [261] Blondeau aura sans doute l'occasion d'en mentionner au cours de son exposé. Marie-Victorin a également exercé son rôle d'inspirateur auprès de ses confrères et auprès de plusieurs membres d'autres communautés. Je connais personnellement bon nombre de frères de ma communauté qui ont subi cette influence, dans les années 1935-1945, et qui sont encore de bons connaisseurs de la flore et des oiseaux.

Je connais aussi plusieurs frères des Écoles chrétiennes qui ont suivi les traces de Marie-Victorin, tout en accomplissant leur tâche première d'éducateurs. Je mentionne les frères Firmin Laliberté, Benoît Laganière et Marcel Blondeau. Ce dernier possède une solide formation en biologie végétale ; il a publié de nombreux articles dans des revues spécialisées, mais, surtout, il « fait du terrain », comme on dit, depuis de nombreuses années durant la période estivale. Il est ainsi devenu une manière de spécialiste de la flore circumpolaire et il est probablement plus connu dans les petits villages inuits et chez les Cris qu'il ne l'est dans les rues de Québec ou de Trois-Rivières.

Avec le frère Blondeau, en mémoire de Marie-Victorin, et selon l'instruction de Notre-Seigneur, considérons les lis des champs : *considerate lilia agri*. (Mt, 6, 28) Sauf erreur, c'est la devise inscrite au fronton du jardin botanique.

[263]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Document 7

73e congrès annuel de l'ACFAS,

Université du Québec à Chicoutimi
(Colloque sur le patrimoine scolaire, 12-13 mai 2005)

Si tu ne sais où aller, regarde d'où tu viens.

[Retour à la table des matières](#)

Avertissement : Nonobstant le sujet propre à notre colloque, je ferai écho au thème général du présent congrès sur le **développement durable**. *Le Devoir* du lundi, 9 mai, titrait : *L'ACFAS passe au vert*.

Le 8 mai 1945, le maréchal Wilhelm Keitel signait la capitulation sans conditions de l'Allemagne. Cette cérémonie mettait fin à la Première Guerre mondiale. La guerre de 1914-1918, en effet, n'avait pas été une guerre mondiale, mais une guerre européenne. Des historiens proposent de la désigner par l'expression : « la Grande Guerre ». Soit dit en passant, le maréchal Keitel fut jugé lors du procès de Nuremberg. Il avait demandé d'être fusillé, comme il convient à un soldat coupable. Il a été pendu. *Vae victis ! Malheur aux vaincus !*

Ces derniers mois, un peu partout dans le monde, plusieurs célébrations ont souligné le 60^e anniversaire de la libération des camps de concentration, notamment

celle d'Auschwitz et de la Shoah, mot hébreu qui signifie « anéantissement ». Ce n'est pas à des archivistes que j'apprendrai l'importance du « devoir de mémoire ». Il n'est d'ailleurs pas besoin d'être archiviste pour avoir remarqué que, lors des conventums et autres réunions d'anciens élèves, chacun s'attarde devant les cadres des photos de finissants.

Si je m'en rapporte à un courriel reçu le 4 avril dernier, le titre de la conférence que je vous sou mets ce matin se lit ainsi : *Les divers mouvements sociaux dans le monde de l'éducation et les incidences sur la sauvegarde du patrimoine scolaire*.

Essayons d'abord de voir le plus clairement possible les mots clés de cet énoncé. Les mots sont « les yeux de l'esprit » (Valéry).⁶ Frottons donc deux ou trois mots : éducation, patrimoine, mouvements sociaux.

[264]

Éducation : Henri-Irénée Marrou définit l'éducation comme *la technique collective par laquelle une société initie sa jeune génération aux valeurs et aux techniques qui caractérisent la vie de sa civilisation*.⁷ Cet énoncé même contient des mots lourds : technique collective, valeurs, civilisation. On pourrait d'ailleurs les expliquer soigneusement, et l'on se trouverait ainsi à avoir traité le sujet. Alain disait *qu'une analyse directe des mots usuels permet toujours de traiter honorablement n'importe quelle question*. Mais, étant affranchi de la *funeste idée d'être complet*⁸, je me contenterai des deux ou trois mots que je viens d'annoncer.

Patrimoine : On dit couramment « patrimoine familial », « patrimoine architectural », « patrimoine génétique », « patrimoine immobilier », « patrimoine foncier », « patrimoine financier ». Chateaubriand parlait des pensées *qui deviennent le « patrimoine de l'univers »*. Le terme « héritage » y est souvent accolé. La première acception du terme dans le *Robert* se lit ainsi : *biens de famille, biens que l'on a hérités de ses ascendants*. On trouve ensuite les précisions suivantes : *ensemble des biens corporels et incorporels et des créances nettes d'une personne (physique ou morale) à une date donnée*. La présence du notaire n'est pas loin.

⁶ Paul Valéry, *Propos sur l'intelligence, Oeuvres*, t. 1, Gallimard, Pléiade, 1957.

⁷ *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Seuil, 1958.

⁸ Alain, *Les Passions et la sagesse*, Gallimard, Pléiade, 1960.

Les divers mouvements sociaux

Je place ici un survol cavalier de la réforme scolaire. Pour ce faire, il faut décrire sommairement le système scolaire d'avant la réforme.

Le système avant la réforme

Comment caractériser le système scolaire que la Révolution tranquille a voulu moderniser ? Il était incomplet, sous-financé, cloisonné, fragmenté, insularisé.

Il était incomplet en ceci que le secondaire public n'était pas généralisé. Certes, il existait un bon nombre d'écoles qui offraient une 12^e et même une 13^e année d'études, mais cela ne touchait que quelques milliers d'élèves, principalement des garçons. En outre, il ne permettait pas l'entrée à l'université, sauf dans quelques facultés, et après une propédeutique. Enfin, là où les 12^e ou 13^e années d'études étaient offertes, son existence dépendait de la volonté du Département de l'Instruction publique ou des commissions scolaires locales.

Il était sous-financé, en ceci qu'une bonne partie de l'enseignement post-primaire, secteurs public et privé confondus, était soutenue par les communautés [265] religieuses et le clergé : équipement, immeubles, personnel. Cette situation historique masquait le sous-financement de la part de l'État et, de toute façon, elle était sur le point d'éclater.

Il était cloisonné, en ceci que les différentes sections d'un même réseau, et les différents réseaux entre eux, offraient des programmes d'études étanches les uns vis-à-vis des autres.

Il était fragmenté, en ceci que les réseaux relevaient d'autorités différentes (les facultés des arts, pour le réseau des collèges classiques) ; différents ministères, pour les réseaux publics.

Il était insularisé. Je distingue ce trait du cloisonnement dont je parlais tout à l'heure. Par insularisation, je veux dire que les structures administratives du système scolaire n'étaient pas ouvertes à l'ensemble de la société. Le surintendant du Département de l'Instruction publique n'était pas un élu ; les deux comités confessionnels du conseil fonctionnaient séparément ; le réseau privé relevait de trois fa-

cultés des arts indépendantes les unes des autres ; les écoles d'État relevaient de différents ministères ; les commissions scolaires s'ignoraient les unes les autres.

Avec la réforme scolaire, on a mis sur pied des dizaines de comités de toutes sortes et de tous mandats. Il serait impossible de compter les milliers d'heures/personnes de toutes catégories, mobilisées pour la planification, l'implantation, la coordination de la mise en place de la réforme. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de sociétés qui ont investi et soutenu autant d'énergie dans une telle aventure. La taille de notre société le permettait. Mais, surtout, cette très vieille idée que l'éducation était depuis toujours un levier de développement que nous pouvions maîtriser.

La modernisation sur le plan politique

Sur le plan politique, la réforme scolaire, pour l'essentiel, a consisté dans la création du ministère de l'Éducation, c'est-à-dire la reconnaissance, par l'État, de sa responsabilité globale en éducation. Autrement dit, il fallait compléter le système, asseoir son financement sur une base rationnelle, le placer sous une autorité unique.

Ici, on touche un point de rupture, un changement daté et aussi un progrès incontestable. On est donc en présence d'une modernisation selon les deux acceptions principales de ce mot.

La modernisation de l'organisation scolaire

Sur les plans de l'organisation scolaire et de la pédagogie, la réforme scolaire a pris la forme de l'accessibilité financière et géographique, d'une part ; d'autre [266] part, elle a pris la forme d'un nouvel humanisme : l'humanisme pluraliste qui s'est concrétisé dans la polyvalence et les écoles du même nom.⁹

L'accessibilité financière a été présentée et perçue comme synonyme de gratuité. On voit mieux aujourd'hui que rien n'est gratuit. Je préfère parler d'investissement. Et puisque je dois juger de la modernisation du système éducatif, je dis que l'accessibilité financière a été et demeure réelle, et que c'est un progrès. Si, par génération, on entend une période de vingt ans, je suis en mesure de dire que ma génération et celle qui a suivi (ce qui nous porte exactement en 1967, l'année de la création des cégeps) dont pas connu l'accessibilité financière.

⁹ *Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'enseignement, t. 2, No 18.*

L'accessibilité géographique existait avant la réforme scolaire au primaire. À ce niveau, elle était pratiquement totale. Au secondaire (qui n'a eu une existence légale qu'à partir de 1956), elle était loin (c'est le cas de le dire, puisque l'on parle de géographie) d'être réalisée.

La mise sur pied des commissions scolaires régionales, la création des cégeps et celle de l'Université du Québec ont complété et couronné le système scolaire ainsi que son accessibilité financière et géographique.

En ce qui touche la formation des maîtres, la décision de la situer au niveau universitaire allait de soi et ne faisait que consacrer et généraliser la situation existante. On aurait dû, cependant, conserver l'institution même de l'École normale au lieu de remettre la formation des maîtres aux facultés des sciences de l'éducation.

La modernisation pédagogique

La modernisation pédagogique s'est inspirée de l'humanisme pluraliste préconisé par le rapport Parent. En langage familier : la polyvalence et les écoles du même nom. Il est incontestable que le rapport Parent a été conçu en réaction. Réaction contre l'omniprésence de l'Église ; réaction contre les humanités classiques.

Sur le plan idéologique, la polyvalence voulait prendre en compte l'humanisme scientifique et technique, par opposition à l'humanisme classique.

Sur le plan de l'organisation scolaire, la polyvalence entraînait le ramassage scolaire et la construction d'écoles de grandes dimensions.

Sur le plan sociologique, la polyvalence visait le brassage des classes sociales.

Sur le plan des programmes d'études, la polyvalence amenait les programmes à options, la promotion par matière, les réorientations multiples.

Dans l'ordre commercial et industriel, une modernisation ne se fait pas contre la situation ou l'organisation antérieures. Quand on modernise une [267] organisation agricole, une usine ou simplement une salle à manger, on n'est pas en réaction contre telle ou telle méthode, tel ou tel équipement ; on remplace par des méthodes ou des équipements plus efficaces. Dans l'ordre sociopolitique et socioculturel, la volonté de moderniser prend racine dans la dénonciation de l'état de choses existant. La modernisation du système éducatif n'a pas échappé à cette règle.

La volonté de rendre l'école accessible et polyvalente a entraîné deux conséquences : le ramassage scolaire et le gigantisme des écoles secondaires. Ce sont là

deux conséquences négatives de la modernisation du système éducatif. Je ne dis rien de l'architecture scolaire. Les erreurs et les horreurs commises à ce sujet n'ont rien à voir avec la volonté de modernisation.

Il faut avoir à l'esprit que la réforme scolaire entreprise au Québec se situe dans l'énorme brassage moral et culturel des années 1960. Pendant que nous entreprenions notre rattrapage, nous avons été rejoints par la houle immense qui secouait l'Occident.

La prise en charge de l'éducation par l'État s'est accompagnée d'une volonté de centralisation qui a conduit au « monopole public de l'éducation », pour reprendre le titre d'un ouvrage de Jean-Luc Migué et Richard Marceau.¹⁰

La prise en charge par l'État a conduit également à « l'État pédagogue ».

Fallait-il comprendre la modernisation comme un processus continu qui couvrirait les trois dernières décennies ? Ou bien comme un phénomène limité dans le temps, coïncidant, à toutes fins observables, avec la décennie 1960 ? En un sens large, la modernisation, quel que soit son champ d'application, est un processus continu. En rétrospective, on peut reconnaître et découper des périodes plus intenses. Au Québec, la décennie 1960 a été une période incontestable de modernisation ; cette découpe n'est pas arbitraire. Il y a eu rupture dans l'évolution. L'expression Révolution tranquille s'est révélée bien autre chose qu'un slogan électoral. Le changement a été radical et soudain, qui sont deux des trois traits de toute révolution. Le troisième étant la violence.

L'idée de modernisation connote aussi l'idée de progrès. Y a-t-il eu progrès ? Je réponds d'abord ceci, parlant pour moi-même, donnant mon propre sentiment, comme dit si bien l'expression française : « Voici mon sentiment là-dessus. » C'est-à-dire : non pas mon émotion, mon jugement abstrait, mais le fond de ma pensée. Voici donc mon sentiment : je ne retournerais pas en 1960. Ni en religion, ni en politique, ni en école, ni même en âge. Pas nostalgique pour cinq cennes. Selon une remarque du père Carré¹¹ je dis que le temps présent est justement un présent, un don.

[268]

Si l'on comprend modernisation comme un progrès technique, on doit donc dire qu'elle se poursuit sans cesse. Mais les mots moderne et modernisation veulent aussi dire : qui tient compte de l'évolution récente. En ce sens, faut-il remettre en cause

¹⁰ *Le monopole public de l'éducation*, préface de Jean-Paul Desbiens, 1989.

¹¹ Ambroise-Marie Carré, *Vient le temps de chanter*, journal des années 1991-1993, Cerf, 1994. Notons que le père Carré est octogénaire.

ou redéfinir le rôle de l'État et de sa fonction publique en regard de celui qu'on leur a attribué ces trente dernières années ?

Y a-t-il eu modernisation de la pédagogie ? Je réponds oui, en ce sens « il y a eu adoption rapide et massive des instruments que la technologie rendait disponibles. Adoption également des méthodes et des courants de pensée pédagogiques contemporains, principalement américains. Cette forme de modernisation n'a pas constitué un progrès. Le niveau des apprentissages s'est dégradé dans bon nombre de disciplines : français, anglais, histoire, géographie.

Le niveau de l'éducation (au sens de bienséance, distinction, politesse, savoir-vivre, respect des lieux et de l'équipement) s'est dégradé lui aussi. L'absence d'évaluation et de sanction (je parle de sanction pédagogique) a déresponsabilisé les élèves.

J'ai dit plus haut que la création du ministère de l'Éducation et, plus généralement, la prise en charge par l'État de sa responsabilité globale sont des acquis positifs de la modernisation du système éducatif. Mais ce changement s'est accompagné d'une omniprésence de l'État, d'une volonté centralisatrice en expansion constante. Au lieu de se dégager progressivement, au fur et à mesure que ses partenaires développaient leur capacité propre, l'État a resserré son emprise, multiplié les normes et les contrôles.

Parallèlement, les centrales syndicales ont cherché à étendre leur emprise et à s'emparer du pouvoir sur la pédagogie elle-même. Elles ont encarcené la pédagogie dans la prison des conventions collectives.

Les facultés des sciences de l'éducation ont imposé leur jargon et leur protocole de recherche.

Quand on vient au monde, on possède déjà un patrimoine génétique dont on ne connaît rien, mais qui nous détermine. Viendra le moment où il faudra le corriger, le confirmer et l'aliéner en partie. Ce travail sera précisément l'affaire de l'éducation familiale. L'école continuera ce travail.

En venant au monde, nous entrons aussi en possession d'un patrimoine social et culturel que nous ne remettons pas en question. Ce n'est guère avant l'adolescence que l'on commence à exercer certains choix dans l'ensemble des biens dont on a hérité. Encore que l'on peut se révolter très tôt, même si la famille et l'école compriment les manifestations de cette révolte. Mais alors, ce n'est que partie remise : si la compression a été trop forte, le faible demeurera écrasé, et le fort brisera ses oppresseurs. Celui qui n'est pas considéré, il tue ou il se tue.

Quand est-ce que l'on peut et que l'on doit contester son patrimoine? Pourquoi faut-il s'occuper de la sauvegarde du patrimoine ?

Le mot « repère » se cache dans le mot « patrimoine », et « repère » veut dire rapatrier, ramener à la patrie, ramener au père. Si la terre entière est notre patrie, c'est trop large. On quitte l'échelle humaine. On quitte l'empan de la vue humaine. Êtes-vous capables d'évaluer une foule ? Si l'on vous dit 40 000 ou 20 000 manifestants, vous acceptez n'importe lequel de ces deux nombres.

Je continue mon exposé par mode de remarques détachées, au sens que l'on donnait, quand j'étais écolier, aux dictées en « phrases détachées ». C'étaient les plus vicieuses, car on n'était pas soutenu par une « histoire ». Je me souviens que l'une de ces dictées commençait ainsi : *Lévrier indolent qui aboie sans relâche*. Je n'avais jamais vu de lévrier, mais je pouvais induire que c'était une sorte de chien. Quant au « sans relâche », fallait-il un S à relâche ?

J'ai écrit plus haut « capitulation sans conditions » ; il fallait un S. Mais doit-on écrire « un bas sans défaut » avec ou sans S après « défaut ». Quant au mot « bas », il prend un S final, sinon, on pourrait penser au mot « bât », au sens où l'on dit : c'est là que le bât blesse.

Je vis dans une résidence de quelque 100 cégépiens, garçons et filles. Si vous leur demandez s'ils sont pour l'écologie et le « développement durable », ils répondraient : *Sure, man !* Or, samedi dernier, je voyais trois jeunes qui buvaient une bière à 200 pieds de mon bureau. J'en ai vu un qui pissait. Rien de grave. L'urine est biodégradable. Mais quand ils sont partis, ils ont laissé leurs bouteilles de bière sur le stationnement. Un employé de soutien les ramassera. J'en ai vu une à l'œuvre, l'autre matin. C'est une jeune femme. La veille, je l'avais observée. Le lui demande comment elle se sent. Elle me répond : « Sont pas r'posants ».

On parle de « post-modernité ». N'êtes-vous pas un peu fatigués d'entendre parler de post-modernité ? Moderne veut dire contemporain. Saint Thomas d'Aquin, mort en 1274, parlait des « modernes ». Les trois jeunes dont je viens de parler sont-ils post-modernes ? Ils ne sont même pas modernes. Ils sont à peine sortis des cavernes et des tavernes. Il est piquant de noter que les tavernes sont des lieux enfumés et peu éclairés. On n'y admettait pas les femmes jusque vers le début des années 1980. Voilà certes un progrès attribuable au féminisme. Idem pour les sacres. En circulant sur le Campus Notre-Dame-de-Foy, j'entends des jeunes filles dire « tabarnade ». Naguère, ce mot et quelques autres étaient réservés aux garçons.

Sauvegarde du patrimoine scolaire, donc. Je veux être concret ; je veux résoudre dans mon expérience. Si je revois l'école de mon enfance, je ne vois aucun patrimoine architectural à sauver. Si je me revois dans le local de classe où j'ai été trois

années consécutives, je vois un crucifix, des chromos de la Vierge [270] et du Sacré-Cœur, l'alphabet Palmer écrit sur un bandeau au-dessus du tableau, une carte géographique, trois ou quatre manuels scolaires. Je revois aussi un ou deux des maîtres que j'ai eus à l'époque.

Soixante ans plus tard, je me demande ce qu'il faut sauvegarder, et comment. Il faut sauvegarder dans des musées par des expositions itinérantes, des objets et des écrits. L'Église catholique, très tôt dans son histoire, a combattu l'hérésie des iconoclastes. L'Église catholique est incarnée.

Il faut dégager l'Esprit. Pensez à l'agonie et aux obsèques de Jean-Paul II. Pensez aux misérables commentaires publiés dans les journaux : « Papisme aigu », écrivait un chroniqueur du Soleil. Encore un « misogynne ». À quand l'avortement, l'euthanasie ? À quand les femmes prêtres ?

Parler de patrimoine ou d'archives, c'est risquer de tomber dans deux pièges : la nostalgie ou le jeunisme.

La nostalgie, c'est le « mal du passé », le regret sentimental et glorifié du passé.

Quant à l'utopie du jeunisme, voyons d'abord que le mot « utopie » veut dire « un non-lieu », un lieu chimérique. Le jeunisme, c'est le gagne-pain des fabricants de crèmes de beauté, du Botox antirides. Jeannette Bertrand for ever. Aristote disait que le temps est « défaisant ». Le temps défait sans cesse. Dans Le Figaro magazine du 23 avril, je lis les propos suivants de Benoît XVI :

J'ai compris (c'est le cardinal Ratzinger qui parle de son effroi devant le relativisme grandissant issu de mai 68 dans toute l'Europe) qu'une certaine « contestation » émanant de certains théologues est marquée par la mentalité typique de la bourgeoisie aisée de l'Occident. La réalité concrète de l'humble peuple de Dieu est bien différente de la représentation que l'on s'en fait dans certains laboratoires où l'on distille l'utopie.

Le patrimoine ne se réduit pas aux photographies des cadres de finissants dont je parlais au début. Il comprend aussi des écrits et des objets. Pour m'en tenir à ma communauté, je suis un des rares frères à posséder une vieille patène, comme celle que je promenais sous les mentons, du temps que j'étais servant de messe. Je possède aussi une vieille crécelle et un signal.

Conclusion

Pensez aux soins et aux disputes qu'il a fallu pour établir ce que l'on appelle le Canon des Écritures. « Canon » signifie règle. Le mot « chanoine » en dérive. Pensez surtout à « droit canon ». Dans la foi catholique, l'acte suprême est une célébration de la mémoire. C'est l'Eucharistie, le **mémorial** par excellence.

Et voici que le tempo du temps s'accélère. Nous ne sommes plus dans une époque de « changement » ; nous sommes dans un moment de « mutation ». Or, [271] il y a plus qu'un changement entre la chenille et le papillon. Il y a mutation. Voilà bien pourquoi les États se dépêchent de rassembler les derniers survivants de la Première Guerre mondiale. La guerre est la condition même de la survivance de l'être doué d'une conscience. Écoutons Arnold Toynbee :

L'Homme va-t-il assassiner Notre Mère la Terre ou va-t-il la libérer ? Il pourrait l'assassiner par l'abus d'une puissance technologique toujours croissante. Parallèlement, il pourrait la libérer en étouffant la cupidité agressive et suicidaire dont toutes les créatures vivantes, y compris l'Homme lui-même, paient le don de la vie fait par la Grande Mère. Telle est l'énigmatique question à laquelle l'Homme est maintenant confronté ¹².

De cinq ans en cinq ans, les ordinateurs sont périmés. Le téléphone à roulette est devenu une pièce de collection. Et même à une époque pas si lointaine, me reportant à Chicoutimi, en 1958, je découvrais que mes élèves ignoraient ce que c'était que l'instrument aratoire qu'on appelait une herse. Et d'ailleurs, qui d'entre vous fait le lien entre « aratoire », « charrue » et « char » ?

Dans un passage récent de l'Évangile (8 mai), je lis les derniers paragraphes de saint Matthieu. Le rappel liturgique mentionne : *Certains eurent des doutes*. Jésus n'a pas l'air de s'en étonner. Il se contente de dire qu'il *sera avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde*.

Nous ne savons pas vraiment bien « comment » le monde a commencé. La théorie du Big Bang ne règle pas grand-chose. Par souci d'hygiène mentale, laissons de côté la question de l'**avant avant**. Y a-t-il un **après** ? Après la fin du cosmos, si vous êtes bien détachés de votre petit ego, qu'y a-t-il ?

¹² Arnold Toynbee, *La Grande Aventure de l'humanité*, Payot, 1994.

En lisant certaines nécrologies publiées dans les journaux, j'éprouve une manière de pincement de cœur quand je vois que M. X est mort, à tel ou tel âge, et qu'il a demandé d'être incinéré sans aucune cérémonie religieuse. De tout temps, on a élevé des monuments (fût-ce simplement quelques pierres posées les unes sur les autres) en souvenir des morts. On n'a jamais creusé de trous.

Je termine par trois brèves remarques récapitulatives :

- Ce que nous avons appelé la Révolution tranquille est un événement datable. Cela ne veut pas dire qu'il s'est produit spontanément. Il avait été préparé souterrainement. Un immense travail de réflexion s'était effectué durant la décennie 1950. Pensons au journal *Le Devoir* ; à l'action syndicale des Gérard Picard et Jean Marchand ; à *Cité libre* ; à l'Institut canadien des affaires publiques ; aux commissions Perras, à Montréal, et Lafrenière, à Laval, en ce qui touchait la réorganisation du cours [272] classique. Pensons surtout à la Commission d'enquête sur les problèmes constitutionnels, présidée par le juge Thomas Tremblay.
- En affaires humaines, l'image du « retour du balancier » est fallacieuse. Les « restaurations » (au sens où l'on parle de la Restauration monarchique en France) sont des leurres. Un retour mécanique « en arrière » n'est ni souhaitable ni d'ailleurs possible.
- Nous sommes à la veille de craquements dont les effets seront (commencent à être) autrement plus larges et profonds que ceux qui ont marqué la Révolution tranquille. Parmi les outils de développement dont la Révolution tranquille a doté le Québec, figurent au premier rang un État moderne et une administration publique à laquelle on reconnaît compétence, intégrité, loyauté. Aujourd'hui, le discours mondial sur la crise des finances publiques met en exergue le thème de la réduction de la taille de l'État.

Le problème avec l'État, ce n'est pas d'abord sa taille, c'est son manque de courage politique, son assujettissement au court terme, son copinage avec les sondages. Démocratie au sonar.

En ce qui touche l'éducation et son rapport avec l'emploi, il faut mettre résolument l'accent sur la formation générale, à tous les niveaux, et défoncer l'obsession selon laquelle le système scolaire doit assurer un emploi à tous les élèves dans le quart d'heure qui suit la fin de leurs études, peu importe leur niveau.

[273]

DERNIÈRE ESCALE.
Journal 2004-2005 (2006)

Table onomastique

[Retour à la table des matières](#)

A

Adenauer, Conrad, 57
 Adhémar, évêque, 146
 Agca, Mehmet Ali, 153,174
 Alain, 32, 110, 122, 139, 177, 196, 200,
 210, 214, 234, 264
 Alibert, 212,227
 Allard, 31
 Alméras, Philippe, 118,129
 Ambroise de Milan, saint, 35, 64, 114,
 178
 Andreu, Paul, 165
 Andropov, Iouri Vladimirovitch, 172
 Angers, Bernard, 168
 Angers Talon, Nicole, 168
 Annan, Kofi, 102
 Antoine, Agnès, 30
 Antoine de Padoue, saint, 178
 Arafat, Yasser, 101, 102
 Aragon, Louis, 61
 Arcand, Denys, 153,154
 Arcand, Paul, 204
 Arendt, Hannah, 224
 Aristide, Jean-Bertrand, 80, 124
 Aristote, 68, 192, 203, 270
 Arland, Marcel, 124
 Aron, Raymond, 32

Arthur, André, 67
 Attali, Jacques, 88
 Aubret, Isabelle, 61
 Aubut, Firmin, 11, 13
 Auguste, empereur, 122,216
 Augustin, saint, 19, 32, 35, 52, 55, 56,
 63, 71, 73, 104, 114, 155, 163,
 166, 183, 201, 212, 224, 235

B

Baillargeon, Samuel, 260
 Ballard, James G., 129
 Balthasar, Hans Urs von, 209, 253
 Balthazar, Louis, 74,193
 Balzac, Honoré de, 123
 Barbeau, Victor, 118
 Barbey D'aurevilly, Jules, 74
 Baril, Daniel, 28
 Barreau, Jean-Claude, 181
 Barthélemy, saint, 147
 Barthier, abbé, 90
 Baudelaire, Charles, 18
 Bazin, René, 99
 Béa, Augustin, 62
 Beauchemin, Jean-François, 106
 Beaudet, Gilles, 98
 Beaudet, Marie-Andrée, 141

- Beaudin, Bernard, 156
 Beaudoin, Andrée, 27, 56, 127, 159, 161, 211, 232
 Beaudoin, Dollard, 27, 56, 127, 159, 161, 211
 Beaulieu, Victor-Lévy, 144, 147, 150, 154
 Bégin, Paul, 109
 Béguin, Monique, 177
 Beigbeder, Frédéric, 204
 Bélanger, Dina, 69
 Bell, David A., 215
 Bellefeuille, André, 192, 253
 Bellone, Bruno, 71
 Ben Laden, Oussama, 70, 77
 Benoît, saint, 69, 214
 Benoît XV, 184
 Benoît XVI, 171, 172, 178, 184, 188, 189, 192, 195, 208, 220, 224, 270 [274]

 Bergson, Henri, 61
 Bernanos, Georges, 75, 79, 114, 160
 Bernard, saint, 63, 80
 Bernier, Paul, monseigneur, 170
 Berquet, Maurice, 83
 Berthold, Étienne, 207
 Bertrand, Alphonse, 139
 Bertrand, Jeannette, 270
 Bibeau, Fernand, 13
 Biencourt, 52
 Bigot, Guillaume, 181
 Bilger, Philippe, 129
 Binette, Michel, 22
 Bissonnette, Lise, 23, 170
 Blais, Gérard, 7, 9, 13, 47, 51, 70, 81, 82, 96, 106, 114, 116, 118, 122, 136, 159, 201, 253
 Blais, Lucienne, 49
 Blais, Martin, 15, 49
 Blanche, Francis, 143
 Blanchette, Josée, 72, 208
 Blondeau, Marcel, 259, 261
 Blondel, Maurice, 217
 Blondin, André, 20

 Bloy, Léon, 30, 48, 58, 123, 134, 141, 225
 Blue, Peggy, 196
 Boily, Lucie, 199
 Boisclair, André, 206, 230
 Bolduc, Roch, 193, 194, 195
 Bombardier, Denise, 179, 228
 Bonhoeffer, Dietrich, 8
 Bonnard, Abel, 233
 Borges, Jorge Luis, 225
 Bormann, Martin, 180
 Bossuet, Jacques Bénigne, 32, 48, 124, 208
 Bouchard, Alain, 37, 74, 118, 195, 221, 236
 Bouchard, Andréa, 159
 Bouchard, Claire, 84
 Bouchard, Clément, 107
 Bouchard, Gérard, 19
 Bouchard, Guy, 79
 Bouchard, Lucien, 23, 57, 109
 Bouchard, Majella, 212
 Bouchard, Marie-Claire, 124
 Bouchard, Monique, 159
 Bouchard, Serge, 229
 Bouchard, Sixte, 44
 Bouchard, Télesphore-Damien, 169
 Boucher, Daniel, 62, 76
 Boulay, Jasmin, 200
 Boulerice, André, 206
 Boulganine, Nicolaï Aleksandrovitch, 172
 Bourassa, Henri, 100, 119
 Bourgault, Pierre, 193
 Bourgault-Côté, Guillaume, 104
 Boutin, Raymond, 7
 Braun, Eva, 180
 Brejnev, Leonid Ilitch, 172
 Breton, Wilfrid, 221, 224, 231, 237
 Brien, Marcel, 16, 22, 45
 Bruckner, Pascal, 141
 Brunelle, Manon, 103, 105, 116, 136
 Brunelle, Yves, 160
 Bureau, André, 103, 159
 Burgess, Antony, 194
 Bush, George H., 172

Bush, George W., 67, 77, 86, 92, 109,
113, 124, 172, 178, 220

Bussires, Jean-Paul, 198

C

Cabana, Georges, monseigneur, 170

Caill, Andr, 150

Caron, Borrome, 221,226

Caron, Franois, 18, 32, 37, 40, 48, 52,
66, 116, 129, 139, 188, 196, 200

Caron, Pierre, 30

Caron, Yvan, 74,193

Carr, Ambroise-Marie, 123,267

Carrre d'Encausse, Hlne, 124

Carter, Jimmy, 45, 172

Cartier, Jacques, 51, 124

Cartier, Stphanie, 104

Castro, Fidel, 255

Catherine de Saint-Augustin, bienheu-
reuse, 29

Cauchon, Paul, 179

Card, Henry : 140

Ccile, sainte, 106

Clestin V, 143

Cline, Louis-Ferdinand, 113, 118, 119,
125, 129, 140, 194, 225, 227

Cesari, Jocelyne, 77

Chamfort, Sbastien Roch Nicolas, 175

Champagne, Louis, 84

Champlain, Samuel de, 52, 124, 256

Charbonneau, Yvon, 34

Charest, Jean, 45, 46, 84, 109, 144,
150, 176

Charles, Pierre, 30

Charron, Claude, 23,177

Chateaubriand, Franois de, 123, 264

Cheng, Franois, 146

Chesterton, Gilbert Keith, 64, 150, 200,
225

Chevrette, Guy, 109

Chirac, Jacques, 102, 178, 220, 253

Chrtien, Jean, 150

Churchill, Winston, 57, 81

Chwaluczyk, Janusz, 47, 173, 253, 254

Cicron, 203, 208, 221

Cioran, mile Michel, 105, 146

Claudel, Paul, 97, 201, 214

Clinton, Bill, 172

Cloutier, Guy, 105, 112, 119, 197, 205

Cloutier, Raymond, 84

Cloutier, Sean, 29

Cloutier, Vronique, 197

Cochrane, Joyce, 160

Colbert Jean-Baptiste, 190

Colin, Marcel, 182,183

Constant Benjamin, 123

Coolidge, Calvin, 172

Corriveau, Vincent 73

Coubertin, Pierre de, 59

Courberand, Maryz, 94

Courchesne, Georges-Alexandre, mon-
seigneur, 170

Courtemanche, Gil, 179

Courtin, Christian, 148

Couture, Maurice, monseigneur, 177

Crte, Ginette, 159

Cross, Richard, 24

Cunningham, Henri-Paul, 194

Curzi, Pierre, 144

Ct, Andr, 12, 30, 239, 240, 241

Ct, Antoine, 83

Ct, Jean, 27, 32, 38, 42, 59, 65, 74,
75, 83, 109, 118, 128, 146, 160,
168, 177, 178, 183, 187, 189,
192, 193, 219, 223, 234, 236

Ct, Roger, 12

Ct, Simone, 83, 118, 146

D

D'Amour Pierre-Olivier, 17

D'Ars, cur, saint, 63

Danferfield, Rodney, 124

Danilou, Jean, 124

Darwin, Charles, 213

Daudet, Lon, 123

D'Auteuil, Rginald, 53

Debray, Rgis, 114

- De Gaulle, Charles, 57
 DeLagrave, François, 98
 Delarosbyl, Lili, 78
 Delfeil de Ton, 9,70
 Delisle, Philippe, 107
 De Maistre, Joseph, 138, 148
 De Monts, Pierre du Gua, 51
 Depardieu, Gérard, 236
 Dequen, Jean, 36
 Derrida, Jacques, 88, 139
 Desbiens, Ferdinand, 74
 Desbiens, Joseph, 74
 Desbiens, Lucien, 66,177
 Desbiens, Margot, 83, 127, 159, 169, 199
 Desbiens, Mozart, 8, 27, 121, 159, 223
 Desbiens, Reine, 83, 127
 Desjardins, David, 76, 130, 131, 179
 Desmarais, Marcel-Marie, 112
 D' Amours, Alban, 66
 Didion, Joan, 86
 Diédhiou, Lamine, 207
 Diesbach, Ghislain de, 134
 Dion, Céline, 222
 Dion, Jean, 59, 108, 125, 142
 Dion, Jean-Paul, 169, 209
 Dion, Paul, 53
 Dionne, Maurice, 200
 Dollard des Ormeaux, 179
 Dominique, saint, 63
 Donnelly, Bill, 79
 D' Orange, Guillaume, 248
 D' Ormesson, Jean, 30, 124
 Dostie, Mélodie, 188
 Doucet, Roland, 79
 Drapeau, Jean, 23
 Dreyfus, Alfred, 105
 Drolet, Gilles, 30
 Druon, Maurice, 124
 [276]
 Dubé, Danielle, 218
 Dubé, Louis, 228
 Dubuc, Alain, 109
 Duceppe, Gilles, 46, 47, 193, 199
 Dumont, Mario, 46
 Dupanloup, Félix, monseigneur, 124
 Duplessis, Maurice, 66
 Dupont, Luc, 83,198
 Dupont, Maurice, 220
 Dupuis, Roy, Il 7
 Duquesne, Jacques, 73, 81
 Durham, John George, lord, 256
 Dutrizac, Benoît, 103
 Dutrizac, François, 104

 E

 Eisenhower, Dwight David, 172
 Eliot, T.S., 204
 Eltsine, Boris Nikolaïevitch, 172
 Emmanuel, Pierre, 167
 Emmerich, Anne-Catherine, 231
 Ephrem de Syrie, saint, 73
 Escarpit, Robert, 85
 Escriva, Josémaria, 192

 F

 Faucher, Jacques, 160,165
 Favrie, Guy, 226
 Fecteau, Gaétan, 17, 190
 Ferland, Louis, 73, 105
 Ferrat, Jean, 61, 62
 Ferry, Jules, 228
 Fessou, Claudine, 146
 Fessou, Didier, 32, 38, 73, 91, 113, 142, 146, 147, 185, 203, 214, 218, 220, 221, 222, 232.
 Fillion, Gérard, 23, 169, 170, 231.
 Fillion, Jeff, 57,67
 Foglia, Pierre, 112, 205
 Fontaine, Jacques, 109
 Ford, Gerald, 172
 Foucauld, Charles de, 30
 Fourastié, Jean, 217
 François d' Assise, saint, 81
 François Ier, 51
 Francoeur, Jacques, 224
 Frank, Bernard, 69
 Freud, Sigmund, 63, 110

Friedrich, Jörg, 81
 Frigon, Gaétan, 66, 67
 Frulla, Liza, 57

G

Gabin, Jean, 18
 Gagliano, Alfonso, 109
 Gagné, Jean-Simon, 102
 Gagné, Thérèse, 78
 Gagnon, Danielle, 127
 Gagnon, Jean-Louis, 37
 Gagnon, Rodrigue, 79
 Gagnon-Messier, Denyse, 20
 Gaillot, Jacques, 162, 163
 Ganate, Arthur, 227
 Ganière, Claude, 168
 Garneau, Raymond, 23
 Gates, Bill, 163
 Gaudreault, Jean-Christophe, 188
 Gausevitch, Jean-Claude, 162
 Gauthier, Fernand, 12, 40
 Gauthier, Roland, 204
 Gauvreau, Marcelle, 52
 Gauvreau, Marie-Claude, 27, 45, 46, 49,
 51, 56, 65, 73, 85, 86, 89, 120,
 127, 139, 159, 161, 170, 177, 180,
 184, 188, 197, 199, 211, 212, 218,
 221, 230, 232.
 Gendron, Claude, 40
 George VI, 76
 Géraldy, Paul, 128
 Gérin-Lajoie, Paul, 30
 Germain, Christian, 40
 Gervais, Michel, 74
 Gibson, Mel, 28
 Giesbert, Franz-Olivier, 88
 Gillet, Robert, 67
 Gingras, Pierre, 193
 Girard, René, 77, 105, 114, 166
 Godbout, Luc-André, 66
 Goebbels, Joseph, 180
 Gomery, John, 109, 177
 Goodale, Ralph, 150
 Gorbatchev, Mikhaïl Serguéievitch, 172

Goulakos, Socratès, 36
 Gourde, Jacques, 209
 Goya, 38, 162
 Grasset, Bernard, 43
 Gravel, Michel, 140
 Gravel, Raymond, 184
 Green, Julien, 28, 185, 194
 Grégoire, saint, 114
 Grégoire X, bienheureux, 186
 Grevisse, Maurice, 179
 Grocholewzki, Zenon, 233
 Guardini, Romano, 30, 50
 Guitry : Sacha, 12, 216
 Guitton, Jean, 78, 123, 124, 190, 195,
 196, 201
 Guizot, François, 123, 124
 Guzman, Roberto, 254

H

Hamel, France, 22
 Harding, Warren, 171
 Harel, Louise, 48
 Harper, Stephen, 46, 47, 177, 193, 230.
 Hébert, Bruno, 14, 73, 83, 84, 147, 148,
 160, 161, 185, 192, 199, 225.
 Hébert, Jacques, 164, 255
 Hémon, Louis, 29, 75
 Henri IV, 51, 188
 Hinzman, Jeremy, 115
 Hitler, Adolf, 119, 180, 181
 Hoess, Rudolf, 170
 Holzner, Joseph, 72
 Homolka, Karia, 205
 Hoover, Herbert Clark, 172
 Houde, Camillien, 119
 Houle, Marielle, 79
 Hubbard, Kin, 95
 Hugo, Victor, 13, 123
 Hussein, Saddam, 10, 181

I

Ignace de Loyola, saint, 63

J

Jackson, Janet, 21
 Jasmin, Lucie, 98
 Jean XXIII, 171
 Jean, Michaëlle,
 Jean-Paul 1^{er}, 171, 188.
 Jean-Paul II, 29, 35, 60, 102, 104, 106,
 132, 137, 152, 153, 158, 163, 171,
 173-177, 179-181, 185-189, 192-
 193, 209-210, 270.
 Jeanne d'Arc, 214
 Johnson, Lindon, 172
 Joinville, 63
 Jone, Sarah, 140
 Jünger, Ernst, 7, 10, 47, 114, 134, 146

K

Kafka, Franz, 161
 Karputchin, Sergei, 68
 Kazäi, Hamid, 178
 Kègle, Gilles, 176, 179
 Keitel, Wilhelm, 180, 263
 Kennedy, John F., 72, 172
 Kerry, John, 44, 67, 92, 93
 Khan, Jean, 162
 Khroustchev, Nikita, 172
 Kieller, Bernard, 253
 Kieller, Grazyna, 253
 Kolbe, Maximilien, saint, 59, 92, 116,
 137, 157

L

Labbé, Pierre, 45
 Lacordaire, Henri, 123
 Lacroix, Benoît, 111, 177
 Laferrière, Michel, 40
 Laganière, Benoît, 261
 Laliberté, Firmin, 261
 L'Allier, Jean-Paul, 193
 Lalonde, Marc, 23
 Lamartine, Alphonse de, 123
 Lamy, Bernard, 65, 138, 139

Landry, Bernard, 45, 46, 57, 64, 66, 68,
 109, 178, 206, 229
 Lapierre, Jean-C., 144
 Laporte, Pierre, 93
 Laporte, Stéphane, 68
 Larbaud, Valéry, 225
 Larocque, Paul, 177
 Larose, Denys, 79
 Larouche, René, 20, 21
 Laure, Carole, 95
 Laurendeau, André, 21, 23, 97, 119.
 Laurendeau, Doris, 159
 Laurendeau, Jean-Marie, 159, 235
 [278]
 Lavoie, Carole-Anne, 131
 Lavoie, Dominique, 159, 185
 Lavoie, Paul-André, 240
 Lawrence, D.H., 69
 Layton, Jack, 46, 47
 La Fontaine, Jean de, 36, 137, 143, 191
 La Rochefoucault, François de, 132
 Lebec, Éric, 209
 Leclerc, Jean-Claude, 93, 124
 Lefebvre, Marcel, 73
 Léger, Jean-Marc, 23
 Legroulx, Léopold, 237
 Lelièvre, père, 112
 Lemaire, Benoît, 30
 Lemieux, Jean-Guy, 79
 Lemieux, Jean Paul, 161, 184
 Lemire, Guy, 147
 Lénine, Vladimir Ilitch, 171
 Lenoir, Frédéric, 215
 Léon XIII, 171
 Lepage, Sylvain, 74
 Lépine, Marc, 117
 Le Tourneau, Dominique, 192
 Lévesque, Raymond, 80, 225
 Lévesque, René, 23, 26, 179, 215
 Lévesque, Victor, 83
 Levi, Primo, 141, 157, 158, 160, 161, 162
 Lévy, Bernard-Henri, 73, 88, 93, 139
 Lewis, C.S., 158
 Leys, Simon, 225
 L'Heureux, Gaston, 30

L'Heureux-Dubé, Claire, 192
 Liguori, Alphonse de, saint, 63
 Loder, Sue, 204
 Louis IX, 63
 Ludd, Ned, 157
 Lustiger, Jean-Marie, cardinal, 213

M

Mackenzie King, William Lyon, 141
 Maheux, Arthur, 170
 Maillet, Andrée, 117
 Maisonneuve, Paul de Chomedey de, 256
 Malègue, Joseph, 128, 166
 Malenkov, Georgui, 172
 Malraux, André, 156
 Maltais, Agnès, 206
 Mandel, Georges, 124
 Manet, Eduardo, 213
 Mann, Thomas, 194
 Mansfield, John, 160
 Mao Tsé Toung, 157
 Marc-Aurèle, 129
 Marceau, Richard, 267
 Marchand, Jean, 115, 230, 271
 Marchand, Richard, 156
 Marias, Javier, 72
 Marie-Victorin, 52, 98, 99, 100, 101, 106, 116, 256, 259, 261
 Maritain, Jacques, 141
 Marois, Pauline, 68, 206
 Marrou, Henri-Irénée, 8, 9, 11, 13, 251, 264
 Martel, Charles, 10, 256
 Martin, Paul, 25, 34, 41, 42, 46, 47, 150, 158, 199, 230
 Martineau, Richard, 179
 Massillon, Jean-Baptiste, 124
 Mathieu, Yvan, 220
 Maupassant, Guy de, 123
 Mauriac, François, 77, 81
 Maurois, André, 120, 174
 Maurras, Charles, 160
 McCrae, John, 96
 McKinley, William, 171

Melloni, Alberto, 186
 Ménard, Robert, 21
 Mencken, H.L., 79
 Mercier, Maurice, 62
 Mercure, Françoise, 20
 Mère Teresa, 30
 Merton, Thomas, 108
 Messadié, Gérald, 142
 Meunier, Anik, 203
 Michaud, Jean-Marc, 79
 Michelet, Jules, 123
 Migué, Jean-Luc, 267
 Miguet, Monique, 75
 Minelli, Ludwig, 104
 Miron, Gaston, 141
 Mitterrand, François, 190
 Moisan, Mylène, 106
 Montaigne, Michel de, 9, 26, 33, 203, 208
 Montcheuil, Yves de, 97
 Montherlant, Henry de, 125, 182 [279]
 Montminy, Jean-Paul, 111
 Moreau, Daniel, 189
 Moreau, Raymond-Marie, 212
 Morgan, Michèle, 18
 Morgenbesser, Sidney, 65
 Morissette, Michel, 124
 Morneau, Louis, 140, 141
 Moro, Aldo, 157
 Morrisette, Yvon, 193
 Mouskouri, Nana, 155
 Mozart, Wolfgang Amadeus, 85
 Mugabe, Robert, 102
 Mugnier, Arthur, 134, 135, 140, 141
 Musset, Alfred de, 78, 239
 Mussolini, Benito, 119

N

Nadeau, Claudette, 14, 18, 19, 26, 27, 28, 45, 46, 49, 51, 53, 56, 61, 65, 73, 85, 86, 89, 115, 120, 122, 127, 159, 161, 170, 177, 180, 181, 184, 185, 188, 189, 194, 197,

- 199, 202, 204, 211, 214, 218,
220, 222, 230, 231, 232, 235,
236, 253
- Nadeau, Marcel, 30
Nadeau, Margot, 122, 2 18
Napoléon, 181
Nash, Ogden, 149
Naud, André, 19
Navarro, Joaquin, 162
Nimirosky, Irène, 189
Neumann, Thérèse, 231
Newman, John Henry, 193
Newton, John, 134
Nicolas 11, 171, 186
Nietzsche, Friedrich, 43, 48, 51, 56, 73,
187
Nixon, Richard, 45, 172
Nolin, Christian, 50, 160, 164, 211, 219
Noreau, Gilles, 82
Normand, Évariste, 177
Normand, Robert, 74, 193
- O
- O'Neil, Jean, 14, 25, 26, 91, 179
O'Neill, Louis, 111, 112
Onfray, Michel, 147
Ortega y Gasset, José, 77, 80, 94, 191
Ouellet, Albert, 226
- Ouellet, Marc, cardinal, 25, 102, 131,
148, 149, 150, 151, 152, 158
Ozanam, Frédéric, 8
- P
- Paillé, André, 87
Paquet, Jean-Guy, 74, 193
Paquette, Nathalie, 66
Paré, Yvon, 218
Parent, Pierre, 255
Pariseau, Jean, 97
Parizeau, Jacques, 23, 45, 57, 64
- Pascal, Blaise, 43, 49, 84, 98, 122, 131,
139, 153, 159, 165, 188, 201,
203, 208 218, 238
- Paulhan, Jean, 69, 225
Paul VI, 172
Péguy, Charles, 9, 37
Pell, George, 107
Pelletier, Jean, 109, 150
Peretz, Martin, 93, 102
Perreault, Madame, 198
Phaneuf, Luc, 20
Piaf, Édith, 68, 143, 154, 227
Picard, Gérard, 271
Pie VII, 181
Pie X, 171
Pie XI, 171, 172
Pie XII, 171, 172
Pinochet, Augusto, 182
Pivot, Bernard, 30
Platon, 201
Plotin, 190
Poirier, Antonio, 110, 113
Poitras, Gilles, 110
Pot, Pol, 157
Potvin, Rosaire, 60, 173
Poutine, Vladimir, 69, 172
Probst, Anton, 12
Proudhon, Pierre-Joseph, 163
Proust, Marcel, 138
Provencher, André, 74, 193
Provencher, Normand, 132, 176
Pruneau, Albert, 139
Py, Fernand, 215
[280]
- Q
- Queneau, Raymond, 225
- R Racine, Jean, 226
Radcliffe, Timothy, 130
Rahner, Karl, 253
Ramalho, Antonio, 83
Ratzinger, Joseph, 57, 88, 177, 174,
187, 191, 209, 270

- Read, Allen, 9
 Reagan, Ronald, 42, 45, 47, 57, 172
 Reid, Pierre, 22, 244, 249, 251
 Reisswitz~ Crista Kramer von, 183
 Rémond, René, 8
 Rémy, Jean, 30
 Renan, Ernest, 123
 Renard, Jules, 134
 Renaud, Chantal, 229
 Renaud, Lucien, 160
 Revel, Jean-François, 225
 Rheault, Fernand, 160
 Richard, Catherine, 155
 Richard, Claudine, 146,
 Richard, Louis-André, 32, 48, 76, 89,
 92, 120, 136, 141, 146, 148, 153-
 155, 165, 188, 203, 235
 Richard, Michèle, 21, 131
 Rifan, Fernando, 106
 Rilke, Rainer Maria, 43, 57
 Rioux, Christian, 168
 Rivarol, Antoine, 14, 15, 19
 Rivière, Jacques, 92, 97
 Roberge, Charles-A., 185
 Robichaud, Émile, 20, 21
 Robillard, Lucienne, 243
 Robin, Marthe, 231
 Rodrigues, Pablo, 34
 Roosevelt, Franklin Delano, 10, 72
 Roosevelt, Theodore, 171
 Roquet, Louis, 66
 Rose de Lima, sainte, 63
 Rossi, Tino, 197, 222, 227
 Rouanet, Marie, 89
 Rouleau, Jacques, 193
 Rouleau, Patrice, 236, 237
 Rousseau, Jacques, 74

 Roy, Alphonse, 74, 193
 Roy, Claude, 45
 Roy, Gabrielle, 157
 Roy, Raoul, 237
 Rueda Guzman, Basilio, 46
 Rumilly, Robert, 260
 Ryan, André, 25

 Ryan, Claude, 23, 24, 25, 26

 S

 Sadate, Anouar, 93
 Sagan, Françoise, 77
 Saint-Avit, Albert de, 214
 Saint-Exupéry, Antoine de, 75, 161, 182,
 203, 204
 San Antonio, 73
 Sand, Georges, 123
 Savoie, Marcel, 60
 Schmitt, Eric-Emmanuel, 196
 Schröder, Gerhard, 254
 Schwarzenegger, Arnold, 42
 Scott, Barbara Ann, 141
 Séguin, Yves, 150
 Sévilla, Jean, 191
 Shakespeare, William, 24
 Sigier, Anne, 19
 Simard, Nathalie, 197, 204
 Simard, René, 205
 Simenon, Georges, 30
 Sixte Quint, 192
 Sloterdijk, Peter, 164
 Socrate, 137, 160
 Soljenitsyne, Alexandre, 141, 171.
 Sollers, Philippe, 125, 129, 145, 146, 162.
 Soubrou, Bernadette, 145, 222.
 Souzenelle, Annik de, 215.
 Speer, Albert, 180
 Spinoza, Baruch, 200
 St-Pierre, Brigitte, Il 7
 Staline, Joseph, 68, 171, 172
 Stein, Édith, sainte, 63
 Stendhal, Henri Beyle, 123
 Stronach, Belinda, 199
 Suenens, Léon-Joseph, cardinal, 182.
 Sullivan, Andrew, 213, 233

 T

 Taft, William Howard, 171
 Tamessuën, Jean-Baptiste, 159
 Tarcisio, cardinal, 130

- Tarde, Gabriel, 114
 Tardif, Hélène, 95
 Taschereau, Gabriel, 81
 Tchernenko, Konstantine Oustinovitch, 172
 Teilhard de Chardin, Pierre, 110
 Tetley, William, 25
 Thérèse de Lisieux, sainte, 111
 Thibault, Lise, 29
 Thibon, Gustave, 30, 163
 Thiers, Adolphe, 123
 Thomas d'Aquin, saint, 44, 104, 136, 269.
 Thompson, Francis, 135
 Tisserant, cardinal, 196
 Tocqueville, Alexis de, 30, 123
 Tournier, Michel, 174
 Toynbee, Arnold, 271
 Tremblay, Arthur, 19, 115, 200.
 Tremblay, Jean-Noël, 16, 20, 22, 27, 36, 40, 43, 45, 48, 49, 51, 56, 65, 73, 79, 85, 86, 89, 127, 159, 161, 170, 176, 180, 184, 188, 197, 199, 200, 211, 212, 218, 219, 221, 230, 232, 235.
 Tremblay, Jean-Noël sr, 20
 Tremblay, Jean-Pierre, 138
 Tremblay, Louis-Marie, 76
 Tremblay, Marcel, 136
 Tremblay, Odile, 23, 52
 Tremblay, Pascal, 23
 Tremblay, Paul, 19, 87, 133, 159, 167, 168, 204, 230
 Tremblay, Pierre, 167, 204
 Tremblay, Raphaël, 40, 237
 Tremblay, Thomas, 272
 Trempe, Robert, 50, 164, 211, 219
 Trudeau, Pierre Elliott, 23, 25, 179
 Truman, Harry S., 172
 Turcot, Gisèle, 184
 Turcotte, Jean-Claude, cardinal,
 Turmel, Yvan, 225, 232
- V
- Valadier, Paul, 22, 209
 Valensin, Auguste, 183
 Valéry, Paul, 139, 158, 160, 161, 209, 255, 263
 Vallès, Jules, 123
 Valtorta, Maria, 231
 Van Buren, Martin, 9
 Vastel, Michel, 25, 205
 Vaugeois, Denis, 19, 28
 Vélasquez, Diego de Silva, 23
 Ventura, Ray, 131, 197
 Verchères, Madeleine de, 259
 Véricel, Rémy, 54
 Verlaine, Paul, 41, 70, 73
 Verrazzano, Jean, 51
 Victor 11, 184
 Vigneault, Gilles, 32
 Villeneuve, Jean-Marie-Rodrigue, cardinal, 170
 Vircondelet, Alain, 213
 Viroly, Michèle, 147
 Vu, Kien, 139
- W
- Weigel, George, 180
 Weil, Simone, 225
 Weyden, Van der, 71
 Wieseltier, Leon, 65
 Wilson, Thomas Woodrow, 171
 Winock, Michel, 123
 Wojtyla, Carol, 162
 Wroe, Anne, 204
- Z
- Zizek, Slavo, 164
 Zola, Émile, 123

Fin du texte